VICTOR HUGO

LES CONTEMPLATIONS

AVEC

AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR

ANDRÉ DUMAS

CLASSIQUES GARNIER

LES
CONTEMPLATIONS

VICTOR HUGO

LES CONTEMPLATIONS

AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR

André DUMAS

PARIS

ÉDITIONS GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

AVANT-PROPOS

NOUS *verrons, en étudiant* La Légende des Siècles, *comment Victor Hugo, qui avait donné* Les Rayons et les Ombres *en mai* 1840, Le Rhin *en janvier* 1842, Les Burgraves *en mars* 1843, *frappé en septembre par un grand deuil, absorbé ensuite par les luttes politiques, ne publia plus aucun ouvrage de la mort de sa fille à l'année qui suivit son arrivée à Jersey.*

Au lendemain du Coup d'Etat, la Muse-Indignation devait le rendre à la poésie, mais, alors, il n'avait pas le choix du sujet. Il fallait flétrir ce « Monsieur Napoléon », dont son journal, L'Événement, *avait soutenu, contre le général Cavaignac, la candidature à la Présidence (les chances de Lamartine étant malheureusement nulles), et qui avait trahi tous ses serments, dissous l'Assemblée Législative, fait arrêter tous les républicains et monarchistes notables, jeté à Mazas tous les meilleurs amis du poète qui, lui-même, n'avait peut-être échappé à la mort qu'en prenant le chemin de l'exil.*

C'est en 1852 *et dans les six premiers mois de* 1853, *que, tout frémissant encore, Victor Hugo composa ses strophes vengeresses, mais, en quittant la France, il avait emporté avec lui toute une liasse de poèmes inédits. Aussi, quand il fallut arrêter la composition de son nouveau livre, eut-il un moment d'hésitation. Alors que « ce Bonaparte » triomphait par le crime, publier un ouvrage de poésie pure aurait paru un « désarmement », mais pouvait-il, lui, le doux songeur, le grand lyrique, reparaître, après un silence de treize années, en donnant un recueil qui ne serait qu'une œuvre de combat? Dès le* 7 *septembre* 1852, *un mois après son arrivée à Saint-Hélier, il proposait à son ami Hetzel une combinaison qui, croyait-il, devait le représenter dans toute sa force, tel qu'il était et voulait être.* « Les Contem-

plations, *disait-il, se composeront de deux volumes. Premier volume :* Autrefois, *poésie pure. Deuxième volume :* Aujourd'hui, *flagellation de tous ces drôles et du drôle en chef... » Ainsi, le titre lamartinien,* Les Contemplations *— auquel Victor Hugo songeait depuis les* Voix intérieures, *méditant alors les* Contemplations d'Olympio *— était déjà dans son esprit, avec une subdivision en deux volumes :* Autrefois *et* Aujourd'hui.

Réflexion faite, renonçant à faire voisiner l'amour et la haine, l'élégie et la satire, le poète, au début de 1853, arrêta son titre définitif, Les Châtiments. *Le livre parut, en novembre, à Bruxelles, où Hetzel vivait en exil. La couverture sans faire aucune allusion aux* Contemplations, *annonçait les « Petites Épopées ».*

Dans les Burgraves, *Victor Hugo avait ressuscité cette vieille Allemagne qu'il avait découverte dans ses voyages sur les bords du Rhin ; en 1846, ayant lu par hasard, dans le* Journal du Dimanche, *une étude sur nos chansons de geste, il avait écrit* Aymerillot *et le* Mariage de Roland *; les* Châtiments *attestaient la puissance de son génie épique. Toute une voie nouvelle s'offrait à lui. Après les* Burgraves, *combien de grands chevaliers aux trois armures pouvait-il encore ranimer ! Après* Aymerillot, *combien de fiers paladins pouvait-il faire revivre ! Après les* Châtiments, *combien de tyrans et combien de traîtres restaient à mettre au pilori ! Victor Hugo conçut alors l'immense œuvre cyclique qu'il était vraiment né pour écrire. Par la force de son imagination, il évoquerait les choses mêmes qu'ont ignorées les historiens, et, après avoir percé les brumes du passé, il sonderait les brouillards de l'avenir. En même temps qu'un Tacite et un Juvénal, il serait un Dante et un Milton, et déjà son exil lui donnait un peu l'âme d'un Amos ou d'un Isaïe, d'un petit ou grand prophète. Un vaste triptyque, commencé par des récits tirés de la Bible, de la légende et de l'histoire antique et moderne, continué par la* Fin de Satan, *s'achèverait et se couronnerait par* Dieu.

Et déjà Victor Hugo avait réuni quelques petites épopées, *composé tout le drame extra-humain de la* Fin de Satan, *et peut-être commencé* Dieu, *quand la pente naturelle de son esprit*

le ramena vers une poésie personnelle et plus intime. Les vers sur sa fille, qu'il avait d'abord gardés jalousement, il brûlait maintenant de leur donner vie. A peine les Châtiments *parus, tout en parachevant de grands poèmes philosophiques comme* Abîme, *comme la* Vision de Dante, *que recueillera la* Légende des Siècles, *tout en groupant des strophes inspirées par le spectacle quotidien de la mer, comme* l'Océan, Paysans au bord de la mer, (La Légende), Sur la falaise (Quatre vents de l'esprit), Gros temps la nuit, (Toute la Lyre), *il compose plusieurs pièces, tendres ou graves, destinées à un autre livre. Dès le mois de mai* 1854, *il fait part à Hetzel du projet qui lui tient à cœur : écrire l'histoire d'une âme, la sienne, avant d'écrire celle de l'Humanité, donner des « Mémoires » qu'il faudrait lire comme ceux d'un mort ainsi que les* Mémoires d'Outre-Tombe *récemment parus. Et, le* 31 *mai* 1855, *venant depuis un an de se consacrer presque entièrement aux* Contemplations, *il écrit de nouveau à son éditeur : « Il faut frapper un grand coup, et je prends mon parti... Ce que je gardais à part moi, je le donne pour que les* Contemplations *soient mon œuvre de poésie la plus complète. »*

Ce que déjà, le 5 *août* 1852, *en débarquant à Jersey, Victor Hugo gardait « à part soi », c'étaient d'assez nombreux poèmes dont plusieurs n'ont paru que beaucoup plus tard dans* Toute la lyre *ou les* Quatre Vents de l'Esprit. *Cinquante-trois d'entre eux ont trouvé place dans les* Contemplations. *Parmi ceux-ci vingt-cinq sont antérieurs à la catastrophe de Villequier, et les dix ou onze premiers en date, antérieurs à la publication des* Rayons et les Ombres, *auraient pu y figurer si l'auteur n'avait eu quelque raison de les écarter momentanément. Les uns pouvaient être dédiés à Juliette Drouet* (Hier au soir, Il fait froid, Lettre, Que le sort, Le Rouet d'Omphale), *d'autres étaient inspirés par Léopoldine et sa sœur Adèle* (A ma fille, Mes deux filles), *d'autres par l'amitié* (A Mme D. G. de G, A un poète aveugle, etc.), *d'autres par des souvenirs d'enfance ou des « choses vues »* (Lise, Intérieur, l'Enfant voyant l'aïeule, *etc.), d'autres encore par certaines idées philosophiques qui déjà hantaient l'esprit du poète* (Saturne, A quoi songeaient les deux cavaliers); *d'autres enfin par la pensée de la mort et une sorte de pres-*

cience de celle de Léopoldine (Aux Arbres, Épitaphe, Quia pulvis es).

Parmi ces poèmes d'avant Villequier, quatre au moins méritent une mention spéciale et d'abord la célèbre Fête chez Thérèse, *qui décrirait, a-t-on dit, une fête donnée par le peintre Biard et sa femme dans leur petit domaine des Plâtreries, près de Fontainebleau. Compagne d'un étrange coloriste qui, toujours à la recherche de nouveaux types, avait parcouru la moitié du globe, des harems de l'Asie aux pampas de l'Amérique, des déserts du Sahara à ceux du pôle, M*me *Biard fut l'héroïne d'une fâcheuse aventure à laquelle fut mêlé Victor Hugo et que Louis Barthou a narrée dans les* Amours d'un poète. *M*me *Biard était blonde, avait le goût du XVIII*e *siècle, possédait un singe nommé Mouniss, comme l'indique M. Louis Guimbaud dans son charmant ouvrage* Victor Hugo et Madame Biard. *Thérèse était l'un des trois prénoms de son mari, François-Thérèse-Auguste Biard. Bien des coïncidences pouvaient faire croire qu'elle était l'inspiratrice du fameux poème. Il est vrai qu'il est daté sur le manuscrit du* 16 *février* 1840, *que l'ex-maîtresse du peintre ne fut épousée que le* 3 *juillet* 1840, *que la fête des Plâtreries où Victor Hugo connut M*me *Biard n'eut lieu qu'au printemps de* 1843 *dans une propriété louée en* 1841. *Mais M. Louis Guimbaud, sachant quelles libertés l'auteur des* Contemplations *prenait avec la chronologie, surtout quand il voulait dépister les soupçons de M*me *Hugo ou de Juliette Drouet, pense que ce poème, antidaté même sur le manuscrit a été écrit en avril ou mai* 1843.

*Mais M. Paul Souchon accepte la date du manuscrit, ne croyant pas que Thérèse puisse réellement être M*me *Biard, et, pour nous convaincre, il nous donne un argument décisif. Le premier titre du poème était* Trumeau. *Or l'ancien conservateur du Musée Victor Hugo a découvert une lettre du* 17 *février* 1840, *(lendemain de la date du manuscrit), où Juliette Drouet écrit : « N'oubliez pas, mon Toto, de m'apporter ce soir le reste de mon cher* Trumeau. »

Un autre argument qu'on pourrait donner, c'est que Trumeau, *dans la première version, commençait par ces deux vers :*

La duchesse Laura, brune à l'œil bien ouvert,
Nous avait conviés dans son beau jardin vert.

Victor Hugo n'avait aucune raison de désigner sous le nom de Laura Mme *Léonie d'Aunet, épouse Biard, mais « Laure » et « duchesse » sont un prénom et un titre qu'en février* 1840 *il avait dans l'esprit, puisque c'est de ce mois même qu'est daté son poème des* Rayons et les Ombres *dédié* A Laura, duchesse d'A... *(Laure Permon, duchesse d'Abrantès, veuve du général Junot), qui, jadis, avait organisé de belles fêtes à la Folie Saint-James de Neuilly, et dont sans doute, avant d'écrire ses vers, il avait feuilleté les mémoires. En réalité, la* Fête chez Thérèse *est un poème de pure fantaisie. Il prête à une pièce de Plaute les personnages de la comédie italienne ; il nous montre des flambeaux qui s'éteignent alors que* le soleil tenait lieu de lustre. *Avec sa grâce légère, sa poésie aérienne, il inaugure un genre qui devait être cher à Banville et au Verlaine des* Fêtes galantes, *ainsi que l'a remarqué M. Fernand Gregh.*

A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt, Mélancholia, Saturne, *sont aussi trois poèmes qui marquent une date dans l'œuvre de Victor Hugo. Le premier, écrit à la façon d'une ballade allemande, de la* Lénore *de Bürger par exemple, confronte les deux hommes qui coexistent chez le poète,* (Homo duplex) *celui qui croit humblement et celui qui a le doute en lui ; le second, terminé en* 1855, *mais commencé bien avant, sans doute en même temps que les* Misérables, *dit toute la misère des hommes victimes des injustices sociales ; le troisième,* Saturne, *hasarde l'idée, qui reparaîtra souvent dans les* Contemplations *et la* Légende des Siècles *et au sujet de laquelle le poète questionnera longuement les tables tournantes de Jersey, que certaines planètes sont des terres d'exil, des bagnes, où les méchants expient leurs crimes.*

4 *septembre :* Mme *Hugo, qui passe l'été au Havre près de ses enfants, pendant que son mari achève un long voyage en Espagne, lui écrit dans la matinée : « Léopoldine et son mari sont à Villequier. Ils m'ont quittée avant-hier et reviennent ce soir. » Mais, le soir, les jeunes époux ne reviennent pas.* Mme *Hugo, convaincue qu'ils ont prolongé leur visite à la mère de Charles, vient de s'endormir quand la voix d'Auguste Vacquerie la réveille : « Charles est mort ! — Et ma fille ? — Hélas ! Elle est morte aussi ! »*

Charles Vacquerie, qui venait d'acheter un nouveau canot, avait emmené avec lui, pour une promenade à Caudebec, sa femme, son oncle, et un jeune cousin de dix ans. A l'aller, aucun incident. Pas un souffle ; un temps superbe. La barque semble glisser sur l'eau. Soudain, au retour, un coup de vent. La voile résiste ; le bateau chavire. Seul Charles, excellent nageur, aurait pu survivre, si, n'ayant pu sauver Léopoldine, qui s'était désespérément cramponnée au bord du canot, il n'avait voulu sombrer avec elle, la tenant dans ses bras jusqu'à la mort. Deux jours après, quatre corps et trois cercueils furent portés à l'étroit cimetière de Villequier. Charles et sa femme devaient à jamais dormir ensemble [a].

Le 9 septembre, s'étant arrêté à Rochefort, en revenant des Pyrénées, le futur auteur de Quatre-vingt-treize *excursionne dans les marais environnants. Il fait chaud. Entré, à Soubise, dans une auberge de village, il demande à boire, ouvre le* Siècle, *pousse*

a) Les membres de la famille Hugo se trouvent ainsi assez dispersés. Victor Hugo qui, dans un poème écrit en juin 1843, trois mois avant la mort de Léopoldine, (*Aux arbres, Contemplations*, III, 24) avait dit son désir de reposer sous les grand chênes *(Et que je veux dormir quand je m'endormirai)* dort loin des siens au Panthéon, où il fut porté le 1er juin 1885. Son père, le lieutenant-Général Comte Hugo, mort à Paris le 29 janvier 1828, repose au Père Lachaise dans un terrain acheté le lendemain de sa mort, par son fils aîné, le comte Abel Hugo, (Comte depuis la veille). L'acte d'achat, de la main d'Abel, se trouve encore aux archives du cimetière. Un caveau fut construit où reposent les deux frères du poète, Eugène, (mort à Charenton le 5 mars 1837), et Abel (mort à Paris le 7 février 1855) ; sa mère, transportée au Père-Lachaise le 25 octobre 1837, après désaffectation du cimetière de l'Ouest où elle avait été d'abord enterrée, en juin 1821 ; ses deux fils, Charles, mort à Bordeaux le 13 mars 1871, François Victor, mort à Paris, le 26 avril 1873 ; sa fille Adèle, morte après une longue maladie le 21 avril 1915. C'est le terrain, situé « sur la colline », dont parle dans les *Feuilles d'automne* le poème intituté *A un voyageur*. On peut le trouver un peu au-dessus et à droite du monument aux morts, 27e division, chemin Camille Jordan. Au cimetière de Villequier reposent Léopoldine et son mari, et Mme Hugo, morte le 27 août 1868 à Bruxelles où elle séjournait chez son fils Charles, et ramenée en 1870 à Villequier par les soins d'Auguste Vacquerie et Paul Meurice. Au cimetière de Saint-Mandé dorment Claire Pradier, morte à Paris le 21 juin 1845, d'abord enterrée à Auteuil et ramenée à Saint-Mandé le 11 juillet quand fut connu son testament, et Juliette Drouet, sa mère, morte à Paris le 11 mai 1883, deux ans avant Victor Hugo.

un cri : « Léopoldine ! » Le *soir même, grimpant sur l'impériale, car la diligence est pleine, il s'achemine vers* Paris, *mais il ne rejoint sa femme que le* 13.

Etait-ce possible ! Léopoldine, qui était deux fois son enfant, puisque, « revenante », elle avait remplacé le premier-né Léopold, mort à l'âge de trois mois, Léopoldine, toute la lumière de son foyer, celle qu'il avait fêtée, en 1825, *dans une de ses* Odes *les plus touchantes, celle qui lui faisait dire :* « Il est si beau, l'enfant ! » *celle qui le protégeait en priant Dieu pour lui* (La prière pour tous), *Léopoldine, la tendre colombe de* A des oiseaux envolés, *la « gaîté secrète » et le « bonheur sacré » des* Rayons et les Ombres, *la blanche communiante de Fourqueux, la grande sœur « pareille au cygne » de* Mes deux filles, *celle qui, dans « son âge enfantin », venait chaque matin dans sa chambre, Léopoldine n'était plus !*

Le grand-père Foucher, dit Victor Pavie, vieillit en quelques mois des dix-neuf ans qu'avait sa petite fille. Mme *Hugo, malade de chagrin, ne trouva de soutien que dans sa foi, et, deux mois après la catastrophe, elle écrivait à Pavie qui venait aussi de perdre un enfant : « Levez les yeux et baissez-les le moins possible... Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut. » Victor Hugo dès le* 9 *septembre, dans une lettre à sa femme, avait traduit les sentiments qui devaient longtemps l'animer : « O mon Dieu ! que vous ai-je fait ?... Pauvre femme ! ne pleure pas.* Résignons-*nous. C'était un ange.* Rendons-*la à Dieu. » Ce double sentiment de révolte et de résignation devait reparaître dans les* Pauca meae.

La maison de la place Royale *devint triste et silencieuse. Le poète restait immobile, des heures entières, avec ses trois enfants sur ses genoux. Plus de vers pendant un an, sauf peut-être une « bucolique », assez inattendue du* 31 *octobre* (Contemplations, I, 2), *mais la date, inscrite puis biffée, n'est pas certaine. Notre impression, c'est que cette pièce, finissant par ces mots :* « C'est lui ! c'est le rêveur ! » *serait plutôt de* 1853 *que de* 1843, *puisqu'une autre pièce, écrite en* 1854 *et dont la date n'est pas discutée :* « Oui, je suis le rêveur ! » *la continue évidemment. Mais le pèlerinage fait à Villequier pour le premier anniversaire de la mort de Léopoldine devait nous donner les immortelles stances*

que depuis un siècle se répètent les pères en deuil : vers simples et vrais où s'expriment toute la douleur et l'impuissance de l'homme.

Mil-huit cent quarante-cinq, rien, pour les Contemplations *tout au moins* [a]. *Année mauvaise : Victor Hugo est surpris, dans une garçonnière du passage Saint-Roch, en compagnie de Mme Biard, et celle-ci est enfermée à Saint-Lazare où la miséricordieuse Mme Hugo va même lui rendre visite, avec l'obscur espoir peut-être que cette aventure passagère séparera son mari de Mme Drouet. Regrettable pour l'académicien et le pair de France, c'est surtout pour le père douloureux que dut être cruelle cette lamentable histoire d'où son grand deuil, ce qu'il avait de meilleur au monde, sortait sali et diminué. Quels vers pour sa pure Léopoldine aurait-il pu écrire cette année-là ?*

Et pas de vers non plus pour Juliette, à laquelle pendant trois ans son poète n'a plus rien dédié. Le 26 septembre pourtant, deux mois et demi après le « flagrant délit » dont elle n'a encore aucun soupçon, Victor Hugo, par une de ces attentions qu'ont parfois les hommes pour celles qu'ils viennent de tromper, cédant aux supplications de Juliette, consent enfin à la ramener dans la vallée de Bièvre. Ils revoient tout, la maison des Metz, l'arbre où fut leur chiffre, l'humble église, mais ce pèlerinage n'inspire aucune nouvelle « Tristesse d'Olympio ».

Mil huit cent quarante-six, nous donne vingt et un poèmes, dont deux au moins, (Un soir que je regardais le ciel *et* Paroles dans l'ombre), *semblent destinés à Mme Drouet, qui souvent se plaignait que son distrait amant contemplât trop le ciel ou*

a) En 1844, et pendant les années qui suivirent, divers poèmes furent écrits pour Mme Biard, mais ces vers, que Juliette Drouet ne devait point connaître, ne pouvaient figurer dans les *Contemplations.* Ils n'ont paru que dans des recueils posthumes. Voir notamment les poèmes 31 (*Amour secret*), 32 *(Oh ! dis, te souviens-tu ?)*, 35 *(Garde à jamais dans ta mémoire)*, 40 *(Je pressais ton bras qui tremble)* du livre VI de *Toute la lyre.*

se perdît dans ses livres au lieu de fixer les yeux sur elle. En réalité, notons-le en passant, les vers d'amour des Contemplations *sont faits surtout de l'évocation d'éveils du cœur, de jeunes tendresses, d'émotions très antérieures à la catastrophe de Villequier. Si même la chaste épouse, la « femme au front pur » est présente, c'est comme mère de Léopoldine :* « Leur mère, les regardait rire et songeait (IV, 9); Mère, voilà douze ans que notre fille est morte (V, 12). »

Juliette Drouet, naturellement, ne pouvait être tout à fait absente du livre, aussi a-t-on généralement admis que tous les poèmes d'amour ne s'inspirant pas de très anciens souvenirs furent écrits pour elle. Cependant, à part Claire *et* Claire P..., *qui ressuscitent une candide figure d'enfant, ils auraient pu tomber de la plume du poète même si Juliette n'avait jamais existé. De courts morceaux comme* Mes vers fuiraient, Viens, une flûte invisible, Hier au soir, *auraient pu s'adresser à n'importe quelle femme, et même ne s'adresser à personne, étant simplement nés de l'inspiration d'un moment. Alors que toutes les pièces dédiées à M*me *Victor Hugo la désignent clairement, rien ne prouve que la plupart des vers d'amour offerts à Juliette aient été faits exprès pour elle, mais c'est elle qui, étant là, en profita. Est-il vraisemblable qu'un homme murmure à sa maîtresse après une liaison de treize années :*

> *Si vous n'avez rien à me dire*
> *Pourquoi venir auprès de moi ?*

Et la preuve que nombre de vers supposés écrits pour Juliette Drouet ne portent point vraiment sa marque, c'est que nos grands parents mal informés, s'y trompèrent. Même des poèmes tels que J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline, *ils les crurent destinés à l'épouse.*

Diverses pièces de 1846, *sans appartenir aux* Pauca meae, *sont inspirées par la pensée de la mort, du ciel, et par le souvenir de Léopoldine. C'est* Un jour le morne esprit, *écrit le jour anniversaire de la catastrophe de* 1843, la Source, *où repasse un frisson de* La Vie aux champs, *qui rappelle les heureux jours de* La Terrasse *où les enfants rassemblés venaient écouter de belles histoires ; c'est* Aux Feuillantines, *qui nous montre le*

poète et ses frères lisant la Bible ensemble, comme les deux sœurs le feront plus tard (Elle était pâle). *Douceur d'évoquer de vivants souvenirs de l'enfant morte, de parler encore d'elle, de s'occuper d'elle, de penser à elle comme si elle existait encore !*

On vit, on parle *et* A la mère de l'enfant mort *datent aussi de* 1846. *Le premier de ces deux poèmes fut écrit le* 11 *juillet au retour du cimetière de Saint-Mandé, où la douce Claire — la fille que Juliette avait eue du sculpteur Pradier — avait exprimé le vœu de reposer ; et Claire était assez pure, assez angélique pour figurer, dans les* Pauca meae, *à côté de Léopoldine. Le second, qui parle d'un* fils *disparu, est daté dans l'édition d'avril* 1843, *ce qui peut faire croire qu'un jeune garçon dont Victor Hugo connut la mère mourut au printemps de cette année-là, mais il ne fut composé que le* 21 *juillet* 1846, *dix jours après l'enterrement de Claire, et semble traduire toute l'émotion que sa mort suscita dans l'âme du poète. C'est d'ailleurs des trois mois qui suivirent (septembre-octobre* 1846) *que date la majeure partie des* Pauca meae. *Après être demeuré trois ans partagé entre la révolte et l'acceptation, Victor Hugo, qui vient de voir mourir Claire, — à dix-neuf ans comme Léopoldine, et toute grâce, toute pureté comme elle, — sent renaître en lui tous ses souvenirs. Les deux amants pouvaient enfin vraiment se comprendre. Leur deuil commun devait à jamais sceller leur liaison.*

Et c'est en 1846 *que fut probablement commencé* Magnitudo parvi, *la grande pièce qui clôt le premier volume des* Contemplations. *Tenant par la main sa fille,* — ange au regard de femme, — *le poète lui montre au loin l'humble feu d'un pâtre qui, parlant de labeur, de contemplation, de solitude, éveille dans le cœur plus d'amour et plus de rêve que l'étoile lumineuse qui brille au fond de l'horizon.*

En 1847, *quatre courtes pièces, dont un quatrain* (Écrit au bas d'un crucifix), *et les trois strophes de* Demain dès l'aube, *placées, dans le volume, juste avant* A Villequier, *comme si le poète voulait se recueillir avant de méditer devant une tombe. En* 1848, *un seul poème,* Veni, vidi, vixi, *où se reflète la lassitude de l'homme qui aspire à l'ombre où son enfant*

repose. En 1849, 1850, 1851, *rien. Victor Hugo, fréquentant assidûment l'Académie et l'Assemblée Législative, prononce des oraisons funèbres et des discours, mais toutes les luttes auxquelles il se trouvait mêlé n'étaient pas faites pour ranimer son lyrisme. En décembre, c'est le Coup d'Etat, c'est l'exil. Mil huit cent cinquante-deux et la plus grande partie de* 1853 *sont donnés aux* Châtiments, *puis le poète songe aux* Petites Épopées, *à* La Fin de Satan, *à* Dieu. *Quelques pièces pourtant iront aux* Contemplations. *La première* (J'ai cueilli cette fleur), *fut rapportée à Juliette d'une excursion que Victor Hugo fit à Serck avec ses fils dès le premier mois de son arrivée à Jersey ; d'autres s'inspirent de vieux souvenirs que le hasard d'une rencontre a réveillés* (Nous allions au verger, Elle était déchaussée); *d'autres sont déjà l'œuvre du « visionnaire » que le poète exilé sera bientôt :* Écoutez, je suis Jean; Écrit sur un exemplaire de la Divina Commedia.

Mil huit cent cinquante-quatre, — et surtout à partir de mars, 1855, *— jusqu'en octobre, — seront les grandes années des* Contemplations. *Malgré la fatigue et la nervosité dues à l'achèvement des* Châtiments, *— et dont* Insomnie *est la preuve,* — 96 *des* 157 *pièces, souvent fort longues, que comptent les deux volumes furent écrites au cours de ces deux ans. Il arrive que, durant plusieurs semaines, une idée hante le poète, dont les vers alors se groupent en série. De mars à juillet* 1854, *en même temps que* Ténèbres *et* Inferi, *qui iront à la* Légende, *Victor Hugo compose toute une suite de poèmes aux titres souvent latins, suivant un goût qu'il a gardé depuis sa jeunesse, sur la souffrance, la mort et l'insondable mystère qui nous enveloppe. C'est que tout conspire alors à faire passer en lui le grand frisson de Job : le souvenir de sa fille, dont la tombe et l'exil l'ont deux fois séparé ; sa Marine-Terrace, « lourd cube blanc » décrit aux premières pages de* William Shakespeare, *toujours battu des vents, morne et glacial comme une tombe ; la communion continuelle avec le ciel sans bornes et la mer immense, dont le sourd grondement accompagne toutes ses rêveries ; les colloques avec les « Esprits », par l'intermédiaire de ces tables tournantes auxquelles croyait M*[me] *de Girardin, venue à Jersey en septembre*

1853. *On ne questionne pas seulement les morts (Moïse, Eschyle, Platon, Shakespeare, Robespierre, etc.), mais aussi l'Ombre du sépulcre, la Mort elle-même et les habitants de lointaines planètes, et Charles Hugo s'est révélé un parfait médium. Les séances de tables se succèdent pendant tout le séjour à Jersey, mais sont surtout fréquentes en* 1854. *C'est l'époque de* Mors, Dolor, Horror, Un spectre m'attendait, Ibo, *etc., et surtout de* Pleurs dans la nuit, *longue pièce aux cent douze strophes, où le poète, qui souvent nous avait déjà dit que tout vit, souffre, palpite dans l'univers, émet l'idée que l'immense sanglot de la nature est fait des plaintes des méchants, devenus bêtes, plantes ou pierres.*

Vers le milieu de l'été, s'accordant à lui-même quelques vacances, Hugo laisse un peu reposer les Esprits et ne donne que peu de poèmes. En octobre, il se remet résolument au travail. D'abord Explication *(suite à* Saturne*)*, Religio *qui continue* A quoi songeaient les deux cavaliers. *Écrits le même jour que* Religio, A Granville en 1836 *et* la Coccinelle *prouvent toute la souplesse et la mobilité d'une inspiration qui passe du sévère au plaisant avec une extraordinaire aisance. Viennent ensuite, comme un aimable prélude aux* Chansons des rues et des bois, Vere Novo, les Oiseaux, A André Chénier, Oui je suis le rêveur, Vers 1820 *qui célèbrent le printemps, la jeunesse et l'amour.*

Cependant, cette inspiration légère, ne détournera pas le poète des grandes pensées religieuses. C'est trois jours après la Coccinelle *qu'il écrit* le Pont. *Ce pont aux millions d'arches, c'est la prière, qui unit la terre au ciel, l'infini d'en bas, l'âme, à l'infini d'en haut. Victor Hugo aimait prier. Dans les* Feuilles d'Automne, *il faisait prier sa fille ; il fera prier sa petite-fille dans* l'Art d'être grand-père. *Dans les* Travailleurs de la mer *il devait écrire : « C'est dans son impuissance que l'homme a trouvé le point d'appui, la prière... La prière, énorme force de l'âme, est de même espèce que le mystère. » Il dirait, dans* Post-scriptum de ma vie : « *Il n'est pas un être humain auquel n'aboutisse un rayon de Dieu. Par ce rayon, toute âme partielle est en communication directe avec l'âme centrale, de là l'efficacité de cette invocation, la prière » ; et encore : « Ma prière : Dieu,*

accordez-moi en lumière et en amour tout le possible de votre infini. » *Il allait dire dans* Croire, mais pas en nous :

Ne faisons point un pas qui n'aille à la prière.

Fin octobre, Victor Hugo reçoit de Jules Janin, son admirateur et son ami fidèle, depuis leurs rencontres aux Roches chez M. Bertin, les tomes III et IV de son Histoire de la littérature dramatique. *Ce rappel des belles luttes romantiques d'autrefois suscite toute une série de poèmes* : Réponse à un acte d'accusation, Suite [a], Écrit en 1846, Quelques mots à un autre, *etc. Pour pourfendre ses lointains contradicteurs, Victor Hugo retrouve l'accent vigoureux des* Châtiments.

L'hiver 1854-1855 *nous apporte plusieurs méditations où s'affirme toujours plus nettement sa foi dans l'immortalité, et d'abord* Ce que dit la bouche d'ombre, *vaste poème qui aborde tous les grands problèmes de la création, du péché, de la souffrance, de l'expiation, de la rédemption universelle et sur lequel nous aurons à revenir, car il résume toute la métaphysique du « voyant ». Mais après cette symphonie, lugubre malgré le chant triomphal qui la termine, voulant adoucir, embellir la mort, il donne* Ce que c'est que la mort, Croire, mais pas en nous, Claire, Claire P., Spes, Joies du Soir, *etc., et* Pure innocence, vertu sainte, *poème initial des* Pauca meae. *La pensée de la mort n'effraie plus le poète, et d'autres pièces de la même époque, comme* Pasteurs et troupeaux, *célèbre par son admirable fin, comme* Magnitudo parvi, *achevée en* 1855, *reflètent toute la sérénité que la grande nature peut verser dans l'âme du pâtre ignorant qui la contemple dans la solitude et le silence.*

Le printemps venu, Victor Hugo se délasse de toute cette poésie austère en écrivant quelques pièces anacréontiques ou virgiliennes qui, comme Premier Mai, Après l'hiver, En écoutant

a) Antoine Jay, critique oublié, en 1830, Alexandre Duval, académicien et médiocre auteur dramatique, en 1833, avaient « accusé » Victor Hugo d'avoir violé les règles du goût et avili le théâtre. Son poème est une réponse à ce *double réquisitoire.*

les oiseaux, *conjuguent sans fin le verbe aimer, ou, comme* A propos d'Horace, *sont d'assez vifs plaidoyers pour la liberté de l'amour. En avril, considérant peut-être son livre comme presque terminé, il voulut écrire le grand poème qui en serait le couronnement.* Les Mages, *dans son esprit, sont tous ces songeurs solitaires, ces prêtres de l'idéal, — ces « grands initiés » aurait dit Schuré, — ces éclaireurs d'âmes, qui ont épelé quelques lettres de Dieu et qui, sans avoir pu sonder le ciel, en ont rapporté quelques rayons. En 71 strophes d'une ampleur, d'un mouvement toujours renouvelés, il énumère tous ces pasteurs d'hommes qui remplirent leur « fonction » sacrée et forment autour de Dieu un parterre de demi-dieux. Et si Victor Hugo ne se nomme point lui-même, pas plus que dans* William Shakespeare *quand il fait la liste des grands génies de l'humanité, on devine bien qu'il reste dans son esprit un dernier « mage », et le plus inspiré peut-être, que tout désigne.*

Quelques autres poèmes encore devaient s'ajouter aux Contemplations. Dolorosæ *est un pieux hommage à la mère de Léopoldine, l'épouse* au pas grave, aux doux yeux *de* Date lilia. *Alexandre D..., Jules J..., Paul M..., M*lle *L... B... reçoivent de cordiales dédicaces. D'émouvantes pièces, comme* Cadaver, Apparition, *marquent encore le désir de poétiser ce que les hommes croient macabre, de montrer derrière le squelette l'ange lumineux et transparent. D'autres* — Oh ! par nos vils plaisirs, Aux Anges qui nous voient, — *nous rappellent que nos chers disparus veillent sans cesse auprès de nous. Dans* les Malheureux, *poème final du livre V, l'idée dominante est que la première victime de l'assassin, c'est lui-même, que les vrais malheureux sont les bourreaux, que les vrais heureux sont les martyrs, et que, parmi tous les martyrs, les plus sublimes ne sont pas les glorieux apôtres dont la mort illumina le monde, mais les humbles, les méconnus, les ignorés.*

C'est dans l'été de 1855 *que fut probablement écrit le* Revenant, *l'un des poèmes qui contribuèrent le plus au premier succès des* Contemplations. *Cette idée que les « anges envolés » peuvent revenir, Victor Hugo et M*me *Hugo l'avaient toujours eue, et, en* 1824, *comme nous l'avons rappelé, Léopoldine remplaça Léopold mort à l'âge de trois mois. Le* 23 *novembre* 1842,

*voulant consoler Victor Pavie qui venait de perdre pour la seconde fois un nouveau-né, M*me *Hugo lui écrivait : « Votre frère m'a dit votre espérance d'être père pour la troisième fois. Qui vous dit que les petites âmes ne nous reviennent pas ? » Et en* 1868, *après la mort de son petit-fils, Victor Hugo disait à George Sand qui, en* 1855, *avait connu le même deuil : « Oui, je souffre, oui, j'espère. Le vôtre est revenu, le mien reviendra. Je le sais, je le crois... » Georges, le premier fils de Charles Hugo, mourut, âgé d'un an, le* 14 *avril* 1868, *mais il « revint », un second Georges étant né quatre mois plus tard, le* 16 *août.*

Le 31 *octobre* 1855, *quand le poète quitta Jersey, les* Contemplations *s'imprimaient à Bruxelles sous la surveillance du sûr ami qu'était Noël Parfait, exilé lui aussi. Mais ces « Mémoires d'une âme » devaient être surtout le livre de Léopoldine. Elles s'ouvraient par des stances* A ma fille; *c'est à* Celle qui est restée en France *que Victor Hugo voulait les dédier. Ce dernier poème, l'un des plus beaux du recueil, s'achève dans le vaste apaisement de l'âme, des flots, de la nature entière, dans l'appel à cette humble acceptation des lois divines qui seule peut calmer nos doutes et nos souffrances ; il fut terminé, deux jours après l'arrivée à Guernesey, le* 2 *novembre, Jour des Morts, dans une chambre d'hôtel de la rue Hauteville à Saint-Pierre-le-Port* (Peterport).

De Bruxelles, où on les imprimait d'abord, les feuilles des Contemplations *étaient envoyées à l'imprimeur Jules Claye, de Paris, un camarade de collège de Victor Hugo, et Paul Meurice revoyait les épreuves. Les deux éditions, belge et française, furent mises en vente le même jour, en avril* 1856, *à Bruxelles, chez Hetzel banni de France, à Paris, chez Pagnerre,* 18, *rue de Seine et Michel Lévy,* 2 *bis, rue Vivienne. Sur la couverture,* Dieu *et* La Fin de Satan *étaient annoncés. Le succès fut tout de suite immense. Une deuxième édition parut en mai, une troisième en novembre* 1856. *Il fallait faire vite. Le télégraphe, alors dans toute sa nouveauté, permettait par bonheur d'obtenir sans retard les autorisations de Victor Hugo.*

La difficulté fut de classer ces 157 *pièces où vibrent toutes les cordes d'une immense lyre, depuis la plainte de l'Ecclésiaste jusqu'au rire aigu d'Aristophane. On a dit et redit que Victor Hugo usa et abusa de l'antithèse. Dans les* Contemplations, *il est l'homme-antithèse lui-même. Il est prophète et un peu faune. C'est un Job doublé d'un Théocrite, un Juvénal collaborant avec Tibulle, un Dante rabelaisien. Il place plus haut que tout la pureté, mais une certaine impudicité l'attire. Homme-devoir,* (Ibo, VI-2), *il prône* l'austère vertu, *mais il réclame la liberté de l'amour. Païen, il professe un panthéisme qui semble un peu fondé sur un jeu de mots, (car* Pan, *qui désigne le satyre, signifie également « tout », la vie universelle), et, chrétien, il est nourri des Écritures. Mage, il prête l'oreille aux sombres voix de la « Bouche d'ombre », mais, tout en méditant d'autres apocalypses, il commence à fredonner des chansons des rues et des bois. Comment réunir en une œuvre harmonieuse toutes ces pièces faites d'amour, d'éternelle jeunesse, de larmes, de foi, de doute, de fredaines et de visions ?*

Ces poèmes si divers, Victor Hugo, qui nous donne, en somme, une sorte d'autobiographie, les suppose échelonnés le long de vingt-cinq années d'existence (1830-1853, 1853-1855). R*eprenant la division à laquelle il songeait en* 1853, *avant la publication isolée des* Châtiments, *il décide de raconter son âme en deux volumes,* — Autrefois, Aujourd'hui, — « *qu'un abîme sépare,* le tombeau; » *deux volumes, formant au total six livres, dont chacun groupera des pièces d'inspiration similaire. « Qu'est-ce que les* Contemplations ? *demande la préface. C'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu* au bord de l'infini. » *En cette seule phrase sont donnés ou définis les six sous-titres de l'ouvrage :* L'Aurore, l'Ame en fleur, Les luttes et les rêves, Pauca meae, En marche, Au bord de l'infini.

Mais les vingt-six poèmes, généralement courts, que Victor Hugo gardait dans ses cartons avant la catastrophe de Villequier auraient à peine fourni le quart du premier volume, et, à Jersey, l'amour, la nature ou le souvenir inspirèrent encore bien des vers frais, jeunes et souriants dont la place semblait marquée dans

les premiers livres. Il fallut donc, pour la bonne ordonnance de l'ouvrage, modifier la plupart des dates que, sitôt un poème achevé, Victor avait coutume d'inscrire au bas du manuscrit. Quelques pièces sont postdatées, les unes, comme Spes *ou* Relligio, *parce qu'elles paraissent exprimer la pensée définitive de l'auteur, d'autres parce que, traitant des sujets philosophiques, elles conviennent au second volume.* (A quoi songeaient les cavaliers. Un jour, le morne esprit, *par exemple.*) *Les pièces, beaucoup plus nombreuses, qui sont antidatées dans le livre, indiquent en général non point l'année où elles furent écrites, mais celle où fut ressentie pour la première fois l'impression qui les inspira et que les hasards de la vie devaient ressusciter beaucoup plus tard. Ainsi,* Oui, je suis le rêveur, Le firmament est plein d'une vaste clarté, *bien qu'écrits à Jersey, sont datés des Roches et d'Enghien.* Réponse à un acte d'accusation, Écrit en 1846, *tous deux composés en* 1854, *portent la date des accusations auxquelles ils sont supposés répondre. Les tendres souvenirs d'enfance sont parfois rajeunis de vingt-quatre ans, comme la* Coccinelle *et* Vieille Chanson du jeune temps, *écrits en* 1854 *et* 1855, *datés de* 1830 *et* 1831, *et certains poèmes d'amour comme* Hier au soir *ou la* Fête chez Thérèse *ne portent aucune indication d'année, peut-être pour ne pas donner une date trop précise à ce qui pourrait n'être que fiction. Divers changements s'expliquent par le désir de situer des poèmes dans la saison qui leur sied le mieux, ainsi* Vere novo, Les Oiseaux, *écrits en octobre, sont datés du mois de mai,* Crépuscule, *écrit en février, est daté d'août. Et, dans les* Pauca meae, *si plusieurs dates ont été modifiées, c'est parfois pour que certains poèmes, écrits en souvenir de Léopoldine, portent la date exacte du triste anniversaire, parfois pour que les pièces, placées dans un certain ordre, suivent mieux l'évolution d'une grande douleur.*

Donc, quand Victor Hugo livra les Contemplations *aux imprimeurs, il avait adopté pour ses lecteurs d'autres dates que celles des manuscrits. Le tableau suivant permet la comparaison des deux chronologies.*

DATES COMPARÉES DES *CONTEMPLATIONS* *

			DATES FIGURANT SUR LE MANUSCRIT		DATES DONNÉES DANS LE VOLUME	
II,	5.	Hier au soir. 1833 ou	1843	4 juin	18..	mai
II,	10.	*Mon bras pressait ta taille frêle*..........	1834	25 août	18..	juil.
II,	20.	Il fait froid..........	1838	31 déc.	18..	déc.
III,	3.	Saturne	1839	30 avril	1839	avril
II,	6.	Lettre	1839	15 mai	18..	juin
I,	1.	A ma fille	1839	5 juin	1842	oct.
III,	21.	Écrit sur la plinthe d'un bas-relief	1839	8 juin	1833	juin
I,		*Un jour, je vis debout*.	1839	15 juin	1839	juin
I,	22.	La fête chez Thérèse.	1840	16 fév.	18..	avril
I,	10.	A Madame D. G. de G.	1840	27 août	1840-1855	
II,	2	*Mes vers fuiraient, doux et frêles*	1841	22 mars	18..	mars
III,	18.	Intérieur	1841	10 sept.	1841	sept.
IV,	12.	A quoi songeaient les deux cavaliers	1841	11 oct.	1853	oct.
I,	17.	A M. Froment-Meurice	1841	22 oct.	1841	oct.
I,	20.	A un poète aveugle.	1842	mai	1842	mai
I,	3.	Mes deux filles	1842	10 juin	1842	juin
II,	24.	*Que le sort, quel qu'il soit*..............	1842	10 oct.	18..	oct.
III,	5.	Quia pulvis es	1843	3 fév.	1843	fév.
IV,	2.	15 février 1843	1843	15 fév.	1843	15 fév.
III,	15.	Épitaphe............	1843	11 mai	1843	mai
I,	11.	Lise	1843	mai	1843	mai
II,	22.	*Aimons toujours ! aimons encore !*	1843	22 mai	18..	mai
III,	24.	Aux arbres..........	1843	9 juin	1843	9 juin
II,	3.	Le rouet d'Omphale..	1843	20 juin	18..	juin

* *La plupart des poèmes sont, dans notre édition, suivis de deux dates. La première est celle que Hugo a adoptée pour la publication en volumes. La seconde a été ajoutée par nous et est celle qui se lit sur le manuscrit ; nous l'avons fait précéder du signe* m.

		DATES FIGURANT SUR LE MANUSCRIT	DATES DONNÉES DANS LE VOLUME
III, 25.	*L'enfant, voyant l'aïeule à filer occupée......*	1843 25 août	1843 août
I, 2.	*Le poète s'en va dans les champs............*	1843 31 oct.	1831 juin
IV, 15.	A Villequier. (*commencé*)	1844 4 sept.	1847 4 sept.
II, 28.	Un soir que je regardais le ciel	1846 26 janv.	18.. janv.
IV, 11.	*On vit, on parle......*	1846 11 juil.	1846 11 juil.
II, 4.	*Chanson ....*	1846 12 juil.	18.. mai
III, 14.	A la mère de l'enfant mort...............	1846 21 juil.	1843 avril
II, 21.	*Il lui disait : vois-tu...*	1846 27 juil.	18.. juil.
I, 6.	La vie aux champs ..	1846 2 août	1840 août
V, 10.	Aux Feuillantines	1846 10 août	1855 août
VI, 7.	*Un jour, le morne esprit*	1846 4 sept.	1855 sept.
II, 13.	*Viens, une flûte invisible*	1846 8 sept.	18.. août
I, 24.	*Heureux l'homme occupé de l'éternel destin ...*	1846 9 sept.	1842 sept.
II, 12.	Églogue............	1846 28 sept.	18.. sept.
III, 6.	La Source	1846 4 oct.	1846 oct.
IV, 7.	*Elle était pâle et pourtant rose ....*	1846 12 oct.	1846 oct.
IV, 6.	*Quand nous habitions tous ensemble ......*	1846 16 oct.	1844 4 sept.
III, 2.	?	1846 20 oct.	1840 oct.
IV, 15.	A Villequier. (*Fini.*)	1846 24 oct.	1847 4 sept.
IV, 5.	*Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin*	1846 1er nov	1846 1er nov.
II, 16.	Paroles dans l'ombre	1846 3 nov.	18.. oct.
IV, 3.	Trois ans après......	1846 10 nov.	1846 nov.
IV, 11.	*On vit, on parle, on a le ciel ....*	1846 11 juil.	1846 11 juil.
III, 4.	Écrit au bas d'un crucifix	1847 5 mars	1842 mars
IV, 10.	*Pendant que le marin, qui calcule............*	1847 8 avril	1847 avril
I, 28.	*Il faut que le poète...*	1847 19 mai	1842 mai
IV, 14.	*Demain, dès l'aube....*	1847 4 oct.	1847 3 sept.
IV, 13.	Veni, vidi, vixi	1848 11 avril	1848 avril
V, 2.	Au fils d'un poète...	1852 16 juil.	1852 juil.
V, 24.	*J'ai cueilli cette fleur pour toi ....*	1852 31 août	1855 août

		DATES FIGURANT SUR LE MANUSCRIT	DATES DONNÉES DANS LE VOLUME
I, 21.	*Elle était déchaussée* ...	1853 16 avril	183. juin
II, 7	*Nous allions au verger*	1853 5 juin	18.. juillet
I, 25.	Unité	1853 2 juil.	1836 juil.
III, 1.	Écrit sur un exemplaire de la DIVINA COMMEDIA......	1853 22 juil.	1843 juil.
III, 20.	Insomnie	1853 10 nov.	1843
III, 29.	La nature	1854 12 janv.	1843 janv.
III, 17.	Chose vue un jour de printemps	1854 4 fév.	1840 avril
II, 26.	Crépuscule..........	1854 20 fév.	18.. août
IV, 16.	Mors	1854 14 mars	1854 mars
VI, 17.	Dolor	1854 30 mars	1854 31 mars
VI, 16.	Horror	1854 31 mars	1854 30 mars
VI, 3.	*Un spectre m'attendait*	1854 17 avril	1854 avril
V, 4.	*La source tombait du rocher*	1854 21 avril	1854 avril
IV, 8.	*A qui donc sommes-nous*	1854 25 avril	1845 4 sept.
VI, 9.	A la fenêtre pendant la nuit	1854 29 avril	1854 avril
VI, 8.	Pleurs dans la nuit..	1854 30 avril	1854 avril
III, 19.	Baraques de la foire .	1854 6 juin	1842 juin
VI, 18.	*Hélas ! tout est sépulcre*	1854 9 juin	1855 juin
VI, 2.	Ibo	1854 24 juil.	1853 janv.
V, 13.	Paroles sur la dune ..	1854 5 août	1854 août
II, 19.	N'envions rien	1854 20 août	18.. août
III, 12.	Explication..........	1854 5 oct.	1840 nov.
VI, 20.	Relligio	1854 10 oct.	1855 oct.
I, 14.	A Granville en 1836.	1854 10 oct.	1836 juin
I, 15.	La Coccinelle	1854 10 oct.	1830 mai
VI, 1.	Le Pont.............	1854 13 oct.	1852 déc.
VI, 26.	Ce que dit la bouche d'ombre...........	1854 1-13 oct.	1855
I, 12.	Vere novo..........	1854 14 oct.	1831 mai
I, 18.	Les Oiseaux.........	1854 14 oct.	1835 mai
I, 5.	A André Chénier ...	1854 14 oct.	1830 juil.
I, 27.	*Oui, je suis le rêveur*..	1854 15 oct.	1835 août
I, 16.	Vers 1820	1854 18 oct.	
V, 9.	Le mendiant	1854 20 oct.	1854 déc.
II, 17	Sous les arbres	1854 21 oct.	18.. juin
I, 7.	Réponse à un acte d'accusation	1854 24 oct.	1834 janv.
VI, 19.	Voyage de nuit	1854 30 oct.	1855 oct.

		DATES FIGURANT SUR LE MANUSCRIT	DATES DONNÉES DANS LE VOLUME
I, 9.	*Le poème éploré se lamente*	1854 1er nov.	1834 janv.
III, 28.	Le poète	1854 2 nov.	1835 avril
I, 8.	Suite	1854 3 nov.	1854 4 oct.
V, 25.	*O strophe du poète*	1854 4 nov.	1854 nov.
V, 7.	*Pour l'erreur, éclairer, c'est*	1854 11 nov.	1854 nov.
V, 3.	Écrit en 1846	1854 12 nov.	1846 juin
I, 26.	Quelques mots à un autre	1854 17 nov.	1834 nov.
VI, 22.	Ce que c'est que la mort	1854 8 déc.	1854 déc.
VI, 5.	Croire, mais pas en nous	1854 11 déc.	1854 déc.
III, 26.	Joies du soir	1854 13 déc.	1843 juil.
V, 14.	Claire P	1854 14 déc.	1854 juin
V, 23.	Pasteurs et troupeaux	1854 19 déc.	1855 avril
V, 1.	A Auguste V	1854 23 déc.	1852 4 sept.
VI, 8.	Claire	1854 27 déc.	1846 déc.
VI, 24.	En frappant à une porte	1854 29 déc.	1855 4 sept.
V, 3.	Écrit en 1855	1855 10 janv.	1855 janv.
VI, 15.	A celle qui est voilée	1855 11 janv.	1854 janv.
III, 9.	*Jeune fille, la grâce*	1855 14 janv.	1843 fév.
VI, 21.	Spes	1855 17 janv.	1856 janv.
I, 19.	Vieille chanson du jeune temps	1855 18 janv.	1831 juin
IV, 1.	*Pure innocence ! vertu sainte !*	1855 22 janv.	1843 janv.
I, 23.	L'enfance	1855 22 janv.	1835 janv.
III, 8.	*Je lisais. Que lisais-je ?*	1855 24 janv.	1843 juil.
III, 30.	Magnitudo parvi	1855 1er fév.	1839 août
III, 7.	La statue	1855 7 fév.	1843 fév.
VI, 25.	Nomen, numen, lumen	1855 1er mars	1855 mars
V, 11.	Ponto	1855 3 mars	1855 mars
III, 10.	Amour	1855 5 mars	1843 juil.
I, 4.	*Le firmament est plein de la vaste clarté*	1855 19 mars	1840 avril
II, 1.	Premier mai	1855 29 mars	18.. 1er mai
II, 11.	*Les femmes sont sur la terre*	1855 7 avril	18.. avril
II, 14.	Billet du matin	1855 14 avril	18.. juin

		DATES FIGURANT SUR LE MANUSCRIT	DATES DONNÉES DANS LE VOLUME
VI, 23.	Les Mages	1855 24 avril	1856 janv.
V, 16.	Lueur au couchant ..	1855 30 avril	1855 juillet
I, 29.	Halte en marchant ..	1855 17 avril-7 mai	1837 juin
V, 6.	A vous qui êtes là ..	1855 27 mai	1855 janv.
I, 13.	A propos d'Horace	1855 31 mai-2 juin	1835 mai
II, 9.	En écoutant les oiseaux	1855 10 juin	183. juin
V, 20.	Cérigo	1855 9-11 juin	1855 juin
III, 16.	Le maître d'études ..	1855 5-14 juin	1843 juin
II, 8.	*Tu peux, comme il te plaît*	1855 16 juin	18.. juin
II, 27.	La nichée sous le portail	1855 17 juin	18 juin
II, 18.	*Je sais bien qu'il est d'usage*	1855 17 juin	18.. sept
II, 23.	Après l'hiver	1855 18 juin	18.. juin
VI, 10.	Éclaircie............	1855 4 juil.	1855 juil.
III, 27.	*J'aime l'araignée et j'aime l'ortie*........	1855 12 juil.	1842 juil.
V, 12.	Dolorosae...........	1855 14 juil.	1855 août
V, 22.	*Je payai le pêcheur*....	1855 17 juillet	1855 juil.
V, 17.	Mugitusque boum ...	1855 26 juil.	1855 juil.
V, 5.	A Mademoiselle Louise B	1855 27 juil.	1855 juin
V, 15.	A Alexandre D......	1855 30 juil.	1854 déc.
VI, 13.	Cadaver.	1855 9 août	1855 août
V, 21.	A Paul M.	1855 19 août	1855 août
VI, 11.	*Oh ! par nos vils plaisirs*.	1855 20 août	1855 juin
V, 8.	A Jules J...........	1855 22 août	1854 déc.
V, 18.	Apparition..........	1855 23 août	1855 sept.
V, 26.	Les malheureux.	1855 17 sept.	1855 sept.
VI, 12.	Aux anges qui nous voient	1855 4 oct.	1855 juin
VI, 26.	A celle qui est restée en France.........	1855 2 nov.	1855 2 nov.

Douze poèmes ne sont pas datés sur le manuscrit. L'écriture, le papier, les sujets traités, ont fait croire qu'ils pouvaient avoir été écrits au cours des années ci-dessous indiquées.

		DATE SUPPOSÉE	DATE DU VOL.
II, 16.	*L'hirondelle au printemps*............	1834	18.. juin

		DATE SUPPOSÉE	DATE DU VOL.
III, 2.	Mélancholia	1838-1846-1854 (en trois fois).	1838 juil.
V, 19.	Au poète qui m'envoie une plume d'aigle	1841	11 déc.
IV, 4.	*Oh ! je fus comme fou*..	1846	1852 4 sept.
IV, 9.	*O souvenirs ! printemps ! aurore !*	1846	1846 4 sept.
VI, 4.	*Écoutez, je suis Jean* ..	1846	1853 juil.
III, 22.	*La clarté du dehors*...	1854	1843 mai.
III, 23.	Le Revenant.........	1854	1843 août
IV, 17.	Charles Vacquerie ...	1854	1852 4 sept.
VI, 14.	*O gouffre ! L'âme plonge*	1854	1853 sept.
II, 25.	*Je respire ou tu palpites*	1855	18.. août
III, 13.	La chouette	1855	18.. mai

Notons que certaines dates ne sont pas très sûres. Ainsi, pour Gustave Simon (Édition nationale), Ce que dit la bouche d'ombre *aurait été achevé le* 13 *octobre* 1855, *et pour M. Vianey* (Les grands écrivains de la France), *le même jour de l'année précédente. — Peut-on croire que le* 12 *juillet* 1846, *lendemain de l'enterrement de Claire, Victor Hugo ait écrit pour Juliette Drouet la fameuse chanson popularisée par la musique :* Si vous n'avez rien à me dire, *que son premier poème après la mort de Léopoldine soit une aimable bucolique :* Le poète s'en va dans les champs ? *Est-il vraisemblable qu'*Églogue, *qui invite à une promenade de rêve, en Sicile, date de* 1846, *alors que* A Granville en 1836, *écrit en* 1854, *nous montre Jersey prenant des airs de Sicile au mois de juin.* En frappant à une porte, *manuscrit du* 29 *décembre* 1854, *nous parle de deux frères morts, mais Abel Hugo ne mourut que le* 7 *février* 1855.

Les dates fictives du volume, d'abord acceptées sans discussion, ont trompé même de grands critiques. Émile Faguet, suivant de page en page les émouvantes stances des Pauca meæ, *écrit dans son* Dix-neuvième siècle : « *Il y a là le poème complet de la douleur vraie, toutes les phases successives du grand deuil profond.* » *Et Ferdinand Brunetière, d'ordinaire plus perspicace, ne s'aper-*

*cevant pas que les deux tiers d'*Autrefois *appartiennent à la seconde manière de Victor Hugo, déclare gravement dans son* Évolution de la poésie lyrique : « *Vous me permettrez de ne rien dire du premier volume des* Contemplations. *Les pièces qu'il contient sont toutes datées de* 1830 *à* 1843, *et, sans examiner à ce propos les raisons que le poète a eues de ne pas les insérer dans ses précédents recueils, — toujours est-il que la facture ne diffère pas sensiblement de celle des* Chants du crépuscule *ou des* Voix intérieures. » *Ces changements de dates, si reprochés à Victor Hugo, faut-il vraiment lui en faire grief ? Nulle intention de supercherie puisque les dates subsistent sur les manuscrits légués par le poète à la Bibliothèque nationale. Au reste, la division même de l'ouvrage en deux volumes rendait ces modifications indispensables, puisque* Autrefois *est supposé ne réunir que des poèmes antérieurs à la catastrophe de Villequier et* Aujourd'hui *que des poèmes postérieurs à septembre* 1843.

Ce qu'on ne peut nier, c'est que les Contemplations *nous montrent un Hugo assez différent de celui des premiers recueils. Ce qu'il y a de nouveau, c'est une émotion plus personnelle, un lyrisme coulant à plus larges flots, une maîtrise qui ne s'était jamais affirmée à ce point, une passion, un génie verbal qu'a surexcités le vent de mer. Poète, Victor Hugo fait vivre et palpiter les mots, nous surprend à chaque minute par de continuelles trouvailles d'expression, invente ces mariages de substantifs qui sont souvent d'un grand effet (le pâtre-promontoire, le fossoyeur-oubli), peut reprendre vingt fois de suite la même idée avec des images, des formules, qui toujours ajoutent quelque chose à l'idée première. Il a des paroles ailées, des strophes pindariques, comme celles des* Mages, *qu'emporte un mouvement prodigieux. Artiste, il rencontre des vers d'un rendu saisissant, qui, à eux seuls, valent un bas-relief* (le pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière); *il sait tout voir, même l'invisible, peindre ce qui n'est ni la nuit ni le jour, évoquer d'un trait les grands ciels noirs déchirés d'éclairs. A cette science du clair-obscur, il joint un sens étonnant des contrastes* (Intérieur, Une terre au flanc maigre). *Tout lyrique qu'il est, il trouve le détail précis, le mot technique, se montre un réaliste vigoureux dans l'évocation des misères humaines.*

Devancier des symbolistes (ce qu'on n'a pas assez remarqué), il saisit d'obscures « correspondances » et s'attache à découvrir la vie spirituelle de la nature ; son œil voit des sons et son oreille « a des visions ». Il donne une figure aux pensées abstraites. Et, après des vers heurtés, tourmentés, il sait verser en nous, par la calme ampleur du rythme, un grand sentiment d'apaisement :

> *Paix à l'ombre ! Dormez ! dormez ! dormez ! dormez !*
> *Êtres, groupes confus lentement transformés !*
> *Dormez, les champs ! dormez, les fleurs ! dormez, les tombes !*

Ce qu'il y a de nouveau dans les Contemplations, *c'est le bruit des flots qui recouvre les rumeurs humaines ; c'est l'exil qui place l'homme en face de l'immensité ; c'est la nuit solitaire où s'allume la lumière de l'âme ; c'est la mer et c'est la mort qui deviennent les deux grandes inspiratrices. C'est un effort désespéré pour déchiffrer la grande énigme de l'univers et sonder l'infini étoilé ; c'est l'horreur qui faisait pâlir Dante, l'angoisse qui étreignait Pascal. C'est, après l'épouvante devant le gouffre, la prière qui n'est que « contemplation », l'abandon tranquille à la loi de Dieu. C'est un père qui s'agenouille devant une tombe et se relève agrandi et fortifié. Pas une pièce du sixième livre qui ne s'achève par un acte de foi. Le poète croit parce qu'il sent luire au fond de lui cette clarté intérieure, la conscience, qui seule brille dans ses ténèbres comme le feu du pâtre de* Magnitudo parvi. *Il croit parce que, si mystérieux que soit son « voyage de nuit », il sent bien qu'il est* emporté vers l'azur, (*vers* l'étoile éternelle, *dira-t-il dans la* Légende : Écoute, nous vivrons). *Il croit, parce qu'un soir qu'il questionnait les « Esprits », ses chers morts lui auraient dit eux-mêmes : « Ils vous aiment, ils vous voient, ils vous attendent. » Et, après avoir beaucoup pleuré dans les cimetières, il voit en eux « les serres de Dieu » où les anges font leurs gerbes d'âmes ; après avoir senti toute l'horreur de la mort, il la voit belle et lumineuse.*

Ce qui est également neuf, mais qu'il n'est pas toujours facile de prendre au sérieux, c'est la métaphysique des Contemplations. *L'idée que les âmes des morts voyagent d'astre en astre, hasardée par Lamennais, douce à Lamartine* (Vont-ils peupler ces îles

de lumière ? Pensée des morts, Harmonies, II, 1), *a souvent tenté les poètes. Victor Hugo, grand contemplateur du ciel, l'a souvent exprimée. Mais si les bons, naviguant à travers l'étendue, sont délivrés de toutes leurs chaînes, ce privilège doit être refusé aux méchants, qui restent des captifs. Déjà, en avril* 1839, *avant même d'avoir écrit* Cæruleum mare, (Rayons et les Ombres), *le poète avait fait de Saturne, qui toujours eut mauvaise réputation, une terre d'expiation, une geôle. Cette idée, il l'a souvent reprise pendant ses premières années de Jersey, notamment dans trois poèmes qui datent de* 1854, A la fenêtre pendant la nuit, *où il parle de* mondes-anges *et de* soleils démons, *dans* Explication (Châtiments inconnus ! rédemptions ! Mystères — Deuils ! ô lunes encor plus mortes que les terres !) *et dans* Inferi, *de la* Légende (Ces globes qu'en prisons, Seigneur, vous transformâtes). *Mais pour lui, si plusieurs globes peuvent être des lieux de relégation, le type de la planète-bagne, c'est bien Saturne. Conception admissible pour le poète, puisque Saturne, qui dévorait le temps et passait pour dévorer ses enfants, porte une faux comme la Mort, et qu'être né sous son signe a toujours paru un malheur, comme le rappelle Verlaine dans la pièce liminaire des* Poèmes saturniens; *mais conception inacceptable pour le savant, puisque Saturne, loin d'être une planète morte, n'est qu'un monde en fusion qui n'existe pas encore, où la vie telle que nous pouvons l'imaginer, ne sera possible que longtemps après la mort de la terre.*

Cependant cette idée de globes-prisons ne pouvait longtemps satisfaire Victor Hugo. Pourquoi les migrations d'âmes si notre planète elle-même peut être un « bagne terrestre » comme le dit Veni, vidi, vixi ? *Mais si, sur notre terre même, les méchants doivent être punis, quand leur supplice finira-t-il, et comment accorder l'idée de châtiment avec la notion d'un Dieu paternel ? Hanté par tous les grands problèmes, le poète voulut s'atteler à la rude besogne de guider les hommes, d'« éclairer les siècles », de jeter la vérité aux quatre vents. Devenu mage, prophète, interlocuteur de Dieu, il se pencha sur la tombe* qui jamais ne ment, *sur le cercueil,* oreille ouverte *où l'on* entend déjà le ciel, *comme il disait à l'enterrement de Louis Blanc ; il alla méditer*

au dolmen de Rozel dont les Châtiments *avaient déjà parlé :*

> *Nous nous promenions parmi les décombres*
> *A Rozel-Tower,*
> *Et nous ecoutions les paroles sombres*
> *Que disait la mer.*

Là, incliné sur une sorte de gouffre, il crut, comme saint Jean dans sa grotte de Patmos, surprendre la voix du mystère. Ainsi fut écrit Ce que dit la bouche d'ombre, *long poème de 786 vers, — où sont reprises coordonnées, développées et résolues de nombreuses questions déjà posées dans* Saturne, Magnitudo parvi, Explication, Horror, Dolor, Pleurs dans la nuit, — *poème dramatique et même, par instant, mélodramatique, où passent comme des trémolos d'orchestre destinés à préparer le frisson.* (Faisons un pas de plus dans ces choses profondes. — Viens, si tu l'oses ! Regarde dans ce puits morne et vertigineux...)

> *Le sage en sa pensée a dit un jour : « Pourquoi*
> *Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi ?*

a écrit Lamartine dans la Chute d'un Ange. *Victor Hugo se l'est aussi demandé. Il garde, dans* A celle qui est voilée *(VI, 15), le souvenir confus de l'ange qu'il a été :*

> *Avant d'être sur cette terre*
> *Je sens que jadis j'ai plané ;*
> *J'étais l'archange solitaire,*
> *Et mon malheur, c'est d'être né.*

L'être, à l'origine, fut crée pur, transparent, impondérable, mais le mal était nécessaire, car, si la création avait été parfaite, elle se fût confondue avec le Créateur qui n'est qu'Esprit, Lumière. Pour que l'homme fût, il fallut cette dualité de l'homo duplex, *fait à la fois d'âme divine et de matière, matière étant synonyme de mal, car la matière n'existe pas. Cette séparation de Dieu, c'est ce que Victor Hugo, dans les* Quatre vents de l'esprit, *appellera « l'occultation ». C'est l'idée du « retrait » dont M. Denis Saurat, dans sa* Religion de Victor Hugo, *a montré l'origine cabaliste, et l'on sait que, dès* 1836, *le poète entra en relations suivies avec Alexandre Weill qui l'initia aux doctrines de la cabale.*

L'homme ayant une âme conserve en lui un élément divin (Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte). *Mais, sans le retrait, son corps matériel n'existerait pas. Création égale séparation, Jésus étant le seul être créé pour lequel il n'y eut pas séparation de Dieu. L'homme est ainsi balancé entre deux forces contraires, l'amour qui l'attire vers l'ange, le mal qui l'attire vers la brute. « La matière pend à l'idéal. » (C'est d'ailleurs l'idée de saint Paul lui-même.)*

Dans A celle qui est voilée, *Victor Hugo dit aussi :*

> *Oui, mon malheur irréparable,*
> *C'est de pendre aux deux éléments*
> *C'est d'avoir en moi, misérable*
> *De la fange et des firmaments.*

Et, dans Toute la lyre (la Pensée, XLV) :

> *L'invisible au visible est mêlé dans un être*
> *Qu'appesantit l'argile et que l'esprit pénètre.*

Dans cette oscillation entre Dieu et Satan, les deux pôles, la première faute fut le premier poids. L'homme prit forme, perdit sa légèreté, sa transparence initiales ; son corps projeta une ombre qui, ainsi que l'explique M. Jacques Heugel dans son Essai sur la philosophie de Victor Hugo, *s'allonge, par réaction, « à l'opposé de la lumière, devenant une sorte de double obscur de l'être lumineux primordial ». Le mal donc existe, sans lequel le bien n'existerait pas. Sans leur coexistence, l'être créé libre n'aurait pas eu la faculté du choix.*

Donc liberté pour l'homme. Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont, dit l'Ange du livre Dieu, *mais, dès qu'il subit la pesanteur, l'homme devient le prisonnier de la matière. Son corps est son premier cachot. Il peut même s'abaisser plus encore, descendre plusieurs degrés dans l'échelle des êtres, s'animaliser, s'enraciner à la terre et végéter, s'endurcir et se pétrifier. Le poète en arrive, dépassant* Fourier, *à l'idée que l'homme peut devenir bête, plante ou caillou. Idée cabaliste, comme le montre encore M. Denis Saurat. Pour Alexandre Weill, l'homme est responsable de la dégradation de nos frères animaux, végétaux et minéraux qui sont de la même nature que nous, car séparation et matérialisation entraînent*

multiplication : « Si l'homme, a-t-il dit, persévère dans le vice, la terre produit des animaux venimeux et des végétaux vénéneux... Les animaux mauvais sont des maux vivants sortant des vices pourris de l'homme. » Instruit par Weill, Victor Hugo dira dans les Misérables : « *Les animaux ne sont autre chose que les figures de nos vices et de nos vertus.* »

Ainsi tout est plein d'âmes. La bête, la plante, la pierre même conservent une parcelle de divin. La poésie grecque admettait les métamorphoses. Io devint génisse, Narcisse fleur, Baucis tilleul, Philémon chêne, Aréthuse fontaine et Niobé rocher. Dans la Légende des Siècles, *Jupiter dit au faune* (le Satyre) *:* « *Tu mériterais bien qu'on te changeât en marbre.* » *Le Jocelyn même du religieux Lamartine ne pouvait douter que son chien Fido eût quelque chose d'immortel, et, quand il posait sur lui ses bons yeux fraternels, sentait bien chez lui frémir une âme qui se ranimerait dans quelque ciel mystérieux. Mais l'antiquité n'attachait pas nécessairement l'idée de punition à la métamorphose et Lamartine aimait son chien d'être proche de l'homme. L'auteur de* La Bouche d'Ombre *ne voit, lui, dans les êtres inférieurs, que des êtres châtiés. C'était d'ailleurs ce que lui avait révélé la Mort par le truchement des tables, qui naturellement ne disaient guère que ce qu'il leur avait lui-même inspiré si bien qu'il semble parfois s'être contenté de mettre en vers ce que les* « *Esprits* » *lui avaient dit.*

La nature étant faite de créatures punies, tout vit, tout souffre, les bêtes exposées au chasseur ou réduites au servage, les arbres enchaînés au sol par leurs racines, le fer que nous frappons, le bois que nous scions, le pavé que nous piétinons. Et, par une association d'idées où s'est complue son imagination romanesque, Victor Hugo suppose que les êtres châtiés conservent quelque chose de leur nature humaine ou de ce qui fut l'instrument de leurs fautes. Cléopâtre est aspic, Érostrate fumée, Néron flamme, Anytus qui fit condamner Socrate sera ciguë, Tibère rocher, Hérode osier des berceaux vagissants, *l'hésitant Pilate roseau, Judas crachat, Frédégonde cheval, Borgia porc. Qui pique sera ronce et qui lapide devient pierre.*

Tout vit, tout souffre, et c'est pourquoi ces « *Pleurs dans la nuit* » *qu'évoquait un autre poème. On comprend que cette idée*

féconde en développements poétiques ait pu séduire Victor Hugo. Elle s'accorde avec son panthéisme puisque pour lui rien n'est inanimé; il n'est pas de nature morte. Elle explique les gémissements des bêtes, le sinistre ululement des oiseaux nocturnes, les voix plaintives des forêts, les durs profils des rocs, les visages sombres des montagnes, le grondement des flots, et tout l'immense sanglot de la nature. Elle donne à toutes choses cet aspect fantastique qui permet d'écrire, dans Magnitudo parvi :

> *Ce qu'on prend pour un mont est une hydre ; ces arbres*
> *Sont des bêtes ; ces rocs hurlent avec fureur ;*
> *Le feu chante ; le sang coule aux veines des marbres.*

Tout souffre, donc tout expie, se rachète, se purifie, se détache du mal-matière, qui alourdit le poids et motive la chute et le châtiment. Tout souffre, donc tout a droit à l'amour, à la miséricorde. Ainsi se justifie la tendresse du poète pour les bêtes et les plantes les plus dédaignées (J'aime l'araignée et j'aime l'ortie, *III*, 2) *et s'explique la prière du mage (VI*, 6, 7*) qui, au nom de la nature entière, intercède auprès de Dieu :*

> *Dieu serein, regardez d'un regard salutaire*
> *Les reclus ténébreux qu'emprisonne la terre...*
> *Père, prenez pitié du monstre et de la roche...*
> *Rendez à tous l'azur. Donnez au tigre une âme,*
> *Des ailes au caillou...*

Si tout souffre, tout regrette sa faute et aspire à Dieu. Tout, comme Satan lui-même, finira par aimer Dieu. Ces soupirs seront d'autant mieux entendus que le Créateur aime sa créature, qu'il a souffert lui-même du nécessaire « retrait ». Souffrance égale pardon et le pardon d'un Dieu généreux sera toujours plus grand que la faute. Dieu serait le puni s'il ne pardonnait pas, *nous dira la* Fin de Satan. Aimant *dans les deux sens du mot, il aime et il attire. Il n'est pas d'être que « n'atteigne son rayon » a dit Victor Hugo dans* Post-Scriptum de la vie. *L'assoiffé d'infini, affranchi de son poids, libéré de sa prison charnelle, redeviendra ange-liberté. Les êtres multiples se réintégreront à l'unité de Dieu. Ainsi le poème pourra s'achever par l'hymne triomphal du pardon universel.*

Clémence ! mot formé de toutes les étoiles !
(Dieu, le Griffon)

ce sera enfin la grande réconciliation. Un ange criera : « Commencement ! » *mot déjà rencontré dans* A Villequier :

Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement

Le commencement, c'est la mort. « *Il faut mourir pour voir Dieu* », *dit l'Apocalypse, et saint Jean :* « *Si le grain ne meurt, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* ». *Ibsen a dit :* « *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts, nous nous apercevrons que nous n'avions jamais vécu.* » *C'est aussi la pensée de Victor Hugo. Mourir, c'est naître. La tombe est le vestiaire du ciel ; le cercueil est un berceau ; Jésus est la grande aurore. C'est la conclusion du livre* Dieu, *et celle qui se dégage de toute son œuvre. Aussi importe-t-il de bien comprendre le dernier vers qui tomba de ses lèvres :* « *C'est ici le combat du jour et de la nuit.* » *Ces mots dans sa bouche ne peuvent avoir qu'un sens : la nuit, c'est la vie terrestre, le jour c'est la mort, qui ouvre les portes de l'éternelle lumière.*

Il faut reconnaître que Victor Hugo, écouteur de gouffres, Hamlet de soleils, fossoyeur de mondes, a fait un immense effort pour accorder son panthéisme et son déisme, sa science et sa foi, les idées de fatalité et de liberté, de justice et de clémence, de châtiment et de bonté de Dieu. Mais les révélations de la Bouche d'Ombre *offrent d'étranges contradictions. Le poète nous montre une nature douloureuse et coupable, après nous avoir cent fois décrit une nature où tout est joie, innocence, espoir, bonheur, bonté (I, 4), une nature qui* d'extase se soulève, *où* tout conjugue le verbe aimer *(II, 1), où la langue des oiseaux ne se distingue pas de la langue des anges (II, 9), une nature qu'il faut lire comme la Bible (III, 8), qui est la* « *grande église* », l'alphabet des grandes lettres d'ombre *(I, 13), une nature dont tous les bois, les monts, les flots, les étoiles, célèbrent la gloire de Dieu* (Extase, Orientales). *Les bêtes, les plantes, les pierres ne sont, affirme la* Bouche d'ombre, *que des hommes coupables et punis, qui ont rétrogradé dans l'échelle des êtres, mais Dante* (Écrit sur un

exemplaire de la Divina Commedia) *n'est devenu homme qu'après avoir été montagne, chêne et lion. En d'innombrables pièces, telles que* Ce qui se passait aux Feuillantines *ou* Je lisais; que lisais-je ? *Victor Hugo nous a invités à suivre les conseils des arbres et des oiseaux* (Et quand un oiseau chante, écoutez parler Dieu; Pas de bête, *dit-il*, qui n'ait un rayon d'infini). *Le crapaud songe* dans une profondeur où l'homme ne va pas. Le cygne dit : lumière ! et le lys dit : clémence ! *(I, 4) Le poète nous a parlé des* monts sacrés, *des* fleurs chastes, *des* arbres-prêtres. *Il nous donne en exemple la sage ânesse de Balaam, le bon lion d'Androclès, les doux lions qui léchaient les pieds de Daniel, la vache qui tranquillement rêve à son Dieu, et, dans* Sultan Mourad, *le pourceau misérable que Dieu regarde. La* Bouche d'Ombre *semble contredire tout cela.*

Victor Hugo nous a dit et redit qu'il était l'homme de la Bible, et nul, en effet, ne s'en est nourri plus que lui, mais quand il explique la création, il est en opposition formelle avec la Genèse. *Dieu créa la terre, puis les plantes, puis les animaux, puis l'homme, et loin de condamner son œuvre, il vit que tout était bien. Si pour que la création existât, l'homme, entraîné par son poids, puis attiré vers Dieu-aimant, devait redescendre, puis remonter pour s'abaisser ensuite, ce seraient d'éternelles allées et venues sur l'échelle des êtres. Et quand tous enfin seraient pardonnés, tous rentreraient dans la plénitude de Dieu. Alors plus de séparation, donc plus de création. Le retrait, l'occultation étaient inutiles. Tout reviendrait à l'état premier après une vaine expérience.*

Victor Hugo nous a dit et répété que le grand crime des Titans, de Prométhée, de Satan, de tous les rebelles, fut de vouloir égaler Dieu. Il ne faut pas vouloir forcer le mystère, crocheter la tombe. Mais que fait-il d'autre quand il questionne les morts avec ses Tables, quand il affirme qu'aucun « brouillard » ne résiste à « la fixité calme des yeux », quand il annonce, dans Ibo, *sa fière résolution de* ravir au ciel austère l'éternel feu ?

Enfin, contradiction plus grave encore, il nous a dit que l'intelligence aveugle, *que la science ne font que nous voiler Dieu. Il dira, dans les* Travailleurs de la mer, qu'être impuissant, c'est une force. Dieu invisible au philosophe *est un titre de*

la Légende des Siècles. *Pourtant il déclare ailleurs :* le peu que nous savons tient au peu que nous sommes. *Sa grande ambition serait de s'entendre dire ce qu'il dira au patriarche de la* Légende : O savant seulement des choses de l'abîme. *Il se proclame le mage, le visionnaire, l'homme-vertu. Plus humble, plus simple d'esprit, il serait mieux placé pour voir Dieu, qui ne se montre qu'à ceux qui ont le sentiment de leur péché, de leur faiblesse. Le Christ disait :* Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents (Matthieu, *XI*, 25).

Fictions souvent gratuites, vagues imaginations qui semblent nées d'un mauvais rêve, extravagances d'un poète qui n'est pas toujours très sérieux, alors même qu'il aborde les plus graves de tous les problèmes ! La Bouche d'Ombre *ose affirmer sans rire que le tigre garde sur son dos l'ombre des barreaux de la cage qui le retient prisonnier, que la hache souffre autant que le corps, le billot autant que la tête.* Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou. *Divagations qui seraient sans intérêt, si chez Victor Hugo mêmes les idées les plus absurdes ne suscitaient un formidable torrent d'inventions, de métaphores, de sentiments, d'hypothèses et de vers saisissants. Mais, après tout cet ouragan de lyrisme, quelle douceur on éprouve à retrouver le simple langage du cœur, à relire, par exemple, la fluide chanson de la flûte invisible !*

Viens ? Une flûte invisible
Soupire dans les vergers
La chanson la plus paisible
Est la chanson des bergers

Avouons-le donc. Tous les vers sublimes dont ruissellent les Mages et la Bouche d'ombre *n'auraient point suffi à faire des* Contemplations *l'un de nos livres de chevet. Ce qui nous touche le plus, ce ne sont pas les grandes strophes d'un visionnaire qui veut sonder toutes les énigmes, percer les brumes de l'avenir, escalader le ciel, et comme on dit, soulever le voile d'Isis ; ce sont les vers les plus simples, les plus nus des immortels* Pauca Meæ, *des vers sans rhétorique, sans images, qui ne seraient rien s'ils n'étaient parfaits, des vers qui côtoient la prose et dont la poésie même, comme souvent chez* Racine (Je ne l'ai point encore

embrassé d'aujourd'hui), *semble faite de leur prosaïsme, d'humbles vers qui, dans les pauvres mots de tout le monde, traduisent un sentiment vrai, presque banal, universel :*

Vous comprenez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

ou encore :

Et n'être qu'un homme qui passe
Tenant son enfant par la main !

André DUMAS.

DES RAYONS ET LES OMBRES (16 MAI 1840) *AUX CONTEMPLATIONS* (23 AVRIL 1856).

QUELQUES DATES :

1840. — Victor Hugo qui, le 9 janvier, a été nommé Président de la Société des Gens de Lettres en remplacement de Balzac, conserve ces fonctions jusqu'au 6 novembre. C'est François Arago qui lui succède.

Dès le mois de mai, la famille du poète s'installe à Saint-Prix, au château de la Terrasse, où elle passera tout l'été. C'est de là que seront datés la *Vie aux champs*, *Le firmament est plein d'une vaste clarté, (Contemplations)*. Victor Hugo partage son temps entre Paris et la campagne. — La *Fête chez Thérèse* a été écrite en février.

29 AOUT. — Départ pour le grand voyage annuel, Aix-la-Chapelle, Cologne, Andernach, Bingen, Mayence, Heidelberg, Schaffouse, la Forêt noire. De ce pélerinage le poète rapportera les décors et l'atmosphère des *Burgraves*, des *Trouvailles de Gallus (Quatre vents de l'esprit)* et de maintes grandes épopées de la *Légende des Siècles, (Eviradnus, Welf, Castellan d'Osbor*, etc...) Retour à Paris fin octobre.

15 DÉCEMBRE. — Victor Hugo assiste aux funérailles de Napoléon, et note ses impressions (*Choses vues*). Quelques jours plus tard, il publie le *Retour de l'Empereur (Légende des Siècles.)*

1841.

7 JANVIER. — En remplacement de Népomucène Lemercier, qui avait déclaré que, lui vivant, M. Hugo ne serait jamais de l'Académie, Victor Hugo est élu par 17 voix contre 15 à Ancelot dont les drames et les vaudevilles sont depuis longtemps tombés dans l'oubli. Ont voté pour Victor Hugo, en dehors de Chateaubriand, Lamartine et Nodier qui patronnaient ouvertement sa candidature : Cousin, Dupin, Lacretelle, Lebrun, Mignet, Molé, Pongerville, Royer-Collard, Salvandy, Ségur, Soumet, Viennet, Villemain; contre : Baour-Lormian, Brifaut, Campenon, Delavigne, Droz, Dupaty, Étienne, Flourens, Feletz, Jay, Jouy,

Lacuée de Tessac, Roger, Scribe, Tissot. (Voir René Peter : *Vie secrète de l'Académie Française.*)

3 JUIN. — Réception solennelle à l'Académie Française. Tout en rendant hommage à Népomucène Lemercier, son prédécesseur, Victor Hugo dans son discours célèbre « les trois choses de ce monde les plus rayonnantes après Dieu, la royauté, la beauté et le génie ». Le duc et la duchesse d'Orléans assistent à la séance.

JUIN A OCTOBRE. — Villégiature en famille à Saint-Prix. Mise au point des lettres écrites au cours des voyages sur le Rhin et de toute la longue conclusion qui les suit. De son excursion au pays de Marie de Neubourg et d'Hélène de Mecklenbourg, Victor Hugo n'a pas seulement rapporté des visions du passé, burgs en ruines et cités gothiques, mais aussi des visions d'avenir. Ce qu'il souhaite, c'est le retour à la France de la rive gauche du Rhin et l'abolition de toute haine entre les deux peuples.

1842.

FIN JANVIER. — Publication de *Le Rhin, Lettres à un ami.*

JUIN-OCTOBRE. — Villégiature de la famille de Victor Hugo à la Terrasse. Le joli poème : « Mes deux filles », est écrit là en juin. Pendant l'été, Mme Victor Hugo accepte l'invitation de M. Vacquerie, armateur au Havre, qui la convie à faire avec ses quatre enfants un séjour dans sa propriété de Villequier. Charles Vacquerie, frère aîné d'Auguste, et Léopoldine Hugo s'éprennent l'un de l'autre.

12 JUILLET. — La mort accidentelle du duc d'Orléans inspire d'émouvantes pages de *Choses vues.*

10 SEPTEMBRE – 19 OCTOBRE. — Victor Hugo écrit les *Burgraves.*

1843.

15 FÉVRIER. — A l'église Saint-Paul, célébration du mariage de Charles Vacquerie et de Léopoldine. Repas de noces Place Royale, dans l'intimité à cause de la mort récente du beau-frère de Charles.

7 MARS. — Représentation des *Burgraves* à la Comédie-Française. L'échec de son drame décide le poète à ne plus rien donner au théâtre de son vivant.

AVRIL. — Mme Victor Hugo va s'installer avec Adèle à Graville, près du Havre qu'habitent Léopoldine et son mari. Ses fils, en août, viendront la rejoindre.

JUILLET. — Victor Hugo va embrasser sa femme et sa fille avant de partir pour l'Espagne.

15 JUILLET. — Départ pour les Pyrénées : Bordeaux, Bayonne, Saint-Sébastien, Pasages, Leso, Pampelune. Retour par Cauterets et Biarritz d'où sont datés deux poèmes des *Contemplations* (III, 25 et 26).

9 SEPTEMBRE. — Entré par hasard dans une auberge aux environs de Rochefort, Victor Hugo trouve dans le *Siècle* le récit de la catastrophe de Villequier. Il rentre à Paris en toute hâte.

20 DÉCEMBRE. — Victor Hugo, qui préside alors l'Académie Française, apporte son dernier adieu à Casimir Delavigne.

1844. — Année presque vide. Le poète semble abattu par la douleur.

4 SEPTEMBRE. — Revenu à Villequier pour l'anniversaire de la mort de Léopoldine, le poète écrit le plus célèbre et le plus beau morceau des *Contemplations : A Villequier.*

1845.

25 FÉVRIER. — Chargé de recevoir Sainte-Beuve à l'Académie française, Victor Hugo, tout en lui souhaitant la bienvenue, doit prononcer l'éloge de son prédécesseur Casimir Delavigne.

18 AVRIL. — Victor Hugo, que sa qualité d'académicien permet d'appeler à la pairie, est nommé par Louis-Philippe pair de France. Dans la vénérable chambre présidée par le duc Pasquier, qui, vers 1790, avait jugé Beaumarchais, il s'assied à côté du vicomte de Pontécoulant, qui avait voté la mort de Louis XVI, derrière le maréchal Soult, qui était déjà maréchal en 1802. Le salon de la place Royale devient de plus en plus un salon politique; Victor Hugo tend toujours davantage à devenir le poète de la pitié, de la misère, des grandes questions sociales.

26 SEPTEMBRE. — Cédant aux prières de Juliette Drouet, Victor Hugo l'accompagne dans le vallon de la Bièvre. Déjeuner à l'*Ecu d'or*, retour dans l'humble église au cintre surbaissé, pèlerinage jusqu'à la maison des Metz. Ils retrouvent tous leurs souvenirs dans les bois qui sont restés les mêmes malgré le vers d'Olympio :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses ! !

18 NOVEMBRE. — Victor Hugo commence à écrire *les Misères* qui deviendront *les Misérables.*

1846.

18 FÉVRIER. — Premier discours à la *Chambre des Pairs :* les artistes et les droits qu'ils ont à la propriété de leurs œuvres.

19 MARS. — Second discours : intervention en faveur de la Pologne.
Première communion d'Adèle Hugo.

21 JUIN. — Mort de Claire, la fille que Juliette Drouet avait eue du sculpteur Pradier. Son souvenir inspirera deux poèmes des *Contemplations : Claire* et *A Claire P.*

27 JUIN et 1er JUILLET. — Discours à la Chambre des Pairs, (La défense du littoral).

11 JUILLET. — Claire, d'abord enterrée à Auteuil, est portée, selon le vœu exprimé dans le testament qu'on vient d'ouvrir, à Saint-Mandé. Victor Hugo suit le cortège avec Pradier. En revenant du cimetière, il écrit un des poèmes des *Pauca meæ* (IV, 11).

OCTOBRE-NOVEMBRE. — La mort de Claire a réveillé dans le cœur du poète ses douloureux souvenirs. D'autres *Pauca meæ* sont écrits; *A Villequier* s'enrichit de quelques stances.

1er NOVEMBRE. — Victor Hugo lit dans le *Journal du Dimanche* l'article d'A. Jubinal, consacré à nos chansons de geste, qui lui donne l'idée d'*Aymerillot* et du *Mariage de Roland,* premières « petites épopées » écrites pour la *Légende des Siècles.* L'année aura donné dix-sept poèmes aux *Contemplations.*

1847.

14 JUIN. — Discours à la chambre des Pairs pour appuyer une proposition tendant à autoriser la famille Bonaparte à rentrer en France *(Ah ! n'exilons personne).*

SEPTEMBRE. — Pèlerinage à Villequier, comme presque chaque année, pour l'anniversaire de la mort de Léopoldine.

1848. — Année de grande activité politique.

13 JANVIER. — Discours tendant à ce que la France favorise la reconstitution de l'unité italienne.

24 FÉVRIER. — Après l'insurrection du peuple et l'abdication de Louis-Philippe, qui n'avait pour lui « ni le droit héréditaire ni le droit populaire », Victor Hugo, croyant toujours que la République n'est pas encore « mûre », harangue les révoltés et leur propose la régence de la duchesse d'Orléans.

25 FÉVRIER. — Victor Hugo est nommé maire du 8e arrondissement.

23 AVRIL. — Le gouvernement provisoire, constitué le 25 février, a convoqué les électeurs pour la nomination d'une Assemblée Constituante. Lamartine est élu, premier de la liste, par 259.800 voix; Victor Hugo, qui s'est laissé porter, n'obtient que 59.446 suffrages et n'est pas élu.

5 JUIN. — Des démissions, des élections doubles, nécessitent la nomination de onze nouveaux représentants du peuple. Victor Hugo est élu à Paris par 86.965 voix.

26 JUIN. — Dès le second jour de la terrible insurrection, Victor Hugo, se joignant aux défenseurs de l'ordre, va de barricade en barricade en suppliant les émeutiers de mettre bas les armes. Mais son appartement est envahi et mis à sac. Mme Victor Hugo et ses enfants, qui ont eu peur Place Royale, trouvent asile chez des voisins. Victor Hugo passe trois jours, rue Saint-Anastase, chez Juliette Drouet.

1er JUILLET. — Un appartement est loué au no 5 de la rue de l'Isly.

1er AOUT. — Apparition du Journal *l'Événement*, qui reflète les tendances sociales et politiques de Victor Hugo. Autour du poète et de ses deux fils se groupent Vacquerie, Meurice, Th. Gautier, A. Karr, Gozlan, Gérard de Nerval, Banville, Vitu, Dumas fils, Murger, Champfleury. Condamné et suspendu après la publication d'articles de Charles Hugo contre la peine de mort, l'*Événement* reparaît sous le titre de l'*Avènement du peuple*, qui sera lui-même interdit après le Coup d'État du 2 décembre 1851. Huit discours à l'Assemblée Constituante cette année-là.

1849.

13 MAI. — Après la dissolution de l'Assemblée Constituante, Victor Hugo est élu à l'Assemblée Législative, dixième sur la liste des vingt-huit députés de Paris.

MAI. — Abandonnant la rue de l'Isly, le poète et sa famille s'installent dans un appartement au premier étage d'un hôtel situé 37, rue de la Tour-d'Auvergne (actuel 41). Juliette Drouet va se fixer dans le voisinage, au 20 de la Cité Rodier.

9 JUILLET. — Grand discours sur la « misère », réclamant une législation qui organise la prévoyance et l'assistance publiques.

15 OCTOBRE. — Discours sur l'expédition de Rome.
Discours d'ouverture et de clôture du Congrès de la Paix à Paris.

1850. — Discours sur la liberté de l'enseignement (15 janvier), la déportation (5 avril), le suffrage universel (20 mai), la liberté de la presse (9 juillet). 20 août, discours aux funérailles de Balzac.

1851.

6 FÉVRIER. — Victor Hugo qui, en 1847, avait demandé

que la famille Bonaparte fût autorisée à rentrer en France, qui, dans l'*Événement*, avait soutenu la candidature de celui qui s'affirmait alors humanitaire et républicain convaincu, dénonce les manœuvres et l'ambition du Prince-Président. Au 12ᵉ bureau, il combat la demande d'une dotation de trois millions.

11 JUIN. — Plaidoyer du poète pour son fils Charles, traduit devant la Cour d'assises de la Seine pour avoir manqué au respect dû à la loi en racontant dans l'*Événement* les horreurs d'une exécution capitale.

17 JUILLET. — Discours en faveur du maintien de la Constitution, dont la révision est demandée par Louis Bonaparte qui veut se perpétuer.

2 DÉCEMBRE. — Le Prince-Président a fait afficher ses décrets par lesquels l'Assemblée Législative est dissoute, l'état de siège établi, et il a fait enfermer à Mazas seize représentants du peuple. Membre du Comité de résistance, Victor Hugo dicte les proclamations. Louis-Napoléon est un traître, il veut entraîner l'armée dans un crime.

3 ET 4 DÉCEMBRE. — Les députés libres tentent d'organiser l'insurrection. La résistance est vaincue par les fusillades. Baudin tombe sur les barricades du faubourg Saint-Antoine. Le poète aperçoit, pendant la nuit du 4, un enfant blessé à mort rue Tiquetonne.

9 DÉCEMBRE. — Un décret du Prince-Président expulse du territoire soixante et onze anciens représentants du peuple, parmi lesquels Victor Hugo.

13 DÉCEMBRE. — Le poète, pour qui Juliette Drouet depuis quelques jours s'ingénie à trouver des abris, quitte Paris, vêtu en ouvrier, et arrive le lendemain à Bruxelles.

1852.

5 JANVIER. — Victor Hugo qui, le 14 décembre, était descendu à l'hôtel de la *Porte Verte*, loue à Bruxelles une petite chambre d'où il découvre toute la façade de l'Hôtel-de-Ville. Juliette Drouet qui loge tout près, chez une amie, veillera sur sa nourriture.

DU 14 DÉCEMBRE AU 15 MAI, Victor Hugo écrit *Napoléon-le-Petit*, qui paraîtra en août, à Bruxelles, imprimé dans des imprimeries quasi clandestines.

VERS LE 15 JUIN, Mᵐᵉ Hugo, restée à Paris pour régler certaines affaires et faire vendre le mobilier, vient rejoindre son mari à Bruxelles.

1ᵉʳ AOUT. — Victor Hugo, tracassé par la police belge à qui

son livre pourrait susciter des ennuis, s'embarque à Anvers pour se rendre à Jersey par l'Angleterre.

5 AOUT. — Le poète, accueilli à Saint-Hélier par tout un groupe de proscrits, passe quelques jours à l'hôtel de la *Pomme d'Or*. Le 8 août, une feuille jersiaise peut dire : « Avant-hier débarqua dans l'île M. Victor Hugo, un de nos muses les plus distingués. »

12 AOUT. — Location, sur la plage de George-Town, d'une vaste maison cubique, dite Marine-Terrace qui compte assez de pièces pour Victor Hugo, Mme Hugo, leurs trois enfants et les amis qui feront chez eux de longs séjours, tels Auguste Vacquerie, Paul Meurice.

31 AOUT. — Excursion à l'île de Serk du poète et de ses deux fils. Au retour il apporte à Juliette les vers qu'il vient d'écrire :

J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline. (V, 24).

AOUT-DÉCEMBRE. — Victor Hugo écrit une cinquantaine de poèmes des *Châtiments* qu'il a commencés à Bruxelles. La saison d'hiver étant froide et Marine-Terrace mal chauffé, il va tous les jours travailler chez Juliette Drouet, qui a pris pension à Nelson-Hall. Elle recopie les manuscrits.

1853. — Achèvement des *Châtiments* dans les huit premiers mois de l'année.

6 SEPTEMBRE. — Arrivée à Jersey de Mme de Girardin, qui croit fermement aux tables tournantes. Première séance le 11 septembre. Victor Hugo, très troublé, s'intéresse à ces manifestations. Les séances continueront, assez fréquentes, pendant deux ans. Charles se révèle excellent médium.

NOVEMBRE. — Les *Châtiments* parus à Bruxelles portent sur leur couverture l'annonce des *Petites Épopées*.

1854. — Nombreux poèmes philosophiques, inspirés par la mer, l'immensité, le souvenir de Léopoldine, la grande énigme de l'Univers et les révélations des tables tournantes.

31 MAI. — Victor Hugo écrit à Hetzel, son éditeur, que, renonçant à la publication prochaine des *Petites Épopées*, il est résolu à « frapper un grand coup ». Les vers qu'il tenait en réserve, joints à d'autres plus récents, formeront les deux volumes des *Contemplations*. Pour ce livre, il écrit quarante-cinq poèmes en même temps que quelques pièces pour la *Légende des Siècles* et une bonne partie de *La Fin de Satan*.

1855. — Année laborieuse. — Victor Hugo, debout avant le jour, travaille jusqu'à midi. Il songe à la *Fin de Satan*, à *Dieu*,

qui répondent aux grandes préoccupations du « Visionnaire de Jersey », et qui s'inspireront des mêmes idées que le livre VI des *Contemplations*, pour lesquelles sont écrits cinquante poèmes. Malgré l'immense labeur, malgré l'exil, il garde sa bonne humeur, et, quand un journal dévoué à Napoléon III le représente comme un ivrogne, un fou, un assassin et un bossu, il se décrit lui-même en ce distique :

Voici les quatre aspects de cet homme féroce,
Folie, assassinat, ivrognerie et bosse.

27 OCTOBRE. — Trois rédacteurs du journal l'*Homme* sont mis en demeure de quitter Jersey pour avoir blâmé la reine Victoria d'avoir reçu et rendu la visite de « M. Bonaparte ». Victor Hugo qui, sans avoir rien signé, proteste contre cette expulsion, reçoit l'ordre de quitter l'île dans les cinq jours.

31 OCTOBRE. — Victor Hugo prend le *packet* qui l'emporte à Guernesey avec sa famille et ses amis. Il s'installe d'abord à Saint-Pierre-Port, au n° 20 de la rue Hauteville.

2 NOVEMBRE. — Dernier poème écrit pour les *Contemplations*, le seul qui soit daté de Guernesey : *A celle qui est restée en France.*

1856.

23 AVRIL. — Les deux volumes des *Contemplations* paraissent en même temps chez Hetzel, à Bruxelles, chez Pagnerre et chez Michel Lévy à Paris.

PRÉFACE

Si un auteur pouvait avoir quelque droit d'influer sur la disposition d'esprit des lecteurs qui ouvrent son livre, l'auteur des *Contemplations* se bornerait à dire ceci : Ce livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort.

Vingt-cinq années sont dans ces deux volumes. *Grande mortalis ævi spatium* [1]. L'auteur a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur. Ceux qui s'y pencheront retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme.

Qu'est-ce que les *Contemplations ?* C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, *les Mémoires d'une âme.*

Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini ». Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clairon de l'abîme.

Une destinée est écrite là jour à jour.

Est-ce donc la vie d'un homme ? Oui, et la vie des autres hommes aussi. Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis; la destinée est une. Prenez donc ce miroir, et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent « moi ». Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi.

Ce livre contient, nous le répétons, autant l'individualité du lecteur que celle de l'auteur. *Homo sum* [2]. Traverser le tumulte, la rumeur, le rêve, la lutte, le plaisir, le travail, la douleur, le silence; se reposer dans le sacrifice, et là, contempler Dieu; commencer à Foule et finir à Solitude, n'est-ce pas, les proportions individuelles réservées, l'histoire de tous ?

On ne s'étonnera donc pas de voir, nuance à nuance, ces deux volumes s'assombrir pour arriver cependant à l'azur d'une vie meilleure. La joie, cette fleur rapide de la jeunesse, s'effeuille page à page dans le tome premier, qui est l'espérance, et disparaît dans le tome second, qui est le deuil. Quel deuil ? Le vrai, l'unique, — la mort; la perte des êtres chers.

Nous venons de le dire, c'est une âme qui se raconte dans ces deux volumes : *Autrefois*, *Aujourd'hui*. Un abîme les sépare, le tombeau.

V. H.

Guernesey, mars 1856.

LES CONTEMPLATIONS

AUTREFOIS

1830-1843

* * *

Un jour je vis, debout au bord des flots mouvants[3],
Passer gonflant ses voiles,
Un rapide navire enveloppé de vents,
De vagues et d'étoiles.

Et j'entendis, penché sur l'abîme des cieux
Que l'autre abîme touche,
Me parler à l'oreille une voix dont mes yeux
Ne voyaient pas la bouche :

— Poète, tu fais bien ! poète au triste front,
Tu rêves près des ondes,
Et tu tires des mers bien des choses qui sont
Sous les vagues profondes.

La mer, c'est le Seigneur, que, misère ou bonheur,
Tout destin montre et nomme;
Le vent, c'est le Seigneur; l'astre, c'est le Seigneur[4];
Le navire, c'est l'homme[5]. —

15 juin 1839.

LIVRE PREMIER

AURORE

I

A MA FILLE [6]

O mon enfant, tu vois, je me soumets,
Fais comme moi; vis du monde éloignée;
Heureuse ? non; triomphante ? jamais.
— Résignée ! —

Sois bonne et douce, et lève un front pieux.
Comme le jour dans les cieux met sa flamme,
Toi, mon enfant, dans l'azur de tes yeux
Mets ton âme !

Nul n'est heureux et nul n'est triomphant.
L'heure est pour tous une chose incomplète;
L'heure est une ombre, et notre vie, enfant,
En est faite.

Oui, de leur sort tous les hommes sont las.
Pour être heureux, à tous — destin morose !
Tout a manqué. Tout, c'est-à-dire, hélas !
Peu de chose.

Ce peu de chose est ce que, pour sa part,
Dans l'univers chacun cherche et désire :
Un mot, un nom, un peu d'or, un regard,
Un sourire !

La gaîté manque au grand roi sans amours[7];
La goutte d'eau manque au désert immense.
L'homme est un puits où le vide toujours
Recommence.

Vois ces penseurs que nous divinisons,
Vois ces héros dont les fronts nous dominent,
Noms dont toujours nos sombres horizons
S'illuminent.

Après avoir, comme fait un flambeau,
Ébloui tout de leurs rayons sans nombre,
Ils sont allés chercher dans le tombeau
Un peu d'ombre.

Le ciel, qui sait nos maux et nos douleurs,
Prend en pitié nos jours vains et sonores.
Chaque matin, il baigne de ses pleurs
Nos aurores.

Dieu nous éclaire, à chacun de nos pas,
Sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes;
Une loi sort des choses d'ici-bas,
Et des hommes.

Cette loi sainte, il faut s'y conformer,
Et la voici, toute âme y peut atteindre :
Ne rien haïr, mon enfant, tout aimer,
Ou tout plaindre !

Paris, octobre 1842.
m. 5 juin 1839.

II

LE poète s'en va dans les champs; il admire [8],
Il adore, il écoute en lui-même une lyre;
En le voyant venir, les fleurs, toutes les fleurs,
Celles qui des rubis font pâlir les couleurs,

Celles qui des paons même éclipseraient les queues,
Les petites fleurs d'or, les petites fleurs bleues,
Prennent, pour l'accueillir agitant leurs bouquets,
De petits airs penchés ou de grands airs coquets,
Et, familièrement, car cela sied aux belles :
— Tiens ! c'est notre amoureux qui passe ! disent-elles.
Et, pleins de jour et d'ombre et de confuses voix,
Les grands arbres profonds qui vivent dans les bois,
Tous ces vieillards, les ifs, les tilleuls, les érables,
Les saules tout ridés, les chênes vénérables,
L'orme au branchage noir, de mousse appesanti,
Comme les ulémas quand paraît le muphti,
Lui font de grands saluts et courbent jusqu'à terre
Leurs têtes de feuillée et leurs barbes de lierre,
Contemplent de son front la sereine lueur,
Et murmurent tout bas : C'est lui ! c'est le rêveur [9] !

Les Roches, juin 1831.
m. 31 octobre 1843.

III

MES DEUX FILLES [10]

Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe,
L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,
Belles, et toutes deux joyeuses, ô douceur !
Voyez, la grande sœur et la petite sœur
Sont assises au seuil du jardin, et sur elles
Un bouquet d'œillets blancs aux longues tiges frêles,
Dans une urne de marbre agité par le vent,
Se penche, et les regarde, immobile et vivant,
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,
Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

La Terrasse, près d'Enghien, juin 1842.
m. 10 juin 1842.

IV

Le firmament est plein de la vaste clarté [11];
Tout est joie, innocence, espoir, bonheur, bonté.
Le beau lac brille au fond du vallon qui le mure;
Le champ sera fécond, la vigne sera mûre;
Tout regorge de sève et de vie et de bruit,
De rameaux verts, d'azur frissonnant, d'eau qui luit
Et de petits oiseaux qui se cherchent querelle.
Qu'a donc le papillon ? qu'a donc la sauterelle ?
La sauterelle a l'herbe, et le papillon l'air;
Et tous deux ont avril, qui rit dans le ciel clair.
Un refrain joyeux sort de la nature entière;
Chanson qui doucement monte et devient prière.
Le poussin court, l'enfant joue et danse, l'agneau
Saute, et, laissant tomber goutte à goutte son eau,
Le vieux antre, attendri, pleure comme un visage;
Le vent lit à quelqu'un d'invisible un passage
Du poème inouï de la création;
L'oiseau parle au parfum; la fleur parle au rayon;
Les pins sur les étangs dressent leur verte ombelle [12];
Les nids ont chaud. L'azur trouve la terre belle;
Onde et sphère; à la fois tous les climats flottants;
Ici l'automne, ici l'été, là le printemps.
O coteaux ! ô sillons ! souffles, soupirs, haleines !
L'hosanna des forêts, des fleuves et des plaines,
S'élève gravement vers Dieu, père du jour;
Et toutes les blancheurs sont des strophes d'amour;
Le cygne dit : lumière ! et le lys dit : clémence !
Le ciel s'ouvre à ce chant comme une oreille immense.
Le soir vient; et le globe à son tour s'éblouit,
Devient un œil énorme et regarde la nuit;
Il savoure, éperdu, l'immensité sacrée,
La contemplation du splendide empyrée,
Les nuages de crêpe et d'argent, le zénith,
Qui, formidable, brille et flamboie et bénit,
Les constellations, ces hydres étoilées,
Les effluves du sombre et du profond, mêlées [13]

A vos effusions, astres de diamant,
Et toute l'ombre avec tout le rayonnement.
L'infini tout entier d'extase se soulève.
Et, pendant ce temps-là, Satan, l'envieux, rêve [14].

La Terrasse, avril 1840.
m. 19 mars 1855.

V

A ANDRÉ CHÉNIER [15]

Oui, mon vers croit pouvoir, sans se mésallier,
Prendre à la prose un peu de son air familier.
André, c'est vrai [16]; je ris quelquefois sur la lyre.
Voici pourquoi. Tout jeune encor, tâchant de lire
Dans le livre effrayant des forêts et des eaux,
J'habitais un parc sombre où jasaient des oiseaux,
Où des pleurs souriaient dans l'œil bleu des pervenches.
Un jour que je songeais seul au milieu des branches,
Un bouvreuil qui faisait le feuilleton du bois [17]
M'a dit : — Il faut marcher à terre quelquefois.
La nature est un peu moqueuse autour des hommes;
O poète, tes chants, ou ce qu'ainsi tu nommes,
Lui ressembleraient mieux si tu les dégonflais.
Les bois ont des soupirs, mais ils ont des sifflets.
L'azur luit, quand parfois la gaîté le déchire.
L'olympe reste grand en éclatant de rire;
Ne crois pas que l'esprit du poète descend
Lorsque entre deux grands vers un mot passe en dansant.
Ce n'est pas un pleureur que le vent en démence;
Le flot profond n'est pas un chanteur de romance;
Et la nature, au fond des siècles et des nuits,
Accouplant Rabelais à Dante plein d'ennuis
Et l'Ugolin [18] sinistre au Grandgousier [19] difforme,
Près de l'immense deuil montre le rire énorme.

Les Roches, juillet 1830.
m. 14 octobre 1854.

VI

LA VIE AUX CHAMPS [20]

Le soir, à la campagne, on sort, on se promène,
Le pauvre dans son champ, le riche en son domaine;
Moi, je vais devant moi; le poète en tout lieu
Se sent chez lui, sentant qu'il est partout chez Dieu.
Je vais volontiers seul. Je médite ou j'écoute.
Pourtant, si quelqu'un veut m'accompagner en route,
J'accepte. Chacun a quelque chose en l'esprit,
Et tout homme est un livre où Dieu lui-même écrit.
Chaque fois qu'en mes mains un de ces livres tombe,
Volume où vit une âme et que scelle la tombe,
J'y lis.

Chaque soir donc, je m'en vais, j'ai congé,
Je sors. J'entre en passant chez des amis que j'ai.
On prend le frais, au fond du jardin, en famille.
Le serein mouille un peu les bancs sous la charmille;
N'importe ! je m'assieds, et je ne sais pourquoi
Tous les petits enfants viennent autour de moi.
Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent.
C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons,
Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.
Ils savent que je suis un homme qui les aime;
Un être auprès duquel on peut jouer et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix;
Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois,
Et qu'aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats j'assiste,
Je leur souris encor, bien que je sois plus triste [21];
Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher [22]; qu'on s'amuse avec moi; que je fais
Des choses en carton, des dessins à la plume;
Que je raconte à l'heure où la lampe s'allume,
Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit,
Et qu'enfin je suis doux, pas fier et fort instruit.

Aussi, dès qu'on m'a vu : — le voilà ! tous accourent.
Ils quittent jeux, cerceaux et balles; ils m'entourent
Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fiel,
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel !
Les petits — quand on est petit on est très brave —
Grimpent sur mes genoux; les grands ont un air grave.
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris;
On me consulte, on a cent choses à me dire,
On parle, on cause, on rit surtout; — j'aime le rire,
Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs,
Qui montre en même temps des âmes et des perles.

J'admire les crayons, l'album, les nids de merles,
Et quelquefois on dit, quand j'ai bien admiré :
Il est du même avis que monsieur le curé.
Puis, lorsqu'ils ont jasé tous ensemble à leur aise,
Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,
Et les petits toujours groupés sur mes genoux,
Un silence, et cela veut dire : Parle-nous.

Je leur parle de tout. Mes discours en eux sèment
Ou l'idée ou le fait. Comme ils m'aiment, ils aiment
Tout ce que je leur dis. Je leur montre du doigt
Le ciel, Dieu qui s'y cache, et l'astre qu'on y voit.
Tout, jusqu'à leur regard, m'écoute. Je dis comme
Il faut penser, rêver, chercher. Dieu bénit l'homme,
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché.
Je dis : Donnez l'aumône au pauvre humble et penché [23].
Recevez doucement la leçon ou le blâme.
Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme.
Je leur conte la vie, et que, dans nos douleurs,
Il faut que la bonté soit au fond de nos pleurs,
Et que dans nos bonheurs, et que dans nos délires,
Il faut que la bonté soit au fond de nos rires;
Qu'être bon, c'est bien vivre; et que l'adversité
Peut tout chasser d'une âme, excepté la bonté;
Et qu'ainsi les méchants, dans leur haine profonde,
Ont tort d'accuser Dieu. Grand Dieu ! nul homme au monde
N'a droit, en choisissant sa route, en y marchant,
De dire que c'est toi qui l'as rendu méchant;

Car le méchant, Seigneur, ne t'est pas nécessaire.

Je leur raconte aussi l'histoire; la misère
Du peuple juif, maudit qu'il faut enfin bénir;
La Grèce, rayonnant jusque dans l'avenir;
Rome; l'antique Égypte et ses plaines sans ombre,
Et tout ce qu'on y voit de sinistre et de sombre.
Lieux effrayants ! Tout meurt. Le bruit humain finit.
Tous ces démons taillés dans les blocs de granit,
Olympe monstrueux des époques obscures,
Les sphinx, les anubis, les ammons [24], les mercures,
Sont assis au désert depuis quatre mille ans.
Autour d'eux, le vent souffle, et les sables brûlants
Montent comme une mer d'où sort leur tête énorme;
La pierre mutilée a gardé quelque forme
De statue ou de spectre, et rappelle d'abord
Les plis que fait un drap sur la face d'un mort;
On y distingue encor le front, le nez, la bouche,
Les yeux, je ne sais quoi d'horrible et de farouche
Qui regarde et qui vit, masque vague et hideux.
Le voyageur de nuit, qui passe à côté d'eux,
S'épouvante, et croit voir, aux lueurs des étoiles,
Des géants enchaînés et muets sous des voiles.

La Terrasse, août 1840
m. 2 août 1846.

VII

RÉPONSE A UN ACTE D'ACCUSATION [25]

Donc, c'est moi qui suis l'ogre et le bouc émissaire.
Dans ce chaos du siècle où votre cœur se serre
J'ai foulé le bon goût et l'ancien vers françois [26]
Sous mes pieds, et, hideux, j'ai dit à l'ombre : Sois [27] !
Et l'ombre fut. — Voilà votre réquisitoire.
Langue, tragédie, art, dogmes, conservatoire,
Toute cette clarté s'est éteinte, et je suis

Le responsable, et j'ai vidé l'urne des nuits.
De la chute de tout je suis la pioche inepte.
C'est votre point de vue. Eh bien, soit; je l'accepte;
C'est moi que votre prose en colère a choisi;
Vous me criez : Racca [28]; moi, je vous dis : Merci !
Cette marche du temps, qui ne sort d'une église
Que pour entrer dans l'autre, et qui se civilise,
Ces grandes questions d'art et de liberté,
Voyons-les, j'y consens, par le moindre côté
Et par le petit bout de la lorgnette. En somme,
J'en conviens, oui, je suis cet abominable homme [29],
Et, quoique, en vérité, je pense avoir commis
D'autres crimes encor que vous avez omis,
Avoir un peu touché les questions obscures,
Avoir sondé les mots, avoir cherché les cures,
De la vieille ânerie insulté les vieux bâts,
Secoué le passé du haut jusques en bas,
Et saccagé le fond tout autant que la forme,
Je me borne à ceci : je suis ce monstre énorme,
Je suis le démagogue horrible et débordé,
Et le dévastateur du vieil A B C D;
Causons.

Quand je sortis du collège, du thème,
Des vers latins, farouche, espèce d'enfant blême
Et grave, au front penchant, aux membres appauvris,
Quand, tâchant de comprendre et de juger, j'ouvris
Les yeux sur la nature et sur l'art, l'idiome,
Peuple et noblesse, était l'image du royaume;
La poésie était la monarchie; un mot
Était un duc et pair, ou n'était qu'un grimaud;
Les syllabes pas plus que Paris et que Londre
Ne se mêlaient; ainsi marchent sans se confondre
Piétons et cavaliers traversant le pont Neuf;
La langue était l'État avant quatre-vingt-neuf [30];
Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes;
Les uns, nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes [31],
Les Méropes, ayant le décorum pour loi,
Et montant à Versaille aux carrosses du roi;
Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires [32],
Habitant les patois; quelques-uns aux galères
Dans l'argot; dévoués à tous les genres bas;

Déchirés en haillons dans les halles; sans bas,
Sans perruque; créés pour la prose et la farce;
Populace du style au fond de l'ombre éparse;
Vilains, rustres, croquants, que Vaugelas leur chef
Dans le bagne Lexique avait marqué d'une F [33];
N'exprimant que la vie abjecte et familière,
Vils, dégradés, flétris, bourgeois, bons pour Molière.
Racine regardait ces marauds de travers;
Si Corneille en trouvait un blotti dans son vers,
Il le gardait, trop grand pour dire : Qu'il s'en aille;
Et Voltaire criait : Corneille s'encanaille [34] !
Le bonhomme Corneille, humble, se tenait coi.
Alors, brigand, je vins; je m'écriai : Pourquoi
Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?
Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire [35].
Plus de mot sénateur [36] ! plus de mot roturier !
Je fis une tempête au fond de l'encrier,
Et je mêlai, parmi les ombres débordées,
Au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées;
Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur
Ne puisse se poser, tout humide d'azur !
Discours affreux ! — Syllepse, hypallage, litote [37],
Frémirent; je montai sur la borne Aristote,
Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.
Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,
Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces,
N'étaient que des toutous auprès de mes audaces;
Je bondis hors du cercle et brisai le compas.
Je nommai le cochon par son nom; pourquoi pas [38] ?
Guichardin [39] a nommé le Borgia, Tacite
Le Vitellius [40]. Fauve, implacable, explicite,
J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier
D'épithètes; dans l'herbe à l'ombre du hallier,
Je fis fraterniser la vache et la génisse,
L'une étant Margoton et l'autre Bérénice.
Alors l'ode, embrassant Rabelais, s'enivra;
Sur le sommet du Pinde on dansait Ça ira;
Les neuf muses, seins nus, chantaient la carmagnole;

L'emphase frissonna dans sa fraise espagnole;
Jean, l'ânier, épousa la bergère Myrtil.
On entendit un roi dire : Quelle heure est-il [41] ?
Je massacrai l'albâtre, et la neige, et l'ivoire,
Je retirai le jais de la prunelle noire,
Et j'osai dire au bras : Sois blanc, tout simplement.
Je violai du vers le cadavre fumant;
J'y fis entrer le chiffre; ô terreur ! Mithridate [42]
Du siège de Cyzique eût pu citer la date.
Jours d'effroi ! les Laïs devinrent des catins.
Force mots, par Restaut [43] peignés tous les matins,
Et de Louis quatorze ayant gardé l'allure,
Portaient encor perruque; à cette chevelure
La révolution, du haut de son beffroi,
Cria : Transforme-toi ! c'est l'heure. Remplis-toi
De l'âme de ces mots que tu tiens prisonnière ! —
Et la perruque alors rugit, et fut crinière.
Liberté ! c'est ainsi qu'en nos rébellions,
Avec des épagneuls nous fîmes des lions,
Et que, sous l'ouragan maudit que nous soufflâmes,
Toutes sortes de mots se couvrirent de flammes.
J'affichai sur Lhomond [44] des proclamations.
On y lisait : Il faut que nous en finissions !
Au panier les Bouhours, les Batteux, les Brossettes [45] !
A la pensée humaine ils ont mis les poucettes.
Aux armes, prose et vers ! formez vos bataillons !
Voyez où l'on en est : la strophe a des bâillons,
L'ode a les fers aux pieds, le drame est en cellule.
Sur le Racine mort le Campistron [46] pullule !
Boileau grinça des dents; je lui dis : Ci-devant,
Silence ! et je criai dans la foudre et le vent :
Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe !
Et tout quatre-vingt-treize éclata. Sur leur axe,
On vit trembler l'athos [47], l'ithos et le pathos [48].
Les matassins [49], lâchant Pourceaugnac et Cathos,
Poursuivant Dumarsais dans leur hideux bastringue,
Des ondes du Permesse emplirent leur seringue [50].
La syllabe, enjambant la loi qui la tria,
Le substantif manant, le verbe paria
Accoururent. On but l'horreur jusqu'à la lie.
On les vit déterrer le songe d'Athalie;
Ils jetèrent au vent les cendres du récit

De Théramène, et l'astre Institut s'obscurcit.
Oui, de l'ancien régime ils ont fait tables rases,
Et j'ai battu des mains, buveur du sang des phrases,
Quand j'ai vu par la strophe écumante, et disant
Les choses dans un style énorme et rugissant,
L'Art poétique pris au collet dans la rue,
Et quand j'ai vu, parmi la foule qui se rue,
Pendre, par tous les mots que le bon goût proscrit,
La lettre aristocrate à la lanterne esprit [51].
Oui, je suis ce Danton ! je suis ce Robespierre [52] !
J'ai, contre le mot noble à la longue rapière,
Insurgé le vocable ignoble [53], son valet,
Et j'ai, sur Dangeau mort, égorgé Richelet [54].
Oui, c'est vrai, ce sont là quelques-uns de mes crimes.
J'ai pris et démoli la bastille des rimes.
J'ai fait plus; j'ai brisé tous les carcans de fer
Qui liaient le mot peuple, et tiré de l'enfer
Tous les vieux mots damnés, légions sépulcrales;
J'ai de la périphase écrasé les spirales,
Et mêlé, confondu, nivelé sous le ciel
L'alphabet, sombre tour qui naquit de Babel [55];
Et je n'ignorais pas que la main courroucée
Qui délivre le mot, délivre la pensée.

L'unité des efforts de l'homme est l'attribut.
Tout est la même flèche et frappe au même but.

Donc, j'en conviens, voilà, déduits en style honnête,
Plusieurs de mes forfaits, et j'apporte ma tête.
Vous devez être vieux, par conséquent, papa,
Pour la dixième fois, j'en fais *mea culpa.*
Oui, si Beauzée [56] est dieu, c'est vrai, je suis athée.
La langue était en ordre, auguste, époussetée,
Fleur de lys d'or, Tristan [57] et Boileau, plafond bleu,
Les quarante fauteuils et le trône au milieu;
Je l'ai troublée, et j'ai, dans ce salon illustre,
Même un peu cassé tout; le mot propre, ce rustre,
N'était que caporal, je l'ai fait colonel;
J'ai fait un jacobin du pronom personnel,
Du participe, esclave à la tête blanchie,
Une hyène, et du verbe une hydre d'anarchie.
Vous tenez le *reum confitentem* [58]. Tonnez !

J'ai dit à la narine : Eh mais ! tu n'es qu'un nez !
J'ai dit au long fruit d'or : Mais tu n'es qu'une poire !
J'ai dit à Vaugelas [59] : Tu n'es qu'une mâchoire [60] !
J'ai dit aux mots : Soyez république ! soyez
La fourmilière immense, et travaillez ! Croyez,
Aimez, vivez ! — J'ai mis tout en branle, et, morose,
J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose.
Et ce que je faisais, d'autres l'ont fait aussi;
Mieux que moi. Calliope, Euterpe [61] au ton transi,
Polymnie, ont perdu leur gravité postiche.
Nous faisons basculer la balance hémistiche.
C'est vrai, maudissez-nous. Le vers, qui sur son front
Jadis portait toujours douze plumes en rond,
Et sans cesse sautait sur la double raquette
Qu'on nomme prosodie et qu'on nomme étiquette,
Rompt désormais la règle et trompe le ciseau,
Et s'échappe, volant qui se change en oiseau,
De la cage césure, et fuit vers la ravine,
Et vole [62] dans les cieux, alouette divine.

Tous les mots à présent planent dans la clarté.
Les écrivains ont mis la langue en liberté,
Et, grâce à ces bandits, grâce à ces terroristes,
Le vrai, chassant l'essaim des pédagogues tristes,
L'imagination, tapageuse aux cent voix,
Qui casse des carreaux dans l'esprit des bourgeois,
La poésie au front triple [63], qui rit, soupire
Et chante, raille et croit; que Plaute et que Shakspeare
Semaient, l'un sur la plèbe, et l'autre sur le mob [64];
Qui verse aux nations la sagesse de Job
Et la raison d'Horace à travers sa démence;
Qu'enivre de l'azur la frénésie immense,
Et qui, folle sacrée aux regards éclatants,
Monte à l'éternité par les degrés du temps,
La muse reparaît, nous reprend, nous ramène,
Se remet à pleurer sur la misère humaine,
Frappe et console, va du zénith au nadir,
Et fait sur tous les fronts reluire et resplendir
Son vol, tourbillon, lyre, ouragan d'étincelles,
Et ses millions d'yeux sur ses millions d'ailes.

Le mouvement complète ainsi son action.

Grâce à toi, progrès saint, la révolution
Vibre aujourd'hui dans l'air, dans la voix, dans le livre.
Dans le mot palpitant le lecteur la sent vivre.
Elle crie, elle chante, elle enseigne, elle rit.
Sa langue est déliée ainsi que son esprit.
Elle est dans le roman, parlant tout bas aux femmes,
Elle ouvre maintenant deux yeux où sont deux flammes,
L'un sur le citoyen, l'autre sur le penseur.
Elle prend par la main la liberté, sa sœur,
Et la fait dans tout homme entrer par tous les pores.
Les préjugés, formés, comme les madrépores [65],
Du sombre entassement des abus sous les temps,
Se dissolvent au choc de tous les mots flottants,
Pleins de sa volonté, de son but, de son âme.
Elle est la prose, elle est le vers, elle est le drame;
Elle est l'expression, elle est le sentiment,
Lanterne dans la rue, étoile au firmament.
Elle entre aux profondeurs du langage insondable;
Elle souffle dans l'art, porte-voix formidable;
Et, c'est Dieu qui le veut, après avoir rempli
De ses fiertés le peuple, effacé le vieux pli
Des fronts, et relevé la foule dégradée,
Et s'être faite droit, elle se fait idée !

Paris, janvier 1834.
m. 24 octobre 1854.

VIII

SUITE [66]

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant;
La plume, qui d'une aile allongeait l'envergure,
Frémit sur le papier quand sort cette figure,
Le mot, le terme, type on ne sait d'où venu,
Face de l'invisible, aspect de l'inconnu;
Créé, par qui ? forgé, par qui ? jailli de l'ombre;
Montant et descendant dans notre tête sombre;

Trouvant toujours le sens comme l'eau le niveau;
Formule des lueurs flottantes du cerveau.

Oui, vous tous, comprenez que les mots sont des choses.
Ils roulent pêle-mêle au gouffre obscur des proses,
Ou font gronder le vers, orageuse forêt.
Du sphinx Esprit Humain le mot sait le secret.
Le mot veut, ne veut pas, accourt, fée ou bacchante,
S'offre, se donne ou fuit; devant Néron qui chante
Ou Charles Neuf [67] qui rime il recule hagard;
Tel mot est un sourire, et tel autre un regard;
De quelque mot profond tout homme est le disciple;
Toute force ici-bas a le mot pour multiple;
Moulé sur le cerveau, vif ou lent, grave ou bref,
Le creux du crâne humain lui donne son relief;
La vieille empreinte y reste auprès de la nouvelle;
Ce qu'un mot ne sait pas, un autre le révèle [68];
Les mots heurtent le front comme l'eau le récif;
Ils fourmillent, ouvrant dans notre esprit pensif
Des griffes ou des mains, et quelques-uns des ailes;
Comme en un âtre noir errent des étincelles,
Rêveurs, tristes, joyeux, amers, sinistres, doux,
Sombre peuple, les mots vont et viennent en nous;
Les mots sont les passants mystérieux de l'âme.

Chacun d'eux porte une ombre ou secoue une flamme,
Chacun d'eux du cerveau garde une région;
Pourquoi ? c'est que le mot s'appelle Légion; [69]
C'est que chacun, selon l'éclair qui le traverse,
Dans le labeur commun fait une œuvre diverse;
C'est que de ce troupeau de signes et de sons
Qu'écrivant ou parlant, devant nous nous chassons,
Naissent les cris, les chants, les soupirs, les harangues;
C'est que, présent partout, nain caché sous les langues,
Le mot tient sous ses pieds le globe et l'asservit;
Et, de même que l'homme est l'animal où vit
L'âme, clarté d'en haut par le corps possédée,
C'est que Dieu fait du mot la bête de l'idée.

Le mot fait vibrer tout au fond de nos esprits.
Il remue, en disant : Béatrix, Lycoris [70],
Dante au Campo-Santo, Virgile au Pausilippe [71].

De l'océan pensée il est le noir polype.
Quand un livre jaillit d'Eschyle ou de Manou [72],
Quand saint Jean à Patmos écrit sur son genou,
On voit parmi leurs vers pleins d'hydres et de stryges,
Des mots monstres ramper dans ces œuvres prodiges [73].

O main de l'impalpable ! ô pouvoir surprenant !
Mets un mot sur un homme, et l'homme frissonnant
Sèche et meurt, pénétré par la force profonde;
Attache un mot vengeur au flanc de tout un monde,
Et le monde entraînant pavois, glaive, échafaud,
Ses lois, ses mœurs, ses dieux, s'écroule sous le mot.
Cette toute-puissance immense sort des bouches.
La terre est sous les mots comme un champ sous les mouches
Le mot dévore, et rien ne résiste à sa dent.
A son haleine, l'âme et la lumière aidant,
L'obscure énormité lentement s'exfolie.
Il met sa force sombre en ceux que rien ne plie;
Caton[74] a dans les reins cette syllabe : NON.
Tous les grands obstinés, Brutus, Colomb, Zénon,
Ont ce mot flamboyant qui luit sous leur paupière :
ESPÉRANCE ! — Il entr'ouvre une bouche de pierre
Dans l'enclos formidable où les morts ont leur lit,
Et voilà que don Juan pétrifié pâlit !
Il fait le marbre spectre, il fait l'homme statue.
Il frappe, il blesse, il marque, il ressuscite, il tue.
Nemrod dit : guerre ! [75] Alors, du Gange à l'Ilissus,
Le fer luit, le sang coule. Aimez-vous ! dit Jésus,
Et ce mot à jamais brille et se réverbère
Dans le vaste univers sur tous, sur toi, Tibère [76],
Dans les cieux, sur les fleurs, sur l'homme rajeuni,
Comme le flamboiement d'amour de l'infini !

Quand, aux jours où la terre entr'ouvrait sa corolle,
Le premier homme dit la première parole,
Le mot né de sa lèvre, et que tout entendit,
Rencontra dans les cieux la lumière, et lui dit :
« Ma sœur !

« Envole-toi ! plane ! sois éternelle !
Allume l'astre ! emplis à jamais la prunelle !
Échauffe éthers, azurs, sphères, globes ardents;

Éclaire le dehors, j'éclaire le dedans.
Tu vas être une vie, et je vais être l'autre.
Sois la langue de feu [77], ma sœur, je suis l'apôtre.
Surgis, efface l'ombre, éblouis l'horizon,
Sois l'aube; je te vaux, car je suis la raison.
A toi les yeux, à moi les fronts. O ma sœur blonde,
Sous le réseau Clarté tu vas saisir le monde;
Avec tes rayons d'or tu vas lier entre eux
Les terres, les soleils, les fleurs, les flots vitreux,
Les champs, les cieux; et moi je vais lier les bouches,
Et sur l'homme, emporté par mille essors farouches,
Tisser, avec des fils d'harmonie et de jour,
Pour prendre tous les cœurs, l'immense toile Amour.
J'existais avant l'âme. Adam n'est pas mon père.
J'étais même avant toi; tu n'aurais pu, lumière,
Sortir sans moi du gouffre où tout rampe enchaîné;
Mon nom est FIAT LUX, et je suis ton aîné ! » [78]

Oui, tout-puissant ! tel est le mot. Fou qui s'en joue !
Quand l'erreur fait un nœud dans l'homme, il le dénoue.
Il est foudre dans l'ombre et ver dans le fruit mûr.
Il sort d'une trompette, il tremble sur un mur,
Et Balthazar chancelle et Jéricho s'écroule [79].
Il s'incorpore au peuple, étant lui-même foule.
Il est vie, esprit, germe, ouragan vertu, feu;
Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu [80].

Jersey, octobre 1854.
m. 3 novembre 1854.

IX

LE poème éploré se lamente; le drame [81]
Souffre, et par vingt acteurs répand à flots son âme;
Et la foule accoudée un moment s'attendrit,
Puis reprend : — Bah ! l'auteur est un homme d'esprit,
Qui, sur de faux héros lançant de faux tonnerres,
Rit de nous voir pleurer leurs maux imaginaires.
Ma femme, calme-toi; sèche tes yeux, ma sœur. —

La foule a tort; l'esprit, c'est le cœur; le penseur
Souffre de sa pensée et se brûle à sa flamme.
Le poète a saigné le sang qui sort du drame;
Tous ces êtres qu'il fait l'étreignent de leurs nœuds;
Il tremble en eux, il vit en eux, il meurt en eux;
Dans sa création le poète tressaille [82];
Il est elle, elle est lui; quand dans l'ombre il travaille,
Il pleure, et, s'arrachant les entrailles, les met
Dans son drame, et, sculpteur, seul sur son noir sommet,
Pétrit sa propre chair dans l'argile sacrée;
Il y renaît sans cesse, et ce songeur qui crée
Othello d'une larme, Alceste d'un sanglot,
Avec eux pêle-mêle en ses œuvres éclôt.
Dans sa genèse immense et vraie, une et diverse,
Lui, le souffrant du mal éternel, il se verse,
Sans épuiser son flanc d'où sort une clarté.
Ce qui fait qu'il est dieu, c'est plus d'humanité.
Il est génie, étant, plus que les autres, homme.
Corneille est à Rouen, mais son âme est à Rome;
Son front des vieux Catons porte le mâle ennui.
Comme Shakspeare est pâle ! avant Hamlet, c'est lui
Que le fantôme attend sur l'âpre plate-forme,
Pendant qu'à l'horizon surgit la lune énorme.
Du mal dont rêve Argan, Poquelin est mourant [83];
Il rit; oui, peuple, il râle ! Avec Ulysse errant
Homère éperdu fuit dans la brume marine.
Saint Jean frissonne; au fond de sa sombre poitrine
L'Apocalypse horrible agite son tocsin.
Eschyle ! Oreste marche et rugit dans ton sein,
Et c'est, ô noir poète à la lèvre irritée,
Sur ton crâne géant qu'est cloué Prométhée.

Paris, janvier 1834.
m. 1er novembre 1854.

X

A MADAME D. G. DE G.[84]

JADIS je vous disais : — Vivez, régnez, madame !
Le salon vous attend ! le succès vous réclame !
Le bal éblouissant pâlit quand vous partez !
Soyez illustre et belle ! aimez ! riez ! chantez !
Vous avez la splendeur des astres et des roses !
Votre regard charmant, où je lis tant de choses,
Commente vos discours légers et gracieux.
Ce que dit votre bouche étincelle en vos yeux.
Il semble, quand parfois un chagrin vous alarme,
Qu'ils versent une perle et non pas une larme.
Même quand vous rêvez, vous souriez encor.
Vivez fêtée et fière, ô belle aux cheveux d'or ! —
Maintenant vous voilà pâle, grave, muette,
Morte, et transfigurée, et je vous dis : — Poète !
Viens me chercher ! Archange ! être mystérieux !
Fais pour moi transparents et la terre et les cieux !
Révèle-moi, d'un mot de ta bouche profonde,
La grande énigme humaine et le secret du monde [85] !
Confirme en mon esprit Descarte ou Spinosa !
Car tu sais le vrai nom de celui qui perça,
Pour que nous puissions voir sa lumière sans voiles,
Ces trous du noir plafond qu'on nomme les étoiles [86] !
Car je te sens flotter sous mes rameaux penchants;
Car ta lyre invisible a de sublimes chants !
Car mon sombre océan, où l'esquif s'aventure,
T'épouvante et te plaît ! car la sainte nature,
La nature éternelle et les champs et les bois
Parlent à ta grande âme avec leur grande voix [87] ! —

Paris, 1840. — Jersey, 1855.
m. 27 avril 1840.

XI

LISE [88]

J'avais douze ans; elle en avait bien seize.
Elle était grande, et, moi, j'étais petit.
Pour lui parler le soir plus à mon aise,
Moi j'attendais que sa mère sortît;
Puis je venais m'asseoir près de sa chaise
Pour lui parler le soir plus à mon aise.

Que de printemps passés avec leurs fleurs !
Que de feux morts, et que de tombes closes !
Se souvient-on qu'il fut jadis des cœurs ?
Se souvient-on qu'il fut jadis des roses ?
Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions
Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons.

Dieu l'avait faite ange, fée et princesse.
Comme elle était bien plus grande que moi,
Je lui faisais des questions sans cesse
Pour le plaisir de lui dire : pourquoi ?
Et par moments elle évitait craintive,
Mon œil rêveur qui la rendait pensive.

Puis j'étalais mon savoir enfantin,
Mes jeux, la balle et la toupie agile;
J'étais tout fier d'apprendre le latin [89];
Je lui montrais mon Phèdre et mon Virgile;
Je bravais tout; rien ne me faisait mal;
Je lui disais : Mon père est général.

Quoiqu'on soit femme, il faut parfois qu'on lise
Dans le latin, qu'on épèle en rêvant;
Pour lui traduire un verset, à l'église,
Je me penchais sur son livre souvent.
Un ange ouvrait sur nous son aile blanche,
Quand nous étions à vêpres le dimanche.

Elle disait de moi : C'est un enfant !
Je l'appelais mademoiselle Lise.
Pour lui traduire un psaume, bien souvent
Je me penchais sur son livre à l'église;
Si bien qu'un jour, vous le vîtes, mon Dieu !
Sa joue en fleur toucha ma lèvre en feu.

Jeunes amours, si vite épanouies [90],
Vous êtes l'aube et le matin du cœur.
Charmez l'enfant, extases inouïes !
Et, quand le soir vient avec la douleur,
Charmez encor nos âmes éblouies,
Jeunes amours, si vite évanouies [91] !

Mai 1843.
m. mai 1843.

XII

VERE NOVO [92]

Comme le matin rit sur les roses en pleurs !
Oh ! les charmants petits amoureux qu'ont les fleurs !
Ce n'est dans les jasmins, ce n'est dans les pervenches
Qu'un éblouissement de folles ailes blanches
Qui vont, viennent, s'en vont, reviennent, se fermant,
Se rouvrant, dans un vaste et doux frémissement.
O printemps ! quand on songe à toutes les missives
Qui des amants rêveurs vont aux belles pensives,
A ces cœurs confiés au papier, à ce tas
De lettres que le feutre écrit au taffetas,
Aux messages d'amour, d'ivresse et de délire
Qu'on reçoit en avril et qu'en mai l'on déchire,
On croit voir s'envoler, au gré du vent joyeux,
Dans les prés, dans les bois, sur les eaux, dans les cieux,
Et rôder en tous lieux, cherchant partout une âme,
Et courir à la fleur en sortant de la femme,
Les petits morceaux blancs, chassés en tourbillons,
De tous les billets doux, devenus papillons.

Mai 1831.
m. 14 octobre 1854.

XIII

A PROPOS D'HORACE [93]

Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! [dogues !
Philistins ! magisters ! je vous hais, pédagogues !
Car, dans votre aplomb grave, infaillible, hébété,
Vous niez l'idéal, la grâce et la beauté !
Car vos textes, vos lois, vos règles sont fossiles !
Car, avec l'air profond, vous êtes imbéciles !
Car vous enseignez tout, et vous ignorez tout !
Car vous êtes mauvais et méchants ! — Mon sang bout
Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,
Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique !
Que d'ennuis ! de fureurs ! de bêtises ! — gredins ! —
Que de froids châtiments et que de chocs soudains !
— Dimanche en retenue, et cinq cents vers d'Horace ![94] —
Je regardais le monstre aux ongles noirs de crasse,
Et je balbutiais : Monsieur... — Pas de raisons !
Vingt fois l'ode à Plancus et l'épître aux Pisons ! —
Or j'avais justement, ce jour-là, — douce idée,
Qui me faisait rêver d'Armide et d'Haydée, —
Un rendez-vous avec la fille du portier [95].
Grand Dieu ! perdre un tel jour ! le perdre tout entier !
Je devais, en parlant d'amour, extase pure !
En l'enivrant avec le ciel et la nature,
La mener, si le temps n'était pas trop mauvais,
Manger de la galette aux buttes Saint-Gervais !
Rêve heureux ! Je voyais, dans ma colère bleue,
Tout cet éden, congé, les lilas, la banlieue,
Et j'entendais, parmi le thym et le muguet,
Les vagues violons de la mère Saguet [96] !
O douleur ! Furieux, je montais à ma chambre,
Fournaise au mois de juin, et glacière en décembre,
Et, là, je m'écriais :

— Horace ! ô bon garçon !
Qui vivais dans le calme et selon la raison,

Et qui t'allais poser, dans ta sagesse franche,
Sur tout, comme l'oiseau se pose sur la branche,
Sans peser, sans rester, ne demandant aux dieux
Que le temps de chanter ton chant libre et joyeux !
Tu marchais, écoutant le soir, sous les charmilles,
Les rires étouffés des folles jeunes filles,
Les doux chuchotements dans l'angle obscur du bois;
Tu courtisais ta belle esclave quelquefois,
Myrtale aux blonds cheveux, qui s'irrite et se cabre
Comme la mer creusant les golfes de Calabre;
Ou bien, tu t'accoudais à table, buvant sec
Ton vin que tu mettais toi-même en un pot grec.
Pégase te soufflait des vers de sa narine;
Tu songeais; tu faisais des odes à Barine [97],
A Mécène, à Virgile, à ton champ de Tibur [98],
A Chloé qui passait le long de ton vieux mur,
Portant sur son beau front l'amphore délicate.
La nuit, lorsque Phœbé devient la sombre Hécate,
Les halliers s'emplissaient pour toi de visions;
Tu voyais des lueurs, des formes, des rayons,
Cerbère se frotter, la queue entre les jambes,
A Bacchus, dieu des vins et père des ïambes,
Silène digérer dans sa grotte, pensif;
Et se glisser dans l'ombre, et s'enivrer, lascif,
Aux blanches nudités des nymphes peu vêtues,
Le faune aux pieds de chèvre, aux oreilles pointues !
Horace, quand grisé d'un petit vin sabin,
Tu surprenais Glycère ou Lycoris au bain,
Qui t'eût dit, ô Flaccus [99] ! quand tu peignais à Rome
Les jeunes chevaliers courant dans l'hippodrome,
Comme Molière a peint en France les marquis,
Que tu faisais ces vers charmants, profonds, exquis,
Pour servir, dans le siècle odieux où nous sommes,
D'instruments de torture à d'horribles bonshommes,
Mal peignés, mal vêtus, qui mâchent, lourds pédants,
Comme un singe une fleur, ton nom entre leurs dents.
Grimauds hideux qui n'ont, tant leur tête est vidée,
Jamais eu de maîtresse et jamais eu d'idée [100] !

Puis j'ajoutais, farouche :

— O cancres ! qui mettez

Une soutane aux dieux de l'éther irrités,
Un béguin à Diane, et qui de vos tricornes
Coiffez sinistrement les olympiens mornes,
Eunuques, tourmenteurs, crétins, soyez maudits !
Car vous êtes les vieux, les noirs, les engourdis;
Car vous êtes l'hiver; car vous êtes, ô cruches,
L'ours qui va dans les bois cherchant un arbre à ruches,
L'ombre, le plomb, la mort, la tombe, le néant !
Nul ne vit près de vous dressé sur son séant;
Et vous pétrifiez d'une haleine sordide
Le jeune homme naïf, étincelant, splendide;
Et vous vous approchez de l'aurore, endormeurs [101] !
A Pindare serein plein d'épiques rumeurs,
A Sophocle, à Térence, à Plaute, à l'ambroisie,
O traîtres, vous mêlez l'antique hypocrisie,
Vos ténèbres, vos mœurs, vos jougs, vos exeats,
Et l'assoupissement des noirs couvents béats,
Vos coups d'ongles rayant tous les sublimes livres,
Vos préjugés qui font vos yeux de brouillard ivres,
L'horreur de l'avenir, la haine du progrès,
Et vous faites, sans peur, sans pitié, sans regrets,
A la jeunesse, aux cœurs vierges, à l'espérance,
Boire dans votre nuit ce vieil opium rance !
O fermoirs de la bible humaine ! sacristains
De l'art, de la science, et des maîtres lointains,
Et de la vérité que l'homme aux cieux épèle,
Vous changez ce grand temple en petite chapelle !
Guichetiers de l'esprit, faquins dont le goût sûr
Mène en laisse le beau, porte-clefs de l'azur,
Vous prenez Théocrite, Eschyle aux sacrés voiles,
Tibulle plein d'amour, Virgile plein d'étoiles,
Vous faites de l'enfer avec ces paradis !

Et, ma rage croissant, je reprenais :

— Maudits
Ces monastères sourds ! bouges ! prisons haïes !
Oh ! comme on fit jadis au pédant de Veïes [102],
Culotte bas, vieux tigre ! Écoliers ! écoliers !
Accourez par essaims, par bandes, par milliers,
Du gamin de Paris au græculus de Rome,
Et coupez du bois vert, et fouaillez-moi cet homme !

Jeunes bouches, mordez le metteur de bâillons !
Le mannequin sur qui l'on drape des haillons
A tout autant d'esprit que ce cuistre en son antre,
Et tout autant de cœur; et l'un a dans le ventre
Du latin et du grec comme l'autre a du foin.
Ah ! je prends Phyllodoce et Xantis à témoin [103]
Que je suis amoureux de leurs claires tuniques;
Mais je hais l'affreux tas des vils pédants iniques !
Confier un enfant, je vous demande un peu,
A tous ces êtres noirs ! autant mettre, morbleu,
La mouche en pension chez une tarentule !
Ces moines, expliquer Platon, lire Catulle,
Tacite racontant le grand Agricola [104],
Lucrèce ! eux, déchiffrer Homère, ces gens-là !
Ces diacres, ces bedeaux dont le groin renifle !
Crânes d'où sort la nuit, pattes d'où sort la gifle,
Vieux dadais à l'air rogue, au sourcil triomphant,
Qui ne savent pas même épeler un enfant !
Ils ignorent comment l'âme naît et veut croître.
Cela vous a Laharpe et Nonotte [105] pour cloître !
Ils en sont à l'A, B, C, D du cœur humain;
Ils sont l'horrible Hier qui veut tuer Demain;
Ils offrent à l'aiglon leurs règles d'écrevisses.
Et puis ces noirs tessons ont une odeur de vices.
O vieux pots égueulés des soifs qu'on ne dit pas !
Le pluriel met une S à leurs *meâs culpâs ;*
Les boucs mystérieux, en les voyant s'indignent
Et, quand on dit : — Amour ! — terre et cieux ! ils se signent !
Leur vieux viscère mort insulte au cœur naissant.
Ils le prennent de haut avec l'adolescent,
Et ne tolèrent pas le jour entrant dans l'âme
Sous la forme pensée ou sous la forme femme.
Quand la muse apparaît, ces hurleurs de holà
Disent : Qu'est-ce que c'est que cette folle-là ?
Et, devant ses beautés, de ses rayons accrues,
Ils reprennent : Couleurs dures, nuances crues;
Vapeurs, illusions, rêves; et quel travers
Avez-vous de fourrer l'arc-en-ciel dans vos vers ! —
Ils raillent les enfants, ils raillent les poètes;
Ils font aux rossignols leurs gros yeux de chouettes;
L'enfant est l'ignorant, ils sont l'ignorantin;
Ils raturent l'esprit, la splendeur, le matin;

Ils sarclent l'idéal ainsi qu'un barbarisme,
Et ces culs de bouteille ont le dédain du prisme.

Ainsi l'on m'entendait dans ma geôle crier.

Le monologue avait le temps de varier.
Et je m'exaspérais, faisant la faute énorme,
Ayant raison au fond, d'avoir tort dans la forme.
Après l'abbé Tuet [106], je maudissais Bezout;
Car, outre les pensums où l'esprit se dissout,
J'étais alors en proie à la mathématique.
Temps sombre ! enfant ému du frisson poétique,
Pauvre oiseau qui heurtais du crâne mes barreaux,
On me livrait tout vif aux chiffres, noirs bourreaux;
On me faisait de force ingurgiter l'algèbre;
On me liait au fond d'un Boisbertrand funèbre [107];
On me tordait, depuis les ailes jusqu'au bec,
Sur l'affreux chevalet des X et des Y;
Hélas ! on me fourrait sous les os maxillaires
Le théorème orné de tous ses corollaires;
Et je me débattais, lugubre patient
Du diviseur prêtant main-forte au quotient.
De là mes cris.

Un jour, quand l'homme sera sage,
Lorsqu'on n'instruira plus les oiseaux par la cage,
Quand les sociétés difformes sentiront
Dans l'enfant mieux compris se redresser leur front,
Que, des libres essors ayant sondé les règles,
On connaîtra la loi de croissance des aigles,
Et que le plein midi rayonnera pour tous,
Savoir étant sublime, apprendre sera doux.
Alors, tout en laissant au sommet des études
Les grands livres latins et grecs, ces solitudes
Où l'éclair gronde, où luit la mer, où l'astre rit,
Et qu'emplissent les vents immenses de l'esprit,
C'est en les pénétrant d'explication tendre,
En les faisant aimer, qu'on les fera comprendre.
Homère emportera dans son vaste reflux
L'écolier ébloui; l'enfant ne sera plus
Une bête de somme attelée à Virgile;
Et l'on ne verra plus ce vif esprit agile

Devenir, sous le fouet d'un cuistre ou d'un abbé,
Le lourd cheval poussif du pensum embourbé.
Chaque village aura, dans un temple rustique,
Dans la lumière, au lieu du magister antique,
Trop noir pour que jamais le jour y pénétrât,
L'instituteur lucide [108] et grave, magistrat
Du progrès, médecin de l'ignorance, et prêtre
De l'idée; et dans l'ombre on verra disparaître
L'éternel écolier et l'éternel pédant.
L'aube vient en chantant, et non pas en grondant.
Nos fils riront de nous dans cette blanche sphère;
Ils se demanderont ce que nous pouvions faire
Enseigner au moineau par le hibou hagard.
Alors, le jeune esprit et le jeune regard
Se lèveront avec une clarté sereine
Vers la science auguste, aimable et souveraine;
Alors, plus de grimoire obscur, fade, étouffant;
Le maître, doux apôtre incliné sur l'enfant,
Fera, lui versant Dieu, l'azur et l'harmonie,
Boire la petite âme à la coupe infinie.
Alors, tout sera vrai, lois, dogmes, droits, devoirs.
Tu laisseras passer dans tes jambages noirs
Une pure lueur, de jour en jour moins sombre,
O nature, alphabet des grandes lettres d'ombre [109] !

31 mai 1835.
m. 31 mai-2 juin 1855.

XIV

A GRANVILLE, EN 1836 [110]

Voici juin. Le moineau raille
Dans les champs les amoureux;
Le rossignol de muraille
Chante dans son nid pierreux.

Les herbes et les branchages,
Pleins de soupirs et d'abois,

Font de charmants rabâchages
Dans la profondeur des bois.

La grive et la tourterelle
Prolongent, dans leurs nids sourds,
La ravissante querelle
Des baisers et des amours.

Sous les treilles de la plaine,
Dans l'antre où verdit l'osier,
Virgile enivre Silène,
Et Rabelais Grandgousier.

O Virgile, verse à boire !
Verse à boire, ô Rabelais !
La forêt est une gloire;
La caverne est un palais !

Il n'est pas de lac ni d'île
Qui ne nous prenne au gluau,
Qui n'improvise une idylle,
Ou qui ne chante un duo.

Car l'amour chasse aux bocages,
Et l'amour pêche aux ruisseaux,
Car les belles sont les cages
Dont nos cœurs sont les oiseaux.

De la source, sa cuvette,
La fleur, faisant son miroir,
Dit : bonjour, à la fauvette,
Et dit au hibou : bonsoir.

Le toit espère la gerbe,
Pain d'abord et chaume après;
La croupe du bœuf dans l'herbe
Semble un mont dans les forêts.

L'étang rit à la macreuse,
Le pré rit au loriot,
Pendant que l'ornière creuse
Gronde le lourd chariot.

L'or fleurit en giroflée;
L'ancien zéphyr fabuleux
Souffle avec sa joue enflée
Au fond des nuages bleus.

Jersey [111], sur l'onde docile,
Se drape d'un beau ciel pur,
Et prend des airs de Sicile
Dans un grand haillon d'azur.

Partout l'églogue est écrite;
Même en la froide Albion. [112]
L'air est plein de Théocrite,
Le vent sait par cœur Bion [113],

Et redit, mélancolique,
La chanson que fredonna
Moschus, grillon bucolique [114]
De la cheminée Etna.

L'hiver tousse, vieux phtisique,
Et s'en va; la brume fond;
Les vagues font la musique
Des vers que les arbres font.

Toute la nature sombre
Verse un mystérieux jour;
L'âme qui rêve a plus d'ombre
Et la fleur a plus d'amour.

L'herbe éclate en pâquerettes;
Les parfums qu'on croit muets
Content les peines secrètes
Des liserons aux bleuets.

Les petites ailes blanches
Sur les eaux et les sillons
S'abattent en avalanches;
Il neige des papillons.

Et sur la mer qui reflète
L'aube au sourire d'émail,

La bruyère violette
Met au vieux mont un camail,

Afin qu'il puisse, à l'abîme
Qu'il contient et qu'il bénit,
Dire sa messe sublime
Sous sa mitre de granit [115].

Granville, juin 1836.
m. 10 octobre 1854.

XV

LA COCCINELLE

Elle me dit : Quelque chose
Me tourmente. Et j'aperçus
Son cou de neige, et, dessus,
Un petit insecte rose.

J'aurais dû, — mais, sage ou fou,
A seize ans on est farouche, —
Voir le baiser sur sa bouche
Plus que l'insecte à son cou.

On eût dit un coquillage;
Dos rose et taché de noir.
Les fauvettes pour nous voir
Se penchaient dans le feuillage.

Sa bouche fraîche était là;
Je me courbai sur la belle,
Et je pris la coccinelle;
Mais le baiser s'envola.

— Fils, apprends, comme on me nomme,
Dit l'insecte du ciel bleu,
Les bêtes sont au bon Dieu,
Mais la bêtise est à l'homme [116].

Paris, mai 1839.
m. 10 octobre 1854.

XVI

VERS 1820

DENISE [117], ton mari, notre vieux pédagogue,
Se promène; il s'en va troubler la fraîche églogue
Du bel adolescent avril dans la forêt;
Tout tremble, et tout devient pédant, dès qu'il paraît.
L'âne bougonne un thème au bœuf son camarade;
Le vent fait sa tartine et l'arbre sa tirade,
L'églantier verdissant, doux garçon qui grandit,
Déclame le récit de Théramène, et dit :
« Son front large est armé de cornes menaçantes. »

Denise, cependant tu rêves et tu chantes,
A l'âge où l'innocence ouvre sa vague fleur,
Et, d'un œil ignorant, sans joie et sans douleur,
Sans crainte et sans désir, tu vois, à l'heure où rentre
L'étudiant en classe et le docteur dans l'antre,
Venir à toi, montant ensemble l'escalier,
L'ennui, maître d'école, et l'amour, écolier.

m. 18 octobre 1854.

XVII

A M. FROMENT MEURICE

NOUS sommes frères [118]; la fleur
Par deux arts peut être faite.
Le poète est ciseleur,
Le ciseleur est poète.

Poètes ou ciseleurs,
Par nous l'esprit se révèle.

Nous rendons les bons meilleurs,
Tu rends la beauté plus belle.

Sur son bras ou sur son cou,
Tu fais de tes rêveries,
Statuaire du bijou,
Des palais en pierreries !

Ne dis pas : Mon art n'est rien.
Sors de la route tracée,
Ouvrier magicien,
Et mêle à l'or la pensée !

Tous les penseurs, sans chercher
Qui finit ou qui commence,
Sculptent le même rocher.
Ce rocher, c'est l'art immense.

Michel-Ange, grand vieillard,
En larges blocs qu'il nous jette,
Le fait jaillir au hasard;
Benvenuto nous l'émiette.

Et, devant l'art infini,
Dont jamais la loi ne change,
La miette de Cellini
Vaut le bloc de Michel-Ange.

Tout est grand. Sombre ou vermeil.
Tout feu qui brille est une âme.
L'étoile vaut le soleil;
L'étincelle vaut la flamme.

Paris, 22 octobre 1841.
m. 22 octobre 1841.

XVIII

LES OISEAUX

Je rêvais dans un grand cimetière désert [119].
De mon âme et des morts j'écoutais le concert,
Parmi les fleurs de l'herbe et les croix de la tombe.
Dieu veut que ce qui naît sorte de ce qui tombe.
Et l'ombre m'emplissait.

Autour de moi, nombreux,
Gais, sans avoir souci de mon front ténébreux,
Dans ce champ, lit fatal de la sieste dernière,
Des moineaux francs faisaient l'école buissonnière.
C'était l'éternité que taquine l'instant.
Ils allaient et venaient, chantant, volant, sautant,
Égratignant la mort de leurs griffes pointues,
Lissant leur bec au nez lugubre des statues,
Becquetant les tombeaux, ces grains mystérieux.
Je pris ces tapageurs ailés au sérieux;
Je criai : — Paix aux morts ! vous êtes des harpies.
— Nous sommes des moineaux, me dirent ces impies.
— Silence ! allez-vous-en ! repris-je, peu clément.
Ils s'enfuirent; j'étais le plus fort. Seulement,
Un d'eux resta derrière, et, pour toute musique,
Dressa la queue et dit : — Quel est ce vieux classique ?

Comme ils s'en allaient tous, furieux, maugréant,
Criant, et regardant de travers le géant,
Un houx noir qui songeait près d'une tombe, un sage,
M'arrêta brusquement par la manche au passage,
Et me dit : — Ces oiseaux sont dans leur fonction.
Laisse-les. Nous avons besoin de ce rayon.
Dieu les envoie. Ils font vivre le cimetière.
Homme, ils sont la gaîté de la nature entière.
Ils prennent son murmure au ruisseau, sa clarté
A l'astre, son sourire au matin enchanté;
Partout où rit un sage, ils lui prennent sa joie,

Et nous l'apportent; l'ombre en les voyant flamboie;
Ils emplissent leurs becs des cris des écoliers;
A travers l'homme et l'herbe et l'onde et les halliers,
Ils vont pillant la joie en l'univers immense,
Ils ont cette raison qui te semble démence.
Ils ont pitié de nous qui loin d'eux languissons;
Et, lorsqu'ils sont bien pleins de jeux et de chansons,
D'églogues, de baisers, de tous les commérages
Que les nids en avril font sous les verts ombrages,
Ils accourent, joyeux, charmants, légers, bruyants,
Nous jeter tout cela dans nos trous effrayants,
Et viennent, des palais, des bois, de la chaumière,
Vider dans notre nuit toute cette lumière !
Quand mai nous les ramène, ô songeur, nous disons :
Les voilà ! tout s'émeut, pierres, tertres, gazons;
Le moindre arbrisseau parle, et l'herbe est en extase;
Le saule pleureur chante en achevant sa phrase;
Ils confessent les ifs devenus babillards;
Ils jasent de la vie avec les corbillards;
Des linceuls trop pompeux ils décrochent l'agrafe;
Ils se moquent du marbre; ils savent l'orthographe;
Et, moi qui suis ici le vieux chardon boudeur
Devant qui le mensonge étale sa laideur
Et ne se gêne pas, me traitant comme un hôte,
Je trouve juste, ami, qu'en lisant à voix haute
L'épitaphe où le mort est toujours bon et beau,
Ils fassent éclater de rire le tombeau.

Paris, mai 1831.
m. 14 octobre 1855.

XIX

VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS

Je ne songeais pas à Rose [120];
Rose au bois vint avec moi;
Nous parlions de quelque chose,
Mais je ne sais plus de quoi.

J'étais froid comme les marbres;
Je marchais à pas distraits;
Je parlais des fleurs, des arbres;
Son œil semblait dire : Après ?

La rosée offrait ses perles,
Le taillis ses parasols;
J'allais; j'écoutais les merles,
Et Rose les rossignols.

Moi, seize ans, et l'air morose;
Elle vingt; ses yeux brillaient.
Les rossignols chantaient Rose
Et les merles me sifflaient.

Rose, droite sur ses hanches,
Leva son beau bras tremblant
Pour prendre une mûre aux branches;
Je ne vis pas son bras blanc.

Une eau courait, fraîche et creuse,
Sur les mousses de velours;
Et la nature amoureuse
Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,
Et mit, d'un air ingénu,
Son petit pied dans l'eau pure;
Je ne vis pas son pied nu.

Je ne savais que lui dire;
Je la suivais dans le bois,
La voyant parfois sourire
Et soupirer quelquefois.

Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en sortant des grands bois sourds.
— Soit; n'y pensons plus ! dit-elle.
Depuis j'y pense toujours.

Paris, juin 1831.
m. 18 janvier 1855.

XX

A UN POÈTE AVEUGLE [121]

Merci, poète ! — au seuil de mes lares pieux,
Comme un hôte divin, tu viens et te dévoiles;
Et l'auréole d'or de tes vers radieux
Brille autour de mon nom comme un cercle d'étoiles.

Chante ! Milton chantait; chante ! Homère a chanté.
Le poète des sens perce la triste brume;
L'aveugle voit dans l'ombre un monde de clarté.
Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'esprit s'allume.

Paris, mai 1842.
m. mai 1842.

XXI [122]

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants;
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs ?

Elle me regarda de ce regard suprême
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive,
Elle me regarda pour la seconde fois,
Et la belle folâtre alors devint pensive.
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.

Mont.-l'Am., juin 183..
m. 16. avril 1853.

XXII

LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE [123]

LA chose fut exquise et fort bien ordonnée.
C'était au mois d'avril, et dans une journée
Si douce, qu'on eût dit qu'amour l'eût faite exprès.
Thérèse, la duchesse à qui je donnerais,
Si j'étais roi, Paris [124], si j'étais Dieu, le monde,
Quand elle ne serait que Thérèse la blonde,
Cette belle Thérèse, aux yeux de diamant,
Nous avait conviés dans son jardin charmant.

On était peu nombreux. Le choix faisait la fête,
Nous étions tous ensemble et chacun tête à tête.
Des couples pas à pas erraient de tous côtés.
C'étaient les fiers seigneurs et les rares beautés,
Les Amyntas rêvant auprès des Léonores [125],
Les marquises riant avec les monsignores;
Et l'on voyait rôder dans les grands escaliers
Un nain qui dérobait leur bourse aux cavaliers.

A midi, le spectacle avec la mélodie.
Pourquoi jouer Plautus la nuit [126] ? La comédie
Est une belle fille et rit mieux au grand jour.
Or, on avait bâti, comme un temple d'amour,
Près d'un bassin dans l'ombre habité par un cygne,
Un théâtre en treillage où grimpait une vigne.
Un cintre à claire-voie en anse de panier,
Cage verte où sifflait un bouvreuil prisonnier,
Couvrait toute la scène, et sur leurs gorges blanches

Les actrices sentaient errer l'ombre des branches.
On entendait au loin de magiques accords;
Et, tout en haut, sortant de la frise à mi-corps,
Pour attirer la foule aux lazzis qu'il répète,
Le blanc Pulcinella [127] sonnait de la trompette.
Deux faunes soutenaient le manteau d'Arlequin [128];
Trivelin leur riait au nez comme un faquin.
Parmi les ornements sculptés dans le treillage,
Colombine dormait dans un gros coquillage,
Et, quand elle montrait son sein et ses bras nus,
On eût cru voir la conque, et l'on eût dit Vénus.
Le seigneur Pantalon, dans une niche, à droite,
Vendait des limons doux sur une table étroite,
Et criait par instants : — Seigneurs, l'homme est divin.
Dieu n'avait fait que l'eau, mais l'homme a fait le vin ! —
Scaramouche [129] en un coin harcelait de sa batte
Le tragique Alcantor suivi du triste Arbate [130];
Crispin, vêtu de noir, jouait de l'éventail;
Perché, jambe pendante, au sommet du portail,
Carlino [131] se penchait, écoutant les aubades,
Et son pied ébauchait de rêveuses gambades [132].

Le soleil tenait lieu de lustre; la saison
Avait brodé de fleurs un immense gazon,
Vert tapis déroulé sous maint groupe folâtre.
Rangés des deux côtés de l'agreste théâtre,
Les vrais arbres du parc, les sorbiers, les lilas,
Les ébéniers qu'avril charge de falbalas,
De leur sève embaumée exhalant les délices,
Semblaient se divertir à faire les coulisses,
Et, pour nous voir, ouvrant leurs fleurs comme des yeux,
Joignaient aux violons leur murmure joyeux;
Si bien qu'à ce concert gracieux et classique,
La nature mêlait un peu de sa musique.
Tout nous charmait, les bois, le jour serein, l'air pur,
Les femmes tout amour et le ciel tout azur.
Pour la pièce, elle était fort bonne, quoique ancienne.
C'était, nonchalamment assis sur l'avant-scène,
Pierrot qui haranguait dans un grave entretien
Un singe timbalier à cheval sur un chien.

Rien de plus. C'était simple et beau. — Par intervalles

Le singe faisait rage et cognait ses timbales;
Puis Pierrot répliquait. — Écoutait qui voulait.
L'un faisait apporter des glaces au valet;
L'autre, galant drapé d'une cape fantasque,
Parlait bas à sa dame en lui nouant son masque;
Trois marquis attablés chantaient une chanson.
Thérèse était assise à l'ombre d'un buisson,
Les roses pâlissaient à côté de sa joue,
Et, la voyant si belle, un paon faisait la roue.

Moi, j'écoutais pensif un profane couplet
Que fredonnait dans l'ombre un abbé violet [133].

La nuit vint; tout se tut; les flambeaux s'éteignirent [134];
Dans les bois assombris les sources se plaignirent;
Le rossignol, caché dans son nid ténébreux,
Chanta comme un poète et comme un amoureux.
Chacun se dispersa sous les profonds feuillages;
Les folles en riant entraînèrent les sages;
L'amante s'en alla dans l'ombre avec l'amant;
Et, troublés comme on l'est en songe, vaguement,
Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme,
A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,
A leur cœur, à leurs sens, à leur molle raison,
Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon [135].

Avril 18..
m. 16 février 1840.

XXIII

L'ENFANCE

L'ENFANT chantait; la mère au lit, exténuée, [136]
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et près de la fenêtre
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître;
Et le petit enfant se remit à chanter. —
La douleur est un fruit; Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

Paris, janvier 1835.
m. 22 janvier 1855.

XXIV

HEUREUX l'homme occupé de l'éternel destin [137],
Qui, tel qu'un voyageur qui part de grand matin,
Se réveille, l'esprit rempli de rêverie,
Et dès l'aube du jour se met à lire et prie !
A mesure qu'il lit, le jour vient lentement
Et se fait dans son âme ainsi qu'au firmament.
Il voit distinctement, à cette clarté blême,
Des choses dans sa chambre et d'autres en lui-même;
Tout dort dans la maison; il est seul, il le croit,
Et cependant, fermant leur bouche de leur doigt,
Derrière lui, tandis que l'extase l'enivre,
Les anges souriants se penchent sur son livre [138].

Paris, septembre 1842.
m. 19 septembre 1846.

XXV

UNITÉ

PAR-DESSUS l'horizon aux collines brunies,
Le soleil, cette fleur des splendeurs infinies,
Se penchait sur la terre à l'heure du couchant;

Une humble marguerite, éclose au bord d'un champ,
Sur un mur gris, croulant parmi l'avoine folle,
Blanche, épanouissait sa candide auréole;
Et la petite fleur, par-dessus le vieux mur,
Regardait fixement dans l'éternel azur
Le grand astre épanchant sa lumière immortelle.
— Et moi, j'ai des rayons aussi ! lui disait-elle [139].

Granville, juillet 1836.
m. 2 juillet 1853.

XXVI

QUELQUES MOTS A UN AUTRE [140]

On y revient; il faut y revenir moi-même.
Ce qu'on attaque en moi, c'est mon temps, et je l'aime.
Certe, on me laisserait en paix, passant obscur,
Si je ne contenais, atome de l'azur,
Un peu du grand rayon dont notre époque est faite.

Hier le citoyen, aujourd'hui le poète.
Le « romantique » après le « libéral ». — Allons,
Soit; dans mes deux sentiers mordez mes deux talons.
Je suis le ténébreux par qui tout dégénère.
Sur mon autre côté lancez l'autre tonnerre.

Vous aussi, vous m'avez vu tout jeune, et voici
Que vous me dénoncez, bonhomme, vous aussi;
Me déchirant le plus allègrement du monde,
Par attendrissement pour mon enfance blonde.
Vous me criez : — Comment, monsieur ! qu'est-ce que c'est
La stance va nu-pieds ! le drame est sans corset !
La muse jette au vent sa robe d'innocence !
Et l'art crève la règle, et dit : C'est la croissance ! —
Géronte littéraire aux aboiements plaintifs,
Vous vous ébahissez, en vers rétrospectifs,
Que ma voix trouble l'ordre, et que ce romantique
Vive, et que ce petit, à qui l'Art poétique

Avec tant de bonté donna le pain et l'eau,
Devienne si pesant aux genoux de Boileau !
Vous regardez mes vers, pourvus d'ongles et d'ailes,
Refusant de marcher derrière les modèles,
Comme après les doyens marchent les petits clercs;
Vous en voyez sortir de sinistres éclairs;
Horreur ! et vous voilà poussant des cris d'hyène
A travers les barreaux de la Quotidienne [141].

Vous épuisez sur moi tout votre calepin,
Et le père Bouhours et le père Rapin [142];
Et, m'écrasant avec tous les noms qu'on vénère,
Vous lâchez le grand mot : Révolutionnaire.

Et, sur ce, les pédants en chœur disent : amen !
On m'empoigne; on me fait passer mon examen;
La Sorbonne bredouille et l'école griffonne;
De vingt plumes jaillit la colère bouffonne :
— Que veulent ces affreux novateurs ? ça, des vers !
Devant leurs livres noirs, la nuit, dans l'ombre ouverts,
Les lectrices ont peur au fond de leurs alcôves.
Le Pinde entend rugir leurs rimes bêtes fauves
Et frémit. Par leur faute aujourd'hui tout est mort;
L'alexandrin saisit la césure, et la mord;
Comme le sanglier dans l'herbe et dans la sauge,
Au beau milieu du vers l'enjambement patauge;
Que va-t-on devenir ? Richelet [143] s'obscurcit.
Il faut à toute chose un *Magister dixit*.
Revenons à la règle et sortons de l'opprobre;
L'Hippocrène [144] est de l'eau; donc, le beau, c'est le sobre.
Les vrais sages, ayant la raison pour lien,
Ont toujours consulté, sur l'art, Quintilien,
Sur l'algèbre, Leibnitz, sur la guerre, Végèce [145]. —

Quand l'impuissance écrit, elle signe : Sagesse.

Je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais point
Ce qu'à d'autres j'ai dit, sans leur montrer le poing.
Eh bien, démasquons-nous ! c'est vrai; notre âme est noire.
Sortons du domino nommé forme oratoire.
On nous a vus, poussant vers un autre horizon
La langue avec la rime entraînant la raison,

Lancer au pas de charge, en batailles rangées,
Sur Laharpe éperdu toutes ces insurgées.
Nous avons au vieux style attaché ce brûlot :
Liberté ! Nous avons, dans le même complot,
Mis l'esprit, pauvre diable, et le mot, pauvre hère;
Nous avons déchiré le capuchon, la haire,
Le froc, dont on couvrait l'idée aux yeux divins.
Tous ont fait rage en foule. Orateurs, écrivains,
Poètes, nous avons, du doigt avançant l'heure,
Dit à la rhétorique : Allons, fille majeure,
Lève les yeux ! et j'ai, chantant, luttant, bravant,
Tordu plus d'une grille au parloir du couvent.
J'ai, torche en main, ouvert les deux battants du drame.
Pirates, nous avons, à la voile, à la rame,
De la triple unité [146] pris l'aride archipel;
Sur l'Hélicon tremblant j'ai battu le rappel.
Tout est perdu. Le vers vague sans muselière !
A Racine effaré nous préférons Molière;
O pédants ! à Ducis nous préférons Rotrou.
Lucrèce Borgia sort brusquement d'un trou,
Et mêle des poisons hideux à vos guimauves;
Le drame échevelé fait peur à vos fronts chauves;
C'est horrible ! oui, brigand, jacobin, malandrin,
J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin [147].
Les mots de qualité, les syllabes marquises,
Vivaient ensemble au fond de leurs grottes exquises,
Faisant la bouche en cœur et ne parlant qu'entre eux;
J'ai dit aux mots d'en bas : Manchots, boiteux, goîtreux !
Redressez-vous, planez, et mêlez-vous, sans règles,
Dans la caverne immense et farouche des aigles ! —
J'ai déjà confessé ce tas de crimes-là.
Oui, je suis Papavoine [148], Érostrate, Attila.
Après ?

Emportez-vous, et criez à la garde,
Brave homme ! tempêtez ! tonnez ! je vous regarde.
Nos progrès prétendus vous semblent outrageants;
Vous détestez ce siècle où, quand il parle aux gens,
Le vers des trois saluts d'usage se dispense,
Temps sombre où, sans pudeur, on écrit comme on pense,
Où l'on est philosophe et poète crûment,
Où de ton vin sincère, adorable, écumant,

Avec tant de bonté donna le pain et l'eau,
Devienne si pesant aux genoux de Boileau !
Vous regardez mes vers, pourvus d'ongles et d'ailes,
Refusant de marcher derrière les modèles,
Comme après les doyens marchent les petits clercs;
Vous en voyez sortir de sinistres éclairs;
Horreur ! et vous voilà poussant des cris d'hyène
A travers les barreaux de la Quotidienne [141].

Vous épuisez sur moi tout votre calepin,
Et le père Bouhours et le père Rapin [142];
Et, m'écrasant avec tous les noms qu'on vénère,
Vous lâchez le grand mot : Révolutionnaire.

Et, sur ce, les pédants en chœur disent : amen !
On m'empoigne; on me fait passer mon examen;
La Sorbonne bredouille et l'école griffonne;
De vingt plumes jaillit la colère bouffonne :
— Que veulent ces affreux novateurs ? ça, des vers !
Devant leurs livres noirs, la nuit, dans l'ombre ouverts,
Les lectrices ont peur au fond de leurs alcôves.
Le Pinde entend rugir leurs rimes bêtes fauves
Et frémit. Par leur faute aujourd'hui tout est mort;
L'alexandrin saisit la césure, et la mord;
Comme le sanglier dans l'herbe et dans la sauge,
Au beau milieu du vers l'enjambement patauge;
Que va-t-on devenir ? Richelet [143] s'obscurcit.
Il faut à toute chose un *Magister dixit*.
Revenons à la règle et sortons de l'opprobre;
L'Hippocrène [144] est de l'eau; donc, le beau, c'est le sobre.
Les vrais sages, ayant la raison pour lien,
Ont toujours consulté, sur l'art, Quintilien,
Sur l'algèbre, Leibnitz, sur la guerre, Végèce [145]. —

Quand l'impuissance écrit, elle signe : Sagesse.

Je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais point
Ce qu'à d'autres j'ai dit, sans leur montrer le poing.
Eh bien, démasquons-nous ! c'est vrai; notre âme est noire.
Sortons du domino nommé forme oratoire.
On nous a vus, poussant vers un autre horizon
La langue avec la rime entraînant la raison,

Lancer au pas de charge, en batailles rangées,
Sur Laharpe éperdu toutes ces insurgées.
Nous avons au vieux style attaché ce brûlot :
Liberté ! Nous avons, dans le même complot,
Mis l'esprit, pauvre diable, et le mot, pauvre hère;
Nous avons déchiré le capuchon, la haire,
Le froc, dont on couvrait l'idée aux yeux divins.
Tous ont fait rage en foule. Orateurs, écrivains,
Poètes, nous avons, du doigt avançant l'heure,
Dit à la rhétorique : Allons, fille majeure,
Lève les yeux ! et j'ai, chantant, luttant, bravant,
Tordu plus d'une grille au parloir du couvent.
J'ai, torche en main, ouvert les deux battants du drame.
Pirates, nous avons, à la voile, à la rame,
De la triple unité [146] pris l'aride archipel;
Sur l'Hélicon tremblant j'ai battu le rappel.
Tout est perdu. Le vers vague sans muselière !
A Racine effaré nous préférons Molière;
O pédants ! à Ducis nous préférons Rotrou.
Lucrèce Borgia sort brusquement d'un trou,
Et mêle des poisons hideux à vos guimauves;
Le drame échevelé fait peur à vos fronts chauves;
C'est horrible ! oui, brigand, jacobin, malandrin,
J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin [147].
Les mots de qualité, les syllabes marquises,
Vivaient ensemble au fond de leurs grottes exquises,
Faisant la bouche en cœur et ne parlant qu'entre eux;
J'ai dit aux mots d'en bas : Manchots, boiteux, goîtreux !
Redressez-vous, planez, et mêlez-vous, sans règles,
Dans la caverne immense et farouche des aigles ! —
J'ai déjà confessé ce tas de crimes-là.
Oui, je suis Papavoine [148], Érostrate, Attila.
Après ?

Emportez-vous, et criez à la garde,
Brave homme ! tempêtez ! tonnez ! je vous regarde.
Nos progrès prétendus vous semblent outrageants;
Vous détestez ce siècle où, quand il parle aux gens,
Le vers des trois saluts d'usage se dispense,
Temps sombre où, sans pudeur, on écrit comme on pense,
Où l'on est philosophe et poète crûment,
Où de ton vin sincère, adorable, écumant,

O sévère idéal, tous les songeurs sont ivres.
Vous couvrez d'abat-jour, quand vous ouvrez nos livres,
Vos yeux par la clarté du mot propre brûlés;
Vous exécrez nos vers francs et vrais; vous hurlez
De fureur en voyant nos strophes toutes nues.
Mais où donc est le temps des nymphes ingénues,
Qui couraient dans les bois, et dont la nudité
Dansait dans la lueur des vagues soirs d'été ?
Sur l'aube nue et blanche entr'ouvrant sa fenêtre
Faut-il plisser la brume honnête et prude, et mettre
Une feuille de vigne à l'astre dans l'azur ?
Le flot, conque d'amour, est-il d'un goût peu sûr ?
O Virgile ! Pindare ! Orphée ! est-ce qu'on gaze,
Comme une obscénité, les ailes de Pégase,
Qui semble, les ouvrant au haut du mont béni,
L'immense papillon du baiser infini ?
Est-ce que le soleil splendide est un cynique ?
La fleur a-t-elle tort d'écarter sa tunique ?
Calliope, planant derrière un pan des cieux,
Fait donc mal de montrer à Dante soucieux
Ses seins éblouissants à travers les étoiles ?
Vous êtes un ancien d'hier. Libre et sans voiles,
Le grand Olympe nu vous ferait dire : fi !
Vous mettez une jupe au Cupidon bouffi.
Au clinquant, aux neuf sœurs en atours, au Parnasse
De Titon du Tillet [149] votre goût est tenace;
Les ménades pour vous danseraient le cancan;
Apollon vous ferait l'effet d'un mohican;
Vous prendriez Vénus pour une sauvagesse.

L'âge — c'est là souvent toute notre sagesse —
A beau vous bougonner tout bas : — Vous avez tort;
Vous vous ferez tousser si vous criez si fort;
Pour quelques nouveautés sauvages et fortuites,
Monsieur, ne troublez pas la paix de vos pituites !
Ces gens-ci vont leur train; qu'est-ce que ça vous fait ?
Ils ne trouvent que cendre au feu qui vous chauffait.
Pourquoi déclarez-vous la guerre à leur tapage ?
Ce siècle est libéral comme vous fûtes page.
Fermez bien vos volets, tirez bien vos rideaux,
Soufflez votre chandelle, et tournez-lui le dos.
Qu'est l'âme du vrai sage ? Une sourde-muette.

Que vous importe à vous, que tel ou tel poète,
Comme l'oiseau des cieux veuille avoir sa chanson;
Et que tel garnement du Pinde, nourrisson
Des muses, au milieu d'un bruit de corybante,
Marmot sombre, ait mordu leur gorge un peu tombante ? —

Vous n'en tenez nul compte, et vous n'écoutez rien.
Voltaire, en vain, grand homme et peu voltairien,
Vous murmure à l'oreille : Ami, tu nous assommes !
— Vous écumez ! — partant de ceci : que nous, hommes
De ce temps d'anarchie et d'enfer, nous donnons
L'assaut au grand Louis juché sur vingt grands noms;
Vous dites qu'après tout nous perdons notre peine,
Que haute est l'escalade et courte notre haleine;
Que c'est dit, que jamais nous ne réussirons;
Que Batteux nous regarde avec ses gros yeux ronds,
Que Tancrède [150] est de bronze et qu'Hamlet est de sable;
Vous déclarez Boileau perruque indéfrisable;
Et, coiffé de lauriers, d'un coup d'œil de travers,
Vous indiquez le tas d'ordures de nos vers,
Fumier où la laideur de ce siècle se guinde,
Au pauvre vieux bon goût, ce balayeur du Pinde.
Et même, allant plus loin, vaillant, vous nous criez :
— Je vais vous balayer moi-même !

Balayez.

Paris, novembre 1834.
m. 17 novembre 1854.

XXVII

Oui, je suis le rêveur. Je suis le camarade [151]
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
Et l'interlocuteur des arbres et du vent.
Tout cela me connaît, voyez-vous. J'ai souvent,
En mai, quand de parfums les branches sont gonflées,
Des conversations avec les giroflées;
Je reçois des conseils du lierre et du bleuet.

L'être mystérieux que vous croyez muet
Sur moi se penche, et vient avec ma plume écrire.
J'entends ce qu'entendit Rabelais; je vois rire
Et pleurer; et j'entends ce qu'Orphée entendit.
Ne vous étonnez pas de tout ce que me dit
La nature aux soupirs ineffables. Je cause
Avec toutes les voix de la métempsycose.
Avant de commencer le grand concert sacré,
Le moineau, le buisson, l'eau vive dans le pré,
La forêt, basse énorme, et l'aile et la corolle,
Tous ces doux instruments m'adressent la parole.
Je suis l'habitué de l'orchestre divin.
Si je n'étais songeur, j'aurais été sylvain.
J'ai fini, grâce au calme en qui je me recueille,
A force de parler doucement à la feuille,
A la goutte de pluie, à la plume, au rayon,
Par descendre à ce point dans la création,
Cet abîme où frissonne un tremblement farouche,
Que je ne fais plus même envoler une mouche !
Le brin d'herbe, vibrant d'un éternel émoi,
S'apprivoise et devient familier avec moi,
Et, sans s'apercevoir que je suis là, les roses
Font avec les bourdons toutes sortes de choses;
Quelquefois, à travers les doux rameaux bénis,
J'avance largement ma face sur les nids,
Et le petit oiseau, mère inquiète et sainte,
N'a pas plus peur de moi que nous n'aurions de crainte,
Nous, si l'œil du bon Dieu regardait dans nos trous;
Le lys prude me voit approcher sans courroux
Quand il s'ouvre aux baisers du jour; la violette
La plus pudique fait devant moi sa toilette;
Je suis pour ces beautés l'ami discret et sûr;
Et le frais papillon, libertin de l'azur,
Qui chiffonne gaîment une fleur demi-nue,
Si je viens à passer dans l'ombre, continue,
Et, si la fleur se veut cacher dans le gazon,
Il lui dit : Es-tu bête ! Il est de la maison.

Les Roches, août 1835.
m. 15 octobre 1854.

XXVIII

Il faut que le poète, épris d'ombre et d'azur,
Esprit doux [152] et splendide, au rayonnement pur,
Qui marche devant tous, éclairant ceux qui doutent,
Chanteur mystérieux qu'en tressaillant écoutent
Les femmes, les songeurs, les sages, les amants,
Devienne formidable à de certains moments.
Parfois lorsqu'on se met à rêver sur son livre,
Où tout berce, éblouit, calme, caresse, enivre,
Où l'âme à chaque pas trouve à faire son miel,
Où les coins les plus noirs ont des lueurs du ciel,
Au milieu de cette humble et haute poésie,
Dans cette paix sacrée où croît la fleur choisie,
Où l'on entend couler les sources et les pleurs,
Où les strophes, oiseaux peints de mille couleurs,
Volent chantant l'amour, l'espérance et la joie,
Il faut que par instants on frissonne, et qu'on voie
Tout à coup, sombre, grave et terrible au passant,
Un vers fauve [153] sortir de l'ombre en rugissant.
Il faut que le poète aux semences fécondes
Soit comme ces forêts vertes, fraîches, profondes,
Pleines de chants, amour du vent et du rayon,
Charmantes, où soudain l'on rencontre un lion.

Paris, mai 1842.
m. 19 mai 1847.

XXIX

HALTE EN MARCHANT [154]

Une brume couvrait l'horizon; maintenant
Voici le clair midi qui surgit rayonnant;
Le brouillard se dissout en perles sur les branches,

Et brille, diamant, au collier des pervenches.
Le vent souffle à travers les arbres sur les toits
Du hameau noir cachant ses chaumes dans les bois,
Et l'on voit tressaillir, épars dans les ramées,
Le vague arrachement des tremblantes fumées;
Un ruisseau court dans l'herbe entre deux hauts talus,
Sous l'agitation des saules chevelus;
Un orme, un hêtre, anciens du vallon, arbres frères
Qui se donnent la main des deux rives contraires,
Semblent, sous le ciel bleu, dire : A la bonne foi !
L'oiseau chante son chant plein d'amour et d'effroi
Et du frémissement des feuilles et des ailes;
L'étang luit sous le vol des vertes demoiselles;
Un bouge est là, montrant dans la sauge et le thym
Un vieux saint souriant parmi des brocs d'étain,
Avec tant de rayons et de fleurs sur la berge,
Que c'est peut-être un temple ou peut-être une auberge.
Que notre bouche ait soif, ou que ce soit le cœur,
Gloire au Dieu bon qui tend la coupe au voyageur !
Nous entrons. — Qu'avez-vous ? — Des œufs frais, de
[l'eau fraîche.
On croit voir l'humble toit effondré d'une crèche.
A la source du pré, qu'abrite un vert rideau,
Une enfant blonde alla remplir sa jarre d'eau,
Joyeuse, et soulevant son jupon de futaine.
Pendant qu'elle plongeait sa cruche à la fontaine,
L'eau semblait admirer, gazouillant doucement,
Cette belle petite aux yeux de firmament.

Et moi, près du grand lit drapé de vieilles serges,
Pensif, je regardais un Christ battu de verges.

Eh ! qu'importe l'outrage aux martyrs éclatants,
Affront de tous les lieux, crachat de tous les temps,
Vaine clameur d'aveugle, éternelle huée
Où la foule toujours s'est follement ruée !

Plus tard, le vagabond flagellé devient Dieu;
Ce front noir et saignant semble fait de ciel bleu,
Et, dans l'ombre, éclairant palais, temple, masure,
Le crucifix blanchit et Jésus-Christ s'azure.
La foule un jour suivra vos pas : allez, saignez,

Souffrez, penseurs, des pleurs de vos bourreaux baignés !
Le deuil sacre les saints, les sages, les génies;
La tremblante auréole éclôt aux gémonies,
Et sur ce vil marais flotte, lueur du ciel,
Du cloaque de sang feu follet éternel.

Toujours au même but le même sort ramène.
Il est, au plus profond de notre histoire humaine,
Une sorte de gouffre où viennent tour à tour
Tomber tous ceux qui sont de la vie et du jour,
Les bons, les purs, les grands, les divins, les célèbres,
Flambeaux échevelés au souffle des ténèbres.
Là se sont engloutis les Dantes disparus,
Socrate, Scipion, Milton, Thomas Morus [155],
Eschyle, ayant aux mains des palmes frissonnantes.
Nuit d'où l'on voit sortir leurs mémoires planantes !
Car ils ne sont complets qu'après qu'ils sont déchus.
De l'exil d'Aristide au bûcher de Jean Huss [156],
Le genre humain pensif — c'est ainsi que nous sommes —
Rêve ébloui devant l'abîme des grands hommes.
Ils sont, telle est la loi des hauts destins penchant,
Tes semblables, soleil ! leur gloire est leur couchant;
Et, fier Niagara dont le flot gronde et lutte,
Tes pareils; ce qu'ils ont de plus beau, c'est leur chute.

Un de ceux qui liaient Jésus-Christ au poteau
Et qui sur son dos nu jetaient un vil manteau,
Arracha de ce front tranquille une poignée
De cheveux qu'inondait la sueur résignée,
Et dit : Je vais montrer à Caïphe cela !
Et, crispant son poing noir, cet homme s'en alla.
La nuit était venue et la rue était sombre;
L'homme marchait; soudain, il s'arrêta dans l'ombre.
Stupéfait, pâle, et comme en proie aux visions,
Frémissant; — il avait dans la main des rayons [157].

Forêt de Compiègne, juin 1837.
m. 17 avril-7 mai 1855.

LIVRE DEUXIÈME

L'AME EN FLEUR

I

PREMIER MAI

Tout conjugue le verbe aimer. Voici les roses [158].
Je ne suis pas en train de parler d'autres choses.
Premier mai. L'amour gai, triste, brûlant, jaloux,
Fait soupirer les bois, les nids, les fleurs, les loups;
L'arbre où j'ai, l'autre automne, écrit une devise,
La redit pour son compte et croit qu'il l'improvise;
Les vieux antres pensifs, dont rit le geai moqueur,
Clignent leurs gros sourcils et font la bouche en cœur;
L'atmosphère, embaumée et tendre, semble pleine
Des déclarations qu'au printemps fait la plaine,
Et que l'herbe amoureuse adresse au ciel charmant.
A chaque pas du jour dans le bleu firmament,
La campagne éperdue et toujours plus éprise,
Prodigue les senteurs, et dans la tiède brise
Envoie au renouveau ses baisers odorants;
Tous ses bouquets azurs, carmins, pourpres, safrans,
Dont l'haleine s'envole en murmurant : Je t'aime !
Sur le ravin, l'étang, le pré, le sillon même,
Font des taches partout de toutes les couleurs;
Et, donnant les parfums, elle a gardé les fleurs;
Comme si ses soupirs et ses tendres missives
Au mois de mai, qui rit dans les branches lascives,
Et tous les billets doux de son amour bavard

Avaient laissé leur trace aux pages du buvard.

Les oiseaux dans les bois, molles voix étouffées,
Chantent des triolets et des rondeaux aux fées;
Tout semble confier à l'ombre un doux secret [159];
Tout aime, et tout l'avoue à voix basse; on dirait
Qu'au nord, au sud brûlant, au couchant, à l'aurore,
La haie en fleurs, le lierre et la source sonore,
Les monts, les champs, les lacs et les chênes mouvants
Répètent un quatrain fait par les quatre vents.

Saint-Germain, 1er mai 18..
m. 29 mars 1855.

II

Mes vers fuiraient, doux et frêles [160],
Vers votre jardin si beau,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'oiseau.

Ils voleraient, étincelles,
Vers votre foyer qui rit,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'esprit.

Près de vous, purs et fidèles,
Ils accourraient nuit et jour,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'amour.

Paris, mars 18...
m. 22 mars 1841.

III

LE ROUET D'OMPHALE [161]

Il est dans l'atrium, le beau rouet d'ivoire.
La roue agile est blanche, et la quenouille est noire,
La quenouille est d'ébène incrusté de lapis.
Il est dans l'atrium sur un riche tapis.

Un ouvrier d'Égine a sculpté sur la plinthe
Europe, dont un dieu n'écoute pas la plainte.
Le taureau blanc l'emporte. Europe, sans espoir,
Crie, et, baissant les yeux, s'épouvante de voir
L'océan monstrueux qui baise ses pieds roses.

Des aiguilles, du fil, des boîtes demi-closes,
Les laines de Milet, peintes de pourpre et d'or,
Emplissent un panier près du rouet qui dort.

Cependant, odieux, effroyables, énormes,
Dans le fond du palais, vingt fantômes difformes,
Vingt monstres tout sanglants, qu'on ne voit qu'à demi,
Errent en foule autour du rouet endormi;
Le lion néméen, l'hydre affreuse de Lerne,
Cacus, le noir brigand de la noire caverne,
Le triple Géryon, et les typhons des eaux
Qui le soir à grand bruit soufflent dans les roseaux.
De la massue au front tous ont l'empreinte horrible.
Et tous, sans approcher, rôdant d'un air terrible,
Sur le rouet [162] où pend un fil souple et lié,
Fixent de loin dans l'ombre un œil humilié.

juin 18...
m. 20 juin 1843.

IV

CHANSON [163]

Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venir auprès de moi ?
Pourquoi me faire ce sourire
Qui tournerait la tête au roi ?
Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venir auprès de moi ?

Si vous n'avez rien à m'apprendre,
Pourquoi me pressez-vous la main ?
Sur le rêve angélique et tendre,
Auquel vous songez en chemin,
Si vous n'avez rien à m'apprendre,
Pourquoi me pressez-vous la main ?

Si vous voulez que je m'en aille,
Pourquoi passez-vous par ici ?
Lorsque je vous vois, je tressaille,
C'est ma joie et c'est mon souci.
Si vous voulez que je m'en aille,
Pourquoi passez-vous par ici ?

Mai 18...
m. 12 juillet 1846.

V

HIER AU SOIR

Hier, le vent du soir, dont le souffle caresse,
Nous apportait l'odeur des fleurs qui s'ouvrent tard.
La nuit tombait; l'oiseau dormait dans l'ombre épaisse.
Le printemps embaumait, moins que votre jeunesse;
Les astres rayonnaient, moins que votre regard.

Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure solennelle
Où l'âme aime à chanter son hymne le plus doux.
Voyant la nuit si pure et vous voyant si belle,
J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous [164] !

Mai 18...
m. 4 juin 1833 (ou 43).

VI

LETTRE [165]

Tu vois cela d'ici. — Des ocres et des craies,
Plaines où les sillons croisent leurs mille raies,
Chaumes à fleur de terre et que masque un buisson,
Quelques meules de foin debout sur le gazon,
De vieux toits enfumant le paysage bistre,
Un fleuve qui n'est pas le Gange ou le Caystre,
Pauvre cours d'eau normand troublé de sels marins,
A droite, vers le nord, de bizarres terrains
Pleins d'angles qu'on dirait façonnés à la pelle,
Voilà les premiers plans; une ancienne chapelle
Y mêle son aiguille, et range à ses côtés
Quelques ormes tortus, aux profils irrités,
Qui semblent, fatigués du zéphyr qui s'en joue,
Faire une remontrance au vent qui les secoue.
Une grosse charrette au coin de ma maison
Se rouille, et devant moi j'ai le vaste horizon
Dont la mer bleue emplit toutes les échancrures.
Des poules et des coqs, étalant leurs dorures,
Causent sous ma fenêtre, et les greniers des toits
Me jettent, par instants, des chansons en patois.
Dans mon allée habite un cordier patriarche,
Vieux qui fait bruyamment tourner sa roue, et marche
A reculons, son chanvre autour des reins tordu.
J'aime ces flots où court le grand vent éperdu.
Les champs à promener tout le jour me convient;
Les petits villageois, leur livre en main, m'envient,

Chez le maître d'école où je me suis logé,
Comme un grand écolier abusant d'un congé.
Le ciel rit, l'air est pur; tout le jour, chez mon hôte,
C'est un doux bruit d'enfants épelant à voix haute;
L'eau coule, un verdier passe; et, moi, je dis : Merci !
Merci, Dieu tout-puissant ! — Ainsi je vis; ainsi,
Paisible, heure par heure, à petit bruit j'épanche
Mes jours, tout en songeant à vous, ma beauté blanche !
J'écoute les enfants jaser, et par moment
Je vois en pleine mer passer superbement,
Au-dessus des pignons du tranquille village,
Quelque navire ailé qui fait un long voyage,
Et fuit sur l'océan, par tous les vents traqué,
Qui naguère dormait au port, le long du quai,
Et que n'ont retenu, loin des vagues jalouses,
Ni les pleurs des parents, ni l'effroi des épouses [166],
Ni le sombre reflet des écueils dans les eaux,
Ni l'importunité des sinistres [167] oiseaux.

Près le Tréport, juin 18...
m. 15 mai 1839.

VII

Nous allions au verger cueillir des bigarreaux [168].
Avec ses beaux bras blancs en marbre de Paros
Elle montait dans l'arbre et courbait une branche.
Les feuilles frissonnaient au vent; sa gorge blanche,
O Virgile, ondoyait dans l'ombre et le soleil.
Ses petits doigts allaient chercher le fruit vermeil
Semblable au feu qu'on voit dans le buisson qui flambe.
Je montais derrière elle; elle montrait sa jambe,
Et disait : taisez-vous ! à mes regards ardents,
Et chantait. Par moments, entre ses belles dents,
Pareille, aux chansons près, à Diane farouche,
Penchée, elle m'offrait la cerise à sa bouche,
Et ma bouche riait, et venait s'y poser,
Et laissait la cerise et prenait le baiser.

Triel, juillet 18...
m. 5 juin 1853.

VIII

Tu peux, comme il te plaît, me faire jeune ou vieux.
Comme le soleil fait serein ou pluvieux
L'azur dont il est l'âme et que sa clarté dore,
Tu peux m'emplir de brume ou m'inonder d'aurore.
Du haut de ta splendeur, si pure qu'en ses plis
Tu sembles une femme enfermée en un lys,
Et qu'à d'autres moments, l'œil qu'éblouit ton âme
Croit voir, en te voyant, un lys dans une femme,
Si tu m'as souri, Dieu ! tout mon être bondit;
Si, madame, au milieu de tous, vous m'avez dit,
A haute voix : Bonjour, monsieur, et bas : Je t'aime !
Si tu m'as caressé de ton regard suprême,
Je vis ! je suis léger, je suis fier, je suis grand;
Ta prunelle m'éclaire en me transfigurant;
J'ai le reflet charmant des yeux dont tu m'accueilles;
Comme on sent dans un bois des ailes sous les feuilles,
On sent de la gaîté sous chacun de mes mots;
Je cours, je vais, je ris; plus d'ennuis, plus de maux;
Et je chante, et voilà sur mon front la jeunesse !
Mais que ton cœur injuste un jour me méconnaisse;
Qu'il me faille porter en moi jusqu'à demain
L'énigme de ta main retirée à ma main;
— Qu'ai-je fait ? qu'avait-elle ? Elle avait quelque chose.
Pourquoi, dans la rumeur du salon où l'on cause,
Personne n'entendant, me disait-elle vous ? —
Si je ne sais quel froid dans ton regard si doux
A passé comme passe au ciel une nuée,
Je sens mon âme en moi toute diminuée,
Je m'en vais courbé, las, sombre comme un aïeul.
Il semble que sur moi, secouant son linceul,
Se soit soudain penché le noir vieillard décembre ;
Comme un loup dans son trou je rentre dans ma chambre;
Le chagrin — âge et deuil, hélas ! ont le même air —
Assombrit chaque trait de mon visage amer,
Et m'y creuse une ride avec sa main pesante.
Joyeux, j'ai vingt-cinq ans; triste, j'en ai soixante.

Paris, juin 18...
m. 16 juin 1855.

IX

EN ÉCOUTANT LES OISEAUX [169]

Oh ! quand donc aurez-vous fini, petits oiseaux,
De jaser au milieu des branches et des eaux,
Que nous nous expliquions et que je vous querelle !
Rouge-gorge, verdier, fauvette, tourterelle,
Oiseaux, je vous entends, je vous connais. Sachez
Que je ne suis pas dupe, ô doux ténors cachés,
De votre mélodie et de votre langage.
Celle que j'aime est loin et pense à moi; je gage,
O rossignol, dont l'hymne exquis et gracieux
Donne un frémissement à l'astre dans les cieux,
Que ce que tu dis là, c'est le chant de son âme,
Vous guettez les soupirs de l'homme et de la femme,
Oiseaux, quand nous aimons et quand nous triomphons.
Quand notre être, tout bas, s'exhale en chants profonds,
Vous, attentifs, parmi les bois inaccessibles,
Vous saisissez au vol ces strophes invisibles,
Et vous les répétez tout haut, comme de vous;
Et vous mêlez, pour rendre encor l'hymne plus doux,
A la chanson des cœurs le battement des ailes;
Si bien qu'on vous admire, écouteurs infidèles,
Et que le noir sapin murmure aux vieux tilleuls :
Sont-ils charmants d'avoir trouvé cela tout seuls !
Et que l'eau, palpitant sous le chant qui l'effleure,
Baise avec un sanglot le beau saule qui pleure,
Et que le dur tronc d'arbre a des airs attendris,
Et que l'épervier rêve, oubliant la perdrix,
Et que les loups s'en vont songer auprès des louves !
— Divin ! dit le hibou; le moineau dit : — Tu trouves ?
Amour, lorsqu'en nos cœurs tu te réfugias,
L'oiseau vint y puiser; ce sont ces plagiats,
Ces chants qu'un rossignol, belles, prend sur vos bouches,
Qui font que les grands bois courbent leurs fronts farouches,
Et que les lourds rochers, stupides et ravis,

Se penchent, les laissant piller le chènevis,
Et ne distinguent plus, dans leurs rêves étranges,
La langue des oiseaux de la langue des anges.

Caudebec, septembre 183..
m. 10 juin 1855.

X [170]

Mon bras pressait ta taille frêle
Et souple comme le roseau;
Ton sein palpitait comme l'aile
D'un jeune oiseau.

Longtemps muets, nous contemplâmes
Le ciel où s'éteignait le jour.
Que se passait-il dans nos âmes ?
Amour ! amour !

Comme un ange qui se dévoile,
Tu me regardais dans ma nuit,
Avec ton beau regard d'étoile
Qui m'éblouit.

Forêt de Fontainebleau, juillet 18...
m. 25 août 1834.

XI

Les femmes sont sur la terre
Pour tout idéaliser [171];
L'univers est un mystère
Que commente leur baiser.

C'est l'amour qui pour ceinture
A l'onde et le firmament,
Et dont toute la nature
N'est au fond que l'ornement.

Tout ce qui brille offre à l'âme
Son parfum ou sa couleur;
Si Dieu n'avait fait la femme,
Il n'aurait pas fait la fleur.

A quoi bon vos étincelles,
Bleus saphirs, sans les yeux doux ?
Les diamants sans les belles,
Ne sont plus que des cailloux;

Et, dans les charmilles vertes,
Les roses dorment debout,
Et sont des bouches ouvertes
Pour ne rien dire du tout.

Tout objet qui charme ou rêve
Tient des femmes sa clarté;
La perle blanche, sans Ève,
Sans toi, ma fière beauté,

Ressemblant, tout enlaidie,
A mon amour qui te fuit,
N'est plus que la maladie
D'une bête dans la nuit.

Paris, avril 18...
m. 7 avril 1855.

XII

ÉGLOGUE

Nous errions, elle et moi, dans les monts de Sicile [172].
Elle est fière pour tous et pour moi seul docile.
Les cieux et nos pensers rayonnaient à la fois.
Oh ! comme aux lieux déserts les cœurs sont peu farouches !
Que de fleurs aux buissons, que de baisers aux bouches.
Quand on est dans l'ombre des bois !

Pareils à deux oiseaux qui vont de cime en cime,
Nous parvînmes enfin tout au bord d'un abîme.
Elle osa s'approcher de ce sombre entonnoir;
Et quoique mainte épine offensât ses mains blanches,
Nous tâchâmes, penchés et nous tenant aux branches,
D'en voir le fond lugubre et noir.

En ce même moment, un titan centenaire,
Qui venait d'y rouler sous vingt coups de tonnerre,
Se tordait dans ce gouffre où le jour n'ose entrer.
Et d'horribles vautours au bec impitoyable,
Attirés par le bruit de sa chute effroyable,
Commençaient à le dévorer.

Alors, elle me dit : — J'ai peur qu'on ne nous voie !
Cherchons un antre afin d'y cacher notre joie !
Vois ce pauvre géant, nous aurions notre tour !
Car les dieux envieux qui l'ont fait disparaître
Et qui furent jaloux de sa grandeur, peut-être
Seraient jaloux de notre amour !

Septembre 18...
m. 28 septembre 1846.

XIII [173]

VIENS ! — une flûte invisible
Soupire dans les vergers. —
La chanson la plus paisible
Est la chanson des bergers.

Le vent ride sous l'yeuse
Le sombre miroir des eaux. —
La chanson la plus joyeuse
Est la chanson des oiseaux.

Que nul soin ne te tourmente.
Aimons-nous ! aimons toujours ! —
La chanson la plus charmante
Est la chanson des amours.

Les Metz, août 18...
m. 8 septembre 1846.

XIV

BILLET DU MATIN

Si les liens des cœurs ne sont pas des mensonges,
Oh ! dites, vous devez avoir eu de doux songes,
Je n'ai fait que rêver de vous toute la nuit.
Et nous nous aimions tant ! Vous me disiez : — Tout fuit,
Tout s'éteint, tout s'en va; ta seule image reste. —
Nous devions être morts dans ce rêve céleste;
Il semblait que c'était déjà le paradis.
Oh ! oui, nous étions morts, bien sûr; je vous le dis.
Nous avions tous les deux la forme de nos âmes.
Tout ce que l'un de l'autre ici-bas nous aimâmes
Composait notre corps de flamme et de rayons,
Et naturellement nous nous reconnaissions.
Il nous apparaissait des visages d'aurore
Qui nous disaient : C'est moi ! la lumière sonore
Chantait; et nous étions des frissons et des voix...
Vous me diseiz : Écoute ! et je répondais : Vois !
Je disais : Viens-nous-en dans les profondeurs sombres;
Vivons; c'est autrefois que nous étions des ombres.
Et, mêlant nos appels et nos cris : — Viens ! oh ! viens !
— Et moi, je me rappelle, et toi, tu te souviens. —
Éblouis, nous chantions : — C'est nous-même qui sommes
Tout ce qui nous semblait sur la terre des hommes
Bon, juste, grand, sublime, ineffable et charmant;
Nous sommes le regard et le rayonnement;
Le sourire de l'aube et l'odeur de la rose,

C'est nous; l'astre est le nid où notre aile se pose;
Nous avons l'infini pour sphère et pour milieu,
L'éternité pour âge; et notre amour, c'est Dieu.

Paris, juin 18..
m. 14 avril 1855.

XV

PAROLES DANS L'OMBRE [174]

ELLE disait : C'est vrai, j'ai tort de vouloir mieux;
Les heures sont ainsi très doucement passées;
Vous êtes là; mes yeux ne quittent pas vos yeux
Où je regarde aller et venir vos pensées.

Vous voir est un bonheur; je ne l'ai pas complet.
Sans doute c'est encor bien charmant de la sorte.
Je veille, car je sais tout ce qui vous déplaît,
A ce que nul fâcheux ne vienne ouvrir la porte;

Je me fais bien petite en mon coin près de vous;
Vous êtes mon lion [175], je suis votre colombe;
J'entends de vos papiers le bruit paisible et doux;
Je ramasse parfois votre plume qui tombe;

Sans doute je vous ai, sans doute je vous voi.
La pensée est un vin dont les rêveurs sont ivres,
Je le sais; mais pourtant je veux qu'on songe à moi.
Quand vous êtes ainsi tout un soir dans vos livres

Sans relever la tête et sans me dire un mot,
Une ombre reste au fond de mon cœur qui vous aime;
Et, pour que je vous voie entièrement, il faut
Me regarder un peu de temps en temps vous-même.

Paris, novembre 18...
m. 3 novembre 1846.

XVI

L'HIRONDELLE au printemps cherche les vieilles tours,
Débris où n'est plus l'homme, où la vie est toujours;
La fauvette en avril cherche, ô ma bien-aimée,
La forêt sombre et fraîche et l'épaisse ramée,
La mousse, et, dans les nœuds des branches, les doux toits
Qu'en se superposant font les feuilles des bois.
Ainsi fait l'oiseau. Nous, nous cherchons dans la ville
Le coin désert, l'abri solitaire et tranquille,
Le seuil qui n'a pas d'yeux obliques et méchants,
La rue où les volets sont fermés; dans les champs
Nous cherchons le sentier du pâtre et du poète;
Dans les bois, la clairière inconnue et muette
Où le silence éteint les bruits lointains et sourds.
L'oiseau cache son nid, nous cachons nos amours [176].

Fontainebleau, juin 18..

XVII

SOUS LES ARBRES

ILS marchaient à côté l'un de l'autre; des danses
Troublaient le bois joyeux; ils marchaient, s'arrêtaient,
Parlaient, s'interrompaient, et, pendant les silences,
Leurs bouches se taisaient, leurs âmes chuchotaient.

Ils songeaient; ces deux cœurs, que le mystère écoute [177],
Sur la création au sourire innocent
Penchés, et s'y versant dans l'ombre goutte à goutte,
Disaient à chaque fleur quelque chose en passant.

Elle sait tous les noms de fleurs qu'en sa corbeille
Mai nous rapporte avec la joie et les beaux jours;
Elle les lui nommait comme eût fait une abeille,
Puis elle reprenait : — Parlons de nos amours.

Je suis en haut, je suis en bas, lui disait-elle,
Et je veille sur vous, d'en bas comme d'en haut. —
Il demandait comment chaque plante s'appelle,
Se faisant expliquer le printemps mot à mot.

O champs ! il savourait ces fleurs et cette femme.
O bois ! ô prés ! nature où tout s'absorbe en un,
Le parfum de la fleur est votre petite âme,
Et l'âme de la femme est votre grand parfum !

La nuit tombait; au tronc d'un chêne, noir pilastre,
Il s'adossait pensif; elle disait : — Voyez
Ma prière toujours dans vos cieux comme un astre,
Et mon amour toujours comme un chien à tes pieds [178].

Juin 18..
m. 21 octobre 1854.

XVIII

JE sais bien qu'il est d'usage [179]
D'aller en tous lieux criant
Que l'homme est d'autant plus sage
Qu'il rêve plus de néant;

D'applaudir la grandeur noire,
Les héros, le fer qui luit,
Et la guerre, cette gloire
Qu'on fait avec de la nuit;

D'admirer les coups d'épée,
Et la fortune, ce char
Dont une roue est Pompée,
Dont l'autre roue est César;

Et Pharsale et Trasimène,
Et tout ce que les Nérons
Font voler de cendre humaine
Dans le souffle des clairons !

Je sais que c'est la coutume
D'adorer ces nains géants
Qui, parce qu'ils sont écume,
Se supposent océans;

Et de croire à la poussière,
A la fanfare qui fuit,
Aux pyramides de pierre,
Aux avalanches de bruit;

Moi, je préfère, ô fontaines,
Moi, je préfère, ô ruisseaux,
Au Dieu des grands capitaines
Le Dieu des petits oiseaux [180].

O mon doux ange, en ces ombres
Où, nous aimant, nous brillons,
Au Dieu des ouragans sombres
Qui poussent les bataillons,

Au Dieu des vastes armées,
Des canons au lourd essieu,
Des flammes et des fumées,
Je préfère le bon Dieu !

Le bon Dieu, qui veut qu'on aime,
Qui met au cœur de l'amant
Le premier vers du poème,
Le dernier au firmament;

Qui songe à l'aile qui pousse,
Aux œufs blancs, au nid troublé,
Si la caille a de la mousse,
Et si la grive a du blé;

Et qui fait pour les Orphées,
Tenir, immense et subtil,
Tout le doux monde des fées
Dans le vert bourgeon d'avril !

Si bien que cela s'envole
Et se disperse au printemps,

Et qu'une vague auréole
Sort de tous les nids chantants !

Vois-tu, quoique notre gloire
Brille en ce que nous créons,
Et, dans notre grande histoire
Pleine de grands panthéons,

Quoique nous ayons des glaives,
Des temples, Chéops, Babel,
Des tours, des palais, des rêves,
Et des tombeaux jusqu'au ciel,

Il resterait peu de choses
A l'homme qui vit un jour
Si Dieu nous ôtait les roses,
Si Dieu nous ôtait l'amour !

Chelles, septembre 18..
m. 17 juin 1855.

XIX

N'ENVIONS RIEN

O FEMME, pensée aimante [181]
    Et cœur souffrant,
Vous trouvez la fleur charmante
    Et l'oiseau grand;

Vous enviez la pelouse
    Aux fleurs de miel;
Vous voulez que je jalouse
    L'oiseau du ciel.

Vous dites, beauté superbe
    Au front terni,
Regardant tour à tour l'herbe
    Et l'infini :

— Leur existence est la bonne.
Là, tout est beau;
Là, sur la fleur qui rayonne,
Plane l'oiseau.

Près de vous, aile bénie,
Lys enchanté,
Qu'est-ce, hélas ! que le génie
Et la beauté ?

Fleur pure, alouette agile,
A vous le prix !
Toi, tu dépasses Virgile,
Toi, Lycoris [182] !

Quel vol profond dans l'air sombre !
Quels doux parfums ! —
Et des pleurs brillent sous l'ombre
De vos cils bruns.

Oui, contemplez l'hirondelle,
Les liserons;
Mais ne vous plaignez pas, belle,
Car nous mourrons !

Car nous irons dans la sphère
De l'éther pur;
La femme y sera lumière,
Et l'homme azur;

Et les roses sont moins belles
Que les houris;
Et les oiseaux ont moins d'ailes
Que les esprits !

Août 18..
m. 20 août 1854

XX

IL FAIT FROID

L'HIVER blanchit le dur chemin.
Tes jours aux méchants sont en proie.
La bise mord ta douce main,
La haine souffle sur ta joie [183].

La neige emplit le noir sillon.
La lumière est diminuée... —
Ferme ta porte à l'aquilon !
Ferme ta vitre à la nuée !

Et puis laisse ton cœur ouvert !
Le cœur, c'est la sainte fenêtre.
Le soleil de brume est couvert;
Mais Dieu va rayonner peut-être !

Doute du bonheur, fruit mortel,
Doute de l'homme plein d'envie,
Doute du prêtre et de l'autel,
Mais crois à l'amour, ô ma vie !

Crois à l'amour toujours entier,
Toujours brillant sous tous les voiles !
A l'amour, tison du foyer !
A l'amour, rayon des étoiles !

Aime, et ne désespère pas.
Dans ton âme, où parfois je passe,
Où mes vers chuchotent tout bas,
Laisse chaque chose à sa place.

La fidélité sans ennui,
La paix des vertus élevées [184],
Et l'indulgence pour autrui,
Éponge des fautes lavées.

Dans ta pensée où tout est beau,
Que rien ne tombe ou ne recule.
Fais de ton amour ton flambeau.
On s'éclaire de ce qui brûle.

A ces démons d'inimitié
Oppose ta douceur sereine,
Et reverse-leur en pitié
Tout ce qu'ils t'ont vomi de haine.

La haine, c'est l'hiver du cœur.
Plains-les. Mais garde ton courage,
Garde ton sourire vainqueur.
Bel arc-en-ciel, sors de l'orage !

Garde ton amour éternel.
L'hiver, l'astre éteint-il sa flamme ?
Dieu ne retire rien du ciel;
Ne retire rien de ton âme !

31 décembre 18..
m. 31 décembre 1838.

XXI

IL lui disait : Vois-tu, si tous deux nous pouvions,
L'âme pleine de foi, le cœur plein de rayons,
Ivres de douce extase et de mélancolie,
Rompre les mille nœuds dont la ville nous lie;
Si nous pouvions quitter ce Paris triste et fou,
Nous fuirions; nous irions quelque part, n'importe où,
Chercher, loin des vains bruits, loin des haines jalouses,
Un coin où nous aurions des arbres, des pelouses,
Une maison petite avec des fleurs [185], un peu
De solitude, un peu de silence, un ciel bleu,
La chanson d'un oiseau qui sur le toit se pose,
De l'ombre; — et quel besoin avons-nous d'autre chose ?

Juillet 18..
m. 27 juillet 1846.

XXII

AIMONS toujours ! aimons encore [186] !
Quand l'amour s'en va, l'espoir fuit.
L'amour, c'est le cri de l'aurore.
L'amour, c'est l'hymne de la nuit.

Ce que le flot dit aux rivages,
Ce que le vent dit aux vieux monts,
Ce que l'astre dit aux nuages,
C'est le mot ineffable : Aimons !

L'amour fait songer, vivre et croire.
Il a, pour réchauffer le cœur,
Un rayon de plus que la gloire,
Et ce rayon, c'est le bonheur !

Aime ! qu'on les loue ou les blâme,
Toujours les grands cœurs aimeront.
Joins cette jeunesse de l'âme
A la jeunesse de ton front !

Aime, afin de charmer tes heures !
Afin qu'on voie en tes beaux yeux
Des voluptés intérieures
Le sourire mystérieux !

Aimons-nous toujours davantage !
Unissons-nous mieux chaque jour.
Les arbres croissent en feuillage;
Que notre âme croisse en amour !

Soyons le miroir et l'image !
Soyons la fleur et le parfum !
Les amants qui, seuls sous l'ombrage,
Se sentent deux et ne sont qu'un !

Les poètes cherchent les belles.
La femme, ange aux chastes faveurs,
Aime à rafraîchir sous ses ailes
Ces grands fronts brûlants et rêveurs,

Venez à nous, beautés touchantes !
Viens à moi, toi, mon bien, ma loi !
Ange ! viens à moi quand tu chantes,
Et, quand tu pleures, viens à moi !

Nous seuls comprenons vos extases.
Car notre esprit n'est point moqueur;
Car les poètes sont les vases
Où les femmes versent leurs cœurs.

Moi qui ne cherche dans ce monde
Que la seule réalité,
Moi qui laisse fuir comme l'onde
Tout ce qui n'est que vanité,

Je préfère aux biens dont s'enivre
L'orgueil du soldat ou du roi,
L'ombre que tu fais sur mon livre
Quand ton front se penche sur moi.

Toute ambition allumée
Dans notre esprit, brasier subtil,
Tombe en cendre ou vole en fumée,
Et l'on se dit : Qu'en reste-t-il ?

Tout plaisir, fleur à peine éclose
Dans notre avril sombre et terni,
S'effeuille et meurt, lys, myrte ou rose,
Et l'on se dit : C'est donc fini !

L'amour seul reste. O noble femme,
Si tu veux, dans ce vil séjour,
Garder ta foi, garder ton âme,
Garder ton Dieu, garde l'amour !

Conserve en ton cœur, sans rien craindre,
Dusses-tu pleurer et souffrir,
La flamme qui ne peut s'éteindre
Et la fleur qui ne peut mourir [187] !

Mai 18..
m. 22 mai 1843.

XXIII

APRÈS L'HIVER

Tout revit, ma bien aimée;
Le ciel gris perd sa pâleur;
Quand la terre est embaumée,
Le cœur de l'homme est meilleur [188].

En haut, d'où l'amour ruisselle,
En bas, où meurt la douleur,
La même immense étincelle
Allume l'astre et la fleur.

L'hiver fuit, saison d'alarmes,
Noir avril mystérieux
Où l'âpre sève des larmes
Coule, et du cœur monte aux yeux.

O douce désuétude
De souffrir et de pleurer !
Veux-tu dans la solitude
Nous mettre à nous adorer ?

La branche au soleil se dore
Et penche, pour l'abriter,
Ses boutons qui vont éclore
Sur l'oiseau qui va chanter.

L'aurore où nous nous aimâmes
Semble renaître à nos yeux;
Et mai sourit dans nos âmes
Comme il sourit dans les cieux.

On entend rire, on voit luire
Tous les êtres tour à tour,
La nuit les astres bruire,
Et les abeilles le jour.

Et partout nos regards lisent,
Et, dans l'herbe et dans les nids,
De petites voix nous disent :
Les aimants sont les bénis !

L'air enivre; tu reposes
A mon cou tes bras vainqueurs.
Sur les rosiers que de roses !
Que de soupirs dans nos cœurs !

Comme l'aube, tu me charmes;
Ta bouche et tes yeux chéris
Ont, quand tu pleures, ses larmes,
Et ses perles quand tu ris.

La nature, sœur jumelle
D'Ève et d'Adam et du jour,
Nous aime, nous berce, et mêle
Son mystère à notre amour.

Il suffit que tu paraisses
Pour que le ciel, t'adorant,
Te contemple; et, nos caresses,
Toute l'ombre nous les rend.

Clartés et parfums nous-mêmes,
Nous baignons nos cœurs heureux
Dans les effluves suprêmes
Des éléments amoureux.

Et, sans qu'un souci t'oppresse,
Sans que ce soit mon tourment,
J'ai l'étoile pour maîtresse,
Le soleil est ton amant;

Et nous donnons notre fièvre
Aux fleurs où nous appuyons
Nos bouches, et notre lèvre
Sent le baiser des rayons.

Juin 18...
m. juin 1855.

XXIV

QUE le sort, quel qu'il soit, vous trouve toujours grande !
Que demain soit doux comme hier !
Qu'en vous, ô ma beauté, jamais ne se répande
Le découragement amer,
Ni le fiel, ni l'ennui des cœurs qui se dénouent,
Ni cette cendre, hélas ! que sur un front pâli
Dans l'ombre à petit bruit secouent
Les froides ailes de l'oubli !

Laissez, laissez brûler pour vous, ô vous que j'aime,
Mes chants dans mon âme allumés !
Vivez pour la nature, et le ciel, et moi-même !
Après avoir souffert, aimez !
Laissez entrer en vous, après nos deuils funèbres [189],
L'aube, fille des nuits, l'amour, fils des douleurs,
Tout ce qui luit dans les ténèbres,
Tout ce qui sourit dans les pleurs !

Octobre 18..
m. 10 octobre 1842.

XXV

JE respire où tu palpites,
Tu sais; à quoi bon, hélas,
Rester là si tu me quittes,
Et vivre si tu t'en vas ?

A quoi bon vivre, étant l'ombre
De cet ange qui s'enfuit ?
A quoi bon, sous le ciel sombre,
N'être plus que de la nuit ?

Je suis la fleur des murailles
Dont avril est le seul bien.
Il suffit que tu t'en ailles
Pour qu'il ne reste plus rien [190].

Tu m'entoures d'auréoles;
Te voir est mon seul souci.
Il suffit que tu t'envoles
Pour que je m'envole aussi.

Si tu pars, mon front se penche;
Mon âme au ciel, son berceau,
Fuira, car dans ta main blanche
Tu tiens ce sauvage oiseau.

Que veux-tu que je devienne
Si je n'entends plus ton pas ?
Est-ce ta vie ou la mienne
Qui s'en va ? Je ne sais pas.

Quand mon courage succombe,
J'en reprends dans ton cœur pur;
Je suis comme la colombe
Qui vient boire au lac d'azur.

L'amour fait comprendre à l'âme
L'univers sombre et béni,
Et cette petite flamme
Seule éclaire l'infini.

Sans toi, toute la nature
N'est plus qu'un cachot fermé,
Où je vais à l'aventure,
Pâle et n'étant plus aimé.

Sans toi, tout s'effeuille et tombe,
L'ombre emplit mon noir sourcil,
Une fête est une tombe,
La patrie est un exil.

Je t'implore et te réclame,
Ne fuis pas loin de mes maux,

O fauvette de mon âme
Qui chantes dans mes rameaux !

De quoi puis-je avoir envie,
De quoi puis-je avoir effroi,
Que ferai-je de la vie
Si tu n'es plus près de moi ?

Tu portes dans la lumière,
Tu portes dans les buissons,
Sur une aile ma prière,
Et sur l'autre mes chansons.

Que dirai-je aux champs que voile
L'inconsolable douleur ?
Que ferai-je de l'étoile ?
Que ferai-je de la fleur ?

Que dirai-je au bois morose
Qu'illuminait ta douceur ?
Que répondrai-je à la rose
Disant : Où donc est ma sœur ?

J'en mourrai; fuis, si tu l'oses.
A quoi bon, jours révolus !
Regarder toutes ces choses
Qu'elle ne regarde plus ?

Que ferai-je de la lyre,
De la vertu, du destin ?
Hélas ! et sans ton sourire,
Que ferai-je du matin ?

Que ferai-je seul, farouche,
Sans toi, du jour et des cieux,
De mes baisers sans ta bouche,
Et de mes pleurs sans tes yeux ?

Août 18..

XXVI

CRÉPUSCULE

L'ÉTANG mystérieux, suaire aux blanches moires,
Frissonne; au fond du bois la clairière apparaît;
Les arbres sont profonds et les branches sont noires;
Avez-vous vu Vénus à travers la forêt ?

Avez-vous vu Vénus au sommet des collines ?
Vous qui passez dans l'ombre, êtes-vous des amants ?
Les sentiers bruns sont pleins de blanches mousselines;
L'herbe s'éveille et parle aux sépulcres dormants.

Que dit-il, le brin d'herbe ? et que répond la tombe [191] ?
Aimez, vous qui vivez ! on a froid sous les ifs.
Lèvre, cherche la bouche ! aimez-vous ! la nuit tombe;
Soyez heureux pendant que nous sommes pensifs.

Dieu veut qu'on ait aimé. Vivez ! faites envie,
O couples qui passez sous le vert coudrier !
Tout ce que dans la tombe, en sortant de la vie,
On emporta d'amour, on l'emploie à prier.

Les mortes d'aujourd'hui furent jadis les belles.
Le ver luisant dans l'ombre erre avec son flambeau.
Le vent fait tressaillir, au milieu des javelles,
Le brin d'herbe, et Dieu fait tressaillir le tombeau.

La forme d'un toit noir dessine une chaumière;
On entend dans les prés le pas lourd du faucheur;
L'étoile aux cieux, ainsi qu'une fleur de lumière,
Ouvre et fait rayonner sa splendide fraîcheur.

Aimez-vous ! c'est le mois où les fraises sont mûres.
L'ange du soir rêveur qui flotte dans les vents,
Mêle, en les emportant sur ses ailes obscures,
Les prières des morts aux baisers des vivants.

Chelles, août 18..
m. 20 février 1854.

XXVII

LA NICHÉE SOUS LE PORTAIL [192]

Oui, va prier à l'église,
Va; mais regarde en passant,
Sous la vieille voûte grise
Ce petit nid innocent.

Aux grands temples où l'on prie
Le martinet frais et pur
Suspend la maçonnerie
Qui contient le plus d'azur [193].

La couvée est dans la mousse
Du portail qui s'attendrit;
Elle sent la chaleur douce
Des ailes de Jésus-Christ.

L'église, où l'ombre flamboie,
Vibre, émue à ce doux bruit;
Les oiseaux sont pleins de joie,
La pierre est pleine de nuit.

Les saints, graves personnages,
Sous les porches palpitants,
Aiment ces doux voisinages
Du baiser et du printemps.

Les vierges et les prophètes
Se penchent dans l'âpre tour
Sur ces ruches d'oiseaux faites
Pour le divin miel amour.

L'oiseau se perche sur l'ange,
L'apôtre rit sous l'arceau.
Bonjour, saint ! dit la mésange.
Le saint dit : Bonjour, oiseau !

Les cathédrales sont belles
Et hautes sous le ciel bleu;
Mais le nid des hirondelles
Est l'édifice de Dieu.

Lagny, juin 18..
m. 17 juin 1855.

XXVIII

UN SOIR QUE JE REGARDAIS LE CIEL

ELLE me dit, un soir, en souriant [194] :
— Ami, pourquoi contemplez-vous sans cesse
Le jour qui fuit, ou l'ombre qui s'abaisse,
Ou l'astre d'or qui monte à l'orient ?
Que font vos yeux là-haut ? je les réclame.
Quittez le ciel; regardez dans mon âme !

Dans ce ciel vaste, ombre où vous vous plaisez,
Où vos regards démesurés vont lire,
Qu'apprendrez-vous qui vaille mon sourire ?
Qu'apprendras-tu qui vaille nos baisers ?
Oh ! de mon cœur lève les chastes voiles.
Si tu savais comme il est plein d'étoiles !

Que de soleils ! Vois-tu, quand nous aimons,
Tout est en nous un radieux spectacle.
Le dévouement, rayonnant sur l'obstacle,
Vaut bien Vénus qui brille sur les monts.
Le vaste azur n'est rien, je te l'atteste.
Le ciel que j'ai dans l'âme est plus céleste !

C'est beau de voir un astre s'allumer.
Le monde est plein de merveilleuses choses.
Douce est l'aurore et douces sont les roses.
Rien n'est si doux que le charme d'aimer !
La clarté vraie est la meilleure flamme,
C'est le rayon qui va de l'âme à l'âme !

L'amour vaut mieux, au fond des antres frais,
Que ces soleils qu'on ignore et qu'on nomme.
Dieu mit, sachant ce qui convient à l'homme,
Le ciel bien loin et la femme tout près.
Il dit à ceux qui scrutent l'azur sombre :
Vivez ! aimez ! le reste, c'est mon ombre !

Aimons ! c'est tout. Et Dieu le veut ainsi [195].
Laisse ton ciel que de froids rayons dorent !
Tu trouveras dans deux yeux qui t'adorent
Plus de beauté, plus de lumière aussi.
Aimer, c'est voir, sentir, rêver, comprendre.
L'esprit plus grand s'ajoute au cœur plus tendre.

Viens, bien-aimé ! n'entends-tu pas toujours
Dans nos transports une harmonie étrange ?
Autour de nous la nature se change
En une lyre et chante nos amours.
Viens ! aimons-nous ! errons sur la pelouse.
Ne songe plus au ciel ! j'en suis jalouse ! —

Ma bien-aimée ainsi tout bas parlait,
Avec son front posé sur sa main blanche,
Et l'œil rêveur d'un ange qui se penche,
Et sa voix grave, et cet air qui me plaît;
Belle et tranquille, et de me voir charmée,
Ainsi tout bas parlait ma bien-aimée.

Nos cœurs battaient; l'extase m'étouffait;
Les fleurs du soir entr'ouvraient leurs corolles... —
Qu'avez-vous fait, arbres, de nos paroles ?
De nos soupirs, rochers, qu'avez-vous fait [196] ?
C'est un destin bien triste que le nôtre,
Puisqu'un tel jour s'envole comme un autre !

O souvenirs ! trésor dans l'ombre accru !
Sombre horizon des anciennes pensées !
Chère lueur des choses éclipsées !
Rayonnement du passé disparu !
Comme du seuil et du dehors d'un temple,
L'œil de l'esprit en rêvant vous contemple !

Quand les beaux jours font place aux jours amers,
De tout bonheur il faut quitter l'idée.
Quand l'espérance est tout à fait vidée,
Laissons tomber la coupe au fond des mers [197].
L'oubli ! l'oubli ! c'est l'onde où tout se noie;
C'est la mer sombre où l'on jette sa joie.

Montf., septembre 18.. — Brux., janvier 18..
m. 26 janvier 1846.

LIVRE TROISIÈME

LES LUTTES ET LES RÊVES

I

ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE DE LA DIVINA COMMEDIA [198]

Un soir, dans le chemin je vis passer un homme
Vêtu d'un grand manteau comme un consul de Rome,
Et qui me semblait noir sur la clarté des cieux.
Ce passant s'arrêta, fixant sur moi ses yeux
Brillants, et si profonds qu'ils en étaient sauvages,
Et me dit : — J'ai d'abord été, dans les vieux âges,
Une haute montagne emplissant l'horizon;
Puis, âme encore aveugle et brisant ma prison,
Je montai d'un degré dans l'échelle des êtres,
Je fus un chêne [199], et j'eus des autels et des prêtres,
Et je jetai des bruits étranges dans les airs;
Puis je fus un lion rêvant dans les déserts,
Parlant à la nuit sombre avec sa voix grondante;
Maintenant, je suis homme, et je m'appelle Dante.

Juillet 1843.
m. 22 juillet 1853.

II

MELANCHOLIA [200]

Écoutez. Une femme au profil décharné [201],
Maigre, blême, portant un enfant étonné,
Est là qui se lamente au milieu de la rue.
La foule, pour l'entendre, auprès d'elle se rue.
Elle accuse quelqu'un, une autre femme, ou bien
Son mari. Ses enfants ont faim. Elle n'a rien.
Pas d'argent. Pas de pain. A peine un lit de paille.
L'homme est au cabaret pendant qu'elle travaille.
Elle pleure et s'en va. Quand ce spectre a passé,
O penseurs, au milieu de ce groupe amassé
Qui vient de voir le fond d'un cœur qui se déchire,
Qu'entendez-vous toujours ? Un long éclat de rire [202].

Cette fille au doux front a cru peut-être, un jour,
Avoir droit au bonheur, à la joie, à l'amour.
Mais elle est seule, elle est sans parents, pauvre fille !
Seule ! — N'importe ! elle a du courage, une aiguille,
Elle travaille, et peut gagner dans son réduit,
En travaillant le jour, en travaillant la nuit,
Un peu de pain, un gîte, une jupe de toile.
Le soir, elle regarde en rêvant quelque étoile,
Et chante au bord du toit tant que dure l'été [203].
Mais l'hiver vient. Il fait bien froid, en vérité,
Dans ce logis mal clos tout en haut de la rampe;
Les jours sont courts, il faut allumer une lampe;
L'huile est chère, le bois est cher, le pain est cher.
O jeunesse ! printemps ! aube ! en proie à l'hiver !
La faim passe bientôt la griffe sous la porte,
Décroche un vieux manteau, saisit la montre, emporte
Les meubles, prend enfin quelque humble bague d'or;
Tout est vendu ! L'enfant travaille et lutte encor;
Elle est honnête; mais elle a, quand elle veille,
La misère, démon, qui lui parle à l'oreille.
L'ouvrage manque, hélas ! cela se voit souvent.

Que devenir ? Un jour, ô jour sombre ! elle vend
La pauvre croix d'honneur de son vieux père [204], et pleure.
Elle tousse, elle a froid. Il faut donc qu'elle meure !
A dix-sept ans ! grand Dieu ! mais que faire ?... — Voilà
Ce qui fait qu'un matin la jeune fille alla
Droit au gouffre, et qu'enfin à présent ce qui monte
A son front, ce n'est plus la pudeur, c'est la honte.
Hélas ! et maintenant, deuils et pleurs éternels !
C'est fini. Les enfants, ces innocents cruels,
La suivent dans la rue avec des cris de joie.
Malheureuse ! elle traîne une robe de soie,
Elle chante, elle rit... ah ! pauvre âme aux abois !
Et le peuple sévère, avec sa grande voix,
Souffle qui courbe un homme et qui brise une femme [205],
Lui dit quand elle vient : C'est toi ? Va-t'en infâme !

Un homme s'est fait riche en vendant à faux poids.
La loi le fait juré. L'hiver, dans les temps froids,
Un pauvre a pris un pain pour nourrir sa famille.
Regardez cette salle où le peuple fourmille;
Ce riche y vient juger ce pauvre. Écoutez bien.
C'est juste, puisque l'un a tout et l'autre rien.
Ce juge, — ce marchand, — fâché de perdre une heure,
Jette un regard distrait sur cet homme qui pleure,
L'envoie au bagne, et part pour sa maison des champs [206].
Tous s'en vont en disant : — C'est bien ! — bons et méchants;
Et rien ne reste là qu'un Christ pensif et pâle,
Levant les bras au ciel dans le fond de la salle.

Un homme de génie apparaît. Il est doux [207],
Il est fort, il est grand. Il est utile à tous;
Comme l'aube au-dessus de l'océan qui roule,
Il dore d'un rayon tous les fronts de la foule;
Il luit; le jour qu'il jette est un jour éclatant;
Il apporte une idée au siècle qui l'attend;
Il fait son œuvre; il veut des choses nécessaires,
Agrandir les esprits, amoindrir les misères,
Heureux, dans ses travaux dont les cieux sont témoins,
Si l'on pense un peu plus, si l'on souffre un peu moins !
Il vient ! — Certe on le va couronner ! — On le hue !
Scribes, savants, rhéteurs, les salons, la cohue,
Ceux qui n'ignorent rien, ceux qui doutent de tout,

Ceux qui flattent le roi, ceux qui flattent l'égout,
Tous hurlent à la fois et font un bruit sinistre.
Si c'est un orateur ou si c'est un ministre,
On le siffle. Si c'est un poète, il entend
Ce chœur : — Absurde ! faux ! monstrueux ! révoltant !
Lui, cependant, tandis qu'on bave sur sa palme,
Debout, les bras croisés, le front levé, l'œil calme,
Il contemple, serein, l'idéal et le beau;
Il rêve; et par moments il secoue un flambeau
Qui, sous ses pieds, dans l'ombre, éblouissant la haine,
Éclaire tout à coup le fond de l'âme humaine.
Ou, ministre, il prodigue et ses nuits et ses jours.
Orateur, il entasse efforts, travaux, discours;
Il marche, il lutte ! Hélas ! l'injure ardente et triste,
A chaque pas qu'il fait, se transforme et persiste.
Nul abri. Ce serait un ennemi public,
Un monstre fabuleux, dragon ou basilic,
Qu'il serait moins traqué de toutes les manières,
Moins entouré de gens armés de grosses pierres,
Moins haï ! — Pour eux tous, et pour ceux qui viendront,
Il va semant la gloire, il recueille l'affront.
Le progrès est son but, le bien est sa boussole;
Pilote, sur l'avant du navire il s'isole;
Tout marin, pour dompter les vents et les courants,
Met tour à tour le cap sur des points différents,
Et, pour mieux arriver, dévie en apparence;
Il fait de même; aussi blâme et cris; l'ignorance
Sait tout, dénonce tout; il allait vers le nord,
Il avait tort; il va vers le sud, il a tort;
Si le temps devient noir, que de rage et de joie !
Cependant, sous le faix sa tête à la fin ploie,
L'âge vient, il couvait un mal profond et lent,
Il meurt. L'envie alors, ce démon vigilant,
Accourt, le reconnaît, lui ferme la paupière,
Prend soin de le clouer de ses mains dans la bière,
Se penche, écoute, épie en cette sombre nuit
S'il est vraiment bien mort, s'il ne fait pas de bruit,
S'il ne peut plus savoir de quel nom on le nomme,
Et, s'essuyant les yeux, dit : C'était un grand homme !

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit [208] ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?

Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement,
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux, qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre.
Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
Aussi, quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !
Ils semblent dire à Dieu : Petits comme nous sommes,
Notre père, voyez ce que nous font les hommes !
O servitude infâme imposée à l'enfant !
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu, qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait — c'est là son fruit le plus certain ! —
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !
Progrès dont on demande : Où va-t-il ? que veut-il ?
Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l'homme !
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
O Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, saint, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

Le pesant chariot porte une énorme pierre;
Le limonier suant du mors à la croupière,
Tire, et le roulier fouette, et le pavé glissant
Monte, et le cheval triste a le poitrail en sang.
Il tire, traîne, geint, tire encore et s'arrête.
Le fouet noir tourbillonne au-dessus de sa tête;
C'est lundi; l'homme hier buvait aux Porcherons [209]
Un vin plein de fureur, de cris et de jurons;
Oh ! quelle est donc la loi formidable qui livre

L'être à l'être, et la bête effarée à l'homme ivre ?
L'animal éperdu ne peut plus faire un pas;
Il sent l'ombre sur lui peser; il ne sait pas,
Sous le bloc qui l'écrase et le fouet qui l'assomme,
Ce que lui veut la pierre et ce que lui veut l'homme;
Et le roulier n'est plus qu'un orage de coups
Tombant sur ce forçat qui traîne des licous,
Qui souffre, et ne connaît ni repos ni dimanche.
Si la corde se casse, il frappe avec le manche,
Et, si le fouet se casse, il frappe avec le pied;
Et le cheval, tremblant, hagard, estropié,
Baisse son cou lugubre et sa tête égarée;
On entend, sous les coups de la botte ferrée,
Sonner le ventre nu du pauvre être muet;
Il râle; tout à l'heure encore il remuait,
Mais il ne bouge plus et sa force est finie.
Et les coups furieux pleuvent; son agonie
Tente un dernier effort; son pied fait un écart,
Il tombe, et le voilà brisé sous le brancard;
Et, dans l'ombre, pendant que son bourreau redouble,
Il regarde Quelqu'un de sa prunelle trouble;
Et l'on voit lentement s'éteindre, humble et terni,
Son œil plein des stupeurs sombres de l'infini,
Où luit vaguement l'âme effrayante des choses [210].
Hélas !

Cet avocat plaide toutes les causes;
Il rit des généreux qui désirent savoir
Si blanc n'a pas raison avant de dire noir;
Calme, en sa conscience il met ce qu'il rencontre,
Ou le sac d'argent Pour, ou le sac d'argent Contre.
Le sac pèse pour lui ce que la cause vaut.
Embusqué, plume au poing, dans un journal dévot,
Comme un bandit tuerait, cet écrivain diffame.
La foule hait cet homme et proscrit cette femme;
Ils sont maudits. Quel est leur crime ? ils ont aimé.
L'opinion rampante accable l'opprimé,
Et, chatte aux pieds des forts, pour le faible est tigresse.
De l'inventeur mourant le parasite engraisse.
Le monde parle, assure, affirme, jure, ment,
Triche, et rit d'escroquer la dupe dévouement.
Le puissant resplendit et du destin se joue;

Derrière lui, tandis qu'il marche et fait la roue,
Sa fiente épanouie engendre son flatteur.
Les nains sont dédaigneux de toute leur hauteur.
O hideux coins de rue où le chiffonnier morne
Va tenant à la main sa lanterne de corne
Vos tas d'ordures sont moins noirs que les vivants !
Qui, des vents ou des cœurs, est le plus sûr ? Les vents.
Cet homme ne croit rien et fait semblant de croire;
Il a l'œil clair, le front gracieux, l'âme noire;
Il se courbe; il sera votre maître demain.

Tu casses des cailloux, vieillard, sur le chemin;
Ton feutre humble et troué s'ouvre à l'air qui le mouille;
Sous la pluie et le temps ton crâne nu se rouille;
Le chaud est ton tyran, le froid est ton bourreau;
Ton vieux corps grelottant tremble sous ton sarrau;
Ta cahute, au niveau du fossé de la route,
Offre son toit de mousse à la chèvre qui broute;
Tu gagnes dans ton jour juste assez de pain noir
Pour manger le matin et pour jeûner le soir;
Et, fantôme suspect devant qui l'on recule,
Regardé de travers quand vient le crépuscule,
Pauvre au point d'alarmer les allants et venants,
Frère sombre et pensif des arbres frissonnants,
Tu laisses choir tes ans ainsi qu'eux leur feuillage.
Autrefois, homme alors dans la force de l'âge,
Quand tu vis que l'Europe implacable venait,
Et menaçait Paris et notre aube qui naît,
Et, mer d'hommes, roulait vers la France effarée,
Et le russe et le hun sur la terre sacrée
Se ruer, et le nord revomir Attila,
Tu te levas, tu pris ta fourche; en ces temps-là,
Tu fus, devant les rois qui tenaient la campagne,
Un des grands paysans de la grande Champagne.
C'est bien. Mais, vois, là-bas, le long du vert sillon,
Une calèche arrive, et, comme un tourbillon,
Dans la poudre du soir qu'à ton front tu secoues,
Mêle l'éclair du fouet au tonnerre des roues.
Un homme y dort. Vieillard, chapeau bas ! Ce passant
Fit sa fortune à l'heure où tu versais ton sang;
Il jouait à la baisse, et montait à mesure
Que notre chute était plus profonde et plus sûre;

Il fallait un vautour à nos morts; il le fut;
Il fit, travailleur âpre et toujours à l'affût,
Suer à nos malheurs des châteaux et des rentes;
Moscou remplit ses prés de meules odorantes;
Pour lui, Leipsick payait des chiens et des valets,
Et la Bérésina charriait un palais;
Pour lui, pour que cet homme ait des fleurs, des charmilles,
Des parcs dans Paris même ouvrant leurs larges grilles,
Des jardins où l'on voit le cygne errer dans l'eau,
Un million joyeux sortit de Waterloo;
Si bien que du désastre il a fait sa victoire,
Et que, pour la manger, et la tordre, et la boire,
Ce Shaylock, avec le sabre de Blucher,
A coupé sur la France une livre de chair.
Or, de vous deux, c'est toi qu'on hait, lui qu'on vénère.
Vieillard, tu n'es qu'un gueux, et ce millionnaire,
C'est l'honnête homme. Allons, debout, et chapeau bas [211] !

Les carrefours sont pleins de chocs et de combats.
Les multitudes vont et viennent dans les rues.
Foules ! sillons creusés par ces mornes charrues,
Nuit, douleur, deuil ! champ triste où souvent a germé
Un épi qui fait peur à ceux qui l'ont semé !
Vie et mort ! onde où l'hydre à l'infini s'enlace !
Peuple océan jetant l'écume populace !
Là sont tous les chaos et toutes les grandeurs;
Là, fauve, avec ses maux, ses horreurs, ses laideurs,
Ses larves, désespoirs, haines, désirs, souffrances,
Qu'on distingue à travers de vagues transparences,
Ses rudes appétits, redoutables aimants,
Ses prostitutions, ses avilissements,
Et la fatalité de ses mœurs imperdables,
La misère épaissit ses couches formidables.
Les malheureux sont là, dans le malheur reclus.
L'indigence, flux noir, l'ignorance, reflux,
Montent, marée affreuse, et, parmi les décombres,
Roulent l'obscur filet des pénalités sombres.
Le besoin fuit le mal qui le tente et le suit,
Et l'homme cherche l'homme à tâtons; il fait nuit;
Les petits enfants nus tendent leurs mains funèbres;
Le crime, antre béant, s'ouvre dans ces ténèbres;
Le vent secoue et pousse, en ses froids tourbillons,

Les âmes en lambeaux dans les corps en haillons;
Pas de cœur où ne croisse une horrible chimère.
Qui grince des dents ? L'homme. Et qui pleure ? La mère.
Qui sanglote ? La vierge aux yeux hagards et doux.
Qui dit : j'ai froid ? L'aïeule. Et qui dit : j'ai faim ? Tous.
Et le fond est horreur, et la surface est joie.
Au-dessus de la faim, le festin qui flamboie,
Et, sur le pâle amas des cris et des douleurs,
Les chansons et le rire et les chapeaux de fleurs !
Ceux-là sont les heureux [212]. Ils n'ont qu'une pensée :
A quel néant jeter la journée insensée ?
Chiens, voitures, chevaux ! cendre au reflet vermeil !
Poussière dont les grains semblent d'or au soleil !
Leur vie est aux plaisirs sans fin, sans but, sans trêve,
Et se passe à tâcher d'oublier dans un rêve
L'enfer au-dessous d'eux et le ciel au-dessus.
Quand on voile Lazare [213], on efface Jésus.
Ils ne regardent pas dans les ombres moroses.
Ils n'admettent que l'air tout parfumé de roses,
La volupté, l'orgueil, l'ivresse, et le laquais,
Ce spectre galonné du pauvre, à leurs banquets.
Les fleurs couvrent les seins et débordent des vases.
Le bal, tout frissonnant de souffles et d'extases,
Rayonne, étourdissant ce qui s'évanouit;
Éden étrange fait de lumière et de nuit.
Les lustres au plafond laissent pendre leurs flammes,
Et semblent la racine ardente et pleine d'âmes
De quelque arbre céleste épanoui plus haut.
Noir paradis dansant sur l'immense cachot !
Ils savourent, ravis, l'éblouissement sombre
Des beautés, des splendeurs, des quadrilles sans nombre,
Des couples, des amours, des yeux bleus, des yeux noirs.
Les valses [214], visions, passent dans les miroirs.
Parfois, comme aux forêts la fuite des cavales,
Les galops effrénés courent; par intervalles,
Le bal reprend haleine; on s'interrompt, on fuit,
On erre deux à deux sous les arbres sans bruit;
Puis, folle, et rappelant les ombres éloignées,
La musique, jetant les notes à poignées,
Revient, et les regards s'allument, et l'archet,
Bondissant, ressaisit la foule qui marchait.
O délire ! et d'encens et de bruit enivrées,

L'heure emporte en riant les rapides soirées [215],
Et les nuits et les jours, feuilles mortes des cieux.
D'autres, toute la nuit, roulent les dés joyeux;
Ou bien, âpre, et mêlant les cartes qu'ils caressent,
Où des spectres riants ou sanglants apparaissent,
Leur soif de l'or, penchée autour d'un tapis vert,
Jusqu'à ce qu'au volet le jour bâille entr'ouvert,
Poursuit le pharaon, le lansquenet ou l'hombre;
Et, pendant qu'on gémit et qu'on frémit dans l'ombre,
Pendant que les greniers grelottent sous les toits,
Que les fleuves, passants pleins de lugubres voix,
Heurtent aux grands quais blancs les glaçons qu'ils charrient
Tous ces hommes contents de vivre boivent, rient,
Chantent; et, par moments, on voit au-dessus d'eux
Deux poteaux soutenant un triangle hideux
Qui sortent lentement du noir pavé des villes... —

O forêts ! bois profonds ! solitudes ! asiles [216] !

Paris, juillet 1838.
m. 9 juillet.

III

SATURNE

I

Il est des jours de brume et de lumière vague,
Où l'homme que la vie à chaque instant confond,
Étudiant la plante, ou l'étoile, ou la vague,
S'accoude au bord croulant du problème sans fond [217];

Où le songeur, pareil aux antiques augures,
Cherchant Dieu que jadis plus d'un voyant surprit,
Médite en regardant fixement les figures
Qu'on a dans l'ombre de l'esprit;

Où comme en s'éveillant on voit, en reflets sombres,
Des spectres du dehors errer sur le plafond,
Il sonde le destin, et contemple les ombres
Que nos rêves jetés parmi les choses font;

Des heures où, pourvu qu'on ait à sa fenêtre
Une montagne, un bois, l'océan qui dit tout,
Le jour prêt à mourir ou l'aube prête à naître,
En soi-même on voit tout à coup

Sur l'amour, sur les biens qui tous nous abandonnent,
Sur l'homme, masque vide et fantôme rieur,
Éclore des clartés effrayantes, qui donnent
Des éblouissements à l'œil intérieur;

De sorte qu'une fois que ces visions glissent
Devant notre paupière en ce vallon d'exil,
Elles n'en sortent plus et pour jamais emplissent
L'arcade sombre du sourcil.

II

Donc, puisque j'ai parlé de ces heures de doute
Où l'un trouve le calme et l'autre le remords,
Je ne cacherai pas au peuple qui m'écoute
Que je songe souvent à ce que font les morts;

Et que j'en suis venu — tant la nuit étoilée
A fatigué de fois mes regards et mes vœux,
Et tant une pensée inquiète est mêlée
Aux racines de mes cheveux ! —

A croire qu'à la mort, continuant sa route,
L'âme, se souvenant de son humanité,
Envolée à jamais sous la céleste voûte,
A franchir l'infini passait l'éternité;

Et que les morts voyaient l'extase et la prière,
Nos deux rayons, pour eux grandir bien plus encor,
Et qu'ils étaient pareils à la mouche ouvrière
Au vol rayonnant, aux pieds d'or,

Qui, visitant les fleurs pleines de chastes gouttes,
Semble une âme visible en ce monde réel,
Et, leur disant tout bas quelque mystère à toutes,
Leur laisse le parfum en leur prenant le miel;

Et qu'ainsi, faits vivants par le sépulcre même,
Nous irions tous un jour, dans l'espace vermeil,
Lire l'œuvre infinie et l'éternel poème,
Vers à vers, soleil à soleil [218],

Admirer tout système en ses formes fécondes,
Toute création dans sa variété,
Et, comparant à Dieu chaque face des mondes,
Avec l'âme de tout confronter leur beauté;

Et que chacun ferait ce voyage des âmes,
Pourvu qu'il ait souffert, pourvu qu'il ait pleuré. —
Tous ! hormis les méchants, dont les esprits infâmes
Sont comme un livre déchiré.

Ceux-là, Saturne, un globe horrible et salutaire [219],
Les prendra pour le temps où Dieu voudra punir,
Châtiés à la fois par le ciel et la terre,
Par l'aspiration et par le souvenir !

III

Saturne ! sphère énorme ! astre aux aspects funèbres !
Bagne du ciel ! prison dont le soupirail luit !
Monde en proie à la brume, aux souffles, aux ténèbres !
Enfer fait d'hiver et de nuit !

Son atmosphère flotte en zones tortueuses.
Deux anneaux flamboyants, tournant avec fureur,
Font, dans son ciel d'airain, deux arches monstrueuses
D'où tombe une éternelle et profonde terreur.

Ainsi qu'une araignée au centre de sa toile,
Il tient sept lunes d'or qu'il lie à ses essieux [220];
Pour lui, notre soleil, qui n'est plus qu'une étoile,
Se perd, sinistre, au fond des cieux.

Les autres univers, l'entrevoyant dans l'ombre,
Se sont épouvantés de ce globe hideux.
Tremblants, ils l'ont peuplé de chimères sans nombre,
En le voyant errer formidable autour d'eux.

IV

Oh ! ce serait vraiment un mystère sublime
Que ce ciel si profond, si lumineux, si beau,
Qui flamboie à nos yeux ouvert comme un abîme,
Fût l'intérieur d'un tombeau !

Que tout se révélât à nos paupières closes !
Que, morts, ces grands destins nous fussent réservés !...
Qu'en est-il de ce rêve et de bien d'autres choses ?
Il est certain, Seigneur, que seul vous le savez.

V

Il est certain aussi que, jadis sur la terre,
Le patriarche, ému d'un redoutable effroi,
Et les saints qui peuplaient la Thébaïde austère
Ont fait des songes comme moi;

Que, dans sa solitude auguste, le prophète
Voyait, pour son regard plein d'étranges rayons,
Par la même fêlure aux réalités faite,
S'ouvrir le monde obscur des pâles visions;

Et qu'à l'heure où le jour devant la nuit recule,
Ces sages que jamais l'homme, hélas ! ne comprit,
Mêlaient, silencieux, au morne crépuscule
Le trouble de leur sombre esprit;

Tandis que l'eau sortait des sources cristallines,
Et que les grands lions, de moments en moments,
Vaguement apparus au sommet des collines,
Poussaient dans le désert de longs rugissements.

Avril 1839.
m. 30 avril 1839.

IV

ÉCRIT AU BAS D'UN CRUCIFIX [221]

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Mars 1842.

m. nuit du 4 au 5 mars 1847.

V

QUIA PULVIS ES [222]

Ceux-ci partent, ceux-là demeurent,
Sous le sombre aquilon, dont les mille voix pleurent,
Poussière et genre humain, tout s'envole à la fois.
Hélas ! le même vent souffle, en l'ombre où nous sommes,
Sur toutes les têtes des hommes,
Sur toutes les feuilles des bois.

Ceux qui restent à ceux qui passent
Disent : — Infortunés ! déjà vos fronts s'effacent.
Quoi ! vous n'entendez plus la parole et le bruit !
Quoi ! vous ne verrez plus ni le ciel ni les arbres !
Vous allez dormir sous les marbres !
Vous allez tomber dans la nuit ! —

Ceux qui passent à ceux qui restent
Disent : — Vous n'avez rien à vous ! vos pleurs l'attestent.
Pour vous, gloire et bonheur sont des mots décevants.
Dieu donne aux morts les biens réels, les vrais royaumes.
Vivants ! vous êtes des fantômes.
C'est nous qui sommes les vivants ! —

Février 1843.

m. 3 février 1843.

VI

LA SOURCE [223]

Un lion habitait près d'une source; un aigle
Y venait boire aussi.
Or, deux héros, un jour, deux rois — souvent Dieu règle
La destinée ainsi —

Vinrent à cette source où des palmiers attirent
Le passant hasardeux,
Et, s'étant reconnus, ces hommes se battirent
Et tombèrent tous deux.

L'aigle, comme ils mouraient, vint planer sur leurs têtes,
Et leur dit rayonnant :
— Vous trouviez l'univers trop petit, et vous n'êtes
Qu'une ombre maintenant,

O princes ! et vos os, hier pleins de jeunesse,
Ne seront plus demain
Que des cailloux mêlés, sans qu'on les reconnaisse,
Aux pierres du chemin !

Insensés ! à quoi bon cette guerre âpre et rude,
Ce duel, ce talion ?...
Je vis en paix, moi l'aigle, en cette solitude,
Avec lui, le lion.

Nous venons tous deux boire à la même fontaine,
Rois dans les mêmes lieux;
Je lui laisse le bois, la montagne et la plaine,
Et je garde les cieux.

Octobre 1846.
m. 4 octobre 1846.

VII

LA STATUE

QUAND l'empire romain tomba désespéré,
— Car, ô Rome, l'abîme où Carthage a sombré
Attendait que tu la suivisses ! —
Quand, n'ayant rien en lui de grand qu'il n'eût brisé,
Ce monde agonisa, triste, ayant épuisé
Tous les césars et tous les vices;

Quand il expira, vide et riche comme Tyr;
Tas d'esclaves ayant pour gloire de sentir
Le pied du maître sur leurs nuques;
Ivre de vin, de sang et d'or; continuant
Caton par Tigellin [224], l'astre par le néant,
Et les géants par les eunuques;

Ce fut un noir spectacle et dont on s'enfuyait.
Le pâle cénobite y songeait, inquiet,
Dans les antres visionnaires [225];
Et, pendant trois cents ans, dans l'ombre on entendit
Sur ce monde damné, sur ce festin maudit,
Un écroulement de tonnerres.

Et Luxure, Paresse, Envie, Orgie, Orgueil,
Avarice, et Colère, au-dessus de ce deuil,
Planèrent avec des huées;
Et, comme des éclairs sous le plafond des soirs,
Les glaives monstrueux des sept archanges noirs
Flamboyèrent dans les nuées.

Juvénal [226], qui peignit ce gouffre universel,
Est statue aujourd'hui; la statue est de sel,
Seule sous le nocturne dôme;
Pas un arbre à ses pieds; pas d'herbe et de rameaux,
Et dans son œil sinistre on lit ces sombres mots :
Pour avoir regardé Sodome.

Février 1843.
m. 7 février 1855.

VIII

Je lisais. Que lisais-je ? Oh ! le vieux livre austère,
Le poème éternel ! — La Bible ? Non, la terre [227].
Platon, tous les matins, quand revit le ciel bleu,
Lisait les vers d'Homère, et moi, les fleurs de Dieu.
J'épelle les buissons, les brins d'herbe, les sources;
Et je n'ai pas besoin d'emporter dans mes courses
Mon livre sous mon bras, car je l'ai sous mes pieds.
Je m'en vais devant moi dans les lieux non frayés,
Et j'étudie à fond le texte, et je me penche,
Cherchant à déchiffrer la corolle et la branche.
Donc, courbé, — c'est ainsi qu'en marchant je traduis
La lumière en idée, en syllabes les bruits, —
J'étais en train de lire un champ, page fleurie,
Je fus interrompu dans cette rêverie.
Un doux martinet noir avec un ventre blanc
Me parlait; il disait : — O pauvre homme, tremblant
Entre le doute morne et la foi qui délivre,
Je t'approuve, il est bon de lire dans ce livre.
Lis toujours, lis sans cesse, ô penseur agité,
Et que les champs profonds t'emplissent de clarté !
Il est sain de toujours feuilleter la nature,
Car c'est la grande lettre et la grande écriture;
Car la terre, cantique où nous nous abîmons,
A pour versets les bois et pour strophes les monts.
Lis. Il n'est rien dans tout ce que peut sonder l'homme
Qui, bien questionné par l'âme, ne se nomme.
Médite. Tout est plein de jour, même la nuit;
Et tout ce qui travaille, éclaire, aime ou détruit,
A des rayons : la roue au dur moyeu, l'étoile,
La fleur, et l'araignée au centre de sa toile.
Rends-toi compte de Dieu. Comprendre, c'est aimer.
Les plaines où le ciel aide l'herbe à germer,
L'eau, les prés, sont autant de phrases où le sage
Voit serpenter des sens qu'il saisit au passage.
Marche au vrai. Le réel, c'est le juste, vois-tu;
Et voir la vérité, c'est trouver la vertu.
Bien lire l'univers, c'est bien lire la vie.

Le monde est l'œuvre où rien ne ment et ne dévie,
Et dont les mots sacrés répandent de l'encens.
L'homme injuste est celui qui fait des contre-sens.
Oui, la création tout entière, les choses,
Les êtres, les rapports, les éléments, les causes,
Rameaux dont le ciel clair perce le réseau noir,
L'arabesque des bois sur les cuivres du soir,
La bête, le rocher, l'épi d'or, l'aile peinte,
Tout cet ensemble obscur, végétation sainte,
Compose en se croisant ce chiffre énorme : DIEU.
L'éternel est écrit dans ce qui dure peu;
Toute l'immensité, sombre, bleue, étoilée,
Traverse l'humble fleur, du penseur contemplée;
On voit les champs, mais c'est de Dieu qu'on s'éblouit.
Le lys que tu comprends en toi s'épanouit.
Les roses que tu lis s'ajoutent à ton âme.
Les fleurs chastes, d'où sort une invisible flamme
Sont les conseils que Dieu sème sur le chemin;
C'est l'âme qui les doit cueillir et non la main.
Ainsi tu fais; aussi l'aube est sur ton front sombre,
Aussi tu deviens bon, juste et sage; et dans l'ombre
Tu reprends la candeur sublime du berceau. —
Je répondis : — Hélas ! tu te trompes, oiseau;
Ma chair, faite de cendre, à chaque instant succombe;
Mon âme ne sera blanche que dans la tombe;
Car l'homme, quoi qu'il fasse, est aveugle ou méchant.
Et je continuai la lecture du champ

Juillet 1843.
m. 24 janvier 1855.

IX [228]

JEUNE fille, la grâce emplit tes dix-sept ans.
Ton regard dit : matin, et ton front dit : printemps.
Il semble que ta main porte un lys invisible.
Don Juan te voit passer et murmure : Impossible !
Sois belle. Sois bénie, enfant, dans ta beauté.
La nature s'égaie à toute ta clarté.
Tu fais une lueur sous les arbres; la guêpe

Touche ta joue en fleur de son aile de crêpe;
La mouche à tes yeux vole ainsi qu'à des flambeaux.
Ton souffle est un encens qui monte au ciel. Lesbos
Et les marins d'Hydra, s'ils te voyaient sans voiles,
Te prendraient pour l'Aurore aux cheveux pleins d'étoiles.
Les êtres de l'azur froncent leur pur sourcil
Quand l'homme, spectre obscur du mal et de l'exil,
Ose approcher ton âme, aux rayons fiancée.
Sois belle. Tu te sens par l'ombre caressée,
Un ange vient baiser ton pied quand il est nu,
Et c'est ce qui te fait ton sourire ingénu.

Février 1843.
m. 14 janvier 1855.

X

AMOUR [229]

AMOUR ! loi, dit Jésus. Mystère, dit Platon.
Sait-on quel fil nous lie au firmament ? Sait-on
Ce que les mains de Dieu dans l'immensité sèment ?
Est-on maître d'aimer ? Pourquoi deux êtres s'aiment,
Demande à l'eau qui court, demande à l'air qui fuit,
Au moucheron qui vole à la flamme la nuit,
Au rayon d'or qui veut baiser la grappe mûre !
Demande à ce qui chante, appelle, attend, murmure !
Demande aux nids profonds qu'avril met en émoi !
Le cœur éperdu crie : Est-ce que je sais, moi ?
Cette femme a passé; je suis fou. C'est l'histoire.
Ses cheveux étaient blonds, sa prunelle était noire;
En plein midi, joyeuse, une fleur au corset,
Illumination du jour, elle passait;
Elle allait, la charmante, et riait, la superbe;
Ses petits pieds semblaient chuchoter avec l'herbe;
Un oiseau bleu volait dans l'air, et me parla;
Et comment voulez-vous que j'échappe à cela ?
Est-ce que je sais, moi ? C'était au temps des roses;
Les arbres se disaient tout bas de douces choses;

Les ruisseaux l'ont voulu, les fleurs l'ont comploté.
J'aime ! O Bodin, Vouglans, Delancre [230] ! prévôté,
Bailliage, châtelet, grand'chambre, saint-office,
Demandez le secret de ce doux maléfice
Aux vents, au frais printemps chassant l'hiver hagard,
Au philtre qu'un regard boit dans l'autre regard,
Au sourire qui rêve, à la voix qui caresse,
A ce magicien, à cette charmeresse !
Demandez aux sentiers traîtres qui, dans les bois,
Vous font recommencer les mêmes pas cent fois,
A la branche de mai, cette Armide qui guette
Et fait tourner sur nous en cercle sa baguette !
Demandez à la vie, à la nature, aux cieux,
Au vague enchantement des champs mystérieux !
Exorcisez le pré tentateur, l'antre, l'orme !
Faites, Cujas au poing, un bon procès en forme
Aux sources dont le cœur écoute les sanglots,
Au soupir éternel des forêts et des flots.
Dressez procès-verbal contre les pâquerettes
Qui laissent les bourdons froisser leurs collerettes.
Instrumentez [231]. Tonnez. Prouvez que deux amants
Livraient leur âme aux fleurs, aux bois, aux lacs dormants,
Et qu'ils ont fait un pacte avec la lune sombre,
Avec l'illusion, l'espérance aux yeux d'ombre,
Et l'extase chantant des hymnes inconnus,
Et qu'ils allaient tous deux, dès que brillait Vénus,
Sur l'herbe que la brise agite par bouffées,
Danser au bleu sabbat de ces nocturnes fées,
Éperdus, possédés d'un adorable ennui,
Elle n'étant plus elle et lui n'étant plus lui !
Quoi ! nous sommes encore au temps où la Tournelle [232],
Déclarant la magie impie et criminelle,
Lui dressait un bûcher par arrêt de la cour,
Et le dernier sorcier qu'on brûle, c'est l'Amour !

Juillet 1843.
m. 5 mars 1855.

XI [233]

?

Une terre au flanc maigre, âpre, avare, inclément,
Où les vivants pensifs travaillent tristement,
Et qui donne à regret à cette race humaine
Un peu de pain pour tant de labeur et de peine;
Des hommes durs, éclos sur ces sillons ingrats;
Des cités d'où s'en vont, en se tordant les bras,
La charité, la paix, la foi, sœurs vénérables;
L'orgueil chez les puissants et chez les misérables;
La haine au cœur de tous; la mort, spectre sans yeux,
Frappant sur les meilleurs des coups mystérieux.
Sur tous les hauts sommets, des brumes répandues;
Deux vierges, la justice et la pudeur, vendues;
Toutes les passions engendrant tous les maux;
Des forêts abritant des loups sous leurs rameaux;
Là le désert torride, ici les froids polaires;
Des océans, émus de subites colères,
Pleins de mâts frissonnants qui sombrent dans la nuit;
Des continents couverts de fumée et de bruit,
Où, deux torches aux mains, rugit la guerre infâme,
Où toujours quelque part fume une ville en flamme,
Où se heurtent sanglants les peuples furieux... —

Et que tout cela fasse un astre dans les cieux [234] !

Octobre 1840
m. 20 octobre 1846.

XII

EXPLICATION

La terre est au soleil ce que l'homme est à l'ange.
L'un est fait de splendeur; l'autre est pétri de fange.
Toute étoile est soleil; tout astre est paradis.
Autour des globes purs sont les mondes maudits;
Et dans l'ombre, où l'esprit voit mieux que la lunette,
Le soleil paradis traîne l'enfer planète.
L'ange habitant de l'astre est faillible; et, séduit,
Il peut devenir l'homme habitant de la nuit.
Voilà ce que le vent m'a dit sur la montagne.

Tout globe obscur gémit; toute terre est un bagne
Où la vie en pleurant, jusqu'au jour du réveil,
Vient écrouer l'esprit qui tombe du soleil.
Plus le globe est lointain, plus le bagne est terrible.
La mort est là, vannant les âmes dans un crible,
Qui juge, et, de la vie invisible témoin,
Rapporte l'ange à l'astre ou le jette plus loin.

O globes sans rayons et presque sans aurores !
Énorme Jupiter fouetté de météores,
Mars qui semble de loin la bouche d'un volcan,
O nocturne Uranus, ô Saturne au carcan !
Châtiments inconnus ! rédemptions ! mystères !
Deuils ! ô lunes encor plus mortes que les terres !
Ils souffrent; ils sont noirs; et qui sait ce qu'ils font ?
L'ombre entend par moments leur cri rauque et profond,
Comme on entend, le soir, la plainte des cigales.
Mondes spectres, tirant des chaînes inégales,
Ils vont, blêmes, pareils au rêve qui s'enfuit.
Rougis confusément d'un reflet dans la nuit,
Implorant un messie, espérant des apôtres,
Seuls, séparés, les uns en arrière des autres,
Tristes, échevelés par des souffles hagards,
Jetant à la clarté de farouches regards,

Ceux-ci, vagues, roulant dans les profondeurs mornes,
Ceux-là presque engloutis dans l'infini sans bornes,
Ténébreux, frissonnants, froids, glacés, pluvieux,
Autour du paradis ils tournent envieux;
Et, du soleil, parmi les brumes et les ombres,
On voit passer au loin toutes ces faces sombres [235].

Novembre 1840.
m. 5 octobre 1854.

XIII

LA CHOUETTE [236]

Une chouette était sur la porte clouée,
Larve de l'ombre au toit des hommes échouée.
La nature, qui mêle une âme aux rameaux verts,
Qui remplit tout, et vit à des degrés divers
Dans la bête sauvage et la bête de somme,
Toujours en dialogue avec l'esprit de l'homme,
Lui donne à déchiffrer les animaux, qui sont
Ses signes, alphabet formidable et profond;
Et, sombre, ayant pour mots l'oiseau, le ver, l'insecte,
Parle deux langues; l'une admirable et correcte,
L'autre, obscur bégaîment. L'éléphant aux pieds lourds,
Le lion, ce grand front de l'antre, l'aigle, l'ours,
Le taureau, le cheval, le tigre au bond superbe,
Sont le langage altier et splendide, le verbe;
Et la chauve-souris, le crapaud, le putois,
Le crabe, le hibou, le porc, sont le patois.

Or, j'étais là, pensif, bienveillant, presque tendre,
Épelant ce squelette, et tâchant de comprendre
Ce qu'entre les trois clous où son spectre pendait,
Aux vivants, aux souffrants, au bœuf triste, au baudet,
Disait, hélas, la pauvre et sinistre chouette,
Du côté noir de l'être informe silhouette.

*

Elle disait :

— Sur son front sombre
Comme la brume se répand !
Il remplit tout le fond de l'ombre.
Comme sa tête morte pend !
De ses yeux coulent ses pensées.
Ses pieds troués, ses mains percées
Bleuissent à l'air glacial.
Oh ! comme il saigne dans le gouffre !
Lui qui faisait le bien, il souffre
Comme moi qui faisais le mal.

Une lumière à son front tremble.
Et la nuit dit au vent : Soufflons
Sur cette flamme ! et, tous ensemble,
Les ténèbres, les aquilons,
La pluie et l'horreur, froides bouches,
Soufflent, hagards, hideux, farouches,
Et dans la tempête et le bruit
La clarté reparaît grandie... —
Tu peux éteindre un incendie,
Mais pas une auréole, ô nuit !

Cette âme arriva sur la terre,
Qu'assombrit le soir incertain;
Elle entra dans l'obscur mystère
Que l'ombre appelle son destin;
Au mensonge, aux forfaits sans nombre,
A tout l'horrible essaim de l'ombre,
Elle livrait de saints combats;
Elle volait, et ses prunelles
Semblaient deux lueurs éternelles
Qui passaient dans la nuit d'en bas.

Elle allait parmi les ténèbres,
Poursuivant, chassant, dévorant
Les vices, ces taupes funèbres,
Le crime, ce phalène errant;

Arrachant de leurs trous la haine,
L'orgueil, la fraude qui se traîne,
L'âpre envie, aspic du chemin,
Les vers de terre et les vipères,
Que la nuit cache dans les pierres
Et le mal dans le cœur humain.

Elle cherchait ces infidèles,
L'Achab, le Nemrod, le Mathan,
Que dans son temple et sous ses ailes,
Réchauffe le faux dieu Satan,
Les vendeurs cachés sous les porches,
Le brûleur allumant ses torches
Au même feu que l'encensoir,
Et, quand elle l'avait trouvée,
Toute la sinistre couvée
Se hérissait sous l'autel noir.

Elle allait, délivrant les hommes
De leurs ennemis ténébreux;
Les hommes, noirs comme nous sommes,
Prirent l'esprit luttant pour eux;
Puis ils clouèrent, les infâmes,
L'âme qui défendait leurs âmes,
L'être dont l'œil jetait du jour;
Et leur foule, dans sa démence,
Railla cette chouette immense
De la lumière et de l'amour !

Race qui frappes et lapides,
Je te plains ! hommes, je vous plains !
Hélas ! je plains vos poings stupides,
D'affreux clous et de marteaux pleins !
Vous persécutez pêle-mêle
Le mal, le bien, la griffe et l'aile,
Chasseurs sans but, bourreaux sans yeux !
Vous clouez de vos mains mal sûres
Les hiboux au seuil des masures,
Et Christ sur la porte des cieux !

Mai 1843.

XIV

A LA MÈRE DE L'ENFANT MORT [237]

Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais rien n'y change,
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt;

Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,
Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bleu rempli de lys qui sont des astres
Et d'étoiles qui sont des fleurs;

Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne saurait dire,
Où toujours, se laissant charmer,
On a les chérubins pour jouer et pour rire,
Et le bon Dieu pour nous aimer;

Qu'il est doux d'être un cœur qui brûle comme un cierge
Et de vivre en toute saison,
Près de l'enfant Jésus et de la Sainte Vierge
Dans une si belle maison !

Et puis vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,
A ce fils si frêle et si doux,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
Mais aussi qu'il était à vous;

Que, tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
Mais que plus tard on la défend;
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant;

Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant la femme,
Pour les douleurs et les combats;

Si bien qu'un jour, ô deuil ! irréparable perte !
Le doux être s'en est allé !... —
Hélas ! vous avez donc laissé la cage ouverte [238],
Que votre oiseau s'est envolé !

Avril 1843.
m. 21 juillet 1846.

XV

ÉPITAPHE [239]

Il vivait, il jouait, riante créature.
Que te sert d'avoir pris cet enfant, ô nature ?
N'as-tu pas les oiseaux peints de mille couleurs,
Les astres, les grands bois, le ciel bleu, l'onde amère ?
Que te sert d'avoir pris cet enfant à sa mère
Et de l'avoir caché sous des touffes de fleurs ?

Pour cet enfant de plus tu n'es pas plus peuplée,
Tu n'es pas plus joyeuse, ô nature étoilée !
Et le cœur de la mère en proie à tant de soins,
Ce cœur où toute joie engendre une torture,
Cet abîme aussi grand que toi-même, ô nature,
Est vide et désolé pour cet enfant de moins !

Mai 1843.
m. 11 mai 1843.

XVI

LE MAITRE D'ÉTUDES [240]

Ne le tourmentez pas, il souffre. Il est celui
Sur qui, jusqu'à ce jour, pas un rayon n'a lui;
Oh ! ne confondez pas l'esclave avec le maître !
Et, quand vous le voyez dans vos rangs apparaître,
Humble et calme, et s'asseoir la tête dans ses mains,
Ayant peut-être en lui l'esprit des vieux romains
Dont il vous dit les noms, dont il vous lit les livres,

Écoliers, frais enfants de joie et d'aurore ivres,
Ne le tourmentez pas ! soyez doux, soyez bons.
Tous nous portons la vie et tous nous nous courbons;
Mais lui, c'est le flambeau qui la nuit se consomme;
L'ombre le tient captif, et ce pâle jeune homme,
Enfermé plus que vous, plus que vous enchaîné,
Votre frère, écoliers, et votre frère aîné,
Destin tronqué, matin noyé dans les ténèbres,
Ayant l'ennui sans fin devant ses yeux funèbres,
Indigent, chancelant, et cependant vainqueur,
Sans oiseaux dans son ciel, sans amours dans son cœur,
A l'heure du plein jour, attend que l'aube naisse.
Enfance, ayez pitié de la sombre jeunesse !

Apprenez à connaître, enfant qu'attend l'effort,
Les inégalités des âmes et du sort;
Respectez-le deux fois, dans le deuil qui le mine,
Puisque de deux sommets, enfants, il vous domine,
Puisqu'il est le plus pauvre et qu'il est le plus grand.
Songez que, triste, en butte au souci dévorant,
A travers ses douleurs, ce fils de la chaumière
Vous verse la raison, le savoir, la lumière,
Et qu'il vous donne l'or, et qu'il n'a pas de pain.
Oh ! dans la longue salle aux tables de sapin,
Enfants, faites silence à la lueur des lampes !
Voyez, la morne angoisse a fait blêmir ses tempes.
Songez qu'il saigne, hélas ! sous ses pauvres habits.
L'herbe que mord la dent cruelle des brebis,
C'est lui; vous riez, vous, et vous lui rongez l'âme.
Songez qu'il agonise, amer, sans air, sans flamme;
Que sa colère dit : plaignez-moi; que ses pleurs
Ne peuvent pas couler devant vos yeux railleurs !
Aux heures du travail votre ennui le dévore,
Aux heures du plaisir vous le rongez encore;
Sa pensée, arrachée et froissée, est à vous,
Et, pareille au papier qu'on distribue à tous,
Page blanche d'abord, devient lentement noire.
Vous feuilletez son cœur, vous videz sa mémoire;
Vos mains, jetant chacune un bruit, un trouble, un mot,
Et raturant l'idée en lui dès qu'elle éclôt
Toutes en même temps dans son esprit écrivent.
Si des rêves, parfois, jusqu'à son front arrivent,

Vous répandez votre encre à flots sur cet azur;
Vos plumes, tas d'oiseaux hideux au vol obscur,
De leurs mille becs noirs lui fouillent la cervelle.
Le nuage d'ennui passe et se renouvelle.
Dormir, il ne le peut; penser, il ne le peut.
Chaque enfant est un fil dont son cœur sent le nœud.
Oui, s'il veut songer, fuir, oublier, franchir l'ombre,
Laisser voler son âme aux chimères sans nombre [241],
Ces écoliers joueurs, vifs, légers, doux, aimants,
Pèsent sur lui, de l'aube au soir, à tous moments,
Et le font retomber des voûtes immortelles;
Et tous ces papillons sont le plomb de ses ailes.
Saint et grave martyr changeant de chevalet,
Crucifié par vous, bourreaux charmants, il est
Votre souffre-douleurs et votre souffre-joies;
Ses nuits sont vos hochets et ses jours sont vos proies;
Il porte sur son front votre essaim orageux;
Il a toujours vos bruits, vos rires et vos jeux
Tourbillonnant sur lui comme une âpre tempête.
Hélas ! il est le deuil dont vous êtes la fête;
Hélas ! il est le cri dont vous êtes le chant.

Et, qui sait ? sans rien dire, austère, et se cachant
De sa bonne action comme d'une mauvaise,
Ce pauvre être qui rêve accoudé sur sa chaise,
Mal nourri, mal vêtu, qu'un mendiant plaindrait,
Peut-être a des parents qu'il soutient en secret,
Et fait de ses labeurs, de sa faim, de ses veilles,
Des siècles dont sa voix vous traduit les merveilles,
Et de cette sueur qui coule sur sa chair,
Des rubans au printemps, un peu de feu l'hiver,
Pour quelque jeune sœur ou quelque vieille mère,
Changeant en goutte d'eau la sombre larme amère;
De sorte que, vivant à son ombre sans bruit,
Une colombe vient la boire dans la nuit;
Songez que pour cette œuvre, enfants, il se dévoue,
Brûle ses yeux, meurtrit son cœur, tourne la roue,
Traîne la chaîne ! Hélas, pour lui, pour son destin,
Pour ses espoirs perdus à l'horizon lointain,
Pour ses vœux, pour son âme aux fers, pour sa prunelle,
Votre cage d'un jour est prison éternelle !
Songez que c'est sur lui que marchent tous vos pas !

Songez qu'il ne rit pas, songez qu'il ne vit pas !
L'avenir, cet avril plein de fleurs, vous convie;
Vous vous envolerez demain en pleine vie;
Vous sortirez de l'ombre, il restera. Pour lui,
Demain sera muet et sourd comme aujourd'hui;
Demain, même en juillet, sera toujours décembre,
Toujours l'étroit préau, toujours la pauvre chambre,
Toujours le ciel glacé, gris, blafard, pluvieux;
Et, quand vous serez grands, enfants, il sera vieux.
Et si quelque heureux vent ne souffle et ne l'emporte,
Toujours il sera là, seul sous la sombre porte,
Gardant les beaux enfants sous ce mur redouté,
Ayant tout de leur peine et rien de leur gaîté.
Oh ! que votre pensée aime, console, encense
Ce sublime forçat du bagne d'innocence;
Pesez ce qu'il prodigue avec ce qu'il reçoit.
Oh ! qu'il se transfigure à vos yeux et qu'il soit
Celui qui vous grandit, celui qui vous élève,
Qui donne à vos raisons les deux tranchants du glaive,
Art et science, afin qu'en marchant au tombeau,
Vous viviez pour le vrai, vous luttiez pour le beau !
Oh ! qu'il vous soit sacré dans cette tâche auguste
De conduire à l'utile, au sage, au grand, au juste,
Vos âmes en tumulte à qui le ciel sourit !
Quand les cœurs sont troupeau, le berger est esprit.

Et pendant qu'il est là, triste, et que dans la classe
Un chuchotement vague endort son âme lasse,
Oh ! des poètes purs entr'ouverts sur vos bancs,
Qu'il sorte, dans le bruit confus des soirs tombants,
Qu'il sorte de Platon, qu'il sorte d'Euripide,
Et de Virgile, cygne errant du vers limpide,
Et d'Eschyle, lion du drame monstrueux,
Et d'Horace et d'Homère à demi dans les cieux.
Qu'il sorte, pour sa tête aux saints travaux baissée,
Pour l'humble défricheur de la jeune pensée,
Qu'il sorte, pour ce front qui se penche et se fend,
Sur ce sillon humain qu'on appelle l'enfant,
De tous ces livres pleins de hautes harmonies,
La bénédiction sereine des génies !

Juin 1843.
m. 5-14 juin 1855.

XVII

CHOSE VUE UN JOUR DE PRINTEMPS [242]

ENTENDANT des sanglots, je poussai cette porte.

Les quatre enfants pleuraient et la mère était morte.
Tout dans ce lieu lugubre effrayait le regard.
Sur le grabat gisait le cadavre hagard;
C'était déjà la tombe et déjà le fantôme.
Pas de feu; le plafond laissait passer le chaume.
Les quatre enfants songeaient comme quatre vieillards.
On voyait, comme une aube à travers des brouillards,
Aux lèvres de la morte un sinistre sourire;
Et l'aîné qui n'avait que six ans semblait dire :
Regardez donc cette ombre où le sort nous a mis !
Un crime en cette chambre avait été commis.
Ce crime, le voici. — Sous le ciel qui rayonne,
Une femme est candide, intelligente, bonne;
Dieu, qui la suit d'en haut d'un regard attendri,
La fit pour être heureuse. Humble, elle a pour mari
Un ouvrier; tous deux, sans aigreur, sans envie,
Tirent d'un pas égal le licou de la vie.
Le choléra lui prend son mari; la voilà
Veuve avec la misère et quatre enfants qu'elle a.
Alors, elle se met au labeur comme un homme.
Elle est active, propre, attentive, économe !
Pas de drap à son lit, pas d'âtre à son foyer;
Elle ne se plaint pas, sert qui veut l'employer,
Ravaude de vieux bas, fait des nattes de paille,
Tricote, file, coud, passe les nuits, travaille
Pour nourrir ses enfants; elle est honnête enfin.
Un jour on va chez elle, elle est morte de faim.

Oui, les buissons étaient remplis de rouges-gorges;
Les lourds marteaux sonnaient dans la lueur des forges;
Les masques abondaient dans les bals, et partout
Les baisers soulevaient la dentelle du loup;

Tout vivait; les marchands comptaient de grosses sommes;
On entendait rouler les chars, rire les hommes;
Les wagons ébranlaient les plaines; le steamer
Secouait son panache au-dessus de la mer;
Et, dans cette rumeur de joie et de lumière,
Cette femme étant seule au fond de sa chaumière,
La faim, goule effarée aux hurlements plaintifs,
Maigre et féroce était entrée à pas furtifs,
Sans bruit, et l'avait prise à la gorge, et tuée.

La faim, c'est le regard de la prostituée,
C'est le bâton ferré du bandit, c'est la main
Du pâle enfant volant un pain sur le chemin,
C'est la fièvre du pauvre oublié, c'est le râle
Du grabat naufragé dans l'ombre sépulcrale.
O Dieu ! la sève abonde, et, dans ses flancs troublés,
La terre est pleine d'herbe et de fruits et de blés,
Dès que l'arbre a fini le sillon recommence;
Et pendant que tout vit, ô Dieu, dans ta clémence,
Que la mouche connaît la feuille du sureau,
Pendant que l'étang donne à boire au passereau,
Pendant que le tombeau nourrit les vautours chauves,
Pendant que la nature, en ses profondeurs fauves,
Fait manger le chacal, l'once et le basilic,
L'homme expire ! — Oh ! la faim, c'est le crime public.
C'est l'immense assassin qui sort de nos ténèbres.

Dieu ! pourquoi l'orphelin, dans ses langes funèbres,
Dit-il : j'ai faim ! l'enfant n'est-ce pas un oiseau ?
Pourquoi le nid a-t-il ce qui manque au berceau ?

Avril 1840.
m. 4 février 1854.

XVIII

INTÉRIEUR [243]

La querelle irritée, amère, à l'œil ardent,
Vipère dont la haine empoisonne la dent,
Siffle et trouble le toit d'une pauvre demeure.
Les mots heurtent les mots. L'enfant s'effraie et pleure.
La femme et le mari laissent l'enfant crier.

— D'où viens-tu ? — Qu'as-tu fait ? — Oh ! mauvais ouvrier !
Il vit dans la débauche et mourra sur la paille !
— Femme vaine et sans cœur, qui jamais ne travaille !
— Tu sors du cabaret ? — Quel amant est venu ?
— L'enfant pleure; l'enfant a faim, l'enfant est nu.
Pas de pain. — Elle a peur de salir ses mains blanches !
— Où cours-tu tous les jours — Et toi, tous les dimanches ?
— Va boire ! — Va danser ! — Il n'a ni feu ni lieu !
— Ta fille seulement ne sait pas prier Dieu !
— Et ta mère, bandit, c'est toi qui l'as tuée !
— Paix ! — Silence, assassin ! — Tais-toi, prostituée !

Un beau soleil couchant, empourprant le taudis,
Embrasait la fenêtre et le plafond, tandis
Que ce couple hideux, que rend deux fois infâme
La misère du corps et la laideur de l'âme,
Étalait son ulcère et ses difformités,
Sans honte, et sans pudeur montrait ses nudités.
Et leur vitre, où pendait un vieux haillon de toile,
Était, grâce au soleil, une éclatante étoile
Qui dans ce même instant, vive et pure lueur,
Éblouissait au loin quelque passant rêveur !

Septembre 1841.
m. 10 septembre 1841.

XIX

BARAQUES DE LA FOIRE [244]

LION ! j'étais pensif, ô bête prisonnière,
Devant la majesté de ta grave crinière;
Du plafond de ta cage elle faisait un dais.
Nous songions tous les deux, et tu me regardais.
Ton regard était beau, lion. Nous autres hommes,
Le peu que nous faisons et le rien que nous sommes
Emplit notre pensée, et dans nos regards vains
Brillent nos plans chétifs que nous croyons divins,
Nos vœux, nos passions que notre orgueil encense,
Et notre petitesse, ivre de sa puissance;
Et, bouffis d'ignorance ou gonflés de venin,
Notre prunelle éclate et dit : Je suis ce nain !
Nous avons dans nos yeux notre moi misérable.
Mais la bête qui vit sous le chêne et l'érable,
Qui paît le thym, ou fuit dans les halliers profonds,
Qui dans les champs, où nous, hommes, nous étouffons,
Respire, solitaire, avec l'astre et la rose,
L'être sauvage, obscur et tranquille, qui cause
Avec la roche énorme et les petites fleurs,
Qui, parmi les vallons et les sources en pleurs,
Plonge son mufle roux aux herbes non foulées,
La brute qui rugit sous les nuits constellées,
Qui rêve, et dont les pas fauves et familiers
De l'antre formidable ébranlent les piliers,
Et qui se sent à peine en ces profondeurs sombres,
A sous son fier sourcil les monts, les vastes ombres,
Les étoiles, les prés, le lac serein, les cieux,
Et le mystère obscur des bois silencieux [245],
Et porte en son œil calme, où l'infini commence,
Le regard éternel de la nature immense [246].

Juin 1842.
m. 6 juin 1854.

XX

INSOMNIE [247]

QUAND une lueur pâle à l'orient se lève,
Quand la porte du jour, vague et pareille au rêve,
Commence à s'entr'ouvrir et blanchit l'horizon,
Comme l'espoir blanchit le seuil d'une prison,
Se réveiller, c'est bien, et travailler, c'est juste.
Quand le matin à Dieu chante son hymne auguste,
Le travail, saint tribut dû par l'homme mortel,
Est la strophe sacrée au pied du sombre autel;
Le soc murmure un psaume; et c'est un chant sublime
Qui, dès l'aurore, au fond des forêts, sur l'abîme,
Au bruit de la cognée, au choc des avirons,
Sort des durs matelots et des noirs bûcherons.

Mais, au milieu des nuits, s'éveiller ! quel mystère !
Songer, sinistre et seul, quand tout dort sur la terre !
Quand pas un œil vivant ne veille, pas un feu,
Quand les sept chevaux d'or du grand chariot bleu [248]
Rentrent à l'écurie et descendent au pôle,
Se sentir dans son lit soudain toucher l'épaule
Par quelqu'un d'inconnu qui dit : Allons ! c'est moi !
Travaillons ! — La chair gronde et demande pourquoi.
— Je dors. Je suis très las de la course dernière;
Ma paupière est encor du somme prisonnière;
Maître mystérieux, grâce ! que me veux-tu ?
Certe, il faut que tu sois un démon bien têtu
De venir m'éveiller toujours quand tout repose !
Aie un peu de raison. Il est encor nuit close;
Regarde, j'ouvre l'œil puisque cela te plaît;
Pas la moindre lueur aux fentes du volet.
Va-t'en ! Je dors, j'ai chaud, je rêve à ma maîtresse,
Elle faisait flotter sur moi sa longue tresse,
D'où pleuvaient sur mon front des astres et des fleurs.
Va-t'en ! Tu reviendras demain, au jour, ailleurs,
Je te tourne le dos, je ne veux pas ! décampe !
Ne pose pas ton doigt de braise sur ma tempe;
La biche illusion me mangeait dans le creux

De la main; tu l'as fait enfuir. J'étais heureux.
Je ronflais comme un bœuf; laisse-moi. C'est stupide.
Ciel ! déjà ma pensée, inquiète et rapide,
Fil sans bout, se dévide et tourne à ton fuseau.
Tu m'apportes un vers, étrange et fauve oiseau
Que tu viens de saisir dans les pâles nuées.
Je n'en veux pas. Le vent, de ses tristes huées,
Emplit l'antre des cieux; les souffles, noirs dragons,
Passent en secouant ma porte sur ses gonds.
Paix là ! va-t'en, bourreau ! quant au vers, je le lâche.
Je veux toute la nuit dormir comme un vieux lâche;
Voyons, ménage un peu ton pauvre compagnon.
Je suis las, je suis mort, laisse-moi dormir !

— Non !

Est-ce que je dors, moi ? dit l'idée implacable.
Penseur, subis ta loi; forçat, tire ton câble.
Quoi ! cette bête a goût au vil foin du sommeil !
L'orient est pour moi toujours clair et vermeil.
Que m'importe le corps ! qu'il marche, souffre et meure
Horrible esclave, allons, travaille ! c'est mon heure.

Et l'ange étreint Jacob [249], et l'âme tient le corps;
Nul moyen de lutter; et tout revient alors,
Le drame commencé dont l'ébauche frissonne,
Ruy Blas, Marion, Job, Silva, son cor qui sonne [250],
Ou le roman pleurant avec des yeux humains,
Ou l'ode qui s'enfonce en deux profonds chemins,
Dans l'azur près d'Horace et dans l'ombre avec Dante;
Il faut dans ces labeurs rentrer la tête ardente;
Dans ces grands horizons subitement rouverts,
Il faut de strophe en strophe, il faut de vers en vers
S'en aller devant soi, pensif, ivre de l'ombre;
Il faut, rêveur nocturne en proie à l'esprit sombre [251],
Gravir le dur sentier de l'inspiration,
Poursuivre la lointaine et blanche vision,
Traverser, effaré, les clairières désertes,
Le champ plein de tombeaux, les eaux, les herbes vertes,
Et franchir la forêt, le torrent, le hallier,
Noir cheval galopant sous le noir cavalier.

1843, Nuit.

m. 1853. Nuit du 9 au 10 novembre.

XXI

A MADEMOISELLE LOUISE B.

ÉCRIT SUR LA PLINTHE D'UN BAS-RELIEF ANTIQUE [252]

LA musique est dans tout. Un hymne sort du monde.
Rumeur de la galère aux flancs lavés par l'onde,
Bruits des villes, pitié de la sœur pour la sœur,
Passion des amants jeunes et beaux, douceur
Des vieux époux usés ensemble par la vie,
Fanfare de la plaine émaillée et ravie,
Mots échangés le soir sur les seuils fraternels,
Sombre tressaillement des chênes éternels,
Vous êtes l'harmonie et la musique même !
Vous êtes les soupirs qui font le chant suprême !
Pour notre âme, les jours, la vie et les saisons,
Les songes de nos cœurs, les plis des horizons,
L'aube et ses pleurs, le soir et ses grands incendies,
Flottent dans un réseau de vagues mélodies.
Une voix dans les champs nous parle, une autre voix
Dit à l'homme autre chose et chante dans les bois.
Par moment, un troupeau bêle, une cloche tinte.
Quand par l'ombre, la nuit, la colline est atteinte
De toutes parts on voit danser et resplendir,
Dans le ciel étoilé du zénith au nadir,
Dans la voix des oiseaux, dans le cri des cigales,
Le groupe éblouissant des notes inégales [253].
Toujours avec notre âme un doux bruit s'accoupla;
La nature nous dit : Chante ! Et c'est pour cela
Qu'un statuaire ancien sculpta sur cette pierre
Un pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière.

Juin 1833.
m. 8 juin 1839.

XXII

La clarté du dehors ne distrait pas mon âme;
La plaine chante et rit comme une jeune femme;
Le nid palpite dans les houx;
Partout la gaîté luit dans les bouches ouvertes;
Mai, couché dans la mousse au fond des grottes vertes,
Fait aux amoureux les yeux doux.

Dans les champs de luzerne et dans les champs de fèves,
Les vagues papillons errent pareils aux rêves;
Le blé vert sort des sillons bruns;
Et les abeilles d'or courent à la pervenche,
Au thym, au liseron qui tend son urne blanche
A ces buveuses de parfums [254]..

La nue étale au ciel ses pourpres et ses cuivres;
Les arbres, tout gonflés de printemps, semblent ivres;
Les branches, dans leurs doux ébats,
Se jettent les oiseaux du bout de leurs raquettes,
Le bourdon galonné fait aux roses coquettes
Des propositions tout bas.

Moi, je laisse voler les senteurs et les baumes,
Je laisse chuchoter les fleurs, ces doux fantômes,
Et l'aube dire : Vous vivrez !
Je regarde en moi-même, et, seul, oubliant l'heure,
L'œil plein des visions de l'ombre intérieure,
Je songe aux morts, ces délivrés [255].

Encore un peu de temps, encore, ô mer superbe,
Quelques reflux; j'aurai ma tombe aussi dans l'herbe,
Blanche au milieu du frais gazon,
A l'ombre de quelque arbre où le lierre s'attache;
On y lira : — Passant, cette pierre te cache
La ruine d'une prison.

Ingouville, mai 1843.

XXIII

LE REVENANT [256]

Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus.
Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
Parfois au même nid rend la même colombe.
O mères, le berceau communique à la tombe.
L'éternité contient plus d'un divin secret.

La mère dont je vais vous parler demeurait
A Blois; je l'ai connue en un temps plus prospère;
Et sa maison touchait à celle de mon père [257].
Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait.
Elle eut un fils; ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie;
Sa mère l'allaitait; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial; et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre,
Pauvre mère, et ses yeux resplendissaient dans l'ombre,
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.
Dès l'aube, elle chantait, ravie et toute fière.
Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait,
Et souriait au faible enfant, et l'appelait
Ange, trésor, amour; et mille folles choses.
Oh ! comme elle baisait ces beaux petits pieds roses !
Comme elle leur parlait ! L'enfant, charmant et nu,
Riait, et, par ses mains sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouche.

Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche,
Il grandit. Pour l'enfant, grandir, c'est chanceler.
Il se mit à marcher, il se mit à parler.
Il eut trois ans; doux âge, où déjà la parole,

Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait : mon fils ! — et reprenait :
— Voyez comme il est grand ! Il apprend; il connaît
Ses lettres. C'est un diable ! Il veut que je l'habille
En homme; il ne veut plus de ses robes de fille.
C'est déjà très méchant, ces petits hommes-là !
C'est égal, il lit bien; il ira loin; il a
De l'esprit; je lui fais épeler l'Évangile. —
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse, et mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour, — nous avons tous de ces dates funèbres !
Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge. O noire maladie !
De l'air par qui l'on vit sinistre perfidie !
Qui n'a vu se débattre, hélas, ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants !
Ils luttent; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'anges,
Et de leur bouche froide, il sort un râle étrange
Et si mystérieux, qu'il semble qu'on entend,
Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqûre,
L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur
Et le prit. — Une mère, un père, la douleur,
Le noir cercueil, le front qui se heurte aux murailles,
Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles,
Oh ! la parole expire où commence le cri;
Silence aux mots humains [258] !

La mère au cœur meurtri,
Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
Et regardant toujours le même angle du mur.
Elle ne mangeait pas, sa vie était sa fièvre;
Elle ne répondait à personne; sa lèvre
Tremblait; on l'entendait avec un morne effroi,
Qui disait à voix basse à quelqu'un : Rends-le-moi !

Et le médecin dit au père : — Il faut distraire
Ce cœur triste, et donner à l'enfant mort un frère. —
Le temps passa; les jours, les semaines, les mois [259].

Elle se sentit mère une seconde fois.

Devant le berceau froid de son ange éphémère,
Se rappelant l'accent dont il disait : — Ma mère, —
Elle songeait, muette, assise sur son lit.
Le jour où, tout à coup, dans son flanc tressaillit
L'être inconnu promis à notre aube mortelle,
Elle pâlit. — Quel est cet étranger ? dit-elle.
Puis elle cria, sombre et tombant à genoux :
— Non, non, je ne veux pas ! non ! tu serais jaloux !
O mon doux endormi, toi que la terre glace,
Tu dirais : On m'oublie; un autre a pris ma place;
Ma mère l'aime, et rit; elle le trouve beau,
Elle l'embrasse, et, moi, je suis dans mon tombeau ! —
Non, non ! —

Ainsi pleurait cette douleur profonde.

Le jour vint, elle mit un autre enfant au monde,
Et le père joyeux cria : C'est un garçon.
Mais le père était seul joyeux dans la maison;
La mère restait morne, et la pâle accouchée,
Sur l'ancien souvenir tout entière penchée,
Rêvait; on lui porta l'enfant sur un coussin;
Elle se laissa faire et lui donna le sein;
Et tout à coup, pendant que farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : Cet ange en son sépulcre est seul !
— O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue ! —
Elle entendit, avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : C'est moi. Ne le dis pas [260].

18 Août 1843.

XXIV

AUX ARBRES [261]

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme.
Au gré des envieux, la foule loue et blâme;
Vous me connaissez, vous ! — Vous m'avez vu souvent,
Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant.
Vous le savez, la pierre où court un scarabée,
Une humble goutte d'eau de fleur en fleur tombée,
Un nuage, un roseau, m'occupent tout un jour.
La contemplation m'emplit le cœur d'amour.
Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure,
Avec ces mots que dit l'esprit à la nature,
Questionner tout bas vos rameaux palpitants,
Et du même regard poursuivre en même temps,
Pensif, le front baissé, l'œil dans l'herbe profonde,
L'étude d'un atome et l'étude du monde.
Attentif à vos bruits qui parlent tous un peu,
Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme et chercher Dieu !
Feuilles qui tressaillez à la pointe des branches,
Nids dont le vent au loin sème les plumes blanches,
Clairière, vallons verts, déserts sombres et doux,
Vous savez que je suis calme et pur comme vous.
Comme au ciel vos parfums, mon culte à Dieu s'élance,
Et je suis plein d'oubli comme vous de silence !
La haine sur mon nom répand en vain son fiel;
Toujours — je vous atteste, ô bois aimés du ciel ! —
J'ai chassé loin de moi toute pensée amère [262],
Et mon cœur est encor tel que le fit ma mère !

Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,
Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,
Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,
Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives !
Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,

Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !

Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
Forêt ! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire,
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai [263].

Juin 1843.
m. juin 1843.

XXV [264]

L'ENFANT, voyant l'aïeule à filer occupée,
Veut faire une quenouille à sa grande poupée.
L'aïeule s'assoupit un peu; c'est le moment.
L'enfant vient par derrière, et tire doucement
Un brin de la quenouille où le fuseau tournoie,
Puis s'enfuit triomphante, emportant avec joie
La belle laine d'or que le safran jaunit,
Autant qu'en pourrait prendre un oiseau pour son nid.

Cauterets, 25 août 1843.
m. 25 août 1843.

XXVI

JOIES DU SOIR

LE soleil, dans les monts où sa clarté s'étale,
Ajuste à son arc d'or la flèche horizontale;
Les hauts taillis sont pleins de biches et de faons;
Là, rit dans les rochers veinés comme des marbres,
Une chaumière heureuse; en haut, un bouquet d'arbres,
Au-dessous, un bouquet d'enfants.

C'est l'instant de songer aux choses redoutables.
On entend les buveurs danser autour des tables.
Tandis que gais, joyeux, heurtant les escabeaux,
Ils mêlent aux refrains leurs amours peu farouches,
Les lettres des chansons qui sortent de leur bouches [265]
Vont écrire autour d'eux leurs noms sur leurs tombeaux.

Mourir ! Demandons-nous, à toute heure, en nous-même :
Comment passerons-nous le passage suprême ?
Finir avec grandeur est un illustre effort.
Le moment est lugubre et l'âme est accablée;
Quel pas que la sortie ! Oh ! l'affreuse vallée
Que l'embuscade de la mort !

Quel frisson dans les os de l'agonisant blême !
Autour de lui tout marche et vit, tout rit, tout aime ;
La fleur luit, l'oiseau chante en son palais d'été [266],
Tandis que le mourant, en qui décroît la flamme,
Frémit sous ce grand ciel, précipice de l'âme,
Abîme effrayant d'ombre et de tranquillité ! [267]

Souvent, me rappelant le front étrange et pâle
De tous ceux que j'ai vus à cette heure fatale,
Êtres qui ne sont plus, frères, amis, parents,
Aux instants où l'esprit à rêver se hasarde,
Souvent je me suis dit : Qu'est-ce donc qu'il regarde,
Cet œil effaré des mourants ?

Que voit-il ?... — O terreur ! de ténébreuses routes,
Un chaos composé de spectres et de doutes,
La terre vision, le ver réalité,
Un jour oblique et noir qui, troublant l'âme errante,
Mêle au dernier rayon de la vie expirante
Ta première lueur, sinistre éternité !

On croit sentir dans l'ombre une horrible piqûre.
Tout ce qu'on fit s'en va comme une fête obscure,
Et tout ce qui riait devient peine ou remord.
Quel moment, même, hélas, pour l'âme la plus haute,
Quand le vrai tout à coup paraît, quand la vie ôte
Son masque, et dit : Je suis la mort !

Ah ! si tu fais trembler même un cœur sans reproche,
Sépulcre ! le méchant avec horreur t'approche.
Ton seuil profond lui semble une rougeur de feu;
Sur ton vide pour lui quand ta pierre se lève,
Il s'y penche; il y voit, ainsi que dans un rêve,
La face vague et sombre et l'œil fixe de Dieu.

Biarritz, juillet 1843.
m. 13 décembre 1854.

XXVII

J'AIME l'araignée et j'aime l'ortie [268],
Parce qu'on les hait;
Et que rien n'exauce et que tout châtie
Leur morne souhait;

Parce qu'elles sont maudites, chétives,
Noirs êtres rampants;
Parce qu'elles sont les tristes captives
De leur guet-apens;

Parce qu'elles sont prises dans leur œuvre;
O sort ! fatals nœuds !
Parce que l'ortie est une couleuvre,
L'araignée un gueux;

Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes,
Parce qu'on les fuit,
Parce qu'elles sont toutes deux victimes
De la sombre nuit.

Passants, faites grâce à la plante obscure,
Au pauvre animal.
Plaignez la laideur, plaignez la piqûre,
Oh ! plaignez le mal !

Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie;
Tout veut un baiser.

Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on oublie,
De les écraser,

Pour peu qu'on leur jette un œil moins superbe,
Tout bas, loin du jour,
La mauvaise bête et la mauvaise herbe [269]
Murmurent : amour !

Juillet 1842.
m. 12 juillet 1855.

XXVIII

LE POÈTE

SHAKSPEARE songe; loin du Versaille éclatant,
Des buis taillés, des ifs peignés [270], où l'on entend
Gémir la tragédie éplorée et prolixe,
Il contemple la foule avec son regard fixe,
Et toute la forêt frissonne devant lui.
Pâle, il marche, au dedans de lui-même ébloui;
Il va, farouche, fauve, et, comme une crinière,
Secouant sur sa tête un haillon de lumière.
Son crâne transparent est plein d'âmes, de corps,
De rêves, dont on voit la lueur du dehors [271];
Le monde tout entier passe à travers son crible;
Il tient toute la vie en son poignet terrible;
Il fait sortir de l'homme un sanglot surhumain.
Dans ce génie étrange où l'on perd son chemin,
Comme dans une mer, notre esprit parfois sombre.
Nous sentons, frémissants, dans son théâtre sombre,
Passer sur nous le vent de sa bouche soufflant,
Et ses doigts nous ouvrir et nous fouiller le flanc.
Jamais il ne recule; il est géant; il dompte
Richard trois, léopard, Caliban, mastodonte.
L'idéal est le vin que verse ce Bacchus.
Les sujets monstrueux qu'il a pris et vaincus
Râlent autour de lui, splendides ou difformes;
Il étreint Lear, Brutus, Hamlet, êtres énormes,

Capulet, Montaigu, César, et, tour à tour,
Les stryges dans les bois, le spectre sur la tour;
Et, même après Eschyle, effarant Melpomène,
Sinistre, ayant aux mains des lambeaux d'âme humaine,
De la chair d'Othello, des restes de Macbeth,
Dans son œuvre, du drame effrayant alphabet,
Il se repose [272]; ainsi le noir lion des jongles
S'endort dans l'antre immense avec du sang aux ongles.

Paris, avril 1835.
m. 2 novembre 1854.

XXIX

LA NATURE [273]

La terre est de granit, les ruisseaux sont de marbre,
C'est l'hiver; nous avons bien froid. Veux-tu, bon arbre,
Être dans mon foyer la bûche de Noël?
— Bois, je viens de la terre, et, feu, je monte au ciel.
Frappe, bon bûcheron. Père, aïeul, homme, femme,
Chauffez au feu vos mains, chauffez à Dieu votre âme.
Aimez, vivez. — Veux-tu, bon arbre, être timon
De charrue? — Oui, je veux creuser le noir limon,
Et tirer l'épi d'or de la terre profonde.
Quand le soc a passé, la plaine devient blonde,
La paix aux doux yeux sort du sillon entr'ouvert,
Et l'aube en pleurs sourit. — Veux-tu, bel arbre vert,
Arbre du hallier sombre où le chevreuil s'échappe,
De la maison de l'homme être le pilier? — Frappe.
Je puis porter les toits, ayant porté les nids.
Ta demeure est sacrée, homme, et je la bénis;
Là, dans l'ombre et l'amour, pensif, tu te recueilles;
Et le bruit des enfants ressemble au bruit des feuilles.
— Veux-tu, dis-moi, bon arbre, être mât de vaisseau?
— Frappe, bon charpentier. Je veux bien être oiseau.
Le navire est pour moi, dans l'immense mystère,
Ce qu'est pour vous la tombe; il m'arrache à la terre,
Et, frissonnant, m'emporte à travers l'infini.
J'irai voir ces grands cieux d'où l'hiver est banni,

Et dont plus d'un essaim me parle en son passage.
Pas plus que le tombeau n'épouvante le sage,
Le profond océan, d'obscurité vêtu,
Ne m'épouvante point; oui, frappe. — Arbre, veux-tu
Être gibet [274] ? — Silence, homme ! va-t'en, cognée !
J'appartiens à la vie, à la vie indignée !
Va-t'en, bourreau ! va-t'en, juge ! fuyez, démons !
Je suis l'arbre des bois, je suis l'arbre des monts,
Je porte les fruits mûrs, j'abrite les pervenches.
Laissez-moi ma racine et laissez-moi mes branches !
Arrière ! Hommes, tuez, ouvriers du trépas,
Soyez sanglants, mauvais, durs; mais ne venez pas,
Ne venez pas, traînant des cordes et des chaînes,
Vous chercher un complice au milieu des grands chênes [275] !
Ne faites pas servir à vos crimes, vivants,
L'arbre mystérieux à qui parlent les vents !
Vos lois portent la nuit sur leurs ailes funèbres.
Je suis fils du soleil, soyez fils des ténèbres.
Allez-vous-en ! laissez l'arbre dans ses déserts.
A vos plaisirs, aux jeux, aux festins, aux concerts,
Accouplez l'échafaud et le supplice; faites.
Soit. Vivez et tuez. Tuez entre deux fêtes
Le malheureux, chargé de fautes et de maux.
Moi, je ne mêle pas de spectre à mes rameaux [276] !

Janvier 1843.
m. 12 janvier 1854.

XXX

MAGNITUDO PARVI [277]

I

Le jour mourait; j'étais près des mers, sur la grève.
Je tenais par la main ma fille, enfant qui rêve,
Jeune esprit qui se tait.
La terre, s'inclinant comme un vaisseau qui sombre,
En tournant dans l'espace allait plongeant dans l'ombre;
La pâle nuit montait.

La pâle nuit levait son front dans les nuées;
Les choses s'effaçaient, blêmes, diminuées,
Sans forme et sans couleur;
Quand il monte de l'ombre, il tombe de la cendre;
On sentait à la fois la tristesse descendre
Et monter la douleur.

Ceux dont les yeux pensifs contemplent la nature
Voyaient l'urne [278] d'en haut, vague rondeur obscure,
Se pencher dans les cieux
Et verser sur les monts, sur les campagnes blondes,
Et sur les flots confus pleins de rumeurs profondes,
Le soir silencieux.

Les nuages rampaient le long des promontoires;
Mon âme, où se mêlaient ces ombres et ces gloires,
Sentait confusément
De tout cet océan, de toute cette terre,
Sortir sous l'œil de Dieu je ne sais quoi d'austère,
D'auguste et de charmant.

J'avais à mes côtés ma fille bien-aimée.
La nuit se répandait ainsi qu'une fumée.
Rêveur, ô Jéhovah,
Je regardais en moi, les paupières baissées,
Cette ombre qui se fait aussi dans nos pensées,
Quand ton soleil s'en va.

Soudain l'enfant bénie, ange au regard de femme,
Dont je tenais la main et qui tenait mon âme,
Me parla, douce voix,
Et, me montrant l'eau sombre et la rive âpre et brune,
Et deux points lumineux qui tremblaient sur la dune :
— Père, dit-elle, vois,

Vois donc, là-bas, où l'ombre aux flancs des coteaux rampe,
Ces feux jumeaux briller comme une double lampe
Qui remuerait au vent !
Quels sont ces deux foyers qu'au loin la brume voile ?
— L'un est un feu de pâtre et l'autre est une étoile.
Deux mondes, mon enfant !

II

* * *

Deux mondes ! — L'un est dans l'espace,
Dans les ténèbres de l'azur,
Dans l'étendue où tout s'efface,
Radieux gouffre ! abîme obscur !
Enfant, comme deux hirondelles,
Oh ! si tous deux, âmes fidèles,
Nous pouvions fuir à tire-d'ailes,
Et plonger dans cette épaisseur
D'où la création découle,
Où flotte, vit, meurt, brille et roule
L'astre imperceptible à la foule,
Incommensurable au penseur;

Si nous pouvions franchir ces solitudes mornes;
Si nous pouvions passer les bleus septentrions;
Si nous pouvions atteindre au fond des cieux sans bornes
Jusqu'à ce qu'à la fin, éperdus, nous voyions,
Comme un navire en mer croît, monte et semble éclore,
Cette petite étoile, atome de phosphore,
Devenir par degrés un monstre de rayons;

S'il nous était donné de faire
Ce voyage démesuré,
Et de voler de sphère en sphère,
A ce grand soleil ignoré;
Si par un archange qui l'aime,
L'homme aveugle, frémissant, blême,
Dans les profondeurs du problème,
Vivant, pouvait être introduit;
Si nous pouvions fuir notre centre,
Et, forçant l'ombre où Dieu seul entre,
Aller voir de près dans leur antre
Ces énormités de la nuit;

Ce qui t'apparaîtrait te ferait trembler, ange !
Rien, pas de vision, pas de songe insensé,
Qui ne fût dépassé par ce spectacle étrange,

Monde informe, et d'un tel mystère composé,
Que son rayon fondrait nos chairs, cire vivante,
Et qu'il ne resterait de nous dans l'épouvante
Qu'un regard ébloui sous un front hérissé !

* * *

O contemplation splendide !
Oh ! de pôles, d'axes, de feux,
De la matière et du fluide
Balancement prodigieux !
D'aimant qui lutte, d'air qui vibre,
De force esclave et d'éther libre,
Vaste et magnifique équilibre !
Monde rêve ! idéal réel !
Lueurs ! tonnerres ! jets de soufre !
Mystère qui chante et qui souffre !
Formule nouvelle du gouffre !
Mot nouveau du noir livre ciel !

Tu verrais ! — Un soleil; autour de lui des mondes,
Centres eux-même [279], ayant des lunes autour d'eux;
Là, des fourmillements de sphères vagabondes;
Là, des globes jumeaux qui tournent deux à deux;
Au milieu, cette étoile, effrayante, agrandie;
D'un coin de l'infini formidable incendie,
Rayonnement sublime ou flamboiement hideux !

Regardons, puisque nous y sommes !
Figure-toi ! figure-toi !
Plus rien des choses que tu nommes !
Un autre monde ! une autre loi !
La terre a fui dans l'étendue;
Derrière nous elle est perdue !
Jour nouveau ! nuit inattendue !
D'autres groupes d'astres au ciel !
Une nature qu'on ignore,
Qui, s'ils voyaient sa fauve aurore,
Ferait accourir Pythagore [280]
Et reculer Ézéchiel !

Ce qu'on prend pour un mont est une hydre; ces arbres
Sont des bêtes; ces rocs hurlent avec fureur;
Le feu chante; le sang coule aux veines des marbres [281].
Ce monde est-il le vrai? le nôtre est-il l'erreur?
O possibles qui sont pour nous les impossibles!
Réverbérations des chimères visibles!
Le baiser de la vie ici nous fait horreur.

Et si nous pouvions voir les hommes,
Les ébauches, les embryons,
Qui sont là ce qu'ailleurs nous sommes,
Comme, eux et nous, nous frémirions [282]!
Rencontre inexprimable et sombre!
Nous nous regarderions dans l'ombre
De monstre à monstre, fils du nombre
Et du temps qui s'évanouit;
Et, si nos langages funèbres
Pouvaient échanger leurs algèbres,
Nous dirions : Qu'êtes-vous, ténèbres?
Ils diraient : D'où venez-vous, nuit?

* * *

Sont-ils aussi des cœurs, des cerveaux, des entrailles?
Cherchent-ils comme nous le mot jamais trouvé?
Ont-ils des Spinosa qui frappent aux murailles,
Des Lucrèce niant tout ce qu'on a rêvé,
Qui du noir infini feuilletant les registres,
Ont écrit : Rien, au bas de ses pages sinistres,
Et, penchés sur l'abîme, ont dit : L'œil est crevé!

Tous ces êtres, comme nous-même,
S'en vont en pâles tourbillons;
La création mêle et sème
Leur cendre à de nouveaux sillons;
Un vient, un autre le remplace,
Et passe sans laisser de trace;
Le souffle les crée et les chasse;
Le gouffre en proie aux quatre vents [283],
Comme la mer aux vastes lames,

Mêle éternellement ses flammes
A ce sombre écroulement d'âmes,
De fantômes et de vivants !

L'abîme semble fou sous l'ouragan de l'être.
Quelle tempête autour de l'astre radieux !
Tout ne doit que surgir, flotter et disparaître,
Jusqu'à ce que la nuit ferme à son tour ses yeux;
Car un jour il faudra que l'étoile aussi tombe,
L'étoile voit neiger les âmes dans la tombe,
L'âme verra neiger les astres dans les cieux !

* * *

Par instants, dans le vague espace,
— Regarde, enfant, tu vas la voir ! —
Une brusque planète passe.
C'est d'abord au loin un point noir;
Plus prompte que la trombe folle,
Elle vient, court, approche, vole;
A peine a lui son auréole,
Que déjà, remplissant le ciel,
Sa rondeur farouche commence
A cacher le gouffre en démence,
Et semble ton couvercle immense,
O puits du vertige éternel !

C'est elle ! éclair ! voilà sa livide surface
Avec tous les frissons de ses océans verts !
Elle apparaît, s'en va, décroît, pâlit, s'efface,
Et rentre, atome obscur, aux cieux d'ombre couverts,
Et tout s'évanouit, vaste aspect, bruit sublime... —
Quel est ce projectile inouï de l'abîme ?
O boulets monstrueux qui sont des univers !

Dans un éloignement nocturne,
Roule avec un râle effrayant
Quelque épouvantable Saturne
Tournant son anneau flamboyant;
La braise en pleut comme d'un crible;
Jean de Patmos, l'esprit terrible [284],

Vit en songe cet astre horrible
Et tomba presque évanoui;
Car, rêvant sa noire épopée,
Il crut, d'éclairs enveloppée,
Voir fuir une roue, échappée
Au sombre char d'Adonaï [285] !

Et, par instants encor, — tout va-t-il se dissoudre ? —
Parmi ces mondes, fauve, accourant à grand bruit,
Une comète aux crins de flamme, aux yeux de foudre [286],
Surgit, et les regarde, et, blême, approche et luit;
Puis s'évade en hurlant, pâle et surnaturelle,
Traînant sa chevelure éparse derrière elle,
Comme une Canidie [287] affreuse qui s'enfuit.

Quelques-uns de ces globes meurent;
Dans le semoun et le mistral
Leurs mers sanglotent, leurs flots pleurent;
Leur flanc crache un brasier central.
Sphères par la neige engourdies,
Ils ont d'étranges maladies,
Pestes, déluges, incendies,
Tremblements profonds et fréquents;
Leur propre abîme les consume;
Leur haleine flamboie et fume;
On entend de loin dans leur brume
La toux lugubre des volcans.

* * *

Ils sont ! ils vont ! ceux-ci brillants, ceux-là difformes,
Tous portant des vivants et des créations !
Ils jettent dans l'azur des cônes d'ombre énormes,
Ténèbres qui des cieux traversent les rayons,
Où le regard, ainsi que des flambeaux farouches
L'un après l'autre éteints par d'invisibles bouches,
Voit plonger tour à tour les constellations !

Quel Zorobabel [288] formidable,
Quel Dédale vertigineux,
Cieux ! a bâti dans l'insondable

Tout ce noir chaos lumineux !
Soleils, astres aux larges queues,
Gouffres ! ô millions de lieues !
Sombres architectures bleues !
Quel bras a fait, créé, produit
Ces tours d'or que nuls yeux ne comptent,
Ces firmaments qui se confrontent,
Ces Babels d'étoiles qui montent
Dans ces Babylones de nuit ?

Qui, dans l'ombre vivante et l'aube sépulcrale,
Qui, dans l'horreur fatale et dans l'amour profond,
A tordu ta splendide et sinistre spirale,
Ciel, où les univers se font et se défont ?
Un double précipice à la fois les réclame.
Immensité ! dit l'être. Éternité ! dit l'âme.
A jamais le sans fin roule dans le sans fond.

* * *

L'inconnu, celui dont maint sage
Dans la brume obscure a douté,
L'immobile et muet visage,
Le voilé de l'éternité,
A, pour montrer son ombre au crime,
Sa flamme au juste magnanime,
Jeté pêle-mêle à l'abîme
Tous ses masques, noirs ou vermeils;
Dans les éthers inaccessibles
Ils flottent, cachés ou visibles;
Et ce sont ces masques terribles
Que nous appelons les soleils !

Et les peuples ont vu passer dans les ténèbres
Ces spectres de la nuit que nul ne pénétra;
Et flamines, santons, brahmanes, mages, guèbres [289],
Ont crié : Jupiter ! Allah ! Vishnou ! Mithra [290] !
Un jour, dans les lieux bas, sur les hauteurs suprêmes,
Tous ces masques hagards s'effaceront d'eux-mêmes;
Alors la face immense et calme apparaîtra !

III

* * *

Enfant ! l'autre de ces deux mondes,
C'est le cœur d'un homme. — Parfois,
Comme une perle au fond des ondes,
Dieu cache une âme au fond des bois.

Dieu cache un homme sous les chênes,
Et le sacre en d'austères lieux
Avec le silence des plaines,
L'ombre des monts, l'azur des cieux.

O ma fille, avec son mystère
Le soir envahit pas à pas
L'esprit d'un prêtre involontaire,
Près de ce feu qui luit là-bas.

Cet homme, dans quelque ruine,
Avec la ronce et le lézard,
Vit sous la brume et la bruine,
Fruit tombé de l'arbre hasard.

Il est devenu presque fauve;
Son bâton est son seul appui;
En le voyant, l'homme se sauve,
La bête seule vient à lui.

Il est l'être crépusculaire.
On a peur de l'apercevoir;
Pâtre tant que le jour l'éclaire,
Fantôme dès que vient le soir.

La faneuse dans la clairière
Le voit quand il fait par moment,
Comme une ombre hors de sa bière,
Un pas hors de l'isolement.

Son vêtement dans ces décombres,
C'est un sac de cendre et de deuil,
Linceul troué par les clous sombres
De la misère, ce cercueil.

Le pommier lui jette ses pommes;
Il vit dans l'ombre enseveli;
C'est un pauvre homme loin des hommes,
C'est un habitant de l'oubli;

C'est un indigent sous la bure,
Un vieux front de la pauvreté,
Un haillon dans une masure,
Un esprit dans l'immensité !

* * *

Dans la nature transparente,
C'est l'œil des regards ingénus,
Un penseur à l'âme ignorante,
Un grave marcheur aux pieds nus.

Oui, c'est un cœur, une prunelle,
C'est un souffrant, c'est un songeur [291],
Sur qui la lueur éternelle
Fait trembler sa vague rougeur.

Il est là, l'âme aux cieux ravie,
Et, près d'un branchage enflammé,
Pense, lui-même par la vie
Tison à demi consumé.

Il est calme en cette ombre épaisse;
Il aura bien toujours un peu
D'herbe pour que son bétail paisse,
De bois pour attiser son feu.

Nos luttes, nos chocs, nos désastres,
Il les ignore; il ne veut rien
Que, la nuit, le regard des astres [292],
Le jour, le regard de son chien.

Son troupeau gît sur l'herbe unie;
Il est là, lui, pasteur, ami,
Seul éveillé, comme un génie
A côté d'un peuple endormi.

Ses brebis, d'un rien remuées,
Ouvrant l'œil près du feu qui luit,
Aperçoivent sous les nuées
Sa forme droite dans la nuit;

Et, bouc qui bêle, agneau qui danse,
Dorment dans les bois hasardeux
Sous ce grand spectre Providence
Qu'ils sentent debout auprès d'eux.

* * *

Le pâtre songe, solitaire,
Pauvre et nu, mangeant son pain bis;
Il ne connaît rien de la terre
Que ce que broute la brebis.

Pourtant il sait que l'homme souffre;
Mais il sonde l'éther profond.
Toute solitude est un gouffre,
Toute solitude est un mont.

Dès qu'il est debout sur ce faîte,
Le ciel reprend cet étranger.
La Judée avait le prophète,
La Chaldée avait le berger [293];

Ils tâtaient le ciel l'un et l'autre;
Et plus tard, sous le feu divin,
Du prophète naquit l'apôtre,
Du pâtre naquit le devin.

La foule raillait leur démence;
Et l'homme dut, aux jours passés,
A ces ignorants la science,
La sagesse à ces insensés.

La nuit voyait, témoin austère,
Se rencontrer sur les hauteurs,
Face à face dans le mystère,
Les prophètes et les pasteurs.

— Où marchez-vous, tremblants prophètes ?
— Où courez-vous, pâtres troublés ?
Ainsi parlaient ces sombres têtes,
Et l'ombre leur criait : Allez !

Aujourd'hui l'on ne sait plus même
Qui monta le plus de degrés,
Des Zoroastres au front blême
Ou des Abrahams effarés [294].

Et quand nos yeux qui les admirent
Veulent mesurer leur chemin,
Et savoir quels sont ceux qui mirent
Le plus de jour dans l'œil humain,

Du noir passé perçant les voiles,
Notre esprit flotte sans repos
Entre tous ces compteurs d'étoiles [295]
Et tous ces compteurs de troupeaux.

* * *

Dans nos temps, où l'aube enfin dore
Les bords du terrestre ravin,
Le rêve humain s'approche encore
Plus près de l'idéal divin.

L'homme, que la brume enveloppe,
Dans le ciel que Jésus ouvrit,
Comme à travers un télescope
Regarde à travers son esprit [296].

L'âme humaine, après le Calvaire,
A plus d'ampleur et de rayon;
Le grossissement de ce verre
Grandit encor la vision.

La solitude vénérable
Mène aujourd'hui l'homme sacré
Plus avant dans l'impénétrable,
Plus loin dans le démesuré.

Oui, si dans l'homme, que le nombre
Et le temps trompent tour à tour,
La foule dégorge de l'ombre,
La solitude fait le jour [297].

Le désert au ciel nous convie.
O seuil de l'azur ! l'homme seul,
Vivant qui voit hors de la vie,
Lève d'avance son linceul.

Il parle aux voix que Dieu fit taire,
Mêlant sur son front pastoral
Aux lueurs troubles de la terre
Le serein rayon sépulcral.

Dans le désert, l'esprit qui pense
Subit par degrés sous les cieux
La dilatation immense
De l'infini mystérieux.

Il plonge au fond. Calme, il savoure
Le réel, le vrai, l'élément.
Toute la grandeur qui l'entoure
Le pénètre confusément.

Sans qu'il s'en doute, il va, se dompte,
Marche, et, grandissant en raison,
Croît comme l'herbe aux champs, et monte
Comme l'aurore à l'horizon [298].

Il voit, il adore, il s'effare;
Il entend le clairon du ciel,
Et l'universelle fanfare
Dans le silence universel.

Avec ses fleurs au pur calice,
Avec sa mer pleine de deuil,

Qui donne un baiser de complice
A l'âpre bouche de l'écueil,

Avec sa plaine, vaste bible [299],
Son mont noir, son brouillard fuyant,
Regards du visage invisible,
Syllabes du mot flamboyant;

Avec sa paix, avec son trouble,
Son bois voilé, son rocher nu,
Avec son écho qui redouble
Toutes les voix de l'inconnu,

La solitude éclaire, enflamme,
Attire l'homme aux grands aimants,
Et lentement compose une âme
De tous les éblouissements.

L'homme en son sein palpite et vibre,
Ouvrant son aile, ouvrant ses yeux,
Étrange oiseau d'autant plus libre
Que le mystère le tient mieux.

Il sent croître en lui, d'heure en heure,
L'humble foi, l'amour recueilli,
Et la mémoire antérieure
Qui le remplit d'un vaste oubli.

Il a des soifs inassouvies;
Dans son passé vertigineux
Il sent revivre d'autres vies;
De son âme il compte les nœuds.

Il cherche au fond des sombres dômes
Sous quelles formes il a lui;
Il entend ses propres fantômes [300]
Qui lui parlent derrière lui.

Il sent que l'humaine aventure
N'est rien qu'une apparition.
Il se dit : — Chaque créature
Est toute la création.

Il se dit : — Mourir, c'est connaître [301];
Nous cherchons l'issue à tâtons.
J'étais, je suis, et je dois être.
L'ombre est une échelle. Montons.

Il se dit : — Le vrai, c'est le centre.
Le reste est apparence ou bruit.
Cherchons le lion, et non l'antre;
Allons où l'œil fixe reluit. —

Il sent plus que l'homme en lui naître;
Il sent, jusque dans ses sommeils,
Lueur à lueur, dans son être,
L'infiltration des soleils.

Ils cessent d'être son problème;
Un astre est un voile, il veut mieux;
Il reçoit de leur rayon même
Le regard qui va plus loin qu'eux [302].

* * *

Pendant que nous, hommes des villes,
Nous croyons prendre un vaste essor
Lorsqu'entre en nos prunelles viles
Le spectre d'une étoile d'or;

Que, savants dont la vue est basse,
Nous nous ruons et nous brûlons
Dans le premier astre qui passe,
Comme aux lampes les papillons,

Et qu'oubliant le nécessaire,
Nous contentant de l'incomplet,
Croyant éclairés, ô misère [303] !
Ceux qu'éclaire le feu follet,

Prenant pour l'être et pour l'essence
Les fantômes du ciel profond,
Voulant nous faire une science
Avec des formes qui s'en vont,

Ne comprenant, pour nous distraire
De la terre, où l'homme est damné,
Qu'un autre monde, sombre frère
De notre globe infortuné,

Comme l'oiseau né dans la cage,
Qui, s'il fuit, n'a qu'un vol étroit,
Ne sait pas trouver le bocage,
Et va d'un toit à l'autre toit,

Chercheurs que le néant captive,
Qui, dans l'ombre, avons en passant
La curiosité chétive
Du ciron pour le ver luisant,

Poussière admirant la poussière,
Nous poursuivons obstinément,
Grains de cendre, un grain de lumière
En fuite dans le firmament;

Pendant que notre âme humble et lasse
S'arrête au seuil du ciel béni,
Et va becqueter dans l'espace
Une miette de l'infini,

Lui, ce berger, ce passant frêle,
Ce pauvre gardeur de bétail
Que la cathédrale éternelle
Abrite sous son noir portail,

Cet homme qui ne sait pas lire,
Cet hôte des arbres mouvants
Qui ne connaît pas d'autre lyre
Que les grands bois et les grands vents,

Lui, dont l'âme semble étouffée,
Il s'envole, et, touchant le but,
Boit avec la coupe d'Orphée
A la source où Moïse but [304] !

Lui, ce pâtre, en sa thébaïde,
Cet ignorant, cet indigent,

Sans docteur, sans maître, sans guide,
Fouillant, scrutant, interrogeant,

De sa roche où la paix séjourne,
Les cieux noirs, les bleus horizons,
Double ornière où sans cesse tourne
La roue énorme des saisons;

Seul, quand mai vide sa corbeille,
Quand octobre emplit son panier;
Seul, quand l'hiver à notre oreille
Vient siffler, gronder, et nier;

Quand sur notre terre, où se joue
Le blanc flocon flottant sans bruit,
La mort, spectre vierge, secoue
Ses ailes pâles dans la nuit;

Quand, nous glaçant jusqu'aux vertèbres
Nous jetant la neige en rêvant,
Ce sombre cygne des ténèbres
Laisse tomber sa plume au vent;

Quand la mer tourmente la barque;
Quand la plaine est là, ressemblant
A la morte dont un drap marque
L'obscur profil sinistre et blanc;

Seul sur cet âpre monticule,
A l'heure où, sous le ciel dormant,
Les méduses du crépuscule
Montrent leur face vaguement;

Seul la nuit, quand dorment ses chèvres,
Quand la terre et l'immensité
Se referment comme deux lèvres
Après que le psaume est chanté;

Seul quand renaît le jour sonore,
A l'heure où sur le mont lointain
Flamboie et frissonne l'aurore,
Crête rouge du coq matin;

Seul, toujours seul; l'été, l'automne;
Front sans remords et sans effroi
A qui le nuage qui tonne
Dit tout bas : Ce n'est pas pour toi !

Oubliant dans ces grandes choses
Les trous de ses pauvres habits,
Comparant la douceur des roses
A la douceur de la brebis,

Sondant l'être, la loi fatale,
L'amour, la mort, la fleur, le fruit;
Voyant l'auréole idéale
Sortir de toute cette nuit,

Il sent, faisant passer le monde
Par sa pensée à chaque instant,
Dans cette obscurité profonde
Son œil devenir éclatant;

Et, dépassant la créature,
Montant toujours, toujours accru,
Il regarde tant la nature [305],
Que la nature a disparu !

Car, des effets allant aux causes,
L'œil perce et franchit le miroir,
Enfant; et contempler les choses,
C'est finir par ne plus les voir.

La matière tombe détruite
Devant l'esprit aux yeux de lynx;
Voir, c'est rejeter; la poursuite.
De l'énigme est l'oubli du sphinx.

Il ne voit plus le ver qui rampe,
La feuille morte émue au vent,
Le pré, la source où l'oiseau trempe
Son petit pied rose en buvant;

Ni l'araignée, hydre étoilée,
Au centre du mal se tenant,

Ni l'abeille, lumière ailée,
Ni la fleur, parfum rayonnant;

Ni l'arbre où sur l'écorce dure
L'amant grave un chiffre d'un jour
Que les ans font croître à mesure
Qu'ils font décroître son amour.

Il ne voit plus la vigne mûre,
La ville, large toit fumant,
Ni la campagne, ce murmure,
Ni la mer, ce rugissement;

Ni l'aube dorant les prairies,
Ni le couchant aux longs rayons,
Ni tous ces tas de pierreries
Qu'on nomme constellations,

Que l'éther de son ombre couvre,
Et qu'entrevoit notre œil terni
Quand la nuit curieuse entr'ouvre
Le sombre écrin de l'infini;

Il ne voit plus Saturne pâle,
Mars écarlate, Arcturus bleu,
Sirius, couronne d'opale,
Aldebaran, turban de feu [306];

Ni les mondes, esquifs sans voiles,
Ni, dans le grand ciel sans milieu,
Toute cette cendre d'étoiles;
Il voit l'astre unique; il voit Dieu [307] !

* * *

Il le regarde il le contemple;
Vision que rien n'interrompt !
Il devient tombe, il devient temple;
Le mystère flambe à son front.

Œil serein dans l'ombre ondoyante,
Il a conquis, il a compris,

Il aime; il est l'âme voyante
Parmi nos ténébreux esprits.

Il marche, heureux et plein d'aurore,
De plain-pied avec l'élément;
Il croit, il accepte. Il ignore
Le doute, notre escarpement;

Le doute qu'entourent les vides,
Bord que nul ne peut enjamber,
Où nous nous arrêtons stupides,
Disant : Avancer, c'est tomber !

Le doute [308], roche où nos pensées
Errent loin du pré qui fleurit,
Où vont et viennent, dispersées,
Toutes ces chèvres de l'esprit.

Quand Hobbes dit : Quelle est la base ?
Quand Locke dit : Quelle est la loi ?
Que font à sa splendide extase
Ces dialogues de l'effroi !

Qu'importe à cet anachorète
De la caverne vérité,
L'homme qui dans l'homme s'arrête,
La nuit qui croit à sa clarté !

Que lui fait la philosophie,
Calcul, algèbre, orgueil puni,
Que sur les cimes pétrifie
L'effarement de l'infini !

Lueurs que couvre la fumée !
Sciences disant : Que sait-on ?
Qui, de l'aveugle Ptolémée [309],
Montent au myope Newton !

Que lui font les choses bornées,
Grands, petits, couronnes, carcans ?
L'ombre qui sort des cheminées
Vaut l'ombre qui sort des volcans.

Que lui font la larve et la cendre,
Et, dans les tourbillons mouvants,
Toutes les formes que peut prendre
L'obscur nuage des vivants ?

Que lui fait l'assurance triste
Des créatures dans leurs nuits ?
La terre s'écriant : J'existe !
Le soleil répliquant : Je suis !

Quand le spectre, dans le mystère,
S'affirme à l'apparition,
Qu'importe à cet œil solitaire
Qui s'éblouit du seul rayon !

Que lui fait l'astre, autel et prêtre
De sa propre religion,
Qui dit : Rien hors de moi ! — quand l'être
Se nomme Gouffre et Légion ?

Que lui font, sur son sacré faîte,
Les démentis audacieux
Que donne aux soleils la comète,
Cette hérésiarque des cieux ?

Que lui fait le temps, cette brume ?
L'espace, cette illusion [310] ?
Que lui fait l'éternelle écume
De l'océan Création ?

Il boit, hors de l'inabordable,
Du surhumain, du sidéral,
Les délices du formidable,
L'âpre ivresse de l'idéal;

Son être, dont rien ne surnage,
S'engloutit dans le gouffre bleu;
Il fait ce sublime naufrage;
Et, murmurant sans cesse : — Dieu,

Parmi les feuillages farouches,
Il songe, l'âme et l'œil là-haut,

A l'imbécillité des bouches
Qui prononcent un autre mot !

* * *

Il le voit, ce soleil unique,
Fécondant, travaillant, créant,
Par le rayon qu'il communique
Égalant l'atome au géant,

Semant de feux, de souffles, d'ondes,
Les tourbillons d'obscurité,
Emplissant d'étincelles mondes
L'épouvantable immensité,

Remuant dans l'ombre et les brumes
De sombres forces dans les cieux
Qui font comme des bruits d'enclumes
Sous des marteaux mystérieux,

Doux pour le nid du rouge-gorge,
Terrible aux satans qu'il détruit,
Et, comme aux lueurs d'une forge
Un mur s'éclaire dans la nuit,

On distingue en l'ombre où nous sommes,
On reconnaît dans ce bas lieu,
A sa clarté parmi les hommes,
L'âme qui réverbère Dieu [311].

Et ce pâtre devient auguste [312];
Jusqu'à l'auréole monté,
Étant le sage, il est le juste.
O ma fille, cette clarté,

Sœur du grand flambeau des génies,
Faite de tous les rayons purs
Et de toutes les harmonies
Qui flottent dans tous les azurs,

Plus belle dans une chaumière [313],
Éclairant hier par demain,
Cette éblouissante lumière,
Cette blancheur du cœur humain

S'appelle en ce monde, où l'honnête
Et le vrai des vents est battu,
Innocence avant la tempête,
Après la tempête, vertu !

* * *

Voilà donc ce que fait la solitude à l'homme;
Elle lui montre Dieu, le dévoile et le nomme,
Sacre l'obscurité,
Pénètre de splendeur le pâtre qui s'y plonge.
Et dans les profondeurs de son immense songe
T'allume, ô vérité !

Elle emplit l'ignorant de la science énorme;
Ce que le cèdre voit, ce que devine l'orme,
Ce que le chêne sent,
Dieu, l'être, l'infini, l'éternité, l'abîme,
Dans l'ombre elle le mêle à la candeur sublime
D'un pâtre frémissant.

L'homme n'est qu'une lampe, elle en fait une étoile.
Et ce pâtre devient, sous son haillon de toile,
Un mage, et, par moments,
Aux fleurs, parfums du temple, aux arbres, noirs pilastres [314],
Apparaît couronné d'une tiare d'astres,
Vêtu de flamboiements !

Il ne se doute pas de cette grandeur sombre.
Assis près de son feu que la broussaille encombre,
Devant l'être béant,
Humble, il pense; et, chétif, sans orgueil, sans envie,
Il se courbe, et sent mieux, près du gouffre de vie,
Son gouffre de néant,

Quand il sort de son rêve, il revoit la nature.
Il parle à la nuée, errant à l'aventure,
Dans l'azur émigrant;
Il dit : Que ton encens est chaste, ô clématite !
Il dit au doux oiseau : Que ton aile est petite,
Mais que ton vol est grand !

Le soir quand il voit l'homme aller vers les villages,
Glaneuses, bûcherons qui traînent des feuillages,
Et les pauvres chevaux
Que le laboureur bat et fouette avec colère,
Sans songer que le vent va le rendre à son frère,
Le marin sur les flots;

Quand il voit les forçats passer, portant leur charge,
Les soldats, les pêcheurs pris par la nuit au large
Et hâtant leur retour,
Il leur envoie à tous, du haut du mont nocturne,
La bénédiction qu'il a puisée à l'urne
De l'insondable amour.

Et, tandis qu'il est là, vivant sur sa colline,
Content, se prosternant dans tout ce qui s'incline,
Doux rêveur bienfaisant,
Emplissant le vallon, le champ, le toit de mousse,
Et l'herbe et le rocher de la majesté douce
De son cœur innocent;

S'il passe par hasard, près de sa paix féconde,
Un de ces grands esprits en butte aux flots du monde
Révolté devant eux,
Qui craignent à la fois, sur ces vagues funèbres,
La terre de granit et le ciel de ténèbres,
L'homme ingrat, Dieu douteux;

Peut-être, à son insu, que ce pasteur paisible,
Et dont l'obscurité rend la lueur visible,
Homme heureux sans effort,
Entrevu par cette âme en proie au choc de l'onde,
Va lui jeter soudain quelque clarté profonde
Qui lui montre le port !

Ainsi, ce feu peut-être, aux flancs du rocher sombre,
Là-bas est aperçu par quelque nef qui sombre
Entre le ciel et l'eau;
Humble, il la guide au loin de son reflet rougeâtre,
Et du même rayon dont il réchauffe un pâtre
Il sauve un grand vaisseau [315].

IV

Et je repris, montrant à l'enfant adorée [316]
L'obscur feu du pasteur et l'étoile sacrée :

— De ces deux feux perçant le soir qui s'assombrit,
L'un révèle un soleil, l'autre annonce un esprit.
C'est l'infini que notre œil sonde;
Mesurons tout à Dieu qui seul crée et conçoit.
C'est l'astre qui le prouve et l'esprit qui le voit;
Une âme est plus grande qu'un monde.

Enfant, ce feu de pâtre à cette âme mêlé,
Et cet astre, splendeur du plafond constellé
Que l'éclair et la foudre gardent,
Ces deux phares du gouffre où l'être flotte et fuit,
Ces deux clartés du deuil, ces deux yeux de la nuit,
Dans l'immensité se regardent.

Ils se connaissent; l'astre envoie au feu des bois
Toute l'énormité de l'abîme à la fois,
Les baisers de l'azur superbe
Et l'éblouissement des visions d'Endor;
Et le doux feu de pâtre envoie à l'astre d'or
Le frémissement du brin d'herbe.

Le feu de pâtre dit : — La mère pleure, hélas !
L'enfant a froid, le père a faim, l'aïeul est las;
Tout est noir; la montée est rude;
Le pas tremble, éclairé par un tremblant flambeau;
L'homme au berceau chancelle et trébuche au tombeau. —
L'étoile répond : Certitude !

De chacun d'eux s'envole un rayon fraternel,
L'un plein d'humanité, l'autre rempli de ciel;
Dieu les prend et joint leur lumière,
Et sa main, sous qui l'âme, aigle de flamme, éclôt,
Fait du rayon d'en bas et du rayon d'en haut
Les deux ailes de la prière [317].

Ingouville, août 1839.
m. commencé en 1836, fini le 1er février 1855.

AUJOURD'HUI

1843-1855

LIVRE QUATRIÈME

PAUCA MEÆ

I

PURE innocence ! vertu sainte [318] !
O les deux sommets d'ici-bas !
Où croissent, sans ombre et sans crainte,
Les deux palmes des deux combats !

Palme du combat Ignorance !
Palme du combat Vérité !
L'âme, à travers sa transparence,
Voit trembler leur double clarté.

Innocence ! vertu ! sublimes
Même pour l'œil mort du méchant !
On voit dans l'azur ces deux cimes,
L'une au levant, l'autre au couchant [319].

Elles guident la nef qui sombre;
L'une est phare, et l'autre est flambeau !
L'une a le berceau dans son ombre,
L'autre en son ombre a le tombeau [320].

C'est sous la terre infortunée
Que commence, obscure à nos yeux,
La ligne de la destinée;
Elles l'achèvent dans les cieux.

Elles montrent, malgré les voiles
Et l'ombre du fatal milieu,
Nos âmes touchant les étoiles
Et la candeur mêlée au bleu [321].

Elles éclairent les problèmes;
Elles disent le lendemain;
Elles sont les blancheurs suprêmes
De tout le sombre gouffre humain.

L'archange effleure de son aile
Ce faîte où Jéhova s'assied;
Et sur cette neige éternelle
On voit l'empreinte d'un seul pied [322].

Cette trace qui nous enseigne,
Ce pied blanc, ce pied fait de jour,
Ce pied rose, hélas ! car il saigne,
Ce pied nu, c'est le tien, amour [323].

Janvier 1843.
m. 22 janvier 1855.

II

15 FÉVRIER 1843 [324]

AIME celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
— Adieu ! — Sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !
Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre.
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui.

Ici l'on te retient, là-bas on te désire.
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir.
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir.
Sors avec une larme ! entre avec un sourire [325] !

Dans l'église, 15 février 1843.

* * *

4 SEPTEMBRE 1843 [326]

. . . .

* * *

III

TROIS ANS APRÈS [327]

Il est temps que je me repose;
Je suis terrassé par le sort.
Ne me parlez pas d'autre chose
Que des ténèbres où l'on dort !

Que veut-on que je recommence ?
Je ne demande désormais
A la création immense
Qu'un peu de silence et de paix !

Pourquoi m'appelez-vous encore ?
J'ai fait ma tâche et mon devoir.
Qui travaillait avant l'aurore,
Peut s'en aller avant le soir.

A vingt ans, deuil et solitude [328] !
Mes yeux, baissés vers le gazon,
Perdirent la douce habitude
De voir ma mère à la maison.

Elle nous quitta pour la tombe;
Et vous savez bien qu'aujourd'hui
Je cherche, en cette nuit qui tombe,
Un autre ange qui s'est enfui !

Vous savez que je désespère,
Que ma force en vain se défend,
Et que je souffre comme père,
Moi qui souffris tant comme enfant !

Mon œuvre n'est pas terminée,
Dites-vous. Comme Adam banni,
Je regarde ma destinée,
Et je vois bien que j'ai fini.

L'humble enfant que Dieu m'a ravie
Rien qu'en m'aimant savait m'aider.
C'était le bonheur de ma vie
De voir ses yeux me regarder.

Si ce Dieu n'a pas voulu clore
L'œuvre qu'il me fit commencer,
S'il veut que je travaille encore,
Il n'avait qu'à me la laisser !

Il n'avait qu'à me laisser vivre
Avec ma fille à mes côtés,
Dans cette extase où je m'enivre
De mystérieuses clartés !

Ces clartés, jour d'une autre sphère,
O Dieu jaloux, tu nous les vends !
Pourquoi m'as-tu pris la lumière
Que j'avais parmi les vivants ?

As-tu donc pensé, fatal maître,
Qu'à force de te contempler,

Je ne voyais plus ce doux être,
Et qu'il pouvait bien s'en aller ?

T'es-tu dit que l'homme, vaine ombre,
Hélas ! perd son humanité
A trop voir cette splendeur sombre
Qu'on appelle la vérité ?

Qu'on peut le frapper sans qu'il souffre,
Que son cœur est mort dans l'ennui [329],
Et qu'à force de voir le gouffre,
Il n'a plus qu'un abîme en lui ?

Qu'il va, stoïque, où tu l'envoies,
Et que désormais, endurci,
N'ayant plus ici-bas de joies,
Il n'a plus de douleurs aussi ?

As-tu pensé qu'une âme tendre
S'ouvre à toi pour se mieux fermer,
Et que ceux qui veulent comprendre
Finissent par ne plus aimer ?

O Dieu ! vraiment, as-tu pu croire
Que je préférais, sous les cieux,
L'effrayant rayon de ta gloire
Aux douces lueurs de ses yeux ?

Si j'avais su tes lois moroses,
Et qu'au même esprit enchanté
Tu ne donnes point ces deux choses,
Le bonheur et la vérité,

Plutôt que de lever tes voiles,
Et de chercher, cœur triste et pur,
A te voir au fond des étoiles,
O Dieu sombre d'un monde obscur,

J'eusse aimé mieux, loin de ta face,
Suivre heureux, un étroit chemin,
Et n'être qu'un homme qui passe
Tenant son enfant par la main [330] !

Maintenant, je veux qu'on me laisse !
J'ai fini ! le sort est vainqueur.
Que vient-on rallumer sans cesse
Dans l'ombre qui m'emplit le cœur ?

Vous qui me parlez, vous me dites
Qu'il faut, rappelant ma raison,
Guider les foules décrépites
Vers les lueurs de l'horizon [331];

Qu'à l'heure où les peuples se lèvent,
Tout penseur suit un but profond;
Qu'il se doit à tous ceux qui rêvent,
Qu'il se doit à tous ceux qui vont;

Qu'une âme, qu'un feu pur anime,
Doit hâter, avec sa clarté,
L'épanouissement sublime
De la future humanité;

Qu'il faut prendre part, cœurs fidèles,
Sans redouter les océans,
Aux fêtes des choses nouvelles,
Aux combats des esprits géants !

Vous voyez des pleurs sur ma joue,
Et vous m'abordez mécontents,
Comme par le bras on secoue
Un homme qui dort trop longtemps.

Mais songez à ce que vous faites !
Hélas ! cet ange au front si beau,
Quand vous m'appelez à vos fêtes,
Peut-être a froid dans son tombeau.

Peut-être, livide et pâlie,
Dit-elle dans son lit étroit :
— Est-ce que mon père m'oublie
Et n'est plus là que j'ai si froid ?

Quoi ! lorsqu'à peine je résiste
Aux choses dont je me souviens,

Quand je suis brisé, las et triste,
Quand je l'entends qui me dit : Viens !

Quoi ! vous voulez que je souhaite,
Moi plié par un coup soudain,
La rumeur qui suit le poète,
Le bruit que fait le paladin !

Vous voulez que j'aspire encore
Aux triomphes doux et dorés !
Que j'annonce aux dormeurs l'aurore !
Que je crie : Allez ! espérez !

Vous voulez que dans la mêlée,
Je rentre ardent parmi les forts,
Les yeux à la voûte étoilée... —
Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts [332] !

Novembre 1846.
m. 10 novembre 1846.

IV

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment [333],
Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.
Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance,
Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,
Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?
Je voulais me briser le front sur le pavé;
Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,
Je fixai mes regards sur cette chose horrible,
Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : Non !
Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom
Qui font que dans le cœur le désespoir [334] se lève ? —
Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve,
Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,
Que je l'entendais rire en la chambre à côté,
Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte,
Et que j'allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé !
Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !
Attendez ! elle vient ! Laissez-moi, que j'écoute !
Car elle est quelque part dans la maison sans doute !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre 1852.

V

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin.
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère;
Elle entrait, et disait : Bonjour, mon petit père !
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe [335].
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres [336], les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme [337],
Elle me consultait sur tout à tous moments.
Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu !
J'appelais cette vie être content de peu !
Et dire qu'elle est morte ! Hélas ! que Dieu m'assiste !
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste;
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

Novembre 1846, jour des morts.
m. 1er novembre 1846, Toussaint.

VI

QUAND nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble
Dans la maison qui touche aux bois [338],

Elle avait dix ans, et moi trente;
J'étais pour elle l'univers.
Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts !

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait : Mon père,
Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main.
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh ! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous ?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant !
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin !
C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine !
Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant... —
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent [339] !

Villequier, 4 septembre 1844. [340]
m. 16 octobre 1846. [340]

VII [341]

Elle était pâle, et pourtant rose,
Petite avec de grands cheveux.
Elle disait souvent : Je n'ose,
Et ne disait jamais : Je veux.

Le soir, elle prenait ma Bible
Pour y faire épeler sa sœur,
Et, comme une lampe paisible,
Elle éclairait ce jeune cœur.

Sur le saint livre que j'admire
Leurs yeux purs venaient se fixer;
Livre où l'une apprenait à lire,
Où l'autre apprenait à penser [342] !

Sur l'enfant, qui n'eût pas lu seule,
Elle penchait son front charmant,
Et l'on aurait dit une aïeule,
Tant elle parlait doucement !

Elle lui disait : Sois bien sage !
Sans jamais nommer le démon.
Leurs mains erraient de page en page
Sur Moïse et sur Salomon,

Sur Cyrus qui vint de la Perse,
Sur Moloch et Léviathan [343],
Sur l'enfer que Jésus traverse [344],
Sur l'éden où rampe Satan.

Moi, j'écoutais... — O joie immense
De voir la sœur près de la sœur [345] !
Mes yeux s'enivraient en silence
De cette ineffable douceur.

Et dans la chambre humble et déserte
Où nous sentions, cachés tous trois,
Entrer par la fenêtre ouverte
Les souffles des nuits et des bois,

Tandis que, dans le texte auguste,
Leurs cœurs, lisant avec ferveur,
Puisaient le beau, le vrai, le juste,
Il me semblait, à moi rêveur,

Entendre chanter des louanges
Autour de nous, comme au saint lieu,
Et voir sous les doigts de ces anges
Tressaillir le livre de Dieu !

Octobre 1846.
m. 12 octobre 1846.

VIII [346]

A QUI donc sommes-nous ? Qui nous a ? qui nous mène ?
Vautour fatalité, tiens-tu la race humaine ?
Oh ! parlez, cieux vermeils,
L'âme sans fond tient-elle aux étoiles sans nombre ?
Chaque rayon d'en haut est-il un fil de l'ombre
Liant l'homme aux soleils ?

Est-ce qu'en nos esprits, que l'ombre a pour repaires,
Nous allons voir rentrer les songes de nos pères ?
Destin, lugubre assaut !
O vivants, serions-nous l'objet d'une dispute ?
L'un veut-il notre gloire, et l'autre notre chute ?
Combien sont-ils là-haut ?

Jadis, au fond du ciel, aux yeux du mage sombre,
Deux joueurs effrayants apparaissaient dans l'ombre.
Qui craindre ? qui prier ?
Les Manès frissonnants, les pâles Zoroastres
Voyaient deux grandes mains qui déplaçaient les astres
Sur le noir échiquier.

Songe horrible ! le bien, le mal de cette voûte
Pendent-ils sur nos fronts ? Dieu, tire-moi du doute !
O sphinx, dis-moi le mot [347] !
Cet affreux rêve pèse à nos yeux qui sommeillent,
Noirs vivants ! Heureux ceux qui tout à coup s'éveillent
Et meurent en sursaut !

Villequier, 4 septembre 1845.
m. 25 avril 1854.

IX

O SOUVENIRS ! printemps ! aurore !
Doux rayon triste et réchauffant !
  Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant... —

Connaissez-vous sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu [348],
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre [349] et le ciel bleu ?

C'est là que nous vivions. — Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant ! —
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement [350].

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient... [351] — Aube pure !
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux !

Je toussais, on devenait brave.
Elle montait à petits pas,
Et me disait d'un air très grave :
J'ai laissé les enfants en bas.

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée.
Et le doux astre de mes yeux !

Nous jouions toute la journée.
O jeux charmants ! chers entretiens !
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait : — Père, viens !

Nous allons t'apporter ta chaise [352],
Conte-nous une histoire, dis ! —
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les carnages,
J'inventais un conte profond
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste et l'Homère
D'un poème éclos d'un seul jet;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul [353], qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et moi, par la fenêtre sombre
J'entrevoyais un coin des cieux [354] !

Villequier, 4 septembre 1846.

X [355]

PENDANT que le marin, qui calcule et qui doute,
Demande son chemin aux constellations;
Pendant que le berger, l'œil plein de visions,
Cherche au milieu des bois son étoile et sa route;
Pendant que l'astronome, inondé de rayons,

Pèse un globe à travers des millions de lieues,
Moi, je cherche autre chose en ce ciel vaste et pur.
Mais que ce saphir sombre est un abîme obscur !
On ne peut distinguer, la nuit, les robes bleues
Des anges frissonnants qui glissent dans l'azur [356].

Avril 1847.
m. 8 avril 1847.

XI [357]

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages
Sur la tête; on se plaît aux livres des vieux sages;
On lit Virgile et Dante; on va joyeusement
En voiture publique à quelque endroit charmant,
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte;
Le regard d'une femme en passant vous agite;
On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois !
On écoute le chant des oiseaux dans les bois;
Le matin, on s'éveille, et toute une famille
Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille !
On déjeune en lisant son journal; tout le jour
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour;
La vie arrive avec ses passions troublées;
On jette sa parole aux sombres assemblées [358];
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend,
On se sent faible et fort, on est petit et grand;
On est flot dans la foule, âme dans la tempête;
Tout vient et passe; on est en deuil, on est en fête;
On arrive, on recule, on lutte avec effort... —
Puis, le vaste et profond silence de la mort !

11 juillet 1846, en revenant du cimetière.
m. 11 juillet 1846, en revenant du cimetière de Saint-Mandé.

XII

A QUOI SONGEAIENT LES DEUX CAVALIERS DANS LA FORÊT [359]

LA nuit était fort noire et la forêt très sombre.
Hermann à mes côtés me paraissait une ombre.
Nos chevaux galopaient. A la garde de Dieu !
Les nuages du ciel ressemblaient à des marbres.
Les étoiles volaient dans les branches des arbres
Comme un essaim d'oiseaux de feu.

Je suis plein de regrets. Brisé par la souffrance,
L'esprit profond d'Hermann est vide d'espérance.
Je suis plein de regrets. O mes amours, dormez !
Or, tout en traversant ces solitudes vertes,
Hermann me dit : Je songe aux tombes entr'ouvertes !
Et je lui dis : Je pense aux tombeaux refermés !

Lui regarde en avant; je regarde en arrière.
Nos chevaux galopaient à travers la clairière;
Le vent nous apportait de lointains angélus;
Il dit : Je songe à ceux que l'existence afflige,
A ceux qui sont, à ceux qui vivent. — Moi, lui dis-je,
Je pense à ceux qui ne sont plus !

Les fontaines chantaient. Que disaient les fontaines ?
Les chênes murmuraient. Que murmuraient les chênes ?
Les buissons chuchotaient comme d'anciens amis.
Hermann me dit : Jamais les vivants ne sommeillent.
En ce moment, des yeux pleurent, d'autres yeux veillent.
Et je lui dis : Hélas ! d'autres sont endormis !

Hermann reprit alors : Le malheur, c'est la vie.
Les morts ne souffrent plus. Ils sont heureux ! J'envie
Leur fosse où l'herbe pousse, où s'effeuillent les bois.

Car la nuit les caresse avec ses douces flammes;
Car le ciel rayonnant calme toutes les âmes
Dans tous les tombeaux à la fois !

Et je lui dis : Tais-toi ! respect au noir mystère !
Les morts gisent couchés sous nos pieds dans la terre.
Les morts, ce sont les cœurs qui t'aimaient autrefois !
C'est ton ange expiré [360] ! c'est ton père et ta mère !
Ne les attristons pas par l'ironie amère.
Comme à travers un rêve, ils entendent nos voix.

Octobre 1853.
m. 11 octobre 1841.

XIII

VENI, VIDI, VIXI [361]

J'ai bien assez vécu, puisque dans mes douleurs
Je marche sans trouver de bras qui me secourent,
Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent,
Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs;

Puisqu'au printemps, quand Dieu met la nature en fête,
J'assiste, esprit sans joie, à ce splendide amour;
Puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour,
Hélas ! et sent de tout la tristesse secrète;

Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu;
Puisqu'en cette saison des parfums et des roses,
O ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu reposes,
Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu.

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.
Mon sillon ? Le voilà. Ma gerbe ? La voici.
J'ai vécu souriant, toujours plus adouci,
Debout, mais incliné du côté du mystère.

J'ai fait ce que j'ai pu; j'ai servi, j'ai veillé,
Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine [362].

Je me suis étonné d'être un objet de haine,
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

Dans ce bagne terrestre où ne s'ouvre aucune aile,
Sans me plaindre, saignant, et tombant sur les mains,
Morne, épuisé, raillé par les forçats [363] humains,
J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi;
Je ne me tourne plus même quand on me nomme;
Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme
Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit [364].
O Seigneur ! ouvrez-moi les portes de la nuit,
Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

Avril 1848.
m. 11 avril 1848.

XIV [365]

DEMAIN, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe [366],
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe [367]
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847
m. 4 octobre 1847.

XV

A VILLEQUIER [368]

MAINTENANT que Paris, ses pavés et ses marbres [369],
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Ému par ce superbe et tranquille horizon [370],
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison [371] devant l'immensité;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au
(vent [372];

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement [373];

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu [374] !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses [375];
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant [376].

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient,
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient;
J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu ! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants;
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants [377].

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous,

Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien, à vous.

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue [378],
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent,
Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément [379].

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme, [380]
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme,
Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Éclairant toute chose avec votre clarté;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas,
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie
Vous appesantiriez votre bras triomphant [381],
Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie,
Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer,
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu ! quand on souffre,
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre
Dans les afflictions,
Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts.
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
Le soir, quand tout se tait,
Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait !

Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,

Je regarde toujours ce moment de ma vie
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler.

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus !
Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc ! je ne l'ai plus !

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
O mon Dieu ! cette plaie a si longtemps saigné !
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas ! fronts que le deuil réclame,
Mortels sujets aux pleurs,
Il nous est malaisé de retirer notre âme
De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires [382],
Seigneur; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant [383], tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux,

Quand on a vu, seize ans [384], de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison;

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va ! [385]

Villequier, 4 septembre 1847.
m. 4 septembre 1844, Villequier. — 24 octobre 1846.

XVI

MORS

JE vis cette faucheuse [386]. Elle était dans son champ.
Elle allait à grands pas moissonnant et fauchant,
Noir squelette laissant passer le crépuscule [387].
Dans l'ombre où l'on dirait que tout tremble et recule,
L'homme suivait des yeux les lueurs de sa faulx.
Et les triomphateurs sous les arcs triomphaux
Tombaient; elle changeait en désert Babylone,
Le trône en échafaud et l'échafaud en trône,
Les roses en fumier, les enfants en oiseaux,
L'or en cendre, et les yeux des mères en ruisseaux.
Et les femmes criaient : Rends-nous ce petit être.
Pour le faire mourir, pourquoi l'avoir fait naître ?
Ce n'était qu'un sanglot sur terre, en haut, en bas;
Des mains aux doigts osseux sortaient des noirs grabats;
Un vent froid bruissait dans les linceuls sans nombre;
Les peuples éperdus semblaient sous la faulx sombre
Un troupeau frissonnant qui dans l'ombre s'enfuit;
Tout était sous ses pieds deuil, épouvante et nuit.
Derrière elle, le front baigné de douces flammes,
Un ange souriant portait la gerbe d'âmes.

Mars 1854.
m. 14 mars 1854.

XVII

CHARLES VACQUERIE [388]

IL ne sera pas dit que ce jeune homme, ô deuil !
Se sera de ses mains ouvert l'affreux cercueil
Où séjourne l'ombre abhorrée,
Hélas ! et qu'il aura lui-même dans la mort
De ses jours généreux, encor pleins jusqu'au bord,
Renversé la coupe dorée,

Et que sa mère, pâle et perdant la raison,
Aura vu rapporter au seuil de sa maison,
Sous un suaire aux plis funèbres,
Ce fils, naguère encor pareil au jour qui naît,
Maintenant blême et froid, tel que la mort venait
De le faire pour les ténèbres;

Il ne sera pas dit qu'il sera mort ainsi,
Qu'il aura, cœur profond et par l'amour saisi,
Donné sa vie à ma colombe [389],
Et qu'il l'aura suivie au lieu morne et voilé,
Sans que la voix du père à genoux ait parlé
A cette âme dans cette tombe !

En présence de tant d'amour et de vertu,
Il ne sera pas dit que je me serai tu,
Moi qu'attendent les maux sans nombre !
Que je n'aurai point mis sur sa bière un flambeau,
Et que je n'aurai pas devant son noir tombeau
Fait asseoir une strophe sombre !

N'ayant pu la sauver, il a voulu mourir [390].
Sois béni, toi qui, jeune, à l'âge où vient s'offrir
L'espérance joyeuse encore,
Pouvant rester, survivre, épuiser tes printemps,
Ayant devant les yeux l'azur de tes vingt ans
Et le sourire de l'aurore,

A tout ce que promet la jeunesse, aux plaisirs,
Aux nouvelles amours, aux oublieux désirs
Par qui toute peine est bannie,
A l'avenir, trésor des jours à peine éclos,
A la vie, au soleil, préféras sous les flots
L'étreinte de cette agonie !

Oh ! quelle sombre joie [391] à cet être charmant [392]
De se voir embrassée, au suprême moment,
Par ton doux désespoir fidèle !
La pauvre âme a souri dans l'angoisse, en sentant
A travers l'eau sinistre et l'effroyable instant
Que tu t'en venais avec elle !

Leurs âmes se parlaient sous les vagues rumeurs.
— Que fais-tu ? disait-elle. Et lui, disait : — Tu meurs ;
Il faut bien aussi que je meure ! —
Et, les bras enlacés, doux couple frissonnant,
Ils se sont en allés dans l'ombre ; et maintenant
On entend le fleuve qui pleure.

Puisque tu fus si grand, puisque tu fus si doux
Que de vouloir mourir, jeune homme, amant, époux,
Qu'à jamais l'aube en ta nuit brille !
Aie à jamais sur toi l'ombre de Dieu penché !
Sois béni sous la pierre où te voilà couché !
Dors, mon fils, auprès de ma fille !

Sois béni ! que la brise et que l'oiseau des bois,
Passants mystérieux [393], de leur plus douce voix
Te parlent dans ta maison sombre !
Que la source te pleure avec sa goutte d'eau !
Que le frais liseron se glisse en ton tombeau
Comme une caresse de l'ombre !

Oh ! s'immoler, sortir avec l'ange qui sort,
Suivre ce qu'on aima dans l'horreur de la mort,
Dans le sépulcre ou sur les claies,
Donner ses jours, son sang et ses illusions !... —
Jésus baise en pleurant ces saintes actions
Avec les lèvres de ses plaies.

Rien n'égale ici-bas, rien n'atteint sous les cieux
Ces héros, doucement saignants et radieux,
Amour, qui n'ont que toi pour règle ;
Le génie à l'œil fixe, au vaste élan vainqueur,
Lui-même est dépassé par ces essors du cœur ;
L'ange vole plus haut que l'aigle.

Dors ! — O mes douloureux et sombres bien-aimés !
Dormez le chaste hymen du sépulcre ! dormez !
Dormez au bruit du flot qui gronde,
Tandis que l'homme souffre, et que le vent lointain
Chasse les noirs vivants à travers le destin,
Et les marins à travers l'onde !

Ou plutôt, car la mort n'est pas un lourd sommeil,
Envolez-vous tous deux dans l'abîme vermeil,
Dans les profonds gouffres de joie,
Où le juste qui meurt semble un soleil levant,
Où la morte au front pâle est comme un lys vivant,
Où l'ange frissonnant flamboie !

Fuyez, mes doux oiseaux ! évadez-vous tous deux
Loin de notre nuit froide et loin du mal hideux !
Franchissez l'éther d'un coup d'aile !
Volez loin de ce monde, âpre hiver sans clarté,
Vers cette radieuse et bleue éternité
Dont l'âme humaine est l'hirondelle !

O chers êtres absents, on ne vous verra plus
Marcher au vert penchant des coteaux chevelus,
Disant tout bas de douces choses !
Dans le mois des chansons, des nids et des lilas,
Vous n'irez plus semant des sourires, hélas !
Vous n'irez plus cueillant des roses [394] !

On ne vous verra plus, dans ces sentiers joyeux,
Errer, et, comme si vous évitiez les yeux
De l'horizon vaste et superbe,
Chercher l'obscur asile et le taillis profond
Où passent des rayons qui tremblent, et qui font
Des taches de soleil sur l'herbe !

Villequier, Caudebec, et tous ces frais vallons,
Ne vous entendront plus vous écrier : — Allons,
Le vent est bon, la Seine est belle ! —
Comme ces lieux charmants vont être pleins d'ennui !
Les hardis goélands ne diront plus : — C'est lui !
Les fleurs ne diront plus : — C'est elle !

Dieu, qui ferme la vie et rouvre l'idéal,
Fait flotter à jamais votre lit nuptial
Sous le grand dôme aux clairs pilastres;
En vous prenant la terre, il vous prit les douleurs;
Ce père souriant, pour les champs pleins de fleurs,
Vous donne les cieux remplis d'astres.

Allez des esprits purs accroître la tribu.
De cette coupe amère où vous n'avez pas bu,
Hélas ! nous viderons le reste.
Pendant que nous pleurons, de sanglots abreuvés,
Vous, heureux, enivrés de vous-mêmes, vivez
Dans l'éblouissement céleste [395] !

Vivez ! aimez ! ayez les bonheurs infinis.
Oh ! les anges pensifs, bénissant et bénis,
Savent seuls, sous les sacrés voiles,
Ce qu'il entre d'extase, et d'ombre, et de ciel bleu
Dans l'éternel baiser de deux âmes que Dieu
Tout à coup change en deux étoiles [396] !

Jersey, 4 septembre 1852.

LIVRE CINQUIÈME

EN MARCHE

I

A AUG. V

Et toi son frère, sois le frère de mes fils [397].
Cœur fier, qui du destin relèves les défis,
Suis à côté de moi la voie inexorable.
Que ta mère au front gris soit ma sœur vénérable !
Ton frère dort couché dans le sépulcre noir;
Nous, dans la nuit du sort, dans l'ombre du devoir,
Marchons à la clarté qui sort de cette pierre.
Qu'il dorme, voyant l'aube à travers sa paupière.
Un jour, quand on lira nos temps mystérieux,
Les songeurs attendris promèneront leurs yeux
De toi, le dévouement, à lui, le sacrifice.
Nous habitons du sphinx [398] le lugubre édifice;
Nous sommes, cœurs liés au morne piédestal,
Tous la fatale énigme et tous le mot fatal.
Ah ! famille ! ah ! douleur ! ô sœur ! ô mère ! ô veuve [399] !
O sombres lieux, qu'emplit le murmure du fleuve !
Chaste tombe jumelle au pied du coteau vert !
Poète, quand mon sort s'est brusquement ouvert,
Tu n'as pas reculé devant les noires portes,
Et, sans pâlir, avec le flambeau que tu portes,
Tes chants, ton avenir que l'absence interrompt,
Et le frémissement lumineux de ton front,
Trouvant la chute belle et le malheur propice,

Calme, tu t'es jeté dans le grand précipice !
Hélas ! c'est par les deuils que nous nous enchaînons.
O frères, que vos noms soient mêlés à nos noms !
Dieu vous fait des rayons de toutes nos ténèbres.
Car vous êtes entrés sous nos voûtes funèbres;
Car vous avez été tous deux vaillants et doux;
Car vous avez tous deux, vous rapprochant de nous
A l'heure où vers nos fronts roulait le gouffre d'ombre
Accepté notre sort dans ce qu'il a de sombre,
Et suivi, dédaignant l'abîme et le péril,
Lui, la fille au tombeau, toi, le père à l'exil !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre 1852.
m. 23 décembre 1854.

II

AU FILS D'UN POÈTE [400]

Enfant, laisse aux mers inquiètes
Le naufragé, tribun ou roi;
Laisse s'en aller les poètes !
La poésie est près de toi.

Elle t'échauffe, elle t'inspire,
O cher enfant, doux alcyon,
Car ta mère en est le sourire,
Et ton père en est le rayon.

Les yeux en pleurs, tu me demandes
Où je vais et pourquoi je pars.
Je n'en sais rien; les mers sont grandes,
L'exil s'ouvre de toutes parts.

Ce que Dieu nous donne, il nous l'ôte.
Adieu, patrie ! adieu, Sion [401] !
Le proscrit n'est pas même un hôte,
Enfant, c'est une vision.

Il entre, il s'assied, puis se lève,
Reprend son bâton et s'en va.
Sa vie erre de grève en grève
Sous le souffle de Jéhovah.

Il fuit sur les vagues profondes,
Sans repos, toujours en avant.
Qu'importe ce qu'en font les ondes !
Qu'importe ce qu'en fait le vent !

Garde, enfant, dans ta jeune tête
Ce souvenir mystérieux;
Tu l'as vu dans une tempête
Passer comme l'éclair des cieux.

Son âme aux chocs habituée
Traversait l'orage et le bruit.
D'où sortait-il ? De la nuée.
Où s'enfonçait-il ? Dans la nuit.

Bruxelles, juillet 1852.
m. Bruxelles, 16 juillet 1852.

III

ÉCRIT EN 1846

« ... Je vous ai vu enfant, monsieur, chez votre respectable mère et nous sommes même un peu parents, je crois. J'ai applaudi à vos premières odes, *la Vendée*, *Louis XVII*... Dès 1827, dans votre ode dite *A la Colonne*, vous désertiez les saines doctrines, vous abjuriez la légitimité; la faction libérale battait des mains à votre apostasie. J'en gémissais... Vous êtes aujourd'hui, monsieur, en démagogie pure, en plein jacobinisme. Votre discours d'anarchiste sur les affaires de Galicie est plus digne du

tréteau d'une Convention que de la tribune d'une Chambre des pairs. Vous en êtes à la *Carmagnole*... Vous vous perdez, je vous le dis. Quelle est donc votre ambition ? Depuis ces beaux jours de votre adolescence monarchique, qu'avez-vous fait ? où allez-vous ?... »

(Le marquis de C. d'E. *Lettre à Victor Hugo*, Paris,. 1846.) [402]

I

MARQUIS [403], je m'en souviens, vous veniez chez ma mère.
Vous me faisiez parfois réciter ma grammaire;
Vous m'apportiez toujours quelque bonbon exquis,
Et nous étions cousins quand on était marquis.
Vous étiez vieux, j'étais enfant; contre vos jambes
Vous me preniez, et puis, entre deux dithyrambes
En l'honneur de Coblentz et des rois, vous contiez
Quelque histoire de loups, de peuples châtiés,
D'ogres, de jacobins, authentique et formelle,
Que j'avalais avec vos bonbons pêle-mêle
Et que je dévorais de fort bon appétit
Quand j'étais royaliste et quand j'étais petit.

J'étais un doux enfant, le grain d'un honnête homme.
Quand, plein d'illusions, crédule, simple, en somme,
Droit et pur, mes deux yeux sur l'idéal ouverts,
Je bégayais, songeur naïf, mes premiers vers,
Marquis, vous leur trouviez un arrière-goût fauve,
Les Grâces vous ayant nourri dans leur alcôve,
Mais vous disiez : Pas mal ! bien ! C'est quelqu'un qui naît !
Et, souvenir sacré ! ma mère rayonnait.

Je me rappelle encor de quel accent ma mère
Vous disait : Bonjour. — Aube ! avril ! joie éphémère !
Où donc est ce sourire ? où donc est cette voix ?
Vous fuyez donc ainsi que les feuilles des bois,
O baisers d'une mère ! Aujourd'hui, mon front sombre,
Le même front est là, pensif, avec de l'ombre,
Et les baisers de moins et les rides de plus !

Vous aviez de l'esprit, marquis. Flux et reflux,
Heur, malheur, vous avaient laissé l'âme assez nette;
Riche, pauvre, écuyer de Marie-Antoinette,
Émigré, vous aviez, dans ce temps incertain,
Bien supporté le chaud et le froid du destin.
Vous haïssiez Rousseau, mais vous aimiez Voltaire.
Pigault-Lebrun [404] allait à votre goût austère,
Mais Diderot était digne du pilori.
Vous détestiez, c'est vrai, madame Dubarry,
Tout en divinisant Gabrielle d'Estrée.
Pas plus que Sévigné, la marquise lettrée,
Ne s'étonnait de voir, douce femme rêvant,
Blêmir au clair de lune et trembler dans le vent,
Aux arbres du chemin, parmi les feuilles jaunes,
Les paysans pendus par ce bon duc de Chaulnes [405],
Vous ne preniez souci des manants qu'on abat
Par la force, et du pauvre écrasé sous le bât.
Avant quatre-vingt-neuf, galant incendiaire,
Vous portiez votre épée en quart de civadière [406];
La poudre blanchissait votre dos de velours;
Vous marchiez sur le peuple à pas légers — et lourds.

Quoique les vieux abus n'eussent rien qui vous blesse,
Jeune, vous aviez eu, vous, toute la noblesse,
Montmorency, Choiseul, Noaille, esprits charmants,
Avec la royauté des querelles d'amants;
Brouilles, roucoulements, Bérénice avec Tite.
La Révolution vous plut toute petite;
Vous emboîtiez le pas derrière Talleyrand;
Le monstre vous sembla d'abord fort transparent,
Et vous l'aviez tenu sur les fonts de baptême.
Joyeux, vous aviez dit au nouveau-né : Je t'aime !
Ligue ou Fronde, remède au déficit, protêt,
Vous ne saviez pas trop au fond ce que c'était,
Mais vous battiez des mains gaîment, quand Lafayette
Fit à Léviathan [407] sa première layette.
Plus tard, la peur vous prit quand surgit le flambeau.
Vous vîtes la beauté du tigre Mirabeau.
Vous nous disiez, le soir, près du feu qui pétille,
Paris de sa poitrine arrachant la Bastille,
Le faubourg Saint-Antoine accourant en sabots,
Et ce grand peuple, ainsi qu'un spectre des tombeaux,

Sortant, tout effaré de son antique opprobre,
Et le vingt juin, le dix août, le six octobre,
Et vous nous récitiez les quatrains que Boufflers
Mêlait en souriant à ces blêmes éclairs.

Car vous étiez de ceux qui, d'abord, ne comprirent
Ni le flot, ni la nuit, ni la France, et qui rirent;
Qui prenaient tout cela pour des jeux innocents;
Qui, dans l'amas plaintif des siècles rugissants
Et des hommes hagards, ne voyaient qu'une meute;
Qui, légers, à la foule, à la faim, à l'émeute,
Donnaient à deviner l'énigme du salon,
Et qui, quand le ciel noir s'emplissait d'aquilon,
Quand, accroupie au seuil du mystère insondable,
La Révolution se dressait formidable,
Sceptiques, sans voir l'ongle et l'œil fauve qui luit,
Distinguant mal sa face étrange dans la nuit,
Presque prêts à railler l'obscurité difforme,
Jouaient à la charade avec le sphinx énorme.

Vous nous disiez : — Quel deuil ! Les gueux, les mécontents
Ont fait rage; on n'a pas su s'arrêter à temps.
Une transaction eût tout sauvé peut-être.
Ne peut-on être libre et le roi rester maître ?
Le peuple conservant le trône eût été grand. —
Puis, vous deveniez triste et morne; et, murmurant :
— Les plus sages n'ont pu sauver ce bon vieux trône.
Tout est mort; ces grands rois, ce Paris Babylone,
Montespan et Marly [408], Maintenon et Saint-Cyr ! —
Vous pleuriez. — Et, grand Dieu ! pouvaient-ils réussir,
Ces hommes qui voulaient, combinant vingt régimes,
La loi qui nous froissa, l'abus dont nous rougîmes,
Vieux codes, vieilles mœurs, droit divin, nation,
Chausser de royauté la Révolution ?
La patte du lion creva cette pantoufle !

II

Puis vous m'avez perdu de vue; un vent qui souffle
Disperse nos destins, nos jours, notre raison,
Nos cœurs, aux quatre coins du livide horizon;

Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière.
La seconde âme en nous se greffe à la première;
Toujours la même tige avec une autre fleur.
J'ai connu le combat, le labeur, la douleur,
Les faux amis, ces nœuds qui deviennent couleuvres !
J'ai porté deuils sur deuils; j'ai mis œuvres sur œuvres;
Vous ayant oublié, je ne le cache pas,
Marquis; soudain j'entends dans ma maison un pas,
C'est le vôtre, et j'entends une voix, c'est la vôtre,
Qui m'appelle apostat, moi qui me crus apôtre !
Oui, c'est bien vous; ayant peur jusqu'à la fureur,
Fronsac vieux, le marquis happé par la Terreur,
Haranguant à mi-corps dans l'hydre qui l'avale.
L'âge ayant entre nous conservé l'intervalle
Qui fait que l'homme reste enfant pour le vieillard,
Ne me voyant d'ailleurs qu'à travers un brouillard,
Vous criez, l'œil hagard et vous fâchant tout rouge :
— Ah çà ! qu'est-ce que c'est que ce brigand ? Il bouge !
Et du poing, non du doigt, vous montrez vos aïeux;
Et vous me rappelez ma mère, furieux.
— Je vous baise, ô pieds froids de ma mère endormie ! —
Et, vous exclamant : — Honte ! anarchie ! infamie !
Siècle effroyable où nul ne veut se tenir coi ! —
Me demandant comment, me demandant pourquoi,
Remuant tous les morts qui gisent sous la pierre,
Citant Lambesc [409], Marat, Charette et Robespierre,
Vous me dites d'un ton qui n'a plus rien d'urbain :
— Ce gueux est libéral ! ce monstre est jacobin !
Sa voix à des chansons de carrefour s'éraille.
Pourquoi regardes-tu par-dessus la muraille ?
Où vas-tu ? d'où viens-tu ? qui te rend si hardi [410] ?
Depuis qu'on ne t'a vu, qu'as-tu fait ? —

J'ai grandi.

Quoi ! parce que je suis né dans un groupe d'hommes
Qui ne voyaient qu'enfers, Gomorrhes et Sodomes
Hors des anciennes mœurs et des antiques fois [411];
Quoi ! parce que ma mère en Vendée autrefois
Sauva dans un seul jour la vie à douze prêtres;
Parce qu'enfant sorti de l'ombre des ancêtres,
Je n'ai su tout d'abord que ce qu'ils m'ont appris,

Qu'oiseau dans le passé comme en un filet pris,
Avant de m'échapper à travers le bocage,
J'ai dû laisser pousser mes plumes dans ma cage;
Parce que j'ai pleuré, — j'en pleure encor, qui sait? —
Sur ce pauvre petit nommé Louis dix-sept;
Parce qu'adolescent, âme à faux jour guidée,
J'ai trop peu vu la France et trop vu la Vendée;
Parce que j'ai loué l'héroïsme breton,
Chouan [412] et non Marceau, Stofflet et non Danton,
Que les grands paysans m'ont caché les grands hommes,
Et que j'ai fort mal lu, d'abord, l'ère où nous sommes;
Parce que j'ai vagi des chants de royauté,
Suis-je à toujours rivé dans l'imbécillité?
Dois-je crier : Arrière! à mon siècle; à l'idée :
Non! à la vérité : Va-t'en dévergondée! —
L'arbre doit-il pour moi n'être qu'un goupillon?
Au sein de la nature, immense tourbillon,
Dois-je vivre, portant l'ignorance en écharpe,
Cloîtré dans Loriquet [413] et muré dans Laharpe?
Dois-je exister sans être et regarder sans voir?
Et faut-il qu'à jamais pour moi, quand vient le soir,
Au lieu de s'étoiler, le ciel se fleurdelyse?

III

Car le roi masque Dieu même dans son église,
L'azur.

IV

Écoutez-moi. J'ai vécu; j'ai songé.
La vie en larmes m'a doucement corrigé.
Vous teniez mon berceau dans vos mains, et vous fîtes
Ma pensée et ma tête en vos rêves confites.
Hélas! j'étais la roue et vous étiez l'essieu.
Sur la vérité sainte, et la justice, et Dieu,
Sur toutes les clartés que la raison nous donne,
Par vous, par vos pareils, — et je vous le pardonne,
Marquis, — j'avais été tout de travers placé.
J'étais en porte-à-faux, je me suis redressé.
La pensée est le droit sévère de la vie.

Dieu prend par la main l'homme enfant, et le convie
A la classe qu'au fond des champs, au sein des bois,
Il fait dans l'ombre à tous les êtres à la fois.
J'ai pensé. J'ai rêvé près des flots, dans les herbes,
Et les premiers courroux de mes odes imberbes
Sont d'eux-même en marchant tombés derrière moi.
La nature devint ma joie et mon effroi;
Oui, dans le même temps où vous faussiez ma lyre,
Marquis, je m'échappais et j'apprenais à lire
Dans cet hiéroglyphe énorme : l'univers [414].
Oui, j'allais feuilleter les champs tout grands ouverts;
Tout enfant, j'essayais d'épeler cette bible
Où se mêle, éperdu, le charmant au terrible;
Livre écrit dans l'azur, sur l'onde et le chemin,
Avec la fleur, le vent, l'étoile, et qu'en sa main
Tient la création au regard de statue;
Prodigieux poème où la foudre accentue
La nuit, où l'océan souligne l'infini.
Aux champs, entre les bras du grand chêne béni,
J'étais plus fort, j'étais plus doux, j'étais plus libre;
Je me mettais avec le monde en équilibre;
Je tâchais de savoir, tremblant, pâle, ébloui,
Si c'est Non que dit l'ombre à l'astre qui dit Oui [415];
Je cherchais à saisir le sens des phrases sombres
Qu'écrivaient sous mes yeux les formes et les nombres;
J'ai vu partout grandeur, vie, amour, liberté;
Et j'ai dit : Texte : Dieu; contre-sens : royauté.

La nature est un drame avec des personnages;
J'y vivais; j'écoutais, comme des témoignages,
L'oiseau, le lys, l'eau vive et la nuit qui tombait.
Puis je me suis penché sur l'homme, autre alphabet.

Le mal m'est apparu, puissant, joyeux, robuste,
Triomphant; je n'avais qu'une soif : être juste;
Comme on arrête un gueux volant sur le chemin,
Justicier indigné, j'ai pris le cœur humain
Au collet, et j'ai dit : Pourquoi le fiel, l'envie,
La haine ? Et j'ai vidé les poches de la vie.
Je n'ai trouvé dedans que deuil, misère, ennui.
J'ai vu le loup mangeant l'agneau, dire : Il m'a nui.
Le vrai boitant; l'erreur haute de cent coudées;

Tous les cailloux jetés à toutes les idées.
Hélas ! j'ai vu la nuit reine, et, de fers chargés,
Christ, Socrate, Jean Huss, Colomb; les préjugés
Sont pareils aux buissons que dans la solitude
On brise pour passer; toute la multitude
Se redresse et vous mord pendant qu'on en courbe un.
Ah ! malheur à l'apôtre et malheur au tribun !
On avait eu bien soin de me cacher l'histoire;
J'ai lu; j'ai comparé l'aube avec la nuit noire,
Et les quatre-vingt-treize aux Saint-Barthélemy;
Car ce quatre-vingt-treize où vous avez frémi,
Qui dut être, et que rien ne peut plus faire éclore,
C'est la lueur de sang qui se mêle à l'aurore.
Les révolutions qui viennent tout venger,
Font un bien éternel dans leur mal passager.
Les révolutions ne sont que la formule
De l'horreur qui pendant vingt règnes s'accumule.
Quand la souffrance a pris de lugubres ampleurs;
Quand les maîtres longtemps ont fait sur l'homme en pleurs
Tourner le bas-empire avec le moyen âge,
Du midi dans le nord formidable engrenage;
Quand l'histoire n'est plus qu'un tas noir de tombeaux,
De Crécys, de Rosbachs, becquetés des corbeaux;
Quand le pied des méchants règne et courbe la tête
Du pauvre partageant dans l'auge avec la bête;
Lorsqu'on voit aux deux bouts de l'affreuse Babel
Louis onze et Tristan [416], Louis quinze et Lebel;
Quand le harem est prince et l'échafaud ministre;
Quand toute chair gémit; quand la lune sinistre
Trouve qu'assez longtemps l'herbe humaine a fléchi,
Et qu'assez d'ossements aux gibets ont blanchi,
Quand le sang de Jésus tombe en vain, goutte à goutte,
Depuis dix-huit cents ans, dans l'ombre qui l'écoute;
Quand l'ignorance a même aveuglé l'avenir;
Quand, ne pouvant plus rien saisir et rien tenir,
L'espérance n'est plus que le tronçon de l'homme;
Quand partout le supplice à la fois se consomme,
Quand la guerre est partout, quand la haine est partout,
Alors, subitement, un jour, debout, debout !
Les réclamations de l'ombre misérable,
La géante douleur, spectre incommensurable,
Sortent du gouffre; un cri s'entend sur les hauteurs;

Les mondes sociaux heurtent leurs équateurs;
Tout le bagne effrayant des parias se lève;
Et l'on entend sonner les fouets, les fers, le glaive,
Le meurtre, le sanglot, la faim, le hurlement,
Tout le bruit du passé, dans ce déchaînement !
Dieu dit au peuple : va ! l'ardent tocsin qui râle,
Secoue avec sa corde obscure et sépulcrale
L'église et son clocher, le Louvre et son beffroi;
Luther brise le pape, et Mirabeau le roi !
Tout est dit. C'est ainsi que les vieux mondes croulent.
Oh ! l'heure vient toujours ! Des flots sourds au loin roulent
A travers les rumeurs, les cadavres, les deuils,
L'écume, et les sommets qui deviennent écueils,
Les siècles devant eux poussent, désespérées,
Les révolutions, monstrueuses marées,
Océans faits des pleurs de tout le genre humain.

V

Ce sont les rois qui font les gouffres [417]; mais la main
Qui sema ne veut pas accepter la récolte;
Le fer dit que le sang qui jaillit se révolte.

Voilà ce que m'apprit l'histoire. Oui, c'est cruel,
Ma raison a tué mon royalisme en duel.
Me voici jacobin. Que veut-on que j'y fasse ?
Le revers du louis dont vous aimez la face
M'a fait peur. En allant librement devant moi,
En marchant, je le sais, j'afflige votre foi,
Votre religion, votre cause éternelle,
Vos dogmes, vos aïeux, vos dieux, votre flanelle,
Et dans vos bons vieux os, faits d'immobilité,
Le rhumatisme antique appelé royauté.
Je n'y puis rien. Malgré menins [418] et majordomes,
Je ne crois plus aux rois, propriétaires d'hommes;
N'y croyant plus, je fais mon devoir, je le dis.
Marc-Aurèle écrivait :« — Je me trompais jadis [419];
Mais je ne laisse pas, allant au juste, au sage,
Mes erreurs d'autrefois me barrer le passage. — »
Je ne suis qu'un atome et je fais comme lui.

Marquis, depuis vingt ans, je n'ai, comme aujourd'hui,
Qu'une idée en l'esprit : servir la cause humaine.
La vie est une cour d'assises; on amène
Les faibles à la barre accouplés aux pervers.
J'ai, dans le livre, avec le drame, en prose, en vers,
Plaidé pour les petits et pour les misérables,
Suppliant les heureux et les inexorables;
J'ai réhabilité le bouffon, l'histrion,
Tous les damnés humains, Triboulet, Marion,
Le laquais, le forçat et la prostituée;
Et j'ai collé ma bouche à toute âme tuée,
Comme font les enfants, anges aux cheveux d'or [420],
Sur la mouche qui meurt, pour qu'elle vole encor.
Je me suis incliné sur tout ce qui chancelle,
Tendre, et j'ai demandé la grâce universelle;
Et, comme j'irritais beaucoup de gens ainsi,
Tandis qu'en bas peut-être on me disait : merci,
J'ai recueilli souvent, passant dans les nuées,
L'applaudissement fauve et sombre des huées;
J'ai réclamé des droits pour la femme et l'enfant;
J'ai tâché d'éclairer l'homme en le réchauffant;
J'allais criant : Science ! écriture ! parole !
Je voulais résorber le bagne par l'école [421];
Les coupables pour moi n'étaient que des témoins.
Rêvant tous les progrès, je voyais luire moins
Que le front de Paris la tiare de Rome.
J'ai vu l'esprit humain libre, et le cœur de l'homme
Esclave; et j'ai voulu l'affranchir à son tour,
Et j'ai tâché de mettre en liberté l'amour.
Enfin, j'ai fait la guerre à la Grève homicide,
J'ai combattu la mort comme l'antique Alcide [422];
Et me voici; marchant toujours, ayant conquis,
Perdu, lutté, souffert. — Encore un mot, marquis,
Puisque nous sommes là causant entre deux portes.
On peut être appelé renégat de deux sortes :
En se faisant païen, en se faisant chrétien.
L'erreur est d'un aimable et galant entretien.
Qu'on la quitte, elle met les deux poings sur sa hanche.
La vérité si douce aux bons, mais rude et franche,
Quand pour l'or, le pouvoir, la pourpre qu'on revêt,
On la trahit, devient le spectre du chevet.
L'une est la harengère, et l'autre est l'euménide.

Et ne nous fâchons point. Bonjour, Épiménide [423].
Le passé ne veut pas s'en aller. Il revient
Sans cesse sur ses pas, reveut, reprend, retient,
Use à tout ressaisir ses ongles noirs; fait rage;
Il gonfle son vieux flot, souffle son vieil orage,
Vomit sa vieille nuit, crie : à bas ! crie : à mort !
Pleure, tonne, tempête, éclate, hurle, mord.
L'avenir souriant lui dit : Passe, bonhomme.

L'immense renégat d'Hier, marquis, se nomme
Demain; mai tourne bride et plante là l'hiver;
Qu'est-ce qu'un papillon ? le déserteur du ver;
Falstaff se range ? il est l'apostat des ribotes;
Mes pieds, ces renégats, quittent mes vieilles bottes;
Ah ! le doux renégat des haines, c'est l'amour.
A l'heure où, débordant d'incendie et de jour,
Splendide, il s'évada de leurs cachots funèbres,
Le soleil frémissant renia les ténèbres.

O marquis peu semblable aux anciens barons loups,
O français renégat du celte [424], embrassons-nous.
Vous voyez bien, marquis, que vous aviez trop d'ire.

VI

Rien, au fond de mon cœur, puisqu'il faut le redire,
Non, rien n'a varié; je suis toujours celui
Qui va droit au devoir, dès que l'honnête a lui,
Qui, comme Job, frissonne aux vents, fragile arbuste,
Mais veut le bien, le vrai, le beau, le grand, le juste.
Je suis cet homme-là; je suis cet enfant-là.
Seulement, un matin, mon esprit s'envola,
Je vis l'espace large et pur qui nous réclame;
L'horizon a changé, marquis, mais non pas l'âme.
Rien au dedans de moi, mais tout autour de moi.
L'histoire m'apparut, et je compris la loi
Des générations, cherchant Dieu, portant l'arche,
Et montant l'escalier immense marche à marche.
Je restai le même œil, voyant un autre ciel.
Est-ce ma faute, à moi, si l'azur éternel

Est plus grand et plus bleu qu'un plafond de Versailles ?
Est-ce ma faute, à moi, mon Dieu, si tu tressailles
Dans mon cœur frémissant, à ce cri : Liberté !
L'œil de cet homme a plus d'aurore et de clarté,
Tant pis ! prenez-vous-en à l'aube solennelle.
C'est la faute au soleil et non à la prunelle.
Vous dites : Où vas-tu ? Je l'ignore; et j'y vais.
Quand le chemin est droit, jamais il n'est mauvais.
J'ai devant moi le jour et j'ai la nuit derrière;
Et cela me suffit; je brise la barrière;
Je vois, et rien de plus; je crois, et rien de moins.
Mon avenir à moi n'est pas un de mes soins.
Les hommes du passé, les combattants de l'ombre,
M'assaillent; je tiens tête, et sans compter leur nombre,
A ce choc inégal et parfois hasardeux.
Mais, Longwood et Goritz* [425] m'en sont témoins tous deux,
Jamais je n'outrageai la proscription sainte.
Le malheur, c'est la nuit; dans cette auguste enceinte,
Les hommes et les cieux paraissent étoilés.
Les derniers rois l'ont su quand ils s'en sont allés.
Jamais je ne refuse, alors que le soir tombe,
Mes larmes à l'exil, mes genoux à la tombe;
J'ai toujours consolé qui s'est évanoui;
Et, dans leurs noirs cercueils, leur tête me dit oui.
Ma mère aussi le sait ! et de plus, avec joie,
Elle sait les devoirs nouveaux que Dieu m'envoie;
Car, étant dans la fosse, elle aussi voit le vrai.
Oui, l'homme sur la terre est un ange à l'essai;
Aimons ! servons ! aidons ! luttons ! souffrons ! Ma mère
Sait qu'à présent je vis hors de toute chimère;
Elle sait que mes yeux au progrès sont ouverts,
Que j'attends les périls, l'épreuve, les revers,
Que je suis toujours prêt, et que je hâte l'heure
De ce grand lendemain, l'humanité meilleure !
Qu'heureux, triste, applaudi, chassé, vaincu, vainqueur,
Rien de ce but profond ne distraira mon cœur,
Ma volonté, mes pas, mes cris, mes vœux, ma flamme !
O saint tombeau, tu vois dans le fond de mon âme !

* On n'a rien changé à ces vers, écrits en 1846. Aujourd'hui l'auteur eût ajouté Claremont.

Oh ! jamais, quel que soit le sort, le deuil, l'affront,
La conscience en moi ne baissera le front;
Elle marche sereine, indestructible et fière;
Car j'aperçois toujours, conseil lointain, lumière
A travers mon destin, quel que soit le moment,
Quel que soit le désastre ou l'éblouissement,
Dans le bruit, dans le vent orageux qui m'emporte,
Dans l'aube, dans la nuit, l'œil [426] de ma mère morte !

Paris, juin 1846.
m. 12 novembre 1854.

ÉCRIT EN 1855

J'AJOUTE un post-scriptum après neuf ans. J'écoute;
Êtes-vous toujours là ? Vous êtes mort sans doute,
Marquis; mais d'où je suis on peut parler aux morts.
Ah ! votre cercueil s'ouvre : — Où donc es-tu ? — Dehors.
Comme vous. — Es-tu mort ? — Presque. J'habite l'ombre.
Je suis sur un rocher qu'environne l'eau sombre,
Écueil rongé des flots, de ténèbres chargé,
Où s'assied, ruisselant, le blême naufragé.
— Eh bien, me dites-vous, après ? — La solitude
Autour de moi toujours a la même attitude;
Je ne vois que l'abîme, et la mer, et les cieux,
Et les nuages noirs qui vont silencieux;
Mon toit, la nuit, frissonne, et l'ouragan le mêle
Aux souffles effrénés de l'onde et de la grêle;
Quelqu'un semble clouer un crêpe à l'horizon;
L'insulte bat de loin le seuil de ma maison;
Le roc croule sous moi dès que mon pied s'y pose;
Le vent semble avoir peur de m'approcher et n'ose
Me dire qu'en baissant la voix et qu'à demi
L'adieu mystérieux que me jette un ami.
La rumeur des vivants s'éteint diminuée.
Tout ce que j'ai rêvé s'est envolé, nuée !
Sur mes jours devenus fantômes, pâle et seul,
Je regarde tomber l'infini, ce linceul. —

Et vous dites : — Après ? — Sous un mont qui surplombe,
Près des flots, j'ai marqué la place de ma tombe;
Ici, le bruit du gouffre est tout ce qu'on entend;
Tout est horreur et nuit. — Après ? — Je suis content !

Jersey, janvier 1855.
m. Jersey, 10 janvier 1855.

IV [427]

La source tombait du rocher
Goutte à goutte à la mer affreuse.
L'océan, fatal au nocher,
Lui dit : — Que me veux-tu, pleureuse ?

Je suis la tempête et l'effroi;
Je finis où le ciel commence.
Est-ce que j'ai besoin de toi,
Petite, moi qui suis l'immense ? —

La source dit au gouffre amer :
— Je te donne, sans bruit ni gloire,
Ce qui te manque, ô vaste mer !
Une goutte d'eau qu'on peut boire.

Avril 1854.
m. 21 avril 1854.

V

A MADEMOISELLE LOUISE B. [428]

O vous l'âme profonde ! ô vous la sainte lyre !
Vous souvient-il des temps d'extase et de délire,
Et des jeux triomphants,
Et du soir qui tombait des collines prochaines ?
Vous souvient-il des jours ? Vous souvient-il des chênes,
Et des petits enfants ?

Et vous rappelez-vous les amis, et la table,
Et le rire éclatant du père respectable,
Et nos cris querelleurs,
Le pré, l'étang, la barque, et la lune, et la brise,
Et les chants qui sortaient de votre cœur, Louise,
En attendant les pleurs !

Le parc avait des fleurs et n'avait pas de marbres.
Oh ! comme il était beau, le vieillard sous les arbres [429] !
Je le voyais parfois
Dès l'aube sur un banc s'asseoir tenant un livre;
Je sentais, j'entendais l'ombre autour de lui vivre
Et chanter dans les bois.

Il lisait, puis dormait au baiser de l'aurore,
Et je le regardais dormir, plus calme encore
Que ce paisible lieu,
Avec son front serein d'où sortait une flamme,
Son livre ouvert devant le soleil, et son âme
Ouverte devant Dieu.

Et du fond de leur nid, sous l'orme et sous l'érable,
Les oiseaux admiraient sa tête vénérable,
Et, gais chanteurs tremblants,
Ils guettaient, s'approchaient, et souhaitaient dans l'ombre
D'avoir, pour augmenter la douceur du nid sombre,
Un de ses cheveux blancs.

Puis il se réveillait, s'en allait vers la grille,
S'arrêtait pour parler à ma petite fille,
Et ces temps sont passés !
Le vieillard et l'enfant jasaient de milles choses... —
Vous ne voyiez donc pas ces deux êtres, ô roses,
Que vous refleurissez !

Avez-vous bien le cœur, ô roses, de renaître [430]
Dans le même bosquet, sous la même fenêtre ?
Où sont-ils, ces fronts purs ?
N'était-ce pas vos sœurs, ces deux âmes perdues
Qui vivaient, et se sont si vite confondues
Aux éternels azurs ?

Est-ce que leur sourire, est-ce que leurs paroles,
O roses, n'allaient pas réjouir vos corolles
Dans l'air silencieux,
Et ne s'ajoutaient pas à vos chastes délices,
Et ne devenaient pas parfums dans vos calices
Et rayons dans vos cieux ?

Ingrates ! vous n'avez ni regret, ni mémoire.
Vous vous réjouissez dans toute votre gloire;
Vous n'avez point pâli.
Ah ! je ne suis qu'un homme et qu'un roseau qui ploie,
Mais je ne voudrais pas, quant à moi, d'une joie
Faite de tant d'oubli !

Oh ! qu'est-ce que le sort a fait de tout ce rêve ?
Où donc a-t-il jeté l'humble cœur qui s'élève,
Le foyer réchauffant,
O Louise, et la vierge, et le vieillard prospère,
Et tous ces vœux profonds, de moi pour votre père,
De vous pour mon enfant ?

Où sont-ils, les amis de ce temps que j'adore ?
Ceux qu'a pris l'ombre et ceux qui ne sont pas encore
Tombés aux flots sans bords;
Eux, les évanouis, qu'un autre ciel réclame,
Et vous, les demeurés qui vivez dans mon âme,
Mais pas plus que les morts !

Quelquefois je voyais, de la colline en face [431],
Mes quatre enfants jouer, tableau que rien n'efface !
Et j'entendais leurs chants;
Émù, je contemplais ces aubes de moi-même
Qui se levaient là-bas dans la douceur suprême
Des vallons et des champs.

Ils couraient, s'appelaient dans les fleurs; et les femmes
Se mêlaient à leurs jeux comme de blanches âmes;
Et tu riais, Armand [432] !
Et, dans l'hymen obscur qui sans fin se consomme,
La nature sentait que ce qui sort de l'homme
Est divin et charmant.

Où sont-ils ! Mère, frère, à son tour chacun sombre.
Je saigne et vous saignez. Mêmes douleurs ! même ombre !
O jours trop tôt décrus !
Ils vont se marier; faites venir un prêtre;
Qu'il revienne ! ils sont morts. Et, le temps d'apparaître,
Les voilà disparus [433] !

Nous vivons tous penchés sur un océan triste.
L'onde est sombre. Qui donc survit ? qui donc existe ?
Ce bruit sourd, c'est le glas.
Chaque flot est une âme; et tout fuit. Rien ne brille.
Un sanglot dit : Mon père ! un sanglot dit : Ma fille !
Un sanglot dit : Hélas !

Marine-Terrace, juin 1855,
m. 27 juillet 1855.

VI

A VOUS QUI ÊTES LA [434]

Vous qui l'avez suivi dans sa blême vallée,
Au bord de cette mer d'écueils noirs constellée,
Sous la pâle nuée éternelle qui sort
Des flots, de l'horizon, de l'orage et du sort;
Vous qui l'avez suivi dans cette thébaïde,
Sur cette grève nue, aigre, isolée et vide,
Où l'on ne voit qu'espace âpre et silencieux,
Solitude sur terre et solitude aux cieux;
Vous qui l'avez suivi dans ce brouillard qu'épanche
Sur le roc, sur la vague et sur l'écume blanche,
La profonde tempête aux souffles inconnus,
Recevez, dans la nuit où vous êtes venus,
O chers êtres ! cœurs vrais, lierres de ces décombres,
La bénédiction de tous ces déserts sombres !
Ces désolations vous aiment; ces horreurs,
Ces brisants, cette mer où les vents laboureurs
Tirent sans fin le soc monstrueux des nuages,
Ces houles revenant comme de grands rouages,

Vous aiment; ces exils sont joyeux de vous voir;
Recevez la caresse immense du lieu noir !
O forçats de l'amour ! ô compagnons, compagnes,
Qui l'aidez à traîner son boulet dans ces bagnes,
O groupe indestructible et fidèle entre tous
D'âmes et de bons cœurs et d'esprits fiers et doux,
Mère, fille, et vous, fils, vous ami, vous encore,
Recevez le soupir du soir vague et sonore,
Recevez le sourire et les pleurs du matin,
Recevez la chanson des mers, l'adieu lointain
Du pauvre mât penché parmi les lames brunes !
Soyez les bienvenus pour l'âpre fleur des dunes,
Et pour l'aigle qui fuit les hommes importuns,
Ames, et que les champs vous rendent vos parfums,
Et que, votre clarté, les astres vous la rendent !
Et qu'en vous admirant, les vastes flots demandent :
Qu'est-ce donc que ces cœurs qui n'ont pas de reflux ?

O tendres survivants de tout ce qui n'est plus !
Rayonnements masquant la grande éclipse à l'âme !
Sourires éclairant, comme une douce flamme,
L'abîme qui se fait, hélas ! dans le songeur !
Gaîtés saintes chassant le souvenir rongeur !
Quand le proscrit saignant se tourne, âme meurtrie,
Vers l'horizon, et crie en pleurant : La patrie !
La famille, mensonge auguste, dit : C'est moi !

Oh ! suivre hors du jour, suivre hors de la loi,
Hors du monde, au delà de la dernière porte,
L'être mystérieux qu'un vent fatal emporte,
C'est beau ! C'est beau de suivre un exilé ! Le jour
Où ce banni sortit de France, plein d'amour
Et d'angoisse, au moment de quitter cette mère,
Il s'arrêta longtemps sur la limite amère;
Il voyait, de sa course à venir déjà las,
Que dans l'œil des passants il n'était plus, hélas !
Qu'une ombre, et qu'il allait entrer au sourd royaume
Où l'homme qui s'en va flotte et devient fantôme;
Il disait aux ruisseaux : Retiendrez-vous mon nom,
Ruisseaux ? Et les ruisseaux coulaient en disant : Non.
Il disait aux oiseaux de France : Je vous quitte,
Doux oiseaux; je m'en vais aux lieux où l'on meurt vite,

Au noir pays d'exil où le ciel est étroit;
Vous viendrez, n'est-ce pas, vous nicher dans mon toit ?
Et les oiseaux fuyaient au fond des brumes grises.
Il disait aux forêts : M'enverrez-vous vos brises ?
Les arbres lui faisaient des signes de refus.
Car le proscrit est seul; la foule aux pas confus
Ne comprend que plus tard, d'un rayon éclairée,
Cet habitant du gouffre [435] et de l'ombre sacrée.

Marine-Terrace, janvier 1855.
m. 27 mai 1855.

VII [436]

Pour l'erreur, éclairer, c'est apostasier.
Aujourd'hui ne naît pas impunément d'hier.
L'aube sort de la nuit qui la déclare ingrate.
Anitus criait : Mort à l'apostat Socrate !
Caïphe disait : Mort au renégat Jésus !
Courbant son front pendant que l'on crache dessus,
Galilée, apostat à la terre immobile,
Songe et la sent frémir sous son genou débile.
Destin ! sinistre éclat de rire ! En vérité,
J'admire, ô cieux profonds ! que ç'ait toujours été
La volonté de Dieu qu'en ce monde où nous sommes
On donnât sa pensée et son labeur aux hommes,
Ses entrailles, ses jours et ses nuits, sa sueur,
Son sommeil, ce qu'on a dans les yeux de lueur,
Et son cœur et son âme et tout ce qu'on en tire,
Sans reculer devant n'importe quel martyre,
Et qu'on se répandît et qu'on se prodiguât,
Pour être au fond du gouffre appelé renégat !

Marine-Terrace, novembre 1854.
m. 11 novembre 1854.

VIII

A JULES J. * [437]

Je dormais en effet, et tu me réveillas.
Je te criai : Salut ! et tu me dis : Hélas !
Et cet instant fut doux, et nous nous embrassâmes;
Nous mêlâmes tes pleurs, mon sourire et nos âmes.

Ces temps sont déjà loin; où donc alors roulait
Ma vie ? et ce destin sévère qui me plaît,
Qu'est-ce donc qu'il faisait de cette feuille morte
Que je suis, et qu'un vent pousse, et qu'un vent remporte ?

J'habitais au milieu des hauts pignons flamands [438];
Tout le jour, dans l'azur, sur les vieux toits fumants,
Je regardais voler les grands nuages ivres;
Tandis que je songeais, le coude sur mes livres,
De moments en moments, ce noir passant ailé,
Le temps, ce sourd tonnerre à nos rumeurs mêlé,
D'où les heures s'en vont en sombres étincelles,
Ébranlait sur mon front le beffroi de Bruxelles.
Tout ce qui peut tenter un cœur ambitieux
Était là, devant moi, sur terre et dans les cieux;
Sous mes yeux, dans l'austère et gigantesque place,
J'avais les quatre points cardinaux de l'espace,
Qui font songer à l'aigle, à l'astre, au flot, au mont,
Et les quatre pavés de l'échafaud d'Egmont.

Aujourd'hui, dans une île, en butte aux eaux sans nombre
Où l'on ne me voit plus, tant j'y suis couvert d'ombre,
Au milieu de la vaste aventure des flots,
Des rocs, des mers, brisant barques et matelots,
Debout, échevelé sur le cap ou le môle
Par le souffle qui sort de la bouche du pôle,

* Voir *Histoire de la littérature dramatique*, t. IV, p. 413 et 414.

Parmi les chocs, les bruits, les naufrages profonds,
Morne histoire d'écueils, de gouffres, de typhons,
Dont le vent est la plume et la nuit le registre,
J'erre, et de l'horizon je suis la voix sinistre.

Et voilà qu'à travers ces brumes et ces eaux,
Tes volumes exquis m'arrivent, blancs oiseaux,
M'apportant le rameau qu'apportent les colombes
Aux arches, et le chant que le cygne offre aux tombes,
Et jetant à mes rocs tout l'éblouissement
De Paris glorieux et de Paris charmant,
Et je lis, et mon front s'éclaire, et je savoure
Ton style, ta gaîté, ta douleur, ta bravoure.
Merci, toi, dont le cœur aima, sentit, comprit !
Merci, devin ! merci, frère, poète, esprit,
Qui viens chanter cet hymne à côté de ma vie !
Qui vois mon destin sombre et qui n'as pas d'envie !
Et qui, dans cette épreuve où je marche, portant
L'abandon à chaque heure et l'ombre à chaque instant,
M'as vu boire le fiel sans y mêler la haine !
Tu changes en blancheur la nuit de ma géhenne,
Et tu fais un autel de lumière inondé
Du tas de pierres noir dont on m'a lapidé.

Je ne suis rien; je viens et je m'en vais; mais gloire
A ceux qui n'ont pas peur des vaincus de l'histoire
Et des contagions du malheur toujours fui !
Gloire aux fermes penseurs inclinés sur celui
Que le sort, geôlier triste, au fond de l'exil pousse !
Ils ressemblent à l'aube, ils ont la force douce,
Ils sont grands; leur esprit parfois, avec un mot,
Dore en arc triomphal la voûte du cachot.

Le ciel s'est éclairci sur mon île sonore,
Et ton livre en venant a fait venir l'aurore;
Seul aux bois avec toi, je lis, et me souviens,
Et je songe, oubliant les monts diluviens,
L'onde, et l'aigle de mer qui plane sur son aire,
Et, pendant que je lis, mon œil visionnaire,
A qui tout apparaît comme dans un réveil,
Dans les ombres que font les feuilles au soleil,
Sur tes pages où rit l'idée, où vit la grâce,

Croit voir se dessiner le pur profil d'Horace,
Comme si, se mirant au livre où je te voi,
Ce doux songeur ravi lisait derrière moi [439] !

Marine-Terrace, décembre 1854.
m. 22 août 1855.

IX

LE MENDIANT [440]

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent.
Je cognai sur ma vitre; il s'arrêta devant
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
Les ânes revenaient du marché de la ville,
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu.
Je lui criai : — Venez vous réchauffer un peu.
Comment vous nommez-vous ? — Il me dit : — Je me nomme
Le pauvre. — Je lui pris la main. — Entrez, brave homme. —
Et je lui fis donner une jatte de lait.
Le vieillard grelottait de froid; il me parlait,
Et je lui répondais pensif et sans l'entendre.
— Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
Devant la cheminée. — Il s'approcha du feu.
Son manteau tout mangé des vers, et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé
D'où ruisselaient la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières,
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
Sa bure [441] où je voyais des constellations.

Décembre 1854.
20 octobre 1854.

X

AUX FEUILLANTINES [442]

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants.
Notre mère disait : Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent.
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible [443].

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir.
Des estampes partout ! quel bonheur ! quel délire !

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et dès le premier mot il nous parut si doux
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz [444], le bon Samaritain,
Et toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses plumes [445].

Marine-Terrace, août 1855.
m. 10 août 1846.

XI

PONTO [446]

Je dis à mon chien noir : — Viens, Ponto, viens-nous-
[en ! [447] —
Et je vais dans les bois, mis comme un paysan;
Je vais dans les grands bois, lisant dans les vieux livres.
L'hiver, quand la ramée est un écrin de givres,
Ou l'été quand tout rit, même l'aurore en pleurs,
Quand toute l'herbe n'est qu'un triomphe de fleurs,
Je prends Froissart, Montluc, Tacite, quelque histoire,
Et je marche, effaré des crimes de la gloire.
Hélas ! l'horreur partout, même chez les meilleurs !
Toujours l'homme en sa nuit trahi par ses veilleurs !
Toutes les grandes mains, hélas ! de sang rougies !
Alexandre ivre et fou, César perdu d'orgies [448],
Et, le poing sur Didier, le pied sur Witikind,
Charlemagne souvent semblable à Charles-Quint;
Caton de chair humaine engraissant la murène [449];
Titus crucifiant Jérusalem [450]; Turenne,
Héros, comme Bayard et comme Catinat,
A Nordlingue, bandit dans le Palatinat [451];
Le duel de Jarnac, le duel de Carrouge;
Louis neuf tenaillant les langues d'un fer rouge;
Cromwell trompant Milton, Calvin brûlant Servet [452].
Que de spectres, ô gloire ! autour de ton chevet !
O triste humanité, je fuis dans la nature !
Et, pendant que je dis : — Tout est leurre, imposture,
Mensonge, iniquité, mal de splendeur vêtu ! —
Mon chien Ponto me suit. Le chien, c'est la vertu
Qui, ne pouvant se faire homme, s'est faite bête.
Et Ponto me regarde avec son œil honnête [453].

Marine-Terrace, mars 1855.
m. 3 mars 1855.

XII

DOLOROSÆ [454]

Mère, voilà douze ans que notre fille est morte;
Et depuis, moi le père et vous la femme forte,
Nous n'avons pas été, Dieu le sait, un seul jour
Sans parfumer son nom de prière et d'amour.
Nous avons pris la sombre et charmante habitude
De voir son ombre vivre en notre solitude,
De la sentir passer et de l'entendre errer,
Et nous sommes restés à genoux à pleurer.
Nous avons persisté dans cette douleur douce,
Et nous vivons penchés sur ce cher nid de mousse
Emporté dans l'orage avec les deux oiseaux.
Mère, nous n'avons pas plié, quoique roseaux,
Ni perdu la bonté vis-à-vis l'un de l'autre,
Ni demandé la fin de mon deuil et du vôtre
A cette lâcheté qu'on appelle l'oubli.
Oui, depuis ce jour triste où pour nous ont pâli
Les cieux, les champs, les fleurs, l'étoile, l'aube pure,
Et toutes les splendeurs de la sombre nature,
Avec les trois enfants qui nous restent, trésor
De courage et d'amour que Dieu nous laisse encor,
Nous avons essuyé des fortunes diverses,
Ce qu'on nomme malheur, adversité, traverses,
Sans trembler, sans fléchir, sans haïr les écueils,
Donnant aux deuils du cœur, à l'absence, aux cercueils,
Aux souffrances dont saigne ou l'âme ou la famille,
Aux êtres chers enfuis ou morts, à notre fille,
Aux vieux parents repris par un monde meilleur,
Nos pleurs, et le sourire à toute autre douleur.

Marine-Terrace, août 1855.
m. 14 juillet 1855.

XIII

PAROLES SUR LA DUNE [455]

MAINTENANT que mon temps décroît comme un flambeau,
Que mes tâches sont terminées;
Maintenant que voici que je touche au tombeau
Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,
Je vois fuir, vers l'ombre entraînées,
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,
Tant de belles heures sonnées;

Maintenant [456] que je dis : — Un jour, nous triomphons;
Le lendemain tout est mensonge ! —
Je suis triste et je marche au bord des flots profonds,
Courbé comme celui qui songe.

Je regarde, au-dessus du mont et du vallon,
Et des mers sans fin remuées,
S'envoler sous le bec du vautour aquilon,
Toute la toison des nuées;

J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,
L'homme liant la gerbe mûre;
J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif
Ce qui parle à ce qui murmure;

Et je reste parfois couché sans me lever
Sur l'herbe rare de la dune,
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon dormant
A l'espace, au mystère, au gouffre;
Et nous nous regardons tous les deux fixement,
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours évanouis [457] ?
Est-il quelqu'un qui me connaisse ?
Ai-je encor quelque chose en mes yeux éblouis [458],
De la clarté de ma jeunesse ?

Tout s'est-il envolé ? Je suis seul, je suis las;
J'appelle sans qu'on me réponde;
O vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !
Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde [459] ?

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais ?
Au dedans de moi le soir tombe [460].
O terre, dont la brume efface les sommets,
Suis-je le spectre, et toi la tombe ?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?
J'attends, je demande, j'implore;
Je penche tour à tour mes urnes pour avoir
De chacune une goutte encore.

Comme le souvenir est voisin du remord !
Comme à pleurer tout nous ramène !
Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,
Noir verrou de la porte humaine !

Et je pense, écoutant gémir le vent amer,
Et l'onde aux plis infranchissables;
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le chardon bleu des sables.

5 août 1854, anniversaire de mon arrivée à Jersey.
m. 5 août 1854.

XIV

CLAIRE P. [461]

Quel âge hier ? Vingt ans. Et quel âge aujourd'hui ?
L'éternité. Ce front pendant une heure a lui.
Elle avait les doux chants et les grâces superbes;

Elle semblait porter de radieuses gerbes;
Rien qu'à la voir passer, on lui disait : Merci !
Qu'est-ce donc que la vie, hélas ! pour mettre ainsi
Les êtres les plus purs et les meilleurs en fuite ?
Et moi, je l'avais vue encor toute petite.
Elle me disait vous et je lui disais tu.
Son accent ineffable avait cette vertu
De faire en mon esprit, douces voix éloignées,
Chanter le vague chœur de mes jeunes années.

Il n'a brillé qu'un jour, ce beau front ingénu.
Elle était fiancée à l'hymen inconnu.
A qui mariez-vous, mon Dieu, toutes ces vierges ?
Un vague et pur reflet de la lueur des cierges
Flottait dans son regard céleste et rayonnant;
Elle était grande et blanche et gaie; et maintenant
Allez à Saint-Mandé [462], cherchez dans le champ sombre,
Vous trouverez le lit de sa noce avec l'ombre;
Vous trouverez la tombe où gît ce lys vermeil;
Et c'est là que tu fais ton éternel sommeil,
Toi qui, dans ta beauté naïve et recueillie,
Mêlais à la madone auguste d'Italie
La Flamande qui rit à travers les houblons,
Douce Claire aux yeux noirs avec des cheveux blonds.

Elle s'en est allée avant d'être une femme;
N'étant qu'un ange encor; le ciel a pris son âme
Pour la rendre en rayons à nos regards en pleurs,
Et l'herbe sa beauté, pour nous la rendre en fleurs.

Les êtres étoilés que nous nommons archanges
La bercent dans leurs bras au milieu des louanges,
Et, parmi les clartés, les lyres, les chansons,
D'en haut elle sourit à nous qui gémissons.
Elle sourit, et dit aux anges sous leurs voiles :
Est-ce qu'il est permis de cueillir des étoiles ?
Et chante, et, se voyant elle-même flambeau,
Murmure dans l'azur : Comme le ciel est beau !
Mais cela ne fait rien à sa mère qui pleure;
La mère ne veut pas que son doux enfant meure
Et s'en aille, laissant ses fleurs sur le gazon,
Hélas, et le silence au seuil de la maison !

Son père, le sculpteur, s'écriait : — Qu'elle est belle [463] !
Je ferai sa statue aussi charmante qu'elle.
C'est pour elle qu'avril fleurit les verts sentiers.
Je la contemplerai pendant des mois entiers
Et je ferai venir du marbre de Carrare.
Ce bloc prendra sa forme éblouissante et rare;
Elle restera chaste et candide à côté.
On dira : Le sculpteur a deux filles : Beauté
Et Pudeur; Ombre et Jour; la Vierge et la Déesse;
Quel est cet ouvrier de Rome ou de la Grèce
Qui, trouvant dans son art des secrets inconnus,
En copiant Marie, a su faire Vénus [464] ? —

Le marbre restera dans la montagne blanche,
Hélas ! car c'est à l'heure où tout rit que tout penche :
Car nos mains gardent mal tout ce qui nous est cher,
Car celle qu'on croyait d'azur était de chair;
Et celui qui taillait le marbre était de verre;
Et voilà que le vent a soufflé, Dieu sévère,
Sur la vierge au front pur, sur le maître au bras fort,
Et que la fille est morte, et que le père est mort !

Claire, tu dors. Ta mère, assise sur ta fosse,
Dit : Le parfum des fleurs est faux, l'aurore est fausse,
L'oiseau qui chante au bois ment, et le cygne ment,
L'étoile n'est pas vraie au fond du firmament,
Le ciel n'est pas le ciel et là-haut rien ne brille,
Puisque, lorsque je crie à ma fille : Ma fille,
Je suis là. Lève-toi ! quelqu'un le lui défend,
Et que je ne puis pas réveiller mon enfant ! [465]

Juin 1854.
m. 14 décembre 1854.

XV

A ALEXANDRE D. [466]

(RÉPONSE A LA DÉDICACE DE SON DRAME *LA CONSCIENCE*)

MERCI du bord des mers à celui qui se tourne
Vers la rive où le deuil, tranquille et noir, séjourne,
Qui défait de sa tête, où le rayon descend,
La couronne, et la jette au spectre de l'absent,
Et qui, dans le triomphe et la rumeur, dédie
Son drame à l'immobile et pâle tragédie !

Je n'ai pas oublié le quai d'Anvers, ami,
Ni le groupe vaillant, toujours plus raffermi,
D'amis chers, de fronts purs, ni toi, ni cette foule.
Le canot du steamer soulevé par la houle
Vint me prendre, et ce fut un long embrassement.
Je montai sur l'avant du paquebot fumant,
La roue ouvrit la vague, et nous nous appelâmes :
— Adieu ! — Puis, dans les vents, dans les flots, dans les [lames,
Toi debout sur le quai, moi debout sur le pont,
Vibrant comme deux luths dont la voix se répond,
Aussi longtemps qu'on put se voir, nous regardâmes
L'un vers l'autre, faisant comme un échange d'âmes;
Et le vaisseau fuyait et la terre décrut;
L'horizon entre nous monta, tout disparut;
Une brume couvrit l'onde incommensurable;
Tu rentras dans ton œuvre éclatante, innombrable,
Multiple, éblouissante, heureuse, où le jour luit;
Et moi dans l'unité sinistre de la nuit.

Marine-Terrace, décembre 1854.
m. 30 juillet 1855.

XVI

LUEUR AU COUCHANT [467]

LORSQUE j'étais en France, et que le peuple en fête
Répandait dans Paris sa grande joie honnête,
Si c'était un des jours glorieux et vainqueurs
Où les fiers souvenirs, désaltérant les cœurs,
S'offrent à notre soif comme de larges coupes,
J'allais errer tout seul parmi les riants groupes,
Ne parlant à personne et pourtant calme et doux,
Trouvant ainsi moyen d'être un et d'être tous,
Et d'accorder en moi, pour une double étude,
L'amour du peuple avec mon goût de solitude.
Rêveur, j'étais heureux; muet, j'étais présent.
Parfois je m'asseyais un livre en main, lisant
Virgile, Horace, Eschyle, ou bien Dante, leur frère,
Puis je m'interrompais, et, me laissant distraire
Des poètes par toi, poésie, et content,
Je savourais l'azur, le soleil éclatant,
Paris, les seuils sacrés, et la Seine qui coule,
Et cette auguste paix qui sortait de la foule.
Dès lors pourtant des voix murmuraient : Anankè.
Je passais; et partout, sur le pont, sur le quai,
Et jusque dans les champs, étincelait le rire,
Haillon d'or que la joie en bondissant déchire.
Le Panthéon brillait comme une vision.
La gaîté d'une altière et libre nation
Dansait sous le ciel bleu dans les places publiques;
Un rayon qui semblait venir des temps bibliques
Illuminait Paris calme et patriarcal;
Ce lion dont l'œil met en fuite le chacal,
Le peuple des faubourgs, se promenait tranquille.
Le soir, je revenais; et, dans toute la ville,
Les passants, éclatant en strophes, en refrains,
Ayant leurs doux instincts de liberté pour freins,
Du Louvre au Champ-de-Mars, de Chaillot à la Grève,
Fourmillaient; et, pendant que mon esprit, qui rêve

Dans la sereine nuit des penseurs étoilés,
Et dresse ses rameaux à leurs lueurs mêlés,
S'ouvrait à tous ces cris charmants comme l'aurore,
A toute cette ivresse innocente et sonore,
Paisibles, se penchant, noirs et tout semés d'yeux,
Sous le ciel constellé, sur le peuple joyeux,
Les grands arbres pensifs des vieux Champs-Élysées,
Pleins d'astres, consentaient à s'emplir de fusées.
Et j'allais, et mon cœur chantait; et les enfants
Embarrassaient mes pas de leurs jeux triomphants,
Où s'épanouissaient les mères de famille;
Le frère avec la sœur, le père avec la fille,
Causaient; je contemplais tous ces hauts monuments
Qui semblent au songeur rayonnants ou fumants,
Et qui font de Paris la deuxième des Romes;
J'entendais près de moi rire les jeunes hommes,
Et les graves vieillards dire : Je me souviens.
O patrie ! ô concorde entre les citoyens !

Marine-Terrace, juillet 1855.
m. 30 avril 1855.

XVII

MUGITUSQUE BOUM

Mugissement des bœufs, au temps du doux Virgile,
Comme aujourd'hui, le soir, quand fuit la nuit agile,
Ou, le matin, quand l'aube aux champs extasiés
Verse à flots la rosée et le jour, vous disiez :

Mûrissez, blés mouvants ! prés, emplissez-vous d'herbes !
Que la terre, agitant son panache de gerbes,
Chante dans l'onde d'or d'une riche moisson !
Vis, bête; vis, caillou; vis, homme; vis, buisson [468] !
A l'heure où le soleil se couche, où l'herbe est pleine
Des grands fantômes noirs des arbres de la plaine
Jusqu'aux lointains coteaux rampant et grandissant,
Quand le brun laboureur des collines descend

Et retourne à son toit d'où sort une fumée,
Que la soif de revoir sa femme bien-aimée
Et l'enfant qu'en ses bras hier il réchauffait,
Que ce désir, croissant à chaque pas qu'il fait,
Imite dans son cœur l'allongement de l'ombre [469] !
Êtres ! choses ! vivez ! sans peur, sans deuil, sans nombre !
Que tout s'épanouisse en sourire vermeil !
Que l'homme ait le repos et le bœuf le sommeil !
Vivez ! croissez ! semez le grain à l'aventure !
Qu'on sente frissonner dans toute la nature,
Sous la feuille des nids, au seuil blanc des maisons,
Dans l'obscur tremblement des profonds horizons,
Un vaste emportement d'aimer, dans l'herbe verte,
Dans l'antre, dans l'étang, dans la clairière ouverte,
D'aimer sans fin, d'aimer toujours, d'aimer encor,
Sous la sérénité des sombres astres d'or !
Faites tressaillir l'air, le flot, l'aile, la bouche,
O palpitations du grand amour farouche !
Qu'on sente le baiser de l'être illimité !
Et paix, vertu, bonheur, espérance, bonté,
O fruits divins, tombez des branches éternelles ! —

Ainsi vous parliez, voix, grandes voix solennelles;
Et Virgile écoutait comme j'écoute, et l'eau
Voyait passer le cygne auguste, et le bouleau
Le vent, et le rocher l'écume, et le ciel sombre
L'homme... — O nature ! abîme ! immensité de l'ombre !

Marine-Terrace, juillet 1855.
m. 26 juillet 1855.

XVIII

APPARITION

Je vis un ange blanc qui passait sur ma tête [470];
Son vol éblouissant apaisait la tempête,
Et faisait taire au loin la mer pleine de bruit [471].
— Qu'est-ce que tu viens faire, ange, dans cette nuit ?

Lui dis-je. Il répondit : — Je viens prendre ton âme. —
Et j'eus peur, car je vis que c'était une femme;
Et je lui dis, tremblant et lui tendant les bras :
— Que me restera-t-il ? car tu t'envoleras. —
Il ne répondit pas; le ciel que l'ombre assiége
S'éteignait... — Si tu prends mon âme, m'écriai-je,
Où l'emporteras-tu ? montre-moi dans quel lieu.
Il se taisait toujours. — O passant du ciel bleu,
Es-tu la mort ? lui dis-je, ou bien es-tu la vie ? —
Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,
Et l'ange devint noir, et dit : — Je suis l'amour.
Mais son front sombre était plus charmant que le jour,
Et je voyais, dans l'ombre où brillaient ses prunelles,
Les astres à travers les plumes de ses ailes [472].

Jersey, septembre 1855.
m. 23 août 1855.

XIX

AU POÈTE QUI M'ENVOIE UNE PLUME D'AIGLE

Oui, c'est une heure solennelle !
Mon esprit en ce jour serein
Croit qu'un peu de gloire éternelle
Se mêle au bruit contemporain,

Puisque, dans mon humble retraite,
Je ramasse, sans me courber,
Ce qu'y laisse choir le poète [473],
Ce que l'aigle y laisse tomber !

Puisque sur ma tête fidèle
Ils ont jeté, couple vainqueur,
L'un, une plume de son aile,
L'autre, une strophe de son cœur !

Oh ! soyez donc les bienvenues,
Plume ! strophe ! envoi glorieux !
Vous avez erré dans les nues,
Vous avez plané dans les cieux !

11 décembre.

XX

CÉRIGO

I

Tout homme qui vieillit est ce roc solitaire
Et triste, Cérigo, qui fut jadis Cythère,
Cythère aux nids charmants, Cythère aux myrtes verts,
La conque de Cypris sacrée au sein des mers.
La vie auguste, goutte à goutte, heure par heure,
S'épand sur ce qui passe et sur ce qui demeure;
Là-bas, la Grèce brille agonisante, et l'œil
S'emplit en la voyant de lumière et de deuil;
La terre luit; la nue est de l'encens qui fume;
Des vols d'oiseaux de mer se mêlent à l'écume;
L'azur frissonne; l'eau palpite; et les rumeurs
Sortent des vents, des flots, des barques, des rameurs;
Au loin court quelque voile hellène ou candiote [474].
Cythère est là, lugubre, épuisée, idiote,
Tête de mort du rêve amour, et crâne nu
Du plaisir, ce chanteur masqué, spectre inconnu.
C'est toi ? Qu'as-tu donc fait de ta blanche tunique ?
Cache ta gorge impure et ta laideur cynique,
O sirène ridée et dont l'hymne s'est tu !
Où donc êtes-vous, âme ? étoile, où donc es-tu ?
L'île qu'on adorait de Lemnos à Lépante,
Où se tordait d'amour la chimère rampante,
Où la brise baisait les arbres frémissants,
Où l'ombre disait : J'aime ! où l'herbe avait des sens,
Qu'en a-t-on fait ? Où donc sont-ils, où donc sont-elles,
Eux, les olympiens, elles, les immortelles ?

Où donc est Mars ? où donc Éros ? où donc Psyché ?
Où donc le doux oiseau bonheur, effarouché ?
Qu'en as-tu fait, rocher, et qu'as-tu fait des roses ?
Qu'as-tu fait des chansons dans les soupirs écloses,
Des danses, des gazons, des bois mélodieux,
De l'ombre que faisait le passage des dieux ?
Plus d'autels; ô passé ! splendeurs évanouies !
Plus de vierges au seuil des antres éblouies;
Plus d'abeilles buvant la rosée et le thym.
Mais toujours le ciel bleu. C'est-à-dire, ô destin !
Sur l'homme, jeune ou vieux, harmonie ou souffrance,
Toujours la même mort et la même espérance.
Cérigo, qu'as-tu fait de Cythère ? Nuit ! Deuil [475] !
L'éden s'est éclipsé, laissant à nu l'écueil.
O naufragée, hélas ! c'est donc là que tu tombes !
Les hiboux même ont peur de l'île des colombes.
Ile, ô toi qu'on cherchait, ô toi que nous fuyons,
O spectre des baisers, masure des rayons,
Tu t'appelles oubli ! tu meurs, sombre captive !
Et tandis qu'abritant quelque yole furtive,
Ton cap, où rayonnaient les temples fabuleux,
Voit passer à son ombre et sur les grands flots bleus
Le pirate qui guette ou le pêcheur d'éponges
Qui rôde, à l'horizon Vénus fuit dans les songes.

II

Vénus [476] ! que parles-tu de Vénus ? elle est là.
Lève les yeux. Le jour où Dieu la dévoila
Pour la première fois dans l'aube universelle,
Elle ne brillait pas plus qu'elle n'étincelle.
Si tu veux voir l'étoile, homme, lève les yeux.
L'île des mers s'éteint, mais non l'île des cieux;
Les astres sont vivants et ne sont pas des choses
Qui s'effeuillent, un soir d'été, comme les roses.
Oui, meurs, plaisir; mais vis, amour ! O vision,
Flambeau, nid de l'azur dont l'ange est l'alcyon,
Beauté de l'âme humaine et de l'âme divine,
Amour, l'adolescent dans l'ombre te devine,
O splendeur ! et tu fais le vieillard lumineux.
Chacun de tes rayons tient un homme en ses nœuds.

Oh ! vivez et brillez dans la brume qui tremble,
Hymens mystérieux, cœurs vieillissant ensemble,
Malheurs de l'un par l'autre avec joie adoptés,
Dévouement, sacrifice, austères voluptés,
Car vous êtes l'amour, la lueur éternelle,
L'astre sacré que voit l'âme, sainte prunelle,
Le phare de toute heure, et, sur l'horizon noir,
L'étoile du matin et l'étoile du soir !
Ce monde inférieur, où tout rampe et s'altère,
A ce qui disparaît et s'efface, Cythère,
Le jardin qui se change en rocher aux flancs nus;
La terre a Cérigo, mais le ciel a Vénus.

Juin 1855.
m. 11 juin 1855.

XXI

A PAUL M.[477]

AUTEUR DU DRAME *PARIS*

Tu graves au fronton sévère de ton œuvre
Un nom proscrit que mord en sifflant la couleuvre;
Au malheur, dont le flanc saigne et dont l'œil sourit,
A la proscription, et non pas au proscrit,
— Car le proscrit n'est rien que de l'ombre, moins noire
Que l'autre ombre qu'on nomme éclat, bonheur, victoire; —
A l'exil pâle et nu, cloué sur des débris,
Tu donnes ton grand drame où vit le grand Paris[478],
Cette cité de feu, de nuit, d'airain, de verre,
Et tu fais saluer par Rome le Calvaire.
Sois loué, doux penseur, toi qui prends dans ta main
Le passé, l'avenir, tout le progrès humain,
La lumière, l'histoire, et la ville, et la France,
Tous les dictames saints qui calment la souffrance,
Raison, justice, espoir, vertu, foi, vérité,
Le parfum poésie et le vin liberté,
Et qui sur le vaincu, cœur meurtri, noir fantôme,

Te penches, et répands l'idéal comme un baume !
Paul, il me semble, grâce à ce fier souvenir
Dont tu viens nous bercer, nous sacrer, nous bénir,
Que dans ma plaie, où dort la douleur, ô poète,
Je sens de la charpie avec un drapeau faite.

Marine-Terrace, août 1855.
m. 19 août 1855.

XXI

Je payai le pêcheur qui passa son chemin,
Et je pris cette bête horrible dans ma main;
C'était un être obscur comme l'onde en apporte,
Qui, plus grand, serait hydre, et, plus petit, cloporte,
Sans forme comme l'ombre, et, comme Dieu, sans nom.
Il ouvrait une bouche affreuse; un noir moignon
Sortait de son écaille; il tâchait de me mordre;
Dieu, dans l'immensité formidable de l'ordre,
Donne une place sombre à ces spectres hideux.
Il tâchait de me mordre, et nous luttions tous deux;
Ses dents cherchaient mes doigts qu'effrayait leur approche;
L'homme qui me l'avait vendu tourna la roche;
Comme il disparaissait, le crabe me mordit;
Je lui dis : Vis ! et sois béni, pauvre maudit !
Et je le rejetai dans la vague profonde,
Afin qu'il allât dire à l'océan qui gronde,
Et qui sert au soleil de vase baptismal,
Que l'homme rend le bien au monstre pour le mal [479].

Jersey, grève d'Azette, juillet 1855.
m. 17 juillet 1855.

XXIII

A MADAME LOUISE C. [480]

PASTEURS ET TROUPEAUX

Le vallon [481] où je vais tous les jours est charmant,
Serein, abandonné, seul sous le firmament,
Plein de ronces en fleurs; c'est un sourire triste.
Il vous fait oublier que quelque chose existe,
Et, sans le bruit des champs remplis de travailleurs,
On ne saurait plus là si quelqu'un vit ailleurs.
Là, l'ombre fait l'amour; l'idylle naturelle
Rit; le bouvreuil avec le verdier s'y querelle,
Et la fauvette [482] y met de travers son bonnet;
C'est tantôt l'aubépine et tantôt le genêt;
De noirs granits bourrus, puis des mousses riantes;
Car Dieu fait un poème avec des variantes;
Comme le vieil Homère, il rabâche parfois,
Mais c'est avec les fleurs, les monts, l'onde et les bois !
Une petite mare est là, ridant sa face,
Prenant des airs de flot pour la fourmi qui passe,
Ironie étalée [483] au milieu du gazon,
Qu'ignore l'océan grondant à l'horizon.
J'y rencontre parfois sur la roche hideuse
Un doux être; quinze ans, yeux bleus, pieds nus, gardeuse
De chèvres, habitant, au fond d'un ravin noir,
Un vieux chaume croulant qui s'étoile le soir;
Ses sœurs sont au logis et filent leur quenouille;
Elle essuie aux roseaux ses pieds [484] que l'étang mouille;
Chèvres, brebis, béliers, paissent; quand, sombre esprit,
J'apparais, le pauvre ange a peur, et me sourit;
Et moi, je la salue, elle étant l'innocence.
Ses agneaux, dans le pré plein de fleurs qui l'encense,
Bondissent, et chacun, au soleil s'empourprant,
Laisse aux buissons, à qui la bise le reprend,
Un peu de sa toison, comme un flocon d'écume.
Je passe; enfant, troupeau, s'effacent dans la brume;

Le crépuscule étend sur les longs sillons gris
Des ailes de fantôme et de chauve-souris;
J'entends encore au loin dans la plaine ouvrière
Chanter derrière moi la douce chevrière;
Et, là-bas, devant moi, le vieux gardien pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif,
Et des vagues sans trève et sans fin remuées,
Le pâtre promontoire au chapeau de nuées,
S'accoude et rêve au bruit de tous les infinis,
Et, dans l'ascension des nuages bénis,
Regarde se lever la lune triomphale,
Pendant que l'ombre tremble, et que l'âpre rafale
Disperse à tous les vents avec son souffle amer
La laine des moutons sinistres de la mer [485].

Jersey, Grouville, avril 1855.
m. La Corbière, 19 décembre 1854.

XXIV [486]

J'AI cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,
Que l'aigle connaît seul et peut seul approcher,
Paisible, elle croissait aux fentes du rocher.
L'ombre baignait les flancs du morne promontoire;
Je voyais, comme on dresse au lieu d'une victoire
Un grand arc de triomphe éclatant et vermeil,
A l'endroit où s'était englouti le soleil,
La sombre nuit bâtir un porche de nuées.
Des voiles s'enfuyaient, au loin diminuées;
Quelques toits, s'éclairant au fond d'un entonnoir,
Semblaient craindre de luire et de se laisser voir.
J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée.
Elle est pâle, et n'a pas de corolle embaumée,
Sa racine n'a pris sur la crête des monts
Que l'amère senteur des glauques goëmons;
Moi, j'ai dit : Pauvre fleur, du haut de cette cime,
Tu devais t'en aller dans cet immense abîme
Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont.
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.

Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.
Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'océan, je te donne à l'amour. —
Le vent mêlait les flots; il ne restait du jour
Qu'une vague lueur, lentement effacée.
Oh ! comme j'étais triste au fond de ma pensée,
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir [487] !

Ile de Serk, août 1855.
m. Jersey, 31 août 1852.

XXV

O STROPHE du poète, autrefois [488] dans les fleurs,
Jetant mille baisers à leurs mille couleurs,
Tu jouais, et d'avril tu pillais la corbeille;
Papillon pour la rose et pour la ruche abeille,
Tu semais de l'amour et tu faisais du miel;
Ton âme bleue était presque mêlée au ciel;
Ta robe était d'azur et ton œil de lumière;
Tu criais aux chansons, tes sœurs : Venez ! Chaumière,
Hameau, ruisseau, forêt, tout chante. L'aube a lui ! —
Et, douce, tu courais et tu riais. Mais lui,
Le sévère habitant de la blême caverne
Qu'en haut le jour blanchit, qu'en bas rougit l'averne [489],
Le poète qu'ont fait avant l'heure vieillard
La douleur dans la vie et le drame dans l'art,
Lui, le chercheur du gouffre obscur, le chasseur d'ombres,
Il a levé la tête un jour hors des décombres,
Et t'a saisie au vol dans l'herbe et dans les blés,
Et, malgré tes effrois et tes cris redoublés,
Toute en pleurs, il t'a prise à l'idylle joyeuse;
Il t'a ravie aux champs, à la source, à l'yeuse,
Aux amours dans les bois près des nids palpitants;
Et maintenant, captive et reine en même temps,
Prisonnière au plus noir de son âme profonde,
Parmi les visions qui flottent comme l'onde,
Sous son crâne à la fois céleste et souterrain,
Assise, et t'accoudant sur un trône d'airain,

Voyant dans ta mémoire, ainsi qu'une ombre vaine,
Fuir l'éblouissement du jour et de la plaine,
Par le maître gardée, et calme, et sans espoir,
Tandis que, près de toi, les drames, groupe noir,
Des sombres passions feuillettent le registre,
Tu rêves dans sa nuit, Proserpine sinistre [490].

Jersey, novembre 1854.
m. 4 novembre 1854.

XXVI

LES MALHEUREUX [491]

A MES ENFANTS

PUISQUE déjà l'épreuve aux luttes vous convie,
O mes enfants [492] ! parlons un peu de cette vie.
Je me souviens qu'un jour, marchant dans un bois noir
Où des ravins creusaient un farouche entonnoir,
Dans un de ces endroits où sous l'herbe et la ronce
Le chemin disparaît et le ruisseau s'enfonce,
Je vis, parmi les grès, les houx, les sauvageons,
Fumer un toit bâti de chaumes et de joncs.
La fumée avait peine à monter dans les branches;
Les fenêtres étaient les crevasses des planches;
On eût dit que les rocs cachaient avec ennui
Ce logis tremblant, triste, humble; et que c'était lui
Que les petits oiseaux, sous le hêtre et l'érable,
Plaignaient, tant il était chétif et misérable !
Pensif, dans les buissons j'en cherchais le sentier.
Comme je regardais ce chaume, un muletier [493]
Passa, chantant, fouettant quelques bêtes de somme.
— Qui donc demeure là ? demandai-je à cet homme.
L'homme, tout en chantant, me dit : — Un malheureux.

J'allai vers la masure au fond du ravin creux;
Un arbre, de sa branche où brillait une goutte,
Sembla se faire un doigt pour m'en montrer la route,

Et le vent m'en ouvrit la porte; et j'y trouvai
Un vieux vêtu de bure [494] assis sur un pavé.
Ce vieillard, près d'un âtre où séchaient quelques toiles
Dans ce bouge aux passants ouvert, comme aux étoiles,
Vivait, seul jour et nuit, sans clôture, sans chien,
Sans clef; la pauvreté garde ceux qui n'ont rien.

J'entrai; le vieux soupait d'un peu d'eau, d'une pomme;
Sans pain; et je me mis à plaindre ce pauvre homme.
— Comment pouvait-il vivre ainsi? qu'il était dur
De n'avoir même pas un volet à son mur;
L'hiver doit être affreux dans ce lieu solitaire;
Et pas même un grabat! il couchait donc à terre?
Là, sur ce tas de paille, et dans ce coin étroit!
Vous devez être mal, vous devez avoir froid,
Bon père, et c'est un sort bien triste que le vôtre! —

— Fils, dit-il doucement, allez en plaindre un autre.
Je suis dans ces grands bois et sous le ciel vermeil,
Et je n'ai pas de lit, fils, mais j'ai le sommeil.
Quand l'aube luit pour moi, quand je regarde vivre
Toute cette forêt dont la senteur m'enivre,
Ces sources et ces fleurs, je n'ai pas de raison
De me plaindre, je suis le fils de la maison.
Je n'ai point fait de mal. Calme, avec l'indigence
Et les haillons je vis en bonne intelligence,
Et je fais bon ménage, avec Dieu, mon voisin.
Je le sens près de moi dans le nid, dans l'essaim,
Dans les arbres profonds où parle une voix douce,
Dans l'azur où la vie à chaque instant nous pousse,
Et dans cette ombre vaste et sainte où je suis né.
Je ne demande à Dieu rien de trop, car je n'ai
Pas grande ambition, et pourvu que j'atteigne
Jusqu'à la branche où pend la mûre ou la châtaigne,
Il est content de moi, je suis content de lui.
Je suis heureux. —

* * *

J'étais jadis, comme aujourd'hui,
Le passant qui regarde en bas, l'homme des songes.
Mes enfants, à travers les brumes, les mensonges,

Les lueurs des tombeaux, les spectres des chevets,
Les apparences d'ombre et de clarté, je vais
Méditant, et toujours un instinct me ramène
A connaître le fond de la souffrance humaine.
L'abîme des douleurs m'attire. D'autres sont
Les sondeurs frémissants de l'océan profond;
Ils fouillent, vent des cieux, l'onde que tu balaies;
Ils plongent dans les mers; je plonge dans les plaies.
Leur gouffre est effrayant, mais pas plus que le mien.
Je descends plus bas qu'eux, ne leur enviant rien,
Sachant qu'à tout chercheur Dieu garde une largesse,
Content s'ils ont la perle et si j'ai la sagesse.

Or, il semble, à qui voit tout ce gouffre en rêvant,
Que les justes, parmi la nuée ou le vent,
Sont un vol frissonnant d'aigles et de colombes.

J'ai souvent, à genoux que je suis sur les tombes,
La grande vision du sort; et par moment
Le destin m'apparaît, ainsi qu'un firmament
Où l'on verrait, au lieu des étoiles, des âmes.
Tout ce qu'on nomme angoisse, adversité, les flammes,
Les brasiers, les billots, bien souvent tout cela
Dans mon noir crépuscule, enfants, étincela.
J'ai vu, dans cette obscure et morne transparence,
Passer l'homme de Rome et l'homme de Florence,
Caton au manteau blanc, et Dante au fier sourcil,
L'un ayant le poignard au flanc, l'autre l'exil;
Caton était joyeux et Dante était tranquille.
J'ai vu Jeanne au poteau qu'on brûlait dans la ville,
Et j'ai dit : Jeanne d'Arc, ton noir bûcher fumant
A moins de flamboiement que de rayonnement.
J'ai vu Campanella [495] songer dans la torture,
Et faire à sa pensée une âpre nourriture
Des chevalets, des crocs, des pinces, des réchauds,
Et de l'horreur qui flotte au plafond des cachots.
J'ai vu Thomas Morus [496], Lavoisier, Loiserolle,
Jane Grey [497], bouche ouverte ainsi qu'une corolle,
Toi, Charlotte Corday, vous, madame Roland,
Camille Desmoulins, saignant et contemplant,
Robespierre à l'œil froid, Danton aux cris superbes;
J'ai vu Jean qui parlait au désert, Malesherbes,

Egmont [498], André Chénier, rêveur des purs sommets,
Et mes yeux resteront éblouis à jamais
Du sourire serein de ces têtes coupées.
Coligny, sous l'éclair farouche des épées,
Resplendissait devant mon regard éperdu.
Livide et radieux, Socrate m'a tendu
Sa coupe en me disant : As-tu soif ? bois la vie.
Huss, me voyant pleurer, m'a dit : Est-ce d'envie ?
Et Thraséas, s'ouvrant les veines dans son bain [499],
Chantait : — Rome est le fruit du vieux rameau sabin;
Le soleil est le fruit de ces branches funèbres
Que la nuit sur nous croise et qu'on nomme ténèbres,
Et la joie est le fruit du grand arbre douleur. —
Colomb, l'envahisseur des vagues, l'oiseleur
Du sombre aigle Amérique, et l'homme que Dieu mène,
Celui qui donne un monde et reçoit une chaîne,
Colomb aux fers criait : Tout est bien. En avant !
Saint-Just sanglant m'a dit : Je suis libre et vivant.
Phocion m'a jeté, mourant, cette parole :
Je crois et je rends grâce aux dieux ! — Savonarole [500]
Comme je m'approchais du brasier d'où sa main
Sortait, brûlée et noire et montrant le chemin,
M'a dit, en faisant signe aux flammes de se taire :
— Ne crains pas de mourir. Qu'est-ce que cette terre ?
Est-ce ton corps qui fait ta joie et qui t'est cher ?
La véritable vie est où n'est plus la chair.
Ne crains pas de mourir. Créature plaintive,
Ne sens-tu pas en toi comme une aile captive ?
Sous ton crâne, caveau muré, ne sens-tu pas
Comme un ange enfermé qui sanglote tout bas ?
Qui meurt, grandit. Le corps, époux impur de l'âme,
Plein des vils appétits d'où naît le vice infâme,
Pesant, fétide, abject, malade à tous moments,
Branlant sur sa charpente affreuse d'ossements,
Gonflé d'humeurs, couvert d'une peau qui se ride,
Souffrant le froid, le chaud, la faim, la soif aride,
Traîne un ventre hideux, s'assouvit, mange et dort,
Mais il vieillit enfin, et, lorsque vient la mort,
L'âme, vers la lumière éclatante et dorée,
S'envole, de ce monstre horrible délivrée. —

Une nuit que j'avais, devant mes yeux obscurs,

Un fantôme de ville et des spectres de murs,
J'ai, comme au fond d'un rêve où rien n'a plus de forme,
Entendu, près des tours d'un temple au dôme énorme,
Une voix qui sortait de dessous un monceau
De blocs noirs d'où le sang coulait en long ruisseau;
Cette voix murmurait des chants et des prières.
C'était le lapidé qui bénissait les pierres;
Étienne le martyr [501], qui disait : — O mon front,
Rayonne. Désormais les hommes s'aimeront;
Jésus règne. O mon Dieu, récompensez les hommes !
Ce sont eux qui nous font les élus que nous sommes.
Joie ! amour ! pierre à pierre, ô Dieu, je vous le dis,
Mes frères m'ont jeté le seuil du paradis ! —

* * *

Elle était là debout, la mère douloureuse [502].
L'obscurité farouche, aveugle, sourde, affreuse,
Pleurait de toutes parts autour du Golgotha.
Christ, le jour devint noir quand on vous en ôta,
Et votre dernier souffle emporta la lumière.
Elle était là debout près du gibet, la mère !
Et je me dis : Voilà la douleur ! et je vins.
— Qu'avez-vous donc, lui dis-je, entre vos doigts divins ?
Alors, aux pieds du fils saignant du coup de lance,
Elle leva sa droite et l'ouvrit en silence,
Et je vis dans sa main l'étoile du matin [503].

Quoi ! ce deuil-là, Seigneur, n'est pas même certain !
Et la mère, qui râle au bas de la croix sombre,
Est consolée, ayant les soleils dans son ombre,
Et, tandis que ses yeux hagards pleurent du sang,
Elle sent une joie immense en se disant :
Mon fils est Dieu ! mon fils sauve la vie au monde !
Et pourtant où trouver plus d'épouvante immonde,
Plus d'effroi, plus d'angoisse et plus de désespoir
Que dans ce temps lugubre où le genre humain noir,
Frissonnant du banquet autant que du martyre,
Entend pleurer Marie et Trimalcion rire [504] !

* * *

Mais la foule s'écrie : — Oui, sans doute, c'est beau,
Le martyre, la mort, quand c'est un grand tombeau !
Quand on est un Socrate, un Jean Huss, un Messie !
Quand on s'appelle vie, avenir, prophétie !
Quand l'encensoir s'allume au feu qui vous brûla,
Quand les siècles, les temps et les peuples sont là
Qui vous dressent, parmi leurs brumes et leurs voiles,
Un cénotaphe énorme au milieu des étoiles,
Si bien que la nuit semble être le drap du deuil,
Et que les astres sont les cierges du cercueil !
Le billot tenterait même le plus timide
Si sa bière dormait sous une pyramide.
Quand on marche à la mort, recueillant en chemin
La bénédiction de tout le genre humain,
Quand des groupes en pleurs baisent vos traces fières,
Quand on s'entend crier par les murs, par les pierres,
Et jusque par les gonds du seuil de sa prison :
« Tu vas de ta mémoire éclairer l'horizon;
Fantôme éblouissant, tu vas dorer l'histoire,
Et, vêtu de ta mort comme d'une victoire,
T'asseoir au fronton bleu des hommes immortels ! »
Lorsque les échafauds ont des aspects d'autels,
Qu'on se sent admiré du bourreau qui vous tue,
Que le cadavre va se relever statue,
Mourant plein de clarté, d'aube, de firmament,
D'éclat, d'honneur, de gloire, on meurt facilement ! 505
L'homme est si vaniteux, qu'il rit à la torture
Quand c'est une royale et tragique aventure,
Quand c'est une tenaille immense qui le mord.
Quand les durs instruments d'agonie et de mort
Sortent de quelque forge inouïe et géante,
Notre orgueil, oubliant la blessure béante,
Se console des clous en voyant le marteau.
Avoir une montagne auguste pour poteau,
Etre battu des flots ou battu des nuées,
Entendre l'univers plein de vagues huées
Murmurer : — Regardez ce colosse ! les nœuds,
Les fers et les carcans le font plus lumineux !
C'est le vaincu Rayon, le damné Météore !

Il a volé la foudre et dérobé l'aurore ! —
Être un supplicié du gouffre illimité,
Être un titan cloué sur une énormité,
Cela plaît. On veut bien des maux qui sont sublimes;
Et l'on se dit : Souffrons, mais souffrons sur les cimes.

Eh bien, non ! Le sublime est en bas. Le grand choix,
C'est de choisir l'affront. De même que parfois
La pourpre est déshonneur, souvent la fange est lustre.
La boue imméritée atteignant l'âme illustre,
L'opprobre, ce cachot d'où l'auréole sort,
Le cul de basse-fosse où nous jette le sort,
Le fond noir de l'épreuve où le malheur nous traîne,
Sont le comble éclatant de la grandeur sereine,
Et quand, dans le supplice où nous devons lutter,
Le lâche destin va jusqu'à nous insulter,
Quand sur nous il entasse outrage, rire, blâme,
Et tant de contre-sens entre le sort et l'âme
Que notre vie arrive à la difformité,
La laideur de l'épreuve en devient la beauté.
C'est Samson à Gaza, c'est Épictète [506] à Rome;
L'abjection du sort fait la gloire de l'homme.
Plus de brume ne fait que couvrir plus d'azur.
Ce que l'homme ici-bas peut avoir de plus pur,
De plus beau, de plus noble en ce monde où l'on pleure,
C'est chute, abaissement, misère extérieure,
Acceptés pour garder la grandeur du dedans.
Oui, tous les chiens de l'ombre autour de vous grondants,
Le blâme ingrat, la haine aux fureurs coutumière,
Oui, tomber dans la nuit quand c'est pour la lumière,
Faire horreur, n'être plus qu'un ulcère, indigner
L'homme heureux, et qu'on raille en vous voyant saigner,
Et qu'on marche sur vous, qu'on vous crache au visage,
Quand c'est pour la vertu, pour le vrai, pour le sage,
Pour le bien, pour l'honneur, il n'est rien de plus doux.
Quelle splendeur qu'un juste abandonné de tous,
N'ayant plus qu'un haillon dans le mal qui le mine,
Et jetant aux dédains, au deuil, à la vermine,
A sa plaie, aux douleurs, de tranquilles défis !
Même quand Prométhée est là, Job, tu suffis
Pour faire le fumier plus haut que le Caucase.

Le juste, méprisé comme un vers qu'on écrase,
M'éblouit d'autant plus que nous le blasphémons.
Ce que les froids bourreaux à faces de démons
Mêlent avec leur main monstrueuse et servile
A l'exécution pour la rendre plus vile
Grandit le patient au regard de l'esprit.
O croix ! les deux voleurs sont deux rayons du Christ !

* * *

Ainsi, tous les souffrants m'ont apparu splendides,
Satisfaits, radieux, doux, souverains, candides,
Heureux, la plaie au sein, la joie au cœur; les uns
Jetés dans la fournaise et devenant parfums;
Ceux-là jetés aux nuits et devenant aurores;
Les croyants, dévorés dans les cirques sonores,
Râlaient un chant, aux pieds des bêtes étouffés;
Les penseurs souriaient aux noirs autodafés,
Aux glaives, aux carcans, aux chemises de soufre;
Et je me suis alors écrié : Qui donc souffre ?
Pour qui donc, si le sort, ô Dieu, n'est pas moqueur,
Toute cette pitié que tu m'as mise au cœur ?
Qu'en dois-je faire ? à qui faut-il que je la garde ?
Où sont les malheureux ? — Et Dieu m'a dit : Regarde.

* * *

Et j'ai vu des palais, des fêtes, des festins [507],
Des femmes qui mêlaient leurs blancheurs aux satins,
Des murs hautains ayant des jaspes pour écorces,
Des serpents d'or roulés dans des colonnes torses,
Avec de vastes dais pendant aux grands plafonds;
Et j'entendais chanter : Jouissons ! triomphons !
Et les lyres, les luths, les clairons dont le cuivre
A l'air de se dissoudre en fanfare et de vivre,
Et l'orgue, devant qui l'ombre écoute et se tait,
Tout un orchestre énorme et monstrueux chantait;
Et ce triomphe était rempli d'hommes superbes
Qui riaient et portaient toute la terre en gerbes,
Et dont les fronts dorés, brillants, audacieux,
Fiers, semblaient s'achever en astres dans les cieux.

Et, pendant qu'autour d'eux des voix criaient : Victoire
A jamais ! à jamais force, puissance et gloire !
Et fête dans la ville ! et joie à la maison !
Je voyais, au-dessus du livide horizon,
Trembler le glaive immense et sombre de l'archange.

Ils s'épanouissaient dans une aurore étrange,
Ils vivaient dans l'orgueil comme dans leur cité,
Et semblaient ne sentir que leur félicité.
Et Dieu les a tous pris alors l'un après l'autre,
Le puissant, le repu, l'assouvi qui se vautre,
Le czar dans son kremlin, l'iman au bord du Nil,
Comme on prend les petits d'un chien dans un chenil
Et, comme il fait le jour sous les vagues marines,
M'ouvrant avec ses mains ces profondes poitrines,
Et fouillant de son doigt de rayons pénétré
Leurs entrailles, leur foie et leurs reins, m'a montré
Des hydres qui rongeaient le dedans de ces âmes.

Et j'ai vu tressaillir ces hommes et ces femmes;
Leur visage riant comme un masque est tombé,
Et leur pensée, un monstre effroyable et courbé,
Une naine hagarde, inquiète, bourrue,
Assise sous leur crâne affreux, m'est apparue.
Alors, tremblant, sentant chanceler mes genoux,
Je leur ai demandé : Mais qui donc êtes-vous ?
Et ces êtres n'ayant presque plus face d'homme
M'ont dit : — Nous sommes ceux qui font le mal; et, comme
C'est nous qui le faisons, c'est nous qui le souffrons.

* * *

Oh ! le nuage vain des pleurs et des affronts
S'envole, et la douleur passe en criant : Espère !
Vous me l'avez fait voir et toucher, ô vous, Père,
Juge, vous le grand juste et vous le grand clément !
Le rire du succès et du triomphe ment;
Un invisible doigt caressant se promène
Sous chacun des chaînons de la misère humaine;
L'adversité soutient ceux qu'elle fait lutter;
L'indigence est un bien pour qui sait la goûter;

L'harmonie éternelle autour du pauvre vibre
Et le berce; l'esclave, étant une âme, est libre,
Et le mendiant dit : Je suis riche, ayant Dieu.
L'innocence aux tourments jette ce cri : C'est peu.
La difformité rit dans Ésope, et la fièvre
Dans Scarron; l'agonie ouvre aux hymnes sa lèvre;
Quand je dis : La douleur est-elle un mal ? Zénon [508]
Se dresse devant moi paisible et me dit : Non.
Oh ! le martyre est joie et transport, le supplice
Est volupté, les feux du bûcher sont délice,
La souffrance est plaisir, la torture est bonheur;
Il n'est qu'un malheureux; c'est le méchant, Seigneur.

* * *

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,
Surprise, contemplait chaque chose créée,
Alors que sur le globe, où le mal avait crû,
Flottait une lueur de l'éden disparu,
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore [509],
Quand sur l'arbre du temps les ans venaient d'éclore,
Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond,
Il se faisait le soir un silence profond,
Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,
Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,
Émus, et les rochers, ces ténébreux cachots,
Voyaient d'un antre obscur couvert d'arbres si hauts
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,
Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes.
C'étaient Ève aux cheveux blanchis, et son mari,
Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,
Ayant la vision de Dieu sous sa paupière.
Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,
En présence des monts fauves et soucieux,
Et de l'éternité formidable des cieux.
Leur œil triste rendait la nature farouche.
Et là, sans qu'il sortît un souffle de leur bouche,
Les mains sur leurs genoux, et se tournant le dos,
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,
Sans autre mouvement de vie extérieure
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure,

Dans une stupeur morne et fatale absorbés,
Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés
Sous l'être illimité sans figure et sans nombre,
L'un décroître le jour, et l'autre, grandir l'ombre.
Et, tandis que montaient les constellations,
Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne
Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir,
Ils songeaient et, rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence,
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain [510],
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

Marine-Terrace, septembre 1855.
m. 17 septembre 1855.

LIVRE SIXIÈME

AU BORD DE L'INFINI

I

LE PONT [511]

J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme,
Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime,
Était là, morne, immense; et rien n'y remuait.
Je me sentais perdu dans l'infini muet.
Au fond, à travers l'ombre, impénétrable voile,
On apercevait Dieu comme une sombre étoile.
Je m'écriai : — Mon âme, ô mon âme ! il faudrait,
Pour traverser ce gouffre où nul bord n'apparaît,
Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches,
Bâtir un pont géant sur des millions d'arches.
Qui le pourra jamais ? Personne ! O deuil ! effroi !
Pleure ! — Un fantôme blanc [512] se dressa devant moi
Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme,
Et ce fantôme avait la forme d'une larme;
C'était un front de vierge avec des mains d'enfant;
Il ressemblait au lys que la blancheur défend [513];
Ses mains en se joignant faisaient de la lumière.
Il me montra l'abîme où va toute poussière,
Si profond que jamais un écho n'y répond;
Et me dit : — Si tu veux, je bâtirai le pont.
Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière.
— Quel est ton nom ? lui dis-je. Il me dit : — La prière [514].

Jersey, décembre 1852.
m. 13 octobre 1854.

II

IBO [515]

Dites, pourquoi, dans l'insondable
Au mur d'airain [516],
Dans l'obscurité formidable
Du ciel serein,

Pourquoi dans ce grand sanctuaire
Sourd et béni,
Pourquoi, sous l'immense suaire
De l'infini,

Enfouir vos lois éternelles
Et vos clartés ?
Vous savez bien que j'ai des ailes,
O vérités !

Pourquoi vous cachez-vous dans l'ombre
Qui nous confond ?
Pourquoi fuyez-vous l'homme sombre
Au vol profond ?

Que le mal détruise ou bâtisse,
Rampe ou soit roi,
Tu sais bien que j'irai, justice,
J'irai vers toi !

Beauté sainte, idéal qui germes
Chez les souffrants,
Toi par qui les esprits sont fermes
Et les cœurs grands,

Vous le savez, vous que j'adore,
Amour, raison,
Qui vous levez comme l'aurore
Sur l'horizon,

Foi, ceinte d'un cercle d'étoiles, [517]
Droit, bien de tous,
J'irai, liberté qui te voiles,
J'irai vers vous !

Vous avez beau, sans fin, sans borne,
Lueurs de Dieu,
Habiter la profondeur morne
Du gouffre bleu,

Ame à l'abîme habituée
Dès le berceau,
Je n'ai pas peur de la nuée;
Je suis oiseau.

Je suis oiseau comme cet être
Qu'Amos rêvait,
Que saint Marc voyait apparaître
A son chevet [518],

Qui mêlait sur sa tête fière,
Dans les rayons,
L'aile de l'aigle à la crinière
Des grands lions [519].

J'ai des ailes. J'aspire au faîte;
Mon vol est sûr;
J'ai des ailes pour la tempête
Et pour l'azur.

Je gravis les marches sans nombre;
Je veux savoir,
Quand la science serait sombre
Comme le soir !

Vous savez bien que l'âme affronte
Ce noir degré,
Et que, si haut qu'il faut qu'on monte,
J'y monterai [520] !

Vous savez bien que l'âme est forte
Et ne craint rien
Quand le souffle de Dieu l'emporte !
Vous savez bien

Que j'irai jusqu'aux bleus pilastres,
Et que mon pas,
Sur l'échelle qui monte aux astres,
Ne tremble pas !

L'homme en cette époque agitée,
Sombre océan,
Doit faire comme Prométhée
Et comme Adam [521].

Il doit ravir au ciel austère
L'éternel feu;
Conquérir son propre mystère,
Et voler Dieu.

L'homme a besoin, dans sa chaumière,
Des vents battu,
D'une loi qui soit sa lumière [522]
Et sa vertu.

Toujours ignorance et misère !
L'homme en vain fuit,
Le sort le tient; toujours la serre !
Toujours la nuit !

Il faut que le peuple s'arrache
Au dur décret,
Et qu'enfin ce grand martyr sache
Le grand secret [523].

Déjà l'amour, dans l'ère obscure
Qui va finir,
Dessine la vague figure
De l'avenir [524].

Les lois de nos destins sur terre,
Dieu les écrit;
Et si ces lois sont le mystère,
Je suis l'esprit.

Je suis celui que rien n'arrête,
Celui qui va,
Celui dont l'âme est toujours prête
A Jéhovah;

Je suis le poète farouche,
L'homme devoir,
Le souffle des douleurs, la bouche
Du clairon noir;

Le rêveur qui sur ses registres
Met les vivants,
Qui mêle des strophes sinistres
Aux quatre vents [525];

Le songeur ailé, l'âpre athlète
Au bras nerveux,
Et je traînerais la comète
Par les cheveux [526].

Donc, les lois de notre problème,
Je les aurai;
J'irai vers elles, penseur blême,
Mage effaré !

Pourquoi cacher ces lois profondes ?
Rien n'est muré.
Dans vos flammes et dans vos ondes
Je passerai;

J'irai lire la grande bible [527];
J'entrerai nu
Jusqu'au tabernacle [528] terrible
De l'inconnu,

Jusqu'au seuil de l'ombre et du vide,
Gouffres ouverts
Que garde la meute livide
Des noirs éclairs,

Jusqu'aux portes visionnaires
Du ciel sacré;
Et, si vous aboyez, tonnerres,
Je rugirai.

Au dolmen de Rozel, janvier 1853.
m. 24 juillet 1854.

III

Un spectre[529] m'attendait dans un grand angle d'ombre,
Et m'a dit :

— Le muet habite dans le sombre.
L'infini rêve, avec un visage irrité.
L'homme parle et dispute avec l'obscurité,
Et la larme de l'œil rit du bruit de la bouche.
Tout ce qui vous emporte est rapide et farouche.
Sais-tu pourquoi tu vis ? sais-tu pourquoi tu meurs ?
Les vivants orageux passent dans les rumeurs[530],
Chiffres tumultueux, flots de l'océan Nombre.
Vous n'avez rien à vous qu'un souffle dans de l'ombre;
L'homme est à peine né qu'il est déjà passé[531],
Et c'est avoir fini que d'avoir commencé[532].
Derrière le mur blanc, parmi les herbes vertes,
La fosse obscure attend l'homme, lèvres ouvertes.
La mort est le baiser de la bouche tombeau.
Tâche de faire un peu de bien, coupe un lambeau
D'une bonne action dans cette nuit qui gronde,
Ce sera ton linceul dans la terre profonde.
Beaucoup s'en sont allés qui ne reviendront plus
Qu'à l'heure de l'immense et lugubre reflux;
Alors, on entendra des cris. Tâche de vivre;
Crois. Tant que l'homme vit, Dieu pensif lit son livre;

L'homme meurt quand Dieu fait au coin du livre un pli.
L'espace sait, regarde, écoute. Il est rempli
D'oreilles sous la tombe, et d'yeux dans les ténèbres.
Les morts, ne marchant plus, dressent leurs pieds funèbres;
Les feuilles sèches vont et roulent sous les cieux.
Ne sens-tu pas souffler le vent mystérieux ? —

Au dolmen de Rozel, avril 1853.
m. 17 avril 1854.

IV

ÉCOUTEZ. Je suis Jean. J'ai vu des choses sombres [533].
J'ai vu l'ombre infinie où se perdent les nombres,
J'ai vu les visions que les réprouvés font,
Les engloutissements de l'abîme sans fond;
J'ai vu le ciel, l'éther, le chaos et l'espace.
Vivants ! puisque j'en viens, je sais ce qui s'y passe;
Je vous affirme à tous, écoutez bien ma voix,
J'affirme même à ceux qui vivent dans les bois,
Que le Seigneur, le Dieu des esprits, des prophètes,
Voit ce que vous pensez et sais ce que vous faites.
C'est bien. Continuez, grands, petits, jeunes, vieux !
Que l'avare soit tout à l'or, que l'envieux
Rampe et morde en rampant, que le glouton dévore,
Que celui qui faisait le mal le fasse encore,
Que celui qui fut lâche et vil, le soit toujours [534] !
Voyant vos passions, vos fureurs, vos amours,
J'ai dit à Dieu : Seigneur, jugez où nous en sommes.
Considérez la terre et regardez les hommes.
Ils brisent tous les nœuds qui devaient les unir.
Et Dieu m'a répondu : Certes, je vais venir [535] !

Serk, juillet 1853.

V

CROIRE, MAIS PAS EN NOUS

PARCE qu'on a porté du pain, du linge blanc,
A quelque humble logis sous les combles tremblant
Comme le nid parmi les feuilles inquiètes;
Parce qu'on a jeté ses restes et ses miettes
Au petit enfant maigre, au vieillard pâlissant;
Au pauvre qui contient l'éternel tout-puissant;
Parce qu'on a laissé Dieu manger sous sa table [536],
On se croit vertueux, on se croit charitable !
On dit : Je suis parfait ! louez-moi; me voilà !
Et, tout en blâmant Dieu de ceci, de cela,
De ce qu'il pleut, du mal dont on le dit la cause,
Du chaud, du froid, on fait sa propre apothéose.
Le riche qui, gorgé, repu, fier, paresseux,
Laisse un peu d'or rouler de son palais sur ceux
Que le noir janvier glace et que la faim harcèle,
Ce riche-là, qui brille et donne une parcelle
De ce qu'il a de trop à qui n'a pas assez [537],
Et qui, pour quelques sous du pauvre ramassés,
S'admire et ferme l'œil sur sa propre misère,
S'il a le superflu, n'a pas le nécessaire :
La justice; et le loup rit dans l'ombre en marchant
De voir qu'il se croit bon pour n'être pas méchant.
Nous bons ! nous fraternels ! ô fange et pourriture !
Mais tournez donc vos yeux vers la mère nature !
Que sommes-nous, cœurs froids où l'égoïsme bout,
Auprès de la bonté suprême éparse en tout ?
Toutes nos actions ne valent pas la rose.
Dès que nous avons fait par hasard quelque chose,
Nous nous vantons, hélas ! vains souffles qui fuyons !
Dieu donne l'aube au ciel sans compter les rayons,
Et la rosée aux fleurs sans mesurer les gouttes;
Nous sommes le néant; nos vertus tiendraient toutes
Dans le creux de la pierre où vient boire l'oiseau.
L'homme est l'orgueil du cèdre emplissant le roseau.

Le meilleur n'est pas bon, vraiment, tant l'homme est frêle,
Et tant notre fumée à nos vertus se mêle !
Le bienfait par nos mains pompeusement jeté
S'évapore aussitôt dans notre vanité;
Même en le prodiguant aux pauvres d'un air tendre,
Nous avons tant d'orgueil que notre or devient cendre;
Le bien que nous faisons est spectre comme nous.
L'incréé, seul vivant, seul terrible et seul doux,
Qui juge, aime, pardonne, engendre, construit, fonde,
Voit nos hauteurs avec une pitié profonde.
Ah ! rapides passants ! ne comptons pas sur nous,
Comptons sur lui. Pensons et vivons à genoux;
Tâchons d'être sagesse, humilité, lumière;
Ne faisons point un pas qui n'aille à la prière [538];
Car nos perfections rayonneront bien peu
Après la mort, devant l'étoile et le ciel bleu.
Dieu seul peut nous sauver. C'est un rêve de croire
Que nos lueurs d'en bas sont là-haut de la gloire;
Si lumineux qu'il ait paru dans notre horreur,
Si doux qu'il ait été pour nos cœurs pleins d'erreur,
Quoi qu'il ait fait, celui que sur la terre on nomme
Juste, excellent, pur, sage et grand, là-haut est l'homme,
C'est-à-dire la nuit en présence du jour [539];
Son amour semble haine auprès du grand amour;
Et toutes ses splendeurs, poussant des cris funèbres,
Disent en voyant Dieu : Nous sommes les ténèbres !
Dieu, c'est le seul azur dont le monde ait besoin.
L'abîme en en parlant prend l'atome à témoin.
Dieu est seul grand ! c'est là le psaume du brin d'herbe;
Dieu seul est vrai ! c'est là l'hymne du flot superbe;
Dieu seul est bon ! c'est là le murmure des vents;
Ah ! ne vous faites pas d'illusions, vivants !
Et d'où sortez-vous donc, pour croire que vous êtes
Meilleurs que Dieu, qui met les astres sur vos têtes
Et qui vous éblouit, à l'heure du réveil,
De ce prodigieux sourire, le soleil !

Marine-Terrace, décembre 1854.
m. 11 décembre 1854.

VI

PLEURS DANS LA NUIT [540]

I

Je suis l'être incliné qui jette ce qu'il pense;
Qui demande à la nuit le secret du silence;
Dont la brume emplit l'œil;
Dans une ombre sans fond mes paroles descendent,
Et les choses sur qui tombent mes strophes rendent
Le son creux du cercueil.

Mon esprit, qui du doute a senti la piqûre, [541]
Habite, âpre songeur, la rêverie obscure
Aux flots plombés et bleus,
Lac hideux où l'horreur tord ses bras, pâle nymphe,
Et qui fait boire une eau morte comme la lymphe
Aux rochers scrofuleux.

Le doute, fils bâtard de l'aïeule sagesse,
Crie : à quoi bon ? devant l'éternelle largesse,
Nous fait tout oublier,
S'offre à nous, morne abri, dans nos marches sans nombre,
Nous dit : — Es-tu las ? viens ! — Et l'homme dort à l'ombre
De ce mancenillier [542].

L'effet pleure et sans cesse interroge la cause.
La création semble attendre quelque chose.
L'homme à l'homme est obscur.
Où donc commence l'âme ? où donc finit la vie ?
Nous voudrions, c'est là notre incurable envie,
Voir par-dessus le mur [543].

Nous rampons, oiseaux pris sous le filet de l'être;
Libres et prisonniers, l'immuable pénètre
Toutes nos volontés;

Captifs sous le réseau des choses nécessaires,
Nous sentons se lier des fils à nos misères
Dans les immensités.

II

Nous sommes au cachot; la porte est inflexible;
Mais, dans une main sombre, inconnue, invisible,
Qui passe par moment,
A travers l'ombre, espoir des âmes sérieuses,
On entend le trousseau des clefs mystérieuses [544]
Sonner confusément.

La vision de l'être emplit les yeux de l'homme.
Un mariage obscur sans cesse se consomme
De l'ombre avec le jour;
Ce monde, est-ce un éden tombé dans la géhenne.
Nous avons dans le cœur des ténèbres de haine
Et des clartés d'amour.

La création n'a qu'une prunelle trouble.
L'être éternellement montre sa face double [545],
Mal et bien, glace et feu;
L'homme sent à la fois, âme pure et chair sombre,
La morsure du ver de terre au fond de l'ombre
Et le baiser de Dieu.

Mais à de certains jours, l'âme est comme une veuve.
Nous entendons gémir les vivants dans l'épreuve.
Nous doutons, nous tremblons,
Pendant que l'aube épand ses lumières sacrées
Et que mai sur nos seuils mêle les fleurs dorées
Avec les enfants blonds.

Qu'importe la lumière, et l'aurore, et les astres,
Fleurs des chapiteaux bleus, diamants des pilastres
Du profond firmament,
Et mai qui nous caresse, et l'enfant qui nous charme,
Si tout n'est qu'un soupir, si tout n'est qu'une larme,
Si tout n'est qu'un moment !

III

Le sort nous use au jour, triste meule qui tourne [546].
L'homme inquiet et vain croit marcher, il séjourne;
Il expire en créant.
Nous avons la seconde et nous rêvons l'année;
Et la dimension de notre destinée,
C'est poussière et néant.

L'abîme, où les soleils sont les égaux des mouches,
Nous tient; nous n'entendons que des sanglots farouches
Ou des rires moqueurs;
Vers la cible d'en haut qui dans l'azur s'élève,
Nous lançons nos projets, nos vœux, l'espoir, le rêve,
Ces flèches de nos cœurs.

Nous voulons durer, vivre, être éternels. O cendre !
Où donc est la fourmi qu'on appelle Alexandre ?
Où donc le ver César ?
En tombant sur nos fronts, la minute nous tue.
Nous passons, noir essaim, foule de deuil vêtue,
Comme le bruit d'un char.

Nous montons à l'assaut du temps comme une armée.
Sur nos groupes confus que voile la fumée
Des jours évanouis,
L'énorme éternité luit, splendide et stagnante;
Le cadran, bouclier de l'heure rayonnante,
Nous terrasse éblouis !

IV

A l'instant où l'on dit : Vivons ! tout se déchire.
Les pleurs subitement descendent sur le rire.
Tête nue ! à genoux !
Tes fils sont morts, mon père est mort, leur mère est morte.
O deuil ! qui passe là ? C'est un cercueil qu'on porte.
A qui le portez-vous ?

Ils le portent à l'ombre, au silence, à la terre;
Ils le portent au calme obscur, à l'aube austère,
A la brume sans bords,
Au mystère qui tord ses anneaux sous des voiles,
Au serpent inconnu qui lèche les étoiles
Et qui baise les morts !

V

Ils le portent aux vers, au néant, à Peut-Être [547] !
Car la plupart d'entre eux n'ont point vu le jour naître;
Sceptiques et bornés,
La négation morne et la matière hostile,
Flambeaux d'aveuglement, troublent l'âme inutile
De ces infortunés.

Pour eux, le ciel ment, l'homme est un songe et croit vivre;
Ils ont beau feuilleter page à page le livre,
Ils ne comprennent pas;
Ils vivent en hochant la tête, et, dans le vide,
L'écheveau ténébreux que le doute dévide
Se mêle sous leurs pas.

Pour eux, l'âme naufrage avec le corps qui sombre.
Leur rêve a les yeux creux et regarde de l'ombre;
Rien est le mot du sort;
Et chacun d'eux, riant de la voûte étoilée,
Porte en son cœur, au lieu de l'espérance ailée,
Une tête de mort [548].

Sourds à l'hymne des bois, au sombre cri de l'orgue,
Chacun d'eux est un champ plein de cendre, une morgue
Où pendent des lambeaux,
Un cimetière où l'œil des frémissants poètes
Voit planer l'ironie et toutes ses chouettes,
L'ombre et tous ses corbeaux.

Quand l'astre et le roseau leur disent : Il faut croire;
Ils disent au jonc vert, à l'astre en sa nuit noire :
Vous êtes insensés !

Quand l'arbre leur murmure à l'oreille : Il existe;
Ces fous répondent : Non ! et, si le chêne insiste,
Ils lui disent : Assez !

Quelle nuit ! le semeur nié par la semence !
L'univers n'est pour eux qu'une vaste démence,
Sans but et sans milieu;
Leur âme, en agitant l'immensité profonde,
N'y sent même pas l'être, et dans le grelot monde
N'entend pas sonner Dieu !

VI

Le corbillard franchit le seuil du cimetière.
Le gai matin, qui rit à la nature entière,
Resplendit sur ce deuil;
Tout être a son mystère où l'on sent l'âme éclore,
Et l'offre à l'infini; l'astre apporte l'aurore,
Et l'homme le cercueil.

Le dedans de la fosse apparaît, triste crèche.
Des pierres par endroits percent la terre fraîche;
Et l'on entend le glas;
Elles semblent s'ouvrir ainsi que des paupières,
Et le papillon blanc dit : Qu'ont donc fait ces pierres ?
Et la fleur dit : Hélas !

VII

Est-ce que par hasard ces pierres sont punies [549],
Dieu vivant, pour subir de telles agonies ?
Ah ! ce que nous souffrons
N'est rien... — Plus bas que l'arbre en proie aux froides bises
Sous cette forme horrible, est-ce que les Cambyses,
Est-ce que les Nérons,

Après avoir tenu les peuples dans leur serre,
Et crucifié l'homme au noir gibet misère,
Mis le monde en lambeaux,

Souillé l'âme, et changé, sous le vent des désastres,
L'univers en charnier et fait monter aux astres
La vapeur des tombeaux,

Après avoir passé joyeux dans la victoire,
Dans l'orgueil, et partout imprimé sur l'histoire
Leurs ongles furieux,
Et, monstres qu'entrevoit l'homme en ses léthargies,
Après avoir sur terre été des effigies
Du mal mystérieux,

Après avoir peuplé les prisons élargies,
Et versé tant de meurtre aux vastes mers rougies,
Tant de morts, glaive au flanc,
Tant d'ombre, et de carnage, et d'horreurs inconnues
Que le soleil, le soir, hésitait dans les nues
Devant ce bain sanglant,

Après avoir mordu le troupeau que Dieu mène,
Et tourné tour à tour de la torture humaine
L'atroce cabestan,
Et régné sous la pourpre et sous le laticlave,
Et plié six mille ans Adam, le vieil esclave,
Sous le vieux roi Satan,

Est-ce que le chasseur Nemrod, Sforce le pâtre [550],
Est-ce que Messaline, est-ce que Cléopâtre,
Caligula, Macrin [551],
Et les Achabs, par qui renaissaient les Sodomes,
Et Phalaris [552], qui fit du hurlement des hommes
La clameur de l'airain,

Est-ce que Charles neuf, Constantin, Louis onze,
Vitellius, la fange, et Busiris, le bronze [553],
Les Cyrus dévorants,
Les Égisthes montrés du doigt par les Électres [554],
Seraient, dans cette nuit, d'hommes devenus spectres,
Et pierres de tyrans ?

Est-ce que ces cailloux, tout pénétrés de crimes,
Dans l'horreur étouffés, scellés dans les abîmes,
Enviant l'ossement,

Sans air, sans mouvement, sans jour, sans yeux, sans bouche,
Entre l'herbe sinistre et le cercueil farouche,
Vivraient affreusement ?

Est-ce que ce seraient des âmes condamnées ?
Des maudits qui, pendant des millions d'années,
Seuls avec le remords,
Au lieu de voir, des yeux de l'astre solitaire,
Sortir les rayons d'or, verraient les vers de terre
Sortir des yeux des morts !

Homme et roche, exister, noir dans l'ombre vivante !
Songer, pétrifié dans sa propre épouvante !
Rêver l'éternité !
Dévorer ses fureurs confusément rugies !
Être pris, ouragan de crimes et d'orgies,
Dans l'immobilité !

Punition ! problème obscur [555] ! questions sombres !
Quoi ! ce caillou dirait : — J'ai mis Thèbe en décombres !
J'ai vu Suse à genoux !
J'étais Bélus à Tyr ! j'étais Sylla dans Rome ! —
Noire captivité des vieux démons de l'homme !
O pierres, qu'êtes-vous ?

Qu'a fait ce bloc, béant dans la fosse insalubre !
Glacé du froid profond de la terre lugubre,
Informe et châtié,
Aveugle, même aux feux que la nuit réverbère,
Il pense et se souvient... — Quoi ! ce n'est que Tibère !
Seigneur, ayez pitié !

Ce dur silex noyé dans la terre, âpre, fruste,
Couvert d'ombre, pendant que le ciel s'ouvre au juste
Qui s'y réfugia,
Jaloux du chien qui jappe et de l'âne qui passe,
Songe et dit : Je suis là ! — Dieu vivant, faites grâce !
Ce n'est que Borgia !

O Dieu bon, penchez-vous sur tous ces misérables !
Sauvez ces submergés, aimez ces exécrables !
Ouvrez les soupiraux.

Au nom des innocents, Dieu, pardonnez aux crimes.
Père, fermez l'enfer. Juge, au nom des victimes,
Grâce pour les bourreaux [556] !

De toutes parts s'élève un cri : Miséricorde !
Les peuple nus, liés, fouettés à coups de corde,
Lugubres travailleurs,
Voyant leur maître en proie aux châtiments sublimes,
Ont pitié du despote, et, saignant de ses crimes,
Pleurent de ses douleurs;

Les pâles nations regardent dans le gouffre;
Et ces grands suppliants, pour le tyran qui souffre,
T'implorent, Dieu jaloux;
L'esclave mis en croix, l'opprimé sur la claie,
Plaint le satrape au fond de l'abîme, et la plaie
Dit : Grâce pour les clous !

Dieu serein, regardez d'un regard salutaire
Ces reclus ténébreux qu'emprisonne la terre
Pleine d'obscurs verrous,
Ces forçats dont le bagne est le dedans des pierres,
Et levez, à la voix des justes en prières,
Ces effrayants écrous.

Père, prenez pitié du monstre et de la roche.
De tous les condamnés que le pardon s'approche !
Jadis, rois des combats,
Ces bandits sur la terre ont fait une tempête;
Étant montés plus haut dans l'horreur que la bête,
Ils sont tombés plus bas [557].

Grâce pour eux ! clémence, espoir, pardon, refuge,
Au jonc qui fut un prince, au ver qui fut un juge !
Le méchant, c'est le fou.
Dieu, rouvrez au maudit ! Dieu, relevez l'infâme !
Rendez à tous l'azur. Donnez au tigre une âme,
Des ailes au caillou !

Mystère ! obsession de tout esprit qui pense !
Échelle de la peine et de la récompense !
Nuit qui monte en clarté !

Sourire épanoui sur la torture amère !
Vision du sépulcre ! êtes-vous la chimère,
Ou la réalité ?

VIII

La fosse, plaie au flanc de la terre, est ouverte,
Et, béante, elle fait frissonner l'herbe verte
Et le buisson jauni;
Elle est là, froide, calme, étroite, inanimée,
Et l'âme en voit sortir, ainsi qu'une fumée,
L'ombre de l'infini.

Et les oiseaux de l'air, qui, planant sur les cimes,
Volant sous tous les cieux, comparent les abîmes
Dans les courses qu'ils font,
Songent au noir Vésuve, à l'océan superbe,
Et disent, en voyant cette fosse dans l'herbe :
Voici le plus profond !

IX

L'âme est partie, on rend le corps à la nature.
La vie a disparu sous cette créature;
Mort, où sont tes appuis ?
Le voilà hors du temps, de l'espace et du nombre [558].
On le descend avec une corde dans l'ombre
Comme un seau dans un puits.

Que voulez-vous puiser dans ce puits formidable ?
Et pourquoi jetez-vous la sonde à l'insondable ?
Qu'y voulez-vous puiser ?
Est-ce l'adieu lointain et doux de ceux qu'on aime ?
Est-ce un regard ? hélas ! est-ce un soupir suprême ?
Est-ce un dernier baiser ?

Qu'y voulez-vous puiser, vivants, essaim frivole ?
Est-ce un frémissement du vide où tout s'envole,
Un bruit, une clarté,

Une lettre du mot que Dieu seul peut écrire ?
Est-ce, pour le mêler à vos éclats de rire,
Un peu d'éternité ?

Dans ce gouffre où la larve entr'ouvre son œil terne,
Dans cette épouvantable et livide citerne,
Abîme de douleurs,
Dans ce cratère obscur de muettes demeures,
Que voulez-vous puiser, ô passants de peu d'heures,
Hommes de peu de pleurs ?

Est-ce le secret sombre ? est-ce la froide goutte
Qui, larme du néant, suinte de l'âpre voûte
Sans aube et sans flambeau ?
Est-ce quelque lueur effarée et hagarde ?
Est-ce le cri jeté par tout ce qui regarde
Derrière le tombeau ?

Vous ne puiserez rien. Les morts tombent. La fosse
Les voit descendre, avec leur âme juste ou fausse,
Leur nom, leurs pas, leur bruit.
Un jour, quand souffleront les célestes haleines,
Dieu seul remontera toutes ces urnes pleines
De l'éternelle nuit.

X

Et la terre, agitant la ronce à sa surface,
Dit : L'homme est mort; c'est bien; que veut-on que j'en fasse ?
Pourquoi me le rend-on ?
Terre ! fais-en des fleurs ! des lys que l'aube arrose !
De cette bouche aux dents béantes, fais la rose
Entr'ouvrant son bouton !

Fais ruisseler ce sang dans tes sources d'eaux vives,
Et fais-le boire aux bœufs mugissants, tes convives;
Prends ces chairs en haillons;
Fais de ces seins bleuis sortir des violettes,
Et couvre de ces yeux que t'offrent les squelettes
L'aile des papillons.

Fais avec tous ces morts une joyeuse vie.
Fais-en le fier torrent qui gronde et qui dévie,
La mousse aux frais tapis !
Fais-en des rocs, des joncs, des fruits, des vignes mûres,
Des brises, des parfums, des bois pleins de murmures,
Des sillons pleins d'épis !

Fais-en des buissons verts, fais-en de grandes herbes !
Et qu'en ton sein profond d'où se lèvent les gerbes,
A travers leur sommeil,
Les effroyables morts sans souffle et sans paroles
Se sentent frissonner dans toutes ces corolles
Qui tremblent au soleil !

XI

La terre, sur la bière où le mort pâle écoute,
Tombe, et le nid gazouille, et, là-bas, sur la route
Siffle le paysan;
Et ces fils, ces amis que le regret amène,
N'attendent même pas que la fosse soit pleine
Pour dire : Allons-nous-en !

Le fossoyeur, payé par ces douleurs hâtées,
Jette sur le cercueil la terre à pelletées.
Toi qui, dans ton linceul,
Rêvais le deuil sans fin, cette blanche colombe,
Avec cet homme allant et venant sur ta tombe,
O mort, te voilà seul !

Commencement de l'âpre et morne solitude !
Tu ne changeras plus de lit ni d'attitude;
L'heure aux pas solennels
Ne sonne plus pour toi; l'ombre te fait terrible;
L'immobile suaire a sur ta forme horrible
Mis ses plis éternels.

Et puis le fossoyeur s'en va boire la fosse.
Il vient de voir des dents que la terre déchausse,
Il rit, il mange, il mord;

Et prend, en murmurant des chansons hébétées,
Un verre dans ses mains à chaque instant heurtées
Aux choses de la mort.

Le soir vient; l'horizon s'emplit d'inquiétude;
L'herbe tremble et bruit comme une multitude;
Le fleuve blanc reluit;
Le paysage obscur prend les veines des marbres;
Ces hydres que, le jour, on appelle des arbres,
Se tordent dans la nuit [559].

Le mort est seul. Il sent la nuit qui le dévore.
Quand naît le doux matin, tout l'azur de l'aurore,
Tous ses rayons si beaux,
Tout l'amour des oiseaux et leurs chansons sans nombre,
Vont aux berceaux dorés; et, la nuit, toute l'ombre
Aboutit aux tombeaux.

Il entend des soupirs dans les fosses voisines;
Il sent la chevelure affreuse des racines
Entrer dans son cercueil;
Il est l'être vaincu dont s'empare la chose;
Il sent un doigt obscur, sous sa paupière close,
Lui retirer son œil.

Il a froid; car le soir qui mêle à son haleine
Les ténèbres, l'horreur, le spectre et le phalène
Glace ces durs grabats;
Le cadavre, lié de bandelettes blanches,
Grelotte, et dans sa bière entend les quatre planches
Qui lui parlent tout bas.

L'une dit : — Je fermais ton coffre-fort. — Et l'autre
Dit : — J'ai servi de porte au toit qui fut le nôtre. —
L'autre dit : — Aux beaux jours,
La table où rit l'ivresse et que le vin encombre,
C'était moi. — L'autre dit : — J'étais le chevet sombre
Au lit de tes amours.

Allez, vivants ! riez, chantez; le jour flamboie.
Laissez derrière vous, derrière votre joie
Sans nuage et sans pli,

Derrière la fanfare et le bal qui s'élance,
Tous ces morts qu'enfouit dans la fosse silence
Le fossoyeur oubli [560] !

XII

Tous y viendront.

XIII

Assez ! et levez-vous de table.
Chacun prend à son tour la route redoutable;
Chacun sort en tremblant;
Chantez, riez, soyez heureux, soyez célèbres;
Chacun de vous sera bientôt dans les ténèbres
Le spectre au regard blanc.

La foule vous admire et l'azur vous éclaire;
Vous êtes riche, grand, glorieux, populaire,
Puissant, fier, encensé;
Vos licteurs devant vous graves portent la hache,
Et vous vous en irez sans que personne sache
Où vous avez passé.

Jeunes filles, hélas ! qui donc croit à l'aurore ?
Votre lèvre pâlit pendant qu'on danse encore
Dans le bal enchanté [561];
Dans les lustres blêmis on voit grandir le cierge;
La mort met sur vos fronts ce grand voile de vierge
Qu'on nomme éternité.

Le conquérant, debout dans une aube enflammée
Penche, et voit s'en aller son épée en fumée;
L'amante avec l'amant
Passe; le berceau prend une voix sépulcrale;
L'enfant rose devient larve horrible, et le râle
Sort du vagissement.

Ce qu'ils disaient hier, le savaient-ils eux-mêmes ?
Des chimères, des vœux, des cris, de vains problèmes !
O néant inouï !
Rien ne reste; ils ont tout oublié dans la fuite
Des choses que Dieu pousse et qui courent si vite
Que l'homme est ébloui !

O promesses ! espoirs ! cherchez-les dans l'espace.
La bouche qui promet est un oiseau qui passe.
Fou qui s'y confierait !
Les promesses s'en vont où va le vent des plaines,
Où vont les flots, où vont les obscures haleines
Du soir dans la forêt !

Songe à la profondeur du néant où nous sommes.
Quand tu seras couché sous la terre où les hommes
S'enfoncent pas à pas,
Tes enfants, épuisant les jours que Dieu leur compte,
Seront dans la lumière ou seront dans la honte;
Tu ne le sauras pas !

Ce que vous rêvez tombe avec ce que vous faites.
Voyez ces grands palais; voyez ces chars de fêtes
Aux tournoyants essieux;
Voyez ces longs fusils qui suivent le rivage;
Voyez ces chevaux, noirs comme un héron sauvage
Qui vole sous les cieux,

Tout cela passera comme une voix chantante;
Pyramide, à tes pieds tu regardes la tente,
Sous l'éclatant zénith,
Tu l'entends frissonner au vent comme une voile,
Chéops, et tu te sens, en la voyant de toile,
Fière d'être en granit;

Et toi, tente, tu dis : Gloire à la pyramide !
Mais, un jour, hennissant comme un cheval numide,
L'ouragan libyen
Soufflera sur ce sable où sont les tentes frêles,
Et Chéops roulera pêle-mêle avec elles
En s'écriant : Eh bien !

Tu périras, malgré ton enceinte murée,
Et tu ne seras plus, ville, ô ville sacrée,
Qu'un triste amas fumant,
Et ceux qui t'ont servie et ceux qui t'ont aimée
Frapperont leur poitrine en voyant la fumée
De ton embrasement.

Ils diront : — O douleur ! ô deuil ! guerre civile !
Quelle ville a jamais égalé cette ville ?
Ses tours montaient dans l'air;
Elle riait aux chants de ses prostituées;
Elle faisait courir ainsi que des nuées
Ses vaisseaux sur la mer.

Ville ! où sont tes docteurs qui t'enseignaient à lire ?
Tes dompteurs de lions qui jouaient de la lyre,
Tes lutteurs jamais las ?
Ville ! est-ce qu'un voleur, la nuit, t'a dérobée ?
Où donc est Babylone ? Hélas ! elle est tombée;
Elle est tombée, hélas !

On n'entend plus chez toi le bruit que fait la meule.
Pas un marteau n'y frappe un clou. Te voilà seule,
Ville ! où sont tes bouffons ?
Nul passant désormais ne montera tes rampes;
Et l'on ne verra plus la lumière des lampes
Luire sous tes plafonds. —

Brillez pour disparaître et montez pour descendre.
Le grain de sable dit dans l'ombre au grain de cendre :
Il faut tout engloutir.
— Où donc est Thèbes ? dit Babylone pensive.
Thèbes demande : — Où donc est Ninive ? et Ninive
S'écrie : — Où donc est Tyr [562] ?

En laissant fuir les mots de sa langue prolixe,
L'homme s'agite et va, suivi par un œil fixe;
Dieu n'ignore aucun toit;
Tous les jours d'ici-bas ont des aubes funèbres;
Malheur à ceux qui font le mal dans les ténèbres,
En disant : Qui nous voit [563] ?

Tous tombent [564]; l'un au bout d'une course insensée,
L'autre à son premier pas; l'homme sur sa pensée,
La mère sur son nid;
Et le porteur de sceptre et le joueur de flûte
S'en vont; et rien ne dure; et le père qui lutte
Suit l'aïeul qui bénit.

Les races vont au but qu'ici-bas tout révèle.
Quand l'ancienne commence à pâlir, la nouvelle
A déjà le même air;
Dans l'éternité, gouffre où se vide la tombe,
L'homme coule sans fin, sombre fleuve qui tombe
Dans une sombre mer.

Tout escalier, que l'ombre ou la splendeur le couvre,
Descend au tombeau calme, et toute porte s'ouvre
Sur le dernier moment;
Votre sépulcre emplit la maison où vous êtes;
Et tout plafond, croisant ses poutres sur nos têtes,
Est fait d'écroulement.

Veillez ! veillez ! Songez à ceux que vous perdîtes;
Parlez moins haut, prenez garde à ce que vous dites,
Contemplez à genoux;
L'aigle trépas du bout de l'aile nous effleure;
Et toute notre vie, en fuite heure par heure,
S'en va derrière nous.

O coups soudains ! départs vertigineux ! mystère !
Combien qui ne croyaient parler que pour la terre,
Front haut, cœur fier, bras fort,
Tout à coup, comme un mur subitement s'écroule,
Au milieu d'une phrase adressée à la foule,
Sont entrés dans la mort,

Et, sous l'immensité qui n'est qu'un œil sublime,
Ont pâli, stupéfaits de voir, dans cet abîme
D'astres et de ciel bleu,
Où le masqué se montre, où l'inconnu se nomme,
Que le mot qu'ils avaient commencé devant l'homme
S'achevait devant Dieu !

Un spectre au seuil de tout tient le doigt sur sa bouche,
Les morts partent. La nuit de sa verge les touche.
Ils vont, l'antre est profond,
Nus, et se dissipant, et l'on ne voit rien luire.
Où donc sont-ils allés ? On n'a rien à vous dire.
Ceux qui s'en vont, s'en vont.

Sur quoi donc marchent-ils ? sur l'énigme, sur l'ombre,
Sur l'être. Ils font un pas; comme la nef qui sombre,
Leur blancheur disparaît;
Et l'on n'entend plus rien dans l'ombre inaccessible
Que le bruit sourd que fait dans le gouffre invisible
L'invisible forêt.

L'infini, route noire et de brume remplie,
Et qui joint l'âme à Dieu, monte, fuit, multiplie
Ses cintres tortueux,
Et s'efface... — et l'horreur effare nos pupilles
Quand nous entrevoyons les arches et les piles
De ce pont monstrueux.

O sort ! obscurité ! nuée ! On rêve, on souffre.
Les êtres, dispersés à tous les vents du gouffre,
Ne savent ce qu'ils font.
Les vivants sont hagards. Les morts sont dans leurs couches,
Pendant que nous songeons, des pleurs, gouttes farouches,
Tombent du noir plafond.

XIV

On brave l'immuable; et l'un se réfugie
Dans l'assoupissement, et l'autre dans l'orgie.
Cet autre va criant :
— A bas vertu, devoir et foi ! l'homme est un ventre ! —
Dans ce lugubre esprit, comme un tigre en son antre,
Habite le néant.

Écoutez-le : — Jouir est tout. L'heure est rapide.
Le sacrifice est fou, le martyre est stupide;
Vivre est l'essentiel.

L'immensité ricane et la tombe grimace.
La vie est un caillou que le sage ramasse
Pour lapider le ciel. —

Il souffle, forçat noir, sa vermine sur l'ange.
Il est content, il est hideux; il boit; il mange;
Il rit, la lèvre en feu,
Tous les rires que peut inventer la démence;
Il dit tout ce que peut dire en sa haine immense
Le ver de terre à Dieu.

Il dit : Non ! à celui sous qui tremble le pôle.
Soudain l'ange muet met la main sur l'épaule
Du railleur effronté;
La mort derrière lui surgit pendant qu'il chante;
Dieu remplit tout à coup cette bouche crachante
Avec l'éternité.

XV

Qu'est-ce que tu feras de tant d'herbes fauchées-[565],
O vent ? que feras-tu des pailles desséchées
Et de l'arbre abattu ?
Que feras-tu de ceux qui s'en vont avant l'heure,
Et de celui qui rit, et de celui qui pleure,
O vent, qu'en feras-tu ?

Que feras-tu des cœurs ? que feras-tu des âmes ?
Nous aimâmes, hélas ! nous crûmes, nous pensâmes :
Un moment nous brillons;
Puis, sur les panthéons ou sur les ossuaires,
Nous frissonnons, ceux-ci drapeaux, ceux-là suaires,
Tous, lambeaux et haillons !

Et ton souffle nous tient, nous arrache et nous ronge !
Et nous étions la vie, et nous sommes le songe !
Et voilà que tout fuit !
Et nous ne savons plus qui nous pousse et nous mène,
Et nous questionnons en vain notre âme pleine
De tonnerre et de nuit !

O vent, que feras-tu de ces tourbillons d'êtres,
Hommes, femmes, vieillards, enfants, esclaves, maîtres,
Souffrant, priant, aimant,
Doutant, peut-être cendre et peut-être semence,
Qui roulent, frémissants et pâles, vers l'immense
Évanouissement !

XVI

L'arbre Éternité vit sans faîte et sans racines.
Ses branches sont partout, proches du ver, voisines
Du grand astre doré;
L'espace voit sans fin croître la branche Nombre,
Et la branche Destin, végétation sombre,
Emplit l'homme effaré.

Nous la sentons ramper et grandir sous nos crânes,
Lier Deutz à Judas, Nemrod à Schinderhannes [566],
Tordre ses mille nœuds,
Et, passants pénétrés de fibres éternelles,
Tremblants, nous la voyons croiser dans nos prunelles
Ses fils vertigineux.

Et nous apercevons, dans le plus noir de l'arbre,
Les Hobbes [567] contemplant avec des yeux de marbre
Les Kant aux larges fronts;
Leur cognée à la main, le pied sur les problèmes,
Immobiles; la mort a fait des spectres blêmes
De tous ces bûcherons.

Ils sont là stupéfaits et chacun sur sa branche.
L'un se redresse, et l'autre, épouvanté, se penche.
L'un voulut, l'autre osa.
Tous se sont arrêtés en voyant le mystère.
Zénon rêve tourné vers Pyrrhon, et Voltaire
Regarde Spinosa.

Qu'avez-vous donc trouvé, dites, chercheurs sublimes ?
Quels nids avez-vous vus, noirs comme des abîmes,
Sur ces rameaux noueux ?

Cachaient-ils des essaims d'ailes sombres ou blanches ?
Dites, avez-vous fait envoler de ces branches
Quelque aigle monstrueux ?

De quelqu'un qui se tait nous sommes les ministres [568];
Le noir réseau du sort trouble nos yeux sinistres;
Le vent nous courbe tous;
L'ombre des mêmes nuits mêle toutes les têtes.
Qui donc sait le secret ? le savez-vous, tempêtes ?
Gouffres, en parlez-vous ?

Le problème muet gonfle la mer sonore,
Et, sans cesse oscillant, va du soir à l'aurore
Et de la taupe au lynx;
L'énigme aux yeux profonds nous regarde obstinée;
Dans l'ombre nous voyons sur notre destinée
Les deux griffes du sphinx.

Le mot, c'est Dieu. Ce mot luit dans les âmes veuves,
Il tremble dans la flamme; onde, il coule en tes fleuves,
Homme, il coule en ton sang;
Les constellations le disent au silence;
Et le volcan, mortier de l'infini, le lance
Aux astres en passant.

Ne doutons pas [569]. Croyons. Emplissons l'étendue
De notre confiance, humble, ailée, éperdue.
Soyons l'immense Oui [570].
Que notre cécité ne soit pas un obstacle;
A la création donnons ce grand spectacle
D'un aveugle ébloui.

Car je vous le redis, votre oreille étant dure :
Non est un précipice. O vivants ! rien ne dure;
La chair est aux corbeaux;
La vie autour de vous croule comme un vieux cloître
Et l'herbe est formidable et l'on y voit moins croître
De fleurs que de tombeaux.

Tout, dès que nous doutons, devient triste et farouche,
Quand il veut, spectre gai, le sarcasme à la bouche
Et l'ombre dans les yeux,

Rire avec l'infini, pauvre âme aventurière,
L'homme frissonnant voit les arbres en prière
Et les monts sérieux [571];

Le chêne ému fait signe au cèdre qui contemple;
Le rocher rêveur semble un prêtre dans le temple
Pleurant un déshonneur;
L'araignée, immobile, au centre de ses toiles,
Médite; et le lion songeant sous les étoiles,
Rugit : Pardon, Seigneur !

Jersey, cimetière de Saint-Jean, avril 1854.
m. 25-30 avril 1854. [572]

VII [573]

Un jour, le morne esprit, le prophète sublime
Qui rêvait à Patmos,
Et lisait, frémissant, sur le mur de l'abîme
De si lugubres mots,

Dit à son aigle [574] : O monstre ! il faut que tu m'emportes.
Je veux voir Jéhovah.
L'aigle obéit. Des cieux ils franchirent les portes;
Enfin, Jean arriva;

Il vit l'endroit sans nom dont nul archange n'ose
Traverser le milieu,
Et ce lieu redoutable était plein d'ombre, à cause
De la grandeur de Dieu [575].

Jersey, septembre 1855.
m. 4 septembre 1846.

VIII

CLAIRE [576]

Quoi donc ! la vôtre aussi ! la vôtre suit la mienne !
O mère au cœur profond, mère, vous avez beau
Laisser la porte ouverte [577] afin qu'elle revienne,
Cette pierre là-bas dans l'herbe est un tombeau !

La mienne disparut dans les flots qui se mêlent;
Alors, ce fut ton tour, Claire, et tu t'envolas.
Est-ce donc que là-haut dans l'ombre elles s'appellent [578],
Qu'elles s'en vont ainsi l'une après l'autre, hélas ?

Enfant qui rayonnais, qui chassais la tristesse,
Que ta mère jadis berçait de sa chanson,
Qui d'abord la charmas avec ta petitesse
Et plus tard lui remplis de clarté l'horizon,

Voilà donc que tu dors sous cette pierre grise !
Voilà que tu n'es plus, ayant à peine été !
L'astre attire le lys, et te voilà reprise,
O vierge, par l'azur [579], cette virginité [580] !

Te voilà remontée au firmament sublime,
Échappée aux grands cieux comme la grive aux bois,
Et, flamme, aile, hymne, odeur, replongée à l'abîme
Des rayons, des amours, des parfums et des voix !

Nous ne t'entendrons plus rire en notre nuit noire.
Nous voyons seulement, comme pour nous bénir,
Errer dans notre ciel et dans notre mémoire
Ta figure, nuage, et ton nom, souvenir !

Pressentais-tu déjà ton sombre épithalame ?
Marchant sur notre monde à pas silencieux,
De tous les idéals tu composais ton âme,
Comme si tu faisais un bouquet pour les cieux.

En te voyant si calme et toute lumineuse,
Les cœurs les plus saignants ne haïssaient plus rien.
Tu passais parmi nous comme Ruth la glaneuse,
Et, comme Ruth l'épi, tu ramassais le bien.

La nature, ô front pur, versait sur toi sa grâce,
L'aurore sa candeur, et les champs leur bonté;
Et nous retrouvions, nous sur qui la douleur passe,
Toute cette douceur dans toute ta beauté !

Chaste, elle paraissait ne pas être autre chose
Que la forme qui sort des cieux éblouissants.
Et de tous les rosiers elle semblait la rose,
Et de tous les amours elle semblait l'encens.

Ceux qui n'ont pas connu cette charmante fille
Ne peuvent pas savoir ce qu'était ce regard
Transparent comme l'eau qui s'égaie et qui brille
Quand l'étoile surgit sur l'océan hagard.

Elle était simple, franche, humble, naïve et bonne;
Chantant à demi-voix son chant d'illusion,
Ayant je ne sais quoi dans toute sa personne
De vague et de lointain comme la vision.

On sentait qu'elle avait peu de temps sur la terre,
Qu'elle n'apparaissait que pour s'évanouir,
Et qu'elle acceptait peu sa vie involontaire [581];
Et la tombe semblait par moments l'éblouir.

Elle a passé dans l'ombre où l'homme se résigne,
Le vent sombre soufflait; elle a passé sans bruit,
Belle, candide, ainsi qu'une plume de cygne
Qui reste blanche [582] même en traversant la nuit !

Elle s'en est allée à l'aube qui se lève,
Lueur dans le matin, vertu dans le ciel bleu,
Bouche qui n'a connu que le baiser du rêve,
Ame qui n'a dormi que dans le lit de Dieu !

Nous voici maintenant en proie aux deuils sans bornes,
Mère, à genoux tous deux sur des cercueils sacrés,

Regardant à jamais dans les ténèbres mornes
La disparition des êtres adorés !

Croire qu'ils resteraient ! quel songe ! Dieu les presse.
Même quand leurs bras blancs sont autour de nos cous,
Un vent du ciel profond fait frissonner sans cesse
Ces fantômes charmants que nous croyons à nous.

Ils sont là, près de nous, jouant sur notre route;
Ils ne dédaignent pas notre soleil obscur,
Et derrière eux, et sans que leur candeur s'en doute,
Leurs ailes font parfois de l'ombre sur le mur.

Ils viennent sous nos toits; avec nous ils demeurent;
Nous leur disons : ma fille, ou : mon fils; ils sont doux,
Riants, joyeux, nous font une caresse, et meurent. —
O mère, ce sont là les anges, voyez-vous !

C'est une volonté du sort, pour nous sévère,
Qu'ils rentrent vite au ciel resté pour eux ouvert;
Et qu'avant d'avoir mis leur lèvre à notre verre,
Avant d'avoir rien fait et d'avoir rien souffert,

Ils partent radieux; et qu'ignorant l'envie,
L'erreur, l'orgueil, le mal, la haine, la douleur,
Tous ces êtres bénis s'envolent de la vie
A l'âge où la prunelle innocente est en fleur.

Nous qui sommes démons ou qui sommes apôtres,
Nous devons travailler, attendre, préparer;
Pensifs, nous expions pour nous-même [583] ou pour d'autres;
Notre chair doit saigner, nos yeux doivent pleurer.

Eux, ils sont l'air qui fuit, l'oiseau qui ne se pose
Qu'un instant, le soupir qui vole, avril vermeil
Qui brille et passe; ils sont le parfum de la rose
Qui va rejoindre aux cieux le rayon du soleil.

Ils ont ce grand dégoût mystérieux de l'âme
Pour notre chair coupable et pour notre destin;
Ils ont, êtres rêveurs qu'un autre azur réclame,
Je ne sais quelle soif de mourir le matin.

Ils sont l'étoile d'or se couchant dans l'aurore,
Mourant pour nous, naissant pour l'autre firmament;
Car la mort, quand un astre en son sein vient éclore,
Continue, au delà, l'épanouissement.

Oui, mère, ce sont là les élus du mystère,
Les envoyés divins, les ailés, les vainqueurs,
A qui Dieu n'a permis que d'effleurer la terre
Pour faire un peu de joie à quelques pauvres cœurs.

Comme l'ange à Jacob, comme Jésus à Pierre,
Ils viennent jusqu'à nous qui loin d'eux étouffons,
Beaux, purs, et chacun d'eux portant sous sa paupière
La sereine clarté des paradis profonds.

Puis, quand ils ont, pieux, baisé toutes les plaies,
Pansé notre douleur, azuré nos raisons,
Et fait luire un moment l'aube à travers nos claies,
Et chanté la chanson du ciel dans nos maisons,

Ils retournent là-haut parler à Dieu des hommes,
Et, pour lui faire voir quel est notre chemin,
Tout ce que nous souffrons et tout ce que nous sommes,
S'en vont avec un peu de terre dans la main.

Ils s'en vont; c'est tantôt l'éclair qui les emporte,
Tantôt un mal plus fort que nos soins superflus.
Alors, nous, pâles, froids, l'œil fixé sur la porte [584],
Nous ne savons plus rien, sinon qu'ils ne sont plus.

Nous disons : — A quoi bon l'âtre sans étincelles ?
A quoi bon la maison où ne sont plus leurs pas ?
A quoi bon la ramée où ne sont plus les ailes ?
Qui donc attendons-nous s'ils ne reviendront pas ? —

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres.
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,
Tristes; et la lueur de leur charmants sourires
Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit.

Car ils sont revenus, et c'est là le mystère;
Nous entendons quelqu'un flotter, un souffle errer,

Des robes effleurer notre seuil solitaire,
Et cela fait alors que nous pouvons pleurer.

Nous sentons frissonner leurs cheveux dans notre ombre;
Nous sentons, lorsqu'ayant la lassitude en nous,
Nous nous levons après quelque prière sombre,
Leurs blanches mains toucher doucement nos genoux.

Ils nous disent tout bas de leur voix la plus tendre :
— Mon père, encore un peu ! Ma mère, encore un jour !
M'entends-tu ? Je suis là. Je reste pour t'attendre
Sur l'échelon d'en bas de l'échelle d'amour.

Je t'attends pour pouvoir nous en aller ensemble.
Cette vie est amère, et tu vas en sortir.
Pauvre cœur, ne crains rien, Dieu vit ! la mort rassemble.
Tu redeviendras ange ayant été martyr. —

Oh ! quand donc viendrez-vous ? Vous retrouver, c'est
[naître [585].
Quand verrons-nous, ainsi qu'un idéal flambeau,
La douce étoile mort, rayonnante, apparaître
A ce noir horizon qu'on nomme le tombeau ?

Quand nous en irons-nous où vous êtes, colombes,
Où sont les enfants morts et les printemps enfuis,
Et tous les chers amours dont nous sommes les tombes,
Et toutes les clartés dont nous sommes les nuits ?

Vers ce grand ciel clément où sont tous les dictames,
Les aimés, les absents, les êtres purs et doux,
Les baisers des esprits et les regards des âmes,
Quand nous en irons-nous ? quand nous en irons-nous ?

Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre ?
Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre,
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or ?

Quand nous enfuirons-nous dans la joie infinie
Où les hymnes vivants sont des anges voilés,

Où l'on voit, à travers l'azur de l'harmonie,
La strophe bleue errer sur les luths étoilés ?

Quand viendrez-vous chercher notre humble cœur qui
[sombre ?
Quand nous reprendrez-vous à ce monde charnel,
Pour nous bercer ensemble aux profondeurs de l'ombre,
Sous l'éblouissement du regard éternel [586] ?

Décembre 1846.
m. 27 décembre 1854.

IX

A LA FENÊTRE PENDANT LA NUIT [587]

I

LES étoiles, points d'or, percent les branches noires;
Le flot huileux et lourd décompose ses moires
Sur l'océan blêmi;
Les nuages ont l'air d'oiseaux prenant la fuite;
Par moments le vent parle, et dit des mots sans suite,
Comme un homme endormi.

Tout s'en va. La nature est l'urne mal fermée.
La tempête est écume et la flamme est fumée.
Rien n'est hors du moment,
L'homme n'a rien qu'il prenne, et qu'il tienne, et qu'il garde.
Il tombe heure par heure, et, ruine, il regarde
Le monde, écroulement.

L'astre est-il le point fixe en ce mouvant problème ?
Ce ciel que nous voyons fut-il toujours le même ?
Le sera-t-il toujours ?
L'homme a-t-il sur son front des clartés éternelles ?
Et verra-t-il toujours les mêmes sentinelles
Monter aux mêmes tours ?

II

Nuits, serez-vous pour nous toujours ce que vous êtes ?
Pour toute vision, aurons-nous sur nos têtes
Toujours les mêmes cieux ?
Dis, larve Aldebaran, réponds, spectre Saturne,
Ne verrons-nous jamais sur le masque nocturne
S'ouvrir de nouveaux yeux ?

Ne verrons-nous jamais briller de nouveaux astres ?
Et des cintres nouveaux, et de nouveaux pilastres
Luire à notre œil mortel,
Dans cette cathédrale aux formidables porches
Dont le septentrion éclaire avec sept torches [588]
L'effrayant maître-autel ?

A-t-il cessé, le vent qui fit naître ces roses,
Sirius, Orion, toi, Vénus, qui reposes
Notre œil dans le péril ?
Ne verrons-nous jamais sous ces grandes haleines
D'autres fleurs de lumière éclore dans les plaines
De l'éternel avril ?

Savons-nous où le monde en est de son mystère ?
Qui nous dit, à nous, joncs du marais, vers de terre,
Dont la bave reluit,
A nous qui n'avons pas nous-mêmes notre preuve,
Que Dieu ne va pas mettre une tiare neuve
Sur le front de la nuit ?

III

Dieu n'a-t-il plus de flamme à ses lèvres profondes ?
N'en fait-il plus jaillir des tourbillons de mondes ?
Parlez, Nord et Midi !
N'emplit-il plus de lui sa création sainte ?
Et ne souffle-t-il plus que d'une bouche éteinte
Sur l'être refroidi ?

Quand les comètes vont et viennent, formidables,
Apportant la lueur des gouffres insondables
A nos fronts soucieux,
Brûlant, volant, peut-être âmes, peut-être mondes,
Savons-nous ce que font toutes ces vagabondes
Qui courent dans nos cieux [589] ?

Qui donc a vu la source et connaît l'origine ?
Qui donc, ayant sondé l'abîme, s'imagine
En être mage et roi ?
Ah ! fantômes humains, courbés sous les désastres !
Qui donc a dit : — C'est bien, Éternel. Assez d'astres.
N'en fais plus. Calme-toi ! —

L'effet séditieux limiterait la cause ?
Quelle bouche ici-bas peut dire à quelque chose :
Tu n'iras pas plus loin [590] ?
Sous l'élargissement sans fin, la borne plie;
La création vit, croît et se multiplie,
L'homme n'est qu'un témoin.

L'homme n'est qu'un témoin frémissant d'épouvante.
Les firmaments sont pleins de la sève vivante
Comme les animaux.
L'arbre prodigieux croise, agrandit, transforme,
Et mêle aux cieux profonds, comme une gerbe énorme,
Ses ténébreux rameaux.

Car la création est devant, Dieu derrière.
L'homme, du côté noir de l'obscure barrière,
Vit, rôdeur curieux;
Il suffit que son front se lève pour qu'il voie
A travers la sinistre et morne claire-voie
Cet œil mystérieux.

IV

Donc ne nous disons pas : — Nous avons nos étoiles.
Des flottes de soleils peut-être à pleines voiles
Viennent en ce moment;

Peut-être que, demain, le créateur terrible,
Refaisant notre nuit, va contre un autre crible
Changer le firmament.

Qui sait ? que savons-nous ? Sur notre horizon sombre,
Que la création impénétrable encombre
De ses taillis sacrés,
Muraille obscure où vient battre le flot de l'ètre,
Peut-être allons-nous voir brusquement apparaître
Des astres effarés;

Des astres éperdus arrivant des abîmes,
Venant des profondeurs ou descendant des cimes,
Et, sous nos noirs arceaux,
Entrant en foule, épars, ardents, pareils au rêve,
Comme dans un grand vent s'abat sur une grève
Une troupe d'oiseaux;

Surgissant, clairs flambeaux, feux purs, rouges fournaises,
Aigrettes de rubis ou tourbillons de braises,
Sur nos bords, sur nos monts,
Et nous pétrifiant de leurs aspects étranges;
Car dans le gouffre énorme il est des mondes anges
Et des soleils démons [591] !

Peut-être en ce moment, du fond des nuits funèbres,
Montant vers nous, gonflant ses vagues de ténèbres,
Et ses flots de rayons,
Le muet infini, sombre mer ignorée,
Roule vers notre ciel une grande marée
De constellations !

Marine-Terrace, avril 1854.
m. 29 avril 1854.

X

ÉCLAIRCIE [592]

L'OCÉAN resplendit sous sa vaste nuée.
L'onde de son combat sans fin exténuée,
S'assoupit, et, laissant l'écueil se reposer,
Fait de toute la rive un immense baiser.
On dirait qu'en tous lieux, en même temps, la vie
Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la nuit, l'envie,
Et que le mort couché dit au vivant debout :
Aime ! et qu'une âme obscure, épanouie en tout,
Avance doucement sa bouche vers nos lèvres.
L'être, éteignant dans l'ombre et l'extase ses fièvres,
Ouvrant ses flancs, ses seins, ses yeux, ses cœurs épars,
Dans ses pores profonds reçoit de toutes parts
La pénétration de la sève sacrée.
La grande paix d'en haut vient comme une marée.
Le brin d'herbe palpite aux fentes du pavé;
Et l'âme a chaud. On sent que le nid est couvé.
L'infini semble plein d'un frisson de feuillée.
On croit être à cette heure où la terre éveillée
Entend le bruit que fait l'ouverture du jour,
Le premier pas du vent, du travail, de l'amour
De l'homme, et le verrou de la porte sonore,
Et le hennissement du blanc cheval aurore.
Le moineau d'un coup d'aile, ainsi qu'un fol esprit,
Vient taquiner le flot monstrueux qui sourit;
L'air joue avec la mouche, et l'écume avec l'aigle;
Le grave laboureur fait ses sillons et règle
La page où s'écrira le poème des blés;
Des pêcheurs sont là-bas sous un pampre attablés;
L'horizon semble un rêve éblouissant où nage
L'écaille de la mer, la plume du nuage,
Car l'océan est hydre [593] et le nuage oiseau.
Une lueur, rayon vague, part du berceau
Qu'une femme balance au seuil d'une chaumière,
Dore les champs, les fleurs, l'onde, et devient lumière

En touchant un tombeau qui dort près du clocher.
Le jour plonge au plus noir du gouffre, et va chercher
L'ombre, et la baise au front sous l'eau sombre et hagarde.
Tout est doux, calme, heureux, apaisé; Dieu regarde [594].

Marine-Terrace, juillet 1855.
m. 4 juillet 1855.

XI

Oh ! par nos vils plaisirs, nos appétits, nos fanges,
Que de fois nous devons vous attrister, archanges !
C'est vraiment une chose amère de songer
Qu'en ce monde où l'esprit n'est qu'un morne étranger,
Où la volupté rit, jeune, et si décrépite !
Où dans les lits profonds l'aile d'en bas palpite,
Quand, pâmé, dans un nimbe ou bien dans un éclair,
On tend sa bouche ardente aux coupes de la chair,
A l'heure où l'on s'enivre aux lèvres d'une femme
De ce qu'on croit l'amour, de ce qu'on prend pour l'âme,
Sang du cœur, vin des sens âcre et délicieux,
On fait rougir là-haut quelque passant des cieux [595] !

Juin 1855.
m. 20 août 1855.

XII

AUX ANGES QUI NOUS VOIENT [596]

Passant, qu'es-tu ? je te connais.
Mais, étant spectre, ombre et nuage,
Tu n'as plus de sexe ni d'âge.
— Je suis ta mère, et je venais !

— Et toi dont l'aile hésite et brille,
Dont l'œil est noyé de douceur,
Qu'es-tu, passant ? — Je suis ta sœur.
— Et toi, qu'es-tu ? — Je suis ta fille.

— Et toi, qu'es-tu, passant ? — Je suis
Celle à qui tu disais : Je t'aime !
Et toi ? — Je suis ton âme même. —
Oh ! cachez-moi, profondes nuits !

Juin 1855.
m. 4 octobre 1855.

XIII

CADAVER [597]

O MORT ! heure splendide ! ô rayons mortuaires !
Avez-vous quelquefois soulevé des suaires ?
Et, pendant qu'on pleurait, et qu'au chevet du lit,
Frères, amis, enfants, la mère qui pâlit,
Éperdus, sanglotaient dans le deuil qui les navre,
Avez-vous regardé sourire le cadavre ?
Tout à l'heure il râlait, se tordait, étouffait;
Maintenant il rayonne. Abîme ! qui donc fait
Cette lueur qu'a l'homme en entrant dans les ombres ?
Qu'est-ce que le sépulcre ? et d'où vient, penseurs sombres,
Cette sérénité formidable des morts [598] ?
C'est que le secret s'ouvre et que l'être est dehors !
C'est que l'âme — qui voit, puis brille, puis flamboie —
Rit, et que le corps même a sa terrible joie.
La chair se dit : — Je vais être terre, et germer,
Et fleurir comme sève, et, comme fleur, aimer !
Je vais me rajeunir dans la jeunesse énorme
Du buisson, de l'eau vive, et du chêne, et de l'orme,
Et me répandre aux lacs, aux flots, aux monts, aux prés,
Aux rochers, aux splendeurs des grands couchants pourprés,
Aux ravins, aux halliers, aux brises de la nue,
Aux murmures profonds de la vie inconnue !

Je vais être oiseau, vent, cri des eaux, bruit des cieux,
Et palpitation du tout prodigieux ! —
Tous ces atomes las, dont l'homme était le maître,
Sont joyeux d'être mis en liberté dans l'être,
De vivre, et de rentrer au gouffre qui leur plaît.
L'haleine, que la fièvre aigrissait et brûlait,
Va devenir parfum, et la voix harmonie;
Le sang va retourner à la veine infinie,
Et couler, ruisseau clair, aux champs où le bœuf roux
Mugit le soir avec l'herbe jusqu'aux genoux;
Les os ont déjà pris la majesté des marbres;
La chevelure sent le grand frisson des arbres,
Et songe aux cerfs errants, au lierre, aux nids chantants
Qui vont l'emplir du souffle doré du printemps.
Et voyez le regard, qu'une ombre étrange voile,
Et qui, mystérieux, semble un lever d'étoile !

Oui, Dieu le veut, la mort, c'est l'ineffable chant
De l'âme et de la bête à la fin se lâchant;
C'est une double issue ouverte à l'être double.
Dieu disperse, à cette heure inexprimable et trouble,
Le corps dans l'univers et l'âme dans l'amour.
Une espèce d'azur que dore un vague jour,
L'air de l'éternité, puissant, calme, salubre,
Frémit et resplendit sous le linceul lugubre;
Et des plis du drap noir tombent tous nos ennuis.
La mort est bleue. O mort ! ô paix ! L'ombre des nuits,
Le roseau des étangs, le roc du monticule,
L'épanouissement sombre du crépuscule,
Le vent, souffle farouche ou providentiel,
L'air, la terre, le feu, l'eau, tout, même le ciel,
Se mêle à cette chair qui devient solennelle.
Un commencement d'astre éclôt dans la prunelle.

Au cimetière, août 1855.
m. 9 août 1855.

XIV [599]

O GOUFFRE ! l'âme plonge et rapporte le doute.
Nous entendons sur nous les heures, goutte à goutte,
Tomber comme l'eau sur les plombs;
L'homme est brumeux, le monde est noir, le ciel est sombre;
Les formes de la nuit vont et viennent dans l'ombre;
Et nous, pâles, nous contemplons.

Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible.
Nous sondons le réel, l'idéal, le possible,
L'être, spectre toujours présent.
Nous regardons trembler l'ombre indéterminée.
Nous sommes accoudés sur notre destinée,
L'œil fixe et l'esprit frémissant.

Nous épions des bruits dans ces vides funèbres [600];
Nous écoutons le souffle, errant dans les ténèbres,
Dont frissonne l'obscurité;
Et, par moments, perdus dans les nuits insondables,
Nous voyons s'éclairer de lueurs formidables
La vitre de l'éternité.

Marine-Terrace, septembre 1853.

XV

A CELLE QUI EST VOILÉE [601]

TU me parles du fond d'un rêve
Comme une âme parle aux vivants.
Comme l'écume de la grève,
Ta robe flotte dans les vents.

Je suis l'algue des flots sans nombre,
Le captif du destin vainqueur;

Je suis celui que toute l'ombre
Couvre sans éteindre son cœur.

Mon esprit ressemble à cette île,
Et mon sort à cet océan;
Et je suis l'habitant tranquille
De la foudre et de l'ouragan.

Je suis le proscrit qui se voile,
Qui songe, et chante, loin du bruit,
Avec la chouette et l'étoile,
La sombre chanson de la nuit.

Toi, n'es-tu pas, comme moi-même,
Flambeau dans ce monde âpre et vil,
Ame, c'est-à-dire problème,
Et femme, c'est-à-dire exil ?

Sors du nuage, ombre charmante.
O fantôme, laisse-toi voir !
Sois un phare dans ma tourmente,
Sois un regard dans mon ciel noir !

Cherche-moi parmi les mouettes !
Dresse un rayon sur mon récif,
Et, dans mes profondeurs muettes,
La blancheur de l'ange pensif.

Sois l'aile qui passe et se mêle
Aux grandes vagues en courroux.
Oh ! viens ! tu dois être bien belle,
Car ton chant lointain est bien doux;

Car la nuit engendre l'aurore;
C'est peut-être une loi des cieux
Que mon noir destin fasse éclore
Ton sourire mystérieux.

Dans ce ténébreux monde où j'erre,
Nous devons nous apercevoir,
Toi, toute faite de lumière,
Moi, tout composé de devoir [602].

Tu me dis de loin que tu m'aimes,
Et que, la nuit, à l'horizon,
Tu viens voir sur les grèves blêmes
Le spectre blanc de ma maison.

Là, méditant sous le grand dôme,
Près du flot sans trêve agité,
Surprise de trouver l'atome,
Ressemblant à l'immensité,

Tu compares, sans me connaître,
L'onde à l'homme, l'ombre au banni,
Ma lampe étoilant ma fenêtre
A l'astre étoilant l'infini [603].

Parfois, comme au fond d'une tombe,
Je te sens sur mon front fatal,
Bouche de l'inconnu d'où tombe
Le pur baiser de l'idéal.

A ton souffle, vers Dieu poussées,
Je sens en moi, douce frayeur,
Frissonner toutes mes pensées,
Feuilles de l'arbre intérieur.

Mais tu ne veux pas qu'on te voie;
Tu viens et tu fuis tour à tour;
Tu ne veux pas te nommer joie,
Ayant dit : Je m'appelle amour.

Oh ! fais un pas de plus ! viens, entre,
Si nul devoir ne le défend;
Viens voir mon âme dans son antre,
L'esprit lion, le cœur enfant;

Viens voir le désert où j'habite
Seul sous mon plafond effrayant;
Sois l'ange chez le cénobite,
Sois la clarté chez le voyant.

Change en perles dans mes décombres
Toutes mes gouttes de sueur !

Viens poser sur mes œuvres sombres
Ton doigt d'où sort une lueur !

Du bord des sinistres ravines
Du rêve et de la vision,
J'entrevois les choses divines... —
Complète l'apparition !

Viens voir le songeur qui s'enflamme
A mesure qu'il se détruit,
Et de jour en jour dans son âme
A plus de mort et moins de nuit !

Viens ! viens dans ma brume hagarde,
Où naît la foi, d'où l'esprit sort,
Où confusément je regarde
Les formes obscures du sort.

Tout s'éclaire aux lueurs funèbres;
Dieu, pour le penseur attristé,
Ouvre toujours dans les ténèbres
De brusques gouffres de clarté.

Avant d'être sur cette terre,
Je sens que jadis j'ai plané [604];
J'étais l'archange solitaire,
Et mon malheur, c'est d'être né [605].

Sur mon âme, qui fut colombe,
Viens, toi qui des cieux as le sceau.
Quelquefois une plume tombe
Sur le cadavre d'un oiseau.

Oui, mon malheur irréparable,
C'est de pendre aux deux éléments,
C'est d'avoir en moi, misérable,
De la fange et des firmaments [606] !

Hélas ! hélas ! c'est d'être un homme ;
C'est de songer que j'étais beau,
D'ignorer comment je me nomme,
D'être un ciel et d'être un tombeau !

C'est d'être un forçat qui promène
Son vil labeur sous le ciel bleu;
C'est de porter la hotte humaine
Où j'avais vos ailes, mon Dieu !

C'est de traîner de la matière;
C'est d'être plein, moi, fils du jour,
De la terre du cimetière,
Même quand je m'écrie : Amour !

Marine-Terrace, janvier 1854.
m. 11 janvier 1855.

XVI

HORROR

I

ESPRIT mystérieux [607] qui, le doigt sur ta bouche,
Passes... ne t'en va pas ! parle à l'homme farouche
Ivre d'ombre et d'immensité,
Parle-moi, toi, front blanc qui dans ma nuit te penches !
Réponds-moi, toi qui luis et marches sous les branches
Comme un souffle de la clarté !

Est-ce toi que chez moi minuit parfois apporte ?
Est-ce toi qui heurtais l'autre nuit à ma porte,
Pendant que je ne dormais pas ?
C'est donc vers moi que vient lentement ta lumière ?
La pierre de mon seuil peut-être est la première
Des sombres marches du trépas.

Peut-être qu'à ma porte ouvrant sur l'ombre immense,
L'invisible escalier des ténèbres commence;
Peut-être, ô pâles échappés,
Quand vous montez du fond de l'horreur sépulcrale,
O morts, quand vous sortez de la froide spirale,
Est-ce chez moi que vous frappez.

Car la maison d'exil, mêlée aux catacombes,
Est adossée au mur de la ville des tombes.
Le proscrit est celui qui sort.
Il flotte submergé comme la nef qui sombre ;
Le jour le voit à peine et dit : Quelle est cette ombre ?
Et la nuit dit : Quel est ce mort ?

Sois la bienvenue, ombre ! ô ma sœur ! ô figure
Qui me fais signe alors que sur l'énigme obscure
Je me penche, sinistre et seul;
Et qui viens, m'effrayant de ta lueur sublime,
Essuyer sur mon front la sueur de l'abîme
Avec un pan de ton linceul !

II

Oh ! que le gouffre est noir et que l'œil est débile !
Nous avons devant nous le silence immobile.
Qui sommes-nous ? où sommes-nous ?
Faut-il jouir ? faut-il pleurer ? Ceux qu'on rencontre
Passent. Quelle est la loi ? La prière nous montre
L'écorchure de ses genoux.

D'où viens-tu ? Je ne sais. Où vas-tu ? Je l'ignore.
L'homme ainsi parle à l'homme et l'onde au flot sonore.
Tout va, tout vient, tout ment, tout fuit.
Parfois nous devenons pâles, hommes et femmes,
Comme si nous sentions se fermer sur nos âmes
La main de la géante nuit.

Nous voyons fuir la flèche et l'ombre est sur la cible.
L'homme est lancé. Par qui ? vers qui ? Dans l'invisible.
L'arc ténébreux siffle dans l'air.
En voyant ceux qu'on aime en nos bras se dissoudre,
Nous demandons si c'est pour la mort, coup de foudre,
Qu'est faite, hélas, la vie éclair !

Nous demandons, vivants douteux qu'un linceul couvre,
Si le profond tombeau qui devant nous s'entr'ouvre,
Abîme, espoir, asile, écueil,

N'est pas le firmament plein d'étoiles sans nombre [608],
Et si tous les clous d'or qu'on voit au ciel dans l'ombre
Ne sont pas les clous du cercueil ?

Nous sommes là; nos dents tressaillent, nos vertèbres
Frémissent; on dirait parfois que les ténèbres,
O terreur ! sont pleines de pas.
Qu'est-ce que l'ouragan, nuit ? C'est quelqu'un qui passe.
Nous entendons souffler les chevaux de l'espace
Traînant le char qu'on ne voit pas.

L'ombre semble absorbée en une idée unique.
L'eau sanglote; à l'esprit la forêt communique
Un tremblement contagieux;
Et tout semble éclairé, dans la brume où tout penche,
Du reflet que ferait la grande pierre blanche
D'un sépulcre prodigieux.

III

La chose est pour la chose ici-bas un problème.
L'être pour l'être est sphinx. L'aube au jour paraît blême;
L'éclair est noir pour le rayon.
Dans la création vague et crépusculaire,
Les objets effarés qu'un jour sinistre éclaire
Sont l'un pour l'autre vision.

La cendre ne sait pas ce que pense le marbre;
L'écueil écoute en vain le flot; la branche d'arbre
Ne sait pas ce que dit le vent.
Qui punit-on ici ? Passez sans vous connaître !
Est-ce toi le coupable, enfant qui viens de naître ?
O mort, est-ce toi le vivant ?

Nous avons dans l'esprit des sommets, nos idées,
Nos rêves, nos vertus, d'escarpements bordées,
Et nos espoirs construits sitôt;
Nous tâchons d'appliquer à ces cimes étranges
L'âpre échelle de feu par où montent les anges;
Job est en bas, Christ est en haut [609].

Nous aimons. A quoi bon ? Nous souffrons. Pour quoi faire?
Je préfère mourir et m'en aller. Préfère.
Allez, choisissez vos chemins.
L'être effrayant se tait au fond du ciel nocturne,
Et regarde tomber de la bouche de l'urne
Le flot livide des humains.

Nous pensons. Après ? Rampe, esprit ! garde tes chaînes.
Quand vous vous promenez le soir parmi les chênes
Et les rochers aux vagues yeux,
Ne sentez-vous pas l'ombre où vos regards se plongent
Reculer ? Savez-vous seulement à quoi songent
Tous ces muets mystérieux ?

Nous jugeons. Nous dressons l'échafaud. L'homme tue
Et meurt. Le genre humain, foule d'erreur vêtue,
Condamne, extermine, détruit,
Puis s'en va. Le poteau du gibet, ô démence !
O deuil ! est le bâton de cet aveugle immense
Marchant dans cette immense nuit.

Crime ! enfer ! quel zénith effrayant que le nôtre,
Où les douze Césars toujours l'un après l'autre
Reviennent, noirs soleils errants !
L'homme, au-dessus de lui, du fond des maux sans borne,
Voit éternellement tourner dans son ciel morne
Ce zodiaque de tyrans [610].

IV

Depuis quatre mille ans [611] que, courbé sous la haine,
Perçant sa tombe avec les débris de sa chaîne,
Fouillant le bas, creusant le haut,
Il cherche à s'évader à travers la nature,
L'esprit forçat n'a pas encor fait d'ouverture
A la voûte du ciel cachot.

Oui, le penseur en vain, dans ses essors funèbres,
Heurte son âme d'ombre au plafond de ténèbres;
Il tombe, il meurt; son temps est court;

Et nous n'entendons rien, dans la nuit qu'il nous lègue,
Que ce que dit tout bas la création bègue
A l'oreille du tombeau sourd.

Nous sommes les passants, les foules et les races,
Nous sentons, frissonnants, des souffles sur nos faces.
Nous sommes le gouffre agité;
Nous sommes ce que l'air chasse au vent de son aile,
Nous sommes les flocons de la neige éternelle
Dans l'éternelle obscurité.

Pour qui luis-tu, Vénus ? Où roules-tu, Saturne ?
Ils vont. Rien ne répond dans l'éther taciturne.
L'homme grelotte, seul et nu.
L'étendue aux flots noirs déborde, d'horreur pleine,
L'énigme a peur du mot; l'infini semble à peine
Pouvoir contenir l'inconnu.

Toujours la nuit ! jamais l'azur ! jamais l'aurore !
Nous marchons. Nous n'avons point fait un pas encore.
Nous rêvons ce qu'Adam rêva.
La création flotte et fuit, des vents battue;
Nous distinguons dans l'ombre une immense statue,
Et nous lui disons : Jéhovah [612] !

Marine-Terrace, nuit du 30 mars 1854.
m. 31 mars 1854.

XVII

DOLOR [613]

CRÉATION ! figure en deuil ! Isis austère !
Peut-être l'homme est-il son trouble et son mystère,
Peut-être qu'elle nous craint tous,
Et qu'à l'heure où, ployés sous notre loi mortelle,
Hagards et stupéfaits, nous tremblons devant elle,
Elle frissonne devant nous !

Ne riez point. Souffrez gravement. Soyons dignes,
Corbeaux, hiboux, vautours, de redevenir cygnes !
Courbons-nous sous l'obscure loi.
Ne jetons pas le doute aux flots comme une sonde.
Marchons sans savoir où, parlons sans qu'on réponde,
Et pleurons sans savoir pourquoi.

Homme, n'exige pas qu'on rompe le silence;
Dis-toi : Je suis puni. Baisse la tête et pense.
C'est assez de ce que tu vois.
Une parole peut sortir du puits farouche;
Ne la demande pas. Si l'abîme est la bouche,
O Dieu, qu'est-ce donc que la voix ?

Ne nous irritons pas. Il n'est pas bon de faire,
Vers la clarté qui luit au centre de la sphère,
A travers les cieux transparents,
Voler l'affront, les cris, le rire et la satire,
Et que le chandelier à sept branches attire
Tous ces noirs phalènes errants [614].

Mais, grandis, rêve, souffre, aime, vis, vieillis, tombe.
L'explication sainte et calme est dans la tombe.
O vivants, ne blasphémons point.
Qu'importe à l'Incréé, qui, soulevant ses voiles,
Nous offre le grand ciel, les mondes, les étoiles,
Qu'une ombre lui-montre le poing ?

Nous figurons-nous donc qu'à l'heure où tout le prie
Pendant qu'il crée et vit, pendant qu'il approprie
À chaque astre une humanité,
Nous pouvons de nos cris troubler sa plénitude,
Cracher notre néant jusqu'en sa solitude,
Et lui gâter l'éternité ?

Être ! quand dans l'éther tu dessinas les formes,
Partout où tu traças les orbites énormes
Des univers qui n'étaient pas,
Des soleils ont jailli, fleurs de flamme, et sans nombre,
Des trous qu'au firmament, en s'y posant dans l'ombre,
Fit la pointe de ton compas !

Qui sommes-nous ? La nuit, la mort, l'oubli, personne.
Il est [615]. Cette splendeur suffit pour qu'on frissonne.
C'est lui l'amour, c'est lui le feu.
Quand les fleurs en avril éclatent pêle-mêle,
C'est lui. C'est lui qui gonfle, ainsi qu'une mamelle,
La rondeur de l'océan bleu.

Le penseur cherche l'homme et trouve de la cendre.
Il trouve l'orgueil froid, le mal, l'amour à vendre,
L'erreur, le sac d'or effronté,
La haine et son couteau, l'envie et son suaire,
En mettant au hasard la main dans l'ossuaire
Que nous nommons humanité.

Parce que nous souffrons, noirs et sans rien connaître,
Stupide, l'homme dit : — Je ne veux pas de l'Être !
Je souffre, donc, l'Être n'est pas ! —
Tu n'admires que toi, vil passant, dans ce monde !
Tu prends pour de l'argent, ô ver, ta bave immonde
Marquant la place où tu rampas !

Notre nuit veut rayer ce jour qui nous éclaire.
Nous crispons sur ce nom nos doigts pleins de colère
Rage d'enfant qui coûte cher !
Et nous nous figurons, race imbécile et dure,
Que nous avons un peu de Dieu dans notre ordure
Entre notre ongle et notre chair !

Nier l'Être ! à quoi bon ? L'ironie âpre et noire
Peut-elle se pencher sur le gouffre et le boire,
Comme elle boit son propre fiel ?
Quand notre orgueil le tait, notre douleur le nomme.
Le sarcasme peut-il, en crevant l'œil à l'homme,
Crever les étoiles au ciel ?

Ah ! quand nous le frappons, c'est pour nous qu'est la plaie.
Pensons, croyons. Voit-on l'océan qui bégaie,
Mordre avec rage son bâillon ?
Adorons-le dans l'astre et la fleur et la femme.
O vivants, la pensée est la pourpre de l'âme;
Le blasphème en est le haillon.

Ne raillons pas. Nos cœurs sont les pavés du temple,
Il nous regarde, lui que l'infini contemple.
Insensé qui nie et qui mord !
Dans un rire imprudent, ne faisons pas, fils d'Ève,
Apparaître nos dents, devant son œil qui rêve,
Comme elles seront dans la mort.

La femme nue ayant les hanches découvertes,
Chair qui tente l'esprit, rit sous les feuilles vertes;
N'allons pas rire à son côté.
Ne chantons pas : — Jouir est tout. Le ciel est vide. —
La nuit a peur, vous dis-je ! elle devient livide
En contemplant l'immensité.

O douleur ! clef des cieux ! L'ironie est fumée.
L'expiation rouvre une porte fermée;
Les souffrances sont des faveurs.
Regardons, au-dessus des multitudes folles,
Monter vers les gibets et vers les auréoles
Les grands sacrifiés rêveurs [616].

Monter, c'est s'immoler. Toute cime est sévère.
L'Olympe lentement se transforme en Calvaire;
Partout le martyre est écrit;
Une immense croix gît dans notre nuit profonde;
Et nous voyons saigner aux quatre coins du monde
Les quatre clous de Jésus-Christ [617].

Ah ! vivants, vous doutez ! ah ! vous riez, squelettes !
Lorsque l'aube apparaît, ceinte de bandelettes
D'or, d'émeraude et de carmin,
Vous huez, vous prenez, larves que le jour dore,
Pour la jeter au front céleste de l'aurore
De la cendre dans votre main.

Vous criez : — Tout est mal. L'aigle vaut le reptile.
Tout ce que nous voyons n'est qu'une ombre inutile.
La vie au néant nous vomit.
Rien avant, rien après. Le sage doute et raille. —
Et, pendant ce temps-là, le brin d'herbe tressaille,
L'aube pleure, et le vent gémit.

Chaque fois qu'ici-bas l'homme, en proie aux désastres,
Rit, blasphème, et secoue, en regardant les astres,
Le sarcasme, ce vil lambeau [618],
Les morts se dressent froids au fond du caveau sombre,
Et de leur doigt de spectre écrivent — DIEU — dans l'ombre
Sous la pierre de leur tombeau [619]

Marine-Terrace, 31 mars 1854.
m. 30 mars 1854.

XVIII

HÉLAS ! tout est sépulcre. On en sort, on y tombe;
La nuit est la muraille immense de la tombe,
Les astres dont luit la clarté,
Orion, Sirius, Mars, Jupiter, Mercure,
Sont les cailloux qu'on voit dans ta tranchée obscure,
O sombre fosse Éternité !

Une nuit, un esprit me parla dans un rêve [620]
Et me dit : — Je suis aigle en un ciel où se lève
Un soleil qui t'est inconnu.
J'ai voulu soulever un coin du vaste voile;
J'ai voulu voir de près ton ciel et ton étoile;
Et c'est pourquoi je suis venu;

Et, quand j'ai traversé les cieux grands et terribles,
Quand j'ai vu le monceau des ténèbres horribles
Et l'abîme énorme où l'œil fuit,
Je me suis demandé si cette ombre où l'on souffre
Pourrait jamais combler ce puits, et si ce gouffre
Pourrait contenir cette nuit !

Et, moi, l'aigle lointain, épouvanté j'arrive.
Et je crie, et je viens m'abattre sur ta rive,
Près de toi, songeur sans flambeau.

Connais-tu ces frissons, cette horreur, ce vertige,
Toi, l'autre aigle de l'autre azur ? — Je suis, lui dis-je,
L'autre ver de l'autre tombeau [621].

Au dolmen de la Corbière, juin 1855.
m. 1854, 9 juin.

XIX

VOYAGE DE NUIT

On conteste, on dispute, on proclame, on ignore [622].
Chaque religion est une tour sonore;
Ce qu'un prêtre édifie, un prêtre le détruit;
Chaque temple, tirant sa corde dans la nuit,
Fait, dans l'obscurité sinistre et solennelle,
Rendre un son différent à la cloche éternelle.
Nul ne connaît le fond, nul ne voit le sommet.
Tout l'équipage humain semble en démence; on met
Un aveugle en vigie, un manchot à la barre;
A peine a-t-on passé du sauvage au barbare,
A peine a-t-on franchi le plus noir de l'horreur,
A peine a-t-on, parmi le vertige et l'erreur,
Dans ce brouillard où l'homme attend, songe et soupire,
Sans sortir du mauvais, fait un pas hors du pire,
Que le vieux temps revient et nous mord les talons,
Et nous crie : Arrêtez ! Socrate dit : Allons !
Jésus-Christ dit : Plus loin ! et le sage et l'apôtre
S'en vont se demander dans le ciel l'un à l'autre
Quel goût a la ciguë et quel goût a le fiel.
Par moments, voyant l'homme ingrat, fourbe et cruel,
Satan lui prend la main sous le linceul de l'ombre.
Nous appelons science un tâtonnement sombre.
L'abîme, autour de nous, lugubre tremblement,
S'ouvre et se ferme; et l'œil s'effraie également
De ce qui s'engloutit et de ce qui surnage.
Sans cesse le progrès, roue au double engrenage,
Fait marcher quelque chose en écrasant quelqu'un.

Le mal peut être joie, et le poison parfum.
Le crime avec la loi morne et mélancolique
Lutte; le poignard parle, et l'échafaud réplique.
Nous entendons, sans voir la source ni la fin,
Derrière notre nuit, derrière notre faim,
Rire l'ombre Ignorance et la larve Misère.
Le lys a-t-il raison ? et l'astre est-il sincère ?
Je dis oui, tu dis non. Ténèbres et rayons
Affirment à la fois. Doute, Adam ! nous voyons
De la nuit dans l'enfant, de la nuit dans la femme;
Et sur notre avenir nous querellons notre âme;
Et, brûlé, puis glacé, chaos, semoun, frimas,
L'homme de l'infini traverse les climats.
Tout est brume; le vent souffle avec des huées,
Et de nos passions arrache des nuées;
Rousseau dit : L'homme monte; et de Maistre : Il descend !
Mais, ô Dieu ! le navire énorme et frémissant,
Le monstrueux vaisseau sans agrès et sans voiles,
Qui flotte, globe noir, dans la mer des étoiles,
Et qui porte nos maux, fourmillement humain,
Va, marche, vogue et roule, et connaît son chemin;
Le ciel sombre, où parfois la blancheur semble éclore,
A l'effrayant roulis mêle un frisson d'aurore.
De moment en moment le sort est moins obscur;
Et l'on sent bien qu'on est emporté vers l'azur [623].

Marine-Terrace, octobre 1855.
m. 30 octobre 1854.

XX

RELLIGIO [624]

L'OMBRE venait; le soir tombait, calme et terrible.
Hermann me dit : — Quelle est ta foi, quelle est ta bible ?
Parle. Es-tu ton propre géant ?
Si tes vers ne sont pas de vains flocons d'écume,
Si ta strophe n'est pas un tison noir qui fume
Sur le tas de cendre Néant,

Si tu n'es pas une âme en l'abîme engloutie,
Quel est donc ton ciboire et ton eucharistie ?
Quelle est donc la source où tu bois ? —
Je me taisais; il dit : — Songeur qui civilises,
Pourquoi ne vas-tu pas prier dans les églises [625] ? —
Nous marchions tous deux dans les bois.

Et je lui dis : — Je prie. Hermann [626] dit : — Dans quel
[temple ?
Quel est le célébrant que ton âme contemple,
Et l'autel qu'elle réfléchit ?
Devant quel confesseur la fais-tu comparaître ?
— L'église, c'est l'azur, lui dis-je; et quant au prêtre [627]... —
En ce moment le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie énorme;
Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme,
Le loup, et l'aigle et l'alcyon;
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : — Courbe-toi. Dieu lui-même officie,
Et voici l'élévation.

Marine-Terrace, octobre 1855.
m. 10 octobre 1854.

XXI

SPES [628]

De partout, de l'abîme où n'est pas Jéhovah,
Jusqu'au zénith, plafond où l'espérance va
Se casser l'aile et d'où redescend la prière,
En bas, en haut, au fond, en avant, en arrière,
L'énorme obscurité qu'agitent tous les vents,
Enveloppe, linceul, les morts et les vivants,
Et sur le monstrueux, sur l'impur, sur l'horrible,
Laisse tomber les pans de son rideau terrible;
Si l'on parle à la brume effrayante qui fuit,
L'immensité dit : mort ! L'éternité dit : nuit !

L'âme, sans lire un mot, feuillette un noir registre;
L'univers tout entier est un géant sinistre;
L'aveugle est d'autant plus affreux qu'il est plus grand !
Tout semble le chevet d'un immense mourant;
Tout est l'ombre. Pareille au reflet d'une lampe,
Au fond, une lueur imperceptible rampe;
C'est à peine un coin blanc, pas même une rougeur.
Un seul homme debout, qu'ils nomment le songeur,
Regarde la clarté du haut de la colline;
Et tout, hormis le coq à la voix sibylline,
Raille et nie; et passants confus, marcheurs nombreux,
Toute la foule éclate en rires ténébreux
Quand ce vivant, qui n'a d'autre signe lui-même
Parmi tous ces fronts noirs que d'être le front blême,
Dit en montrant ce point vague et lointain qui luit :
Cette blancheur est plus que toute cette nuit [631].

Janvier 1856.
m. 17 janvier 1855.

XXII

CE QUE C'EST QUE LA MORT [630]

Ne dites pas : mourir; dites : naître. Croyez [631].
On voit ce que je vois et ce que vous voyez;
On est l'homme mauvais que je suis, que vous êtes;
On se rue aux plaisirs, aux tourbillons, aux fêtes;
On tâche d'oublier le bas, la fin, l'écueil,
La sombre égalité du mal et du cercueil;
Quoique le plus petit vaille le plus prospère,
Car tous les hommes sont les fils du même père ;
Ils sont la même larme et sortent du même œil.
On vit, usant ses jours à se remplir d'orgueil;
On marche, on court, on rêve, on souffre, on penche, on [tombe,
On monte. Quelle est donc cette aube ? C'est la tombe [632].
Où suis-je ? Dans la mort. Viens ! Un vent inconnu

Vous jette au seuil des cieux. On tremble; on se voit nu,
Impur, hideux, noué des mille nœuds funèbres
De ses torts, de ses maux honteux, de ses ténèbres;
Et soudain on entend quelqu'un dans l'infini
Qui chante, et par quelqu'un on sent qu'on est béni,
Sans voir la main d'où tombe à notre âme méchante
L'amour, et sans savoir quelle est la voix qui chante.
On arrive homme, deuil, glaçon, neige; on se sent
Fondre et vivre; et, d'extase et d'azur s'emplissant,
Tout notre être frémit de la défaite étrange
Du monstre qui devient dans la lumière un ange [633].

Au dolmen de la tour Blanche, jour des morts, novembre 1854.
m. 8 décembre 1854.

XXIII

LES MAGES [634]

I

POURQUOI donc faites-vous des prêtres
Quand vous en avez parmi vous ?
Les esprits conducteurs des êtres
Portent un signe sombre et doux.
Nous naissons tous ce que nous sommes.
Dieu de ses mains sacre des hommes
Dans les ténèbres des berceaux;
Son effrayant doigt invisible
Écrit sous leur crâne la bible
Des arbres, des monts et des eaux.

Ces hommes, ce sont les poètes [635];
Ceux dont l'aile monte et descend;
Toutes les bouches inquiètes
Qu'ouvre le verbe frémissant;
Les Virgiles [636], les Isaïes;
Toutes les âmes envahies

Par les grandes brumes du sort;
Tous ceux en qui Dieu se concentre;
Tous les yeux où la lumière entre,
Tous les fronts d'où le rayon sort.

Ce sont ceux qu'attend Dieu propice
Sur les Horebs et les Thabors [637];
Ceux que l'horrible précipice
Retient blêmissants à ses bords;
Ceux qui sentent la pierre vivre;
Ceux que Pan [638] formidable enivre;
Ceux qui sont tout pensifs devant
Les nuages, ces solitudes
Où passent en mille attitudes
Les groupes sonores du vent.

Ce sont les sévères artistes
Que l'aube attire à ses blancheurs,
Les savants, les inventeurs tristes,
Les puiseurs d'ombre, les chercheurs,
Qui ramassent dans les ténèbres
Les faits, les chiffres, les algèbres,
Le nombre [639] où tout est contenu,
Le doute où nos calculs succombent,
Et tous les morceaux noirs qui tombent
Du grand fronton de l'inconnu.

Ce sont les têtes fécondées
Vers qui monte et croît pas à pas
L'océan confus des idées,
Flux que la foule ne voit pas,
Mer de tous les infinis pleine,
Que Dieu suit, que la nuit amène,
Qui remplit l'homme de clarté,
Jette aux rochers l'écume amère,
Et lave les pieds nus d'Homère
Avec un flot d'éternité.

Le poète s'adosse à l'arche.
David chante et voit Dieu de près;
Hésiode médite et marche,
Grand prêtre fauve des forêts;

Moïse, immense créature,
Étend ses mains sur la nature;
Manès [640] parle au gouffre puni,
Écoute des astres sans nombre... —
Génie ! ô tiare de l'ombre !
Pontificat de l'infini !

L'un à Patmos, l'autre à Tyane [641];
D'autres criant : Demain ! demain !
D'autres qui sonnent la diane
Dans les sommeils du genre humain;
L'un fatal, l'autre qui pardonne;
Eschyle en qui frémit Dodone [642],
Milton, songeur de Whitehall [643],
Toi, vieux Shakspeare, âme éternelle,
O figures dont la prunelle
Est la vitre de l'idéal !

Avec sa spirale sublime
Archimède sur son sommet
Rouvrirait le puits de l'abîme
Si jamais Dieu le refermait;
Euclide a les lois sous sa garde;
Kopernic [644] éperdu regarde,
Dans les grands cieux aux mers pareils,
Gouffre où voguent des nefs sans proue,
Tourner toutes ces sombres roues
Dont les moyeux sont des soleils.

Les Thalès, puis les Pythagores;
Et l'homme, parmi ses erreurs,
Comme dans l'herbe les fulgores [645],
Voit passer ces grands éclaireurs.
Aristophane rit des sages;
Lucrèce, pour franchir les âges,
Crée un poème dont l'œil luit,
Et donne à ce monstre sonore
Toutes les ailes de l'aurore,
Toutes les griffes de la nuit.

Rites profonds de la nature !
Quelques-uns de ces inspirés

Acceptent l'étrange aventure
Des monts noirs et des bois sacrés;
Ils vont aux Thébaïdes sombres,
Et, là, blêmes dans les décombres,
Ils courbent le tigre fuyant,
L'hyène rampant sur le ventre [646],
L'océan, la montagne et l'antre,
Sous leur sacerdoce effrayant.

Tes cheveux sont gris sur l'abîme,
Jérôme, ô vieillard du désert!
Élie, un pâle esprit t'anime,
Un ange épouvanté te sert [647].
Amos, aux lieux inaccessibles,
Des sombres clairons invisibles
Ton oreille entend les accords;
Ton âme, sur qui Dieu surplombe,
Est déjà toute dans la tombe,
Et tu vis absent de ton corps.

Tu gourmandes l'âme échappée,
Saint Paul, ô lutteur redouté,
Immense apôtre de l'épée,
Grand vaincu de l'éternité!
Tu luis, tu frappes, tu réprouves;
Et tu chasses du doigt ces louves,
Cythérée, Isis, Astarté [648];
Tu veux punir et non absoudre,
Géant, et tu vois dans la foudre
Plus de glaive que de clarté.

Orphée est courbé sur le monde;
L'éblouissant est ébloui;
La création est profonde
Et monstrueuse autour de lui;
Les rochers, ces rudes hercules,
Combattent dans les crépuscules
L'ouragan, sinistre inconnu;
La mer en pleurs dans la mêlée
Tremble, et la vague échevelée
Se cramponne à leur torse nu.

Baruch [649] au juste dans la peine
Dit : — Frère ! vos os sont meurtris;
Votre vertu dans nos murs traîne
La chaîne affreuse du mépris;
Mais comptez sur la délivrance,
Mettez en Dieu votre espérance,
Et de cette nuit du destin,
Demain, si vous avez su croire,
Vous vous lèverez plein de gloire,
Comme l'étoile du matin ! —

L'âme des Pindares se hausse
A la hauteur des Pélions;
Daniel chante dans la fosse
Et fait sortir Dieu des lions;
Tacite sculpte l'infamie;
Perse, Archiloque et Jérémie
Ont le même éclair dans les yeux;
Car le crime à sa suite attire
Les âpres chiens de la satire
Et le grand tonnerre des cieux.

Et voilà les prêtres du rire,
Scarron, noué dans les douleurs,
Ésope, que le fouet déchire,
Cervante aux fers [650], Molière en pleurs !
Le désespoir et l'espérance !
Entre Démocrite et Térence,
Rabelais, que nul ne comprit;
Il berce Adam pour qu'il s'endorme,
Et son éclat de rire énorme
Est un des gouffres de l'esprit.

Et Plaute, à qui parlent les chèvres,
Arioste chantant Médor,
Catulle, Horace dont les lèvres
Font venir les abeilles d'or;
Comme le double Dioscure [651],
Anacréon près d'Épicure,
Bion, tout pénétré de jour,
Moschus [652], sur qui l'Etna flamboie,
Voilà les prêtres de la joie !

Voilà les prêtres de l'amour !

Gluck et Beethoven sont à l'aise
Sous l'ange où Jacob se débat;
Mozart sourit, et Pergolèse
Murmure ce grand mot : Stabat [653] !
Le noir cerveau de Piranèse [654]
Est une béante fournaise
Où se mêlent l'arche et le ciel,
L'escalier, la tour, la colonne;
Où croît, monte, s'enfle et bouillonne
L'incommensurable Babel.

L'envie à leur ombre ricane.
Ces demi-dieux signent leur nom,
Bramante sur la Vaticane [655],
Phidias sur le Parthénon;
Sur Jésus dans sa crèche blanche,
L'altier Buonarotti se penche
Comme un mage et comme un aïeul,
Et dans tes mains, ô Michel-Ange,
L'enfant devient spectre et le lange
Est plus sombre que le linceul.

Chacun d'eux écrit un chapitre
Du rituel universel;
Les uns sculptent le saint pupitre,
Les autres dorent le missel;
Chacun fait son verset du psaume;
Lysippe [656], debout sur l'Ithome,
Fait sa strophe en marbre serein,
Rembrandt, à l'ardente paupière,
En toile, Primatice en pierre [657],
Job en fumier, Dante en airain.

Et toutes ces strophes ensemble
Chantent l'être et montent à Dieu;
L'une adore et luit, l'autre tremble;
Toutes sont les griffons de feu;
Toutes sont le cri des abîmes,
L'appel d'en bas, la voix des cimes,
Le frisson de notre lambeau,

L'hymne instinctif ou volontaire,
L'explication du mystère
Et l'ouverture du tombeau.

A nous qui ne vivons qu'une heure,
Elles font voir les profondeurs,
Et la misère intérieure,
Ciel, à côté de vos grandeurs !
L'homme, esprit captif, les écoute,
Pendant qu'en son cerveau le doute,
Bête aveugle aux lueurs d'en haut,
Pour y prendre l'âme indignée
Suspend sa toile d'araignée
Au crâne, plafond du cachot.

Elles consolent, aiment, pleurent,
Et, mariant l'idée aux sens,
Ceux qui restent à ceux qui meurent,
Les grains de cendre aux grains d'encens,
Mêlant le sable aux pyramides,
Rendent en même temps humides,
Rappelant à l'un que tout fuit,
A l'autre sa splendeur première,
L'œil de l'astre dans la lumière,
Et l'œil du monstre dans la nuit.

II

Oui, c'est un prêtre que Socrate !
Oui, c'est un prêtre que Caton [658] !
Quand Juvénal fuit Rome ingrate [659],
Nul sceptre ne vaut son bâton;
Ce sont des prêtres, les Tyrtées,
Les Solons aux lois respectées,
Les Platons et les Raphaëls [660] !
Fronts d'inspirés, d'esprits, d'arbitres !
Dans l'auréole des Noëls !

Vous voyez, fils de la nature,
Apparaître à votre flambeau
Des faces de lumière pure,

Larves du vrai, spectres du beau;
Le mystère, en Grèce, en Chaldée,
Penseurs, grave à vos fronts l'idée
Et l'hiéroglyphe à vos murs;
Et les Indes et les Égyptes
Dans les ténèbres de vos cryptes
S'enfoncent en porches obscurs.

Quand les cigognes du Caystre [661]
S'envolent aux souffles des soirs;
Quand la lune apparaît sinistre
Derrière les grands dômes noirs;
Quand la trombe aux vagues s'appuie;
Quand l'orage, l'horreur, la pluie,
Que tordent les bises d'hiver,
Répandent avec des huées
Toutes les larmes des nuées
Sur tous les sanglots de la mer [662];

Quand dans les tombeaux les vents jouent
Avec les os des rois défunts;
Quand les hautes herbes secouent
Leur chevelure de parfums;
Quand sur nos deuils et sur nos fêtes
Toutes les cloches des tempêtes
Sonnent au suprême beffroi;
Quand l'aube étale ses opales,
C'est pour ces contemplateurs pâles
Penchés dans l'éternel effroi !

Ils savent ce que le soir calme
Pense des morts qui vont partir,
Et ce que préfère la palme,
Du conquérant ou du martyr;
Ils entendent ce que murmure
La voile, la gerbe, l'armure,
Ce que dit, dans le mois joyeux
Des longs jours et des fleurs écloses,
La petite bouche des roses
A l'oreille immense des cieux [663].

Les vents, les flots, les cris sauvages,

L'azur, l'horreur du bois jauni,
Sont les formidables breuvages
De ces altérés d'infini;
Ils ajoutent, rêveurs austères,
A leur âme tous les mystères,
Toute la matière à leurs sens;
Ils s'enivrent de l'étendue;
L'ombre est une coupe tendue
Où boivent ces sombres passants.

Comme ils regardent, ces messies !
Oh ! comme ils songent effarés !
Dans les ténèbres épaissies
Quels spectateurs démesurés !
Oh ! que de têtes stupéfaites !
Poètes, apôtres, prophètes,
Méditant, parlant, écrivant,
Sous des suaires, sous des voiles,
Les plis des robes pleins d'étoiles,
Les barbes au gouffre du vent [664] !

III

Savent-ils ce qu'ils font eux-même [665],
Ces acteurs du drame profond ?
Savent-ils leur propre problème ?
Ils sont. Savent-ils ce qu'ils sont ?
Ils sortent du grand vestiaire
Où, pour s'habiller de matière,
Parfois l'ange même est venu.
Graves, tristes, joyeux, fantasques,
Ne sont-ils pas les sombres masques
De quelque prodige inconnu ?

La joie ou la douleur les farde;
Ils projettent confusément,
Plus loin que la terre blafarde,
Leurs ombres sur le firmament;
Leurs gestes étonnent l'abîme;
Pendant qu'aux hommes, tourbe infime,
Ils parlent le langage humain,

Dans des profondeurs qu'on ignore
Ils font surgir l'ombre ou l'aurore
Chaque fois qu'ils lèvent la main

Ils ont leur rôle; ils ont leur forme;
Ils vont, vêtus d'humanité,
Jouant la comédie énorme
De l'homme et de l'éternité;
Ils tiennent la torche ou la coupe [666];
Nous tremblerions si dans leur groupe,
Nous, troupeau, nous pénétrions !
Les astres d'or et la nuit sombre
Se font des questions dans l'ombre
Sur ces splendides histrions.

IV

Ah ! ce qu'ils font est l'œuvre auguste.
Ces histrions sont les héros !
Ils sont le vrai, le saint, le juste,
Apparaissant à nos barreaux [667].
Nous sentons, dans la nuit mortelle,
La cage en même temps que l'aile;
Ils nous font espérer un peu.
Ils sont lumière et nourriture;
Ils donnent au cœur la pâture,
Ils émiettent aux âmes Dieu.

Devant notre race asservie
Le ciel se tait, et rien n'en sort.
Est-ce le rideau de la vie ?
Est-ce le voile de la mort ?
Ténèbres ! L'âme en vain s'élance,
L'inconnu garde le silence [668],
Et l'homme, qui se sent banni,
Ne sait s'il redoute ou s'il aime
Cette lividité suprême
De l'énigme et de l'infini.

Eux, ils parlent à ce mystère,
Ils interrogent l'éternel,

Ils appellent le solitaire,
Ils montent, ils frappent au ciel,
Disent : es-tu là ? dans la tombe,
Volent, pareils à la colombe
Offrant le rameau qu'elle tient [669],
Et leur voix est grave, humble ou tendre,
Et par moments on croit entendre
Le pas sourd de quelqu'un qui vient.

V

Nous vivons, debout à l'entrée
De la mort, gouffre illimité,
Nus, tremblants, la chair pénétrée
Du frisson de l'énormité;
Nos morts sont dans cette marée;
Nous entendons, foule égarée
Dont le vent souffle le flambeau,
Sans voir de voiles ni de rames,
Le bruit que font ces vagues d'âmes
Sous la falaise du tombeau [670].

Nous regardons la noire écume,
L'aspect hideux, le fond bruni;
Nous regardons la nuit, la brume,
L'onde du sépulcre infini [671];
Comme un oiseau de mer effleure
La haute rive où gronde et pleure
L'océan plein de Jéhovah,
De temps en temps, blanc et sublime,
Par-dessus le mur de l'abîme
Un ange paraît et s'en va.

Quelquefois une plume tombe
De l'aile où l'ange se berçait [672];
Retourne-t-elle dans la tombe ?
Que devient-elle ? On ne le sait.
Se mêle-t-elle à notre fange ?
Et qu'a donc crié cet archange ?
A-t-il dit-non ? a-t-il dit oui ?
Et la foule cherche, accourue,

En bas la plume disparue,
En haut l'archange évanoui.

Puis, après qu'ont fui comme un rêve
Bien des cœurs morts, bien des yeux clos,
Après qu'on a vu sur la grève
Passer des flots, des flots, des flots,
Dans quelque grotte fatidique,
Sous un doigt de feu qui l'indique,
On trouve un homme surhumain
Traçant des lettres enflammées
Sur un livre plein de fumées,
La plume de l'ange à la main [673].

Il songe, il calcule, il soupire,
Son poing puissant sous son menton;
Et l'homme dit : Je suis Shakspeare.
Et l'homme dit : Je suis Newton.
L'homme dit : Je suis Ptolémée;
Et dans sa grande main fermée
Il tient le globe de la nuit.
L'homme dit : Je suis Zoroastre;
Et son sourcil abrite un astre,
Et sous son crâne un ciel bleuit !

VI

Oui, grâce aux penseurs, à ces sages,
A ces fous qui disent : Je vois !
Les ténèbres sont des visages,
Le silence s'emplit de voix.
L'homme, comme âme, en Dieu palpite,
Et, comme être, se précipite
Dans le progrès audacieux;
Le muet renonce à se taire;
Tout luit; la noirceur de la terre
S'éclaire à la blancheur des cieux.

Ils tirent de la créature
Dieu par l'esprit et le scalpel [674];
Le grand caché de la nature

Vient hors de l'antre à leur appel;
A leur voix, l'ombre symbolique
Parle, le mystère s'explique,
La nuit est pleine d'yeux de lynx;
Sortant de force, le problème
Ouvre les ténèbres lui-même,
Et l'énigme éventre le sphinx.

Oui, grâce à ces hommes suprêmes,
Grâce à ces poètes vainqueurs,
Construisant des autels poèmes
Et prenant pour pierres les cœurs,
Comme un fleuve d'âme commune,
Du blanc pilône à l'âpre rune,
Du brahme au flamine romain,
De l'hiérophante au druide,
Une sorte de Dieu fluide
Coule aux veines du genre humain [675].

VII

Le noir cromlech, épars dans l'herbe,
Est sur le mont silencieux;
L'archipel est sur l'eau superbe;
Les pléiades sont dans les cieux;
O mont ! ô mer ! voûte sereine !
L'herbe, la mouette, l'âme humaine,
Que l'hiver désole ou poursuit,
Interrogent, sombres proscrites,
Ces trois phrases dans l'ombre écrites
Sur les trois pages de la nuit.

— O vieux cromlech de la Bretagne,
Qu'on évite comme un récif,
Qu'écris-tu donc sur la montagne ?
— Nuit ! répond le cromlech pensif.
— Archipel où la vague fume,
Quel mot jettes-tu dans la brume ?
— Mort ! dit la roche à l'alcyon.
— Pléiades, qui percez nos voiles,
Qu'est-ce que disent vos étoiles ?

— Dieu ! dit la constellation.

C'est, ô noirs témoins de l'espace,
Dans trois langues le même mot [676].
Tout ce qui s'obscurcit, vit, passe,
S'effeuille et meurt, tombe là-haut.
Nous faisons tous la même course.
Être abîme, c'est être source.
Le crêpe de la nuit en deuil,
La pierre de la tombe obscure,
Le rayon de l'étoile pure,
Sont les paupières du même œil.

L'unité reste, l'aspect change;
Pour becqueter le fruit vermeil,
Les oiseaux volent à l'orange
Et les comètes au soleil;
Tout est l'atome et tout est l'astre;
La paille porte, humble pilastre,
L'épi d'où naissent les cités;
La fauvette à la tête blonde
Dans la goutte d'eau boit un monde... —
Immensités ! immensités !

Seul, la nuit, sur sa plate-forme,
Herschell [677] poursuit l'être central
A travers la lentille énorme,
Cristallin de l'œil sidéral;
Il voit en haut Dieu dans les mondes,
Tandis que des hydres profondes
Scrutant les monstrueux combats,
Le microscope formidable,
Plein de l'horreur de l'insondable,
Regarde l'infini d'en bas.

VIII

Dieu, triple feu, triple harmonie,
Amour, puissance, volonté,
Prunelle énorme d'insomnie,
De flamboiement et de bonté,

Vu dans toute l'épaisseur noire,
Montrant ces trois faces de gloire
A l'âme, à l'être, au firmament,
Effarant les yeux et les bouches,
Emplit les profondeurs farouches
D'un immense éblouissement.

Tous ces mages, l'un qui réclame,
L'autre qui voulut ou couva,
Ont un rayon qui de leur âme
Va jusqu'à l'œil de Jéhovah;
Sur leur trône leur esprit songe;
Une lueur qui d'en haut plonge,
Qui descend du ciel sur les monts
Et de Dieu sur l'homme qui souffre,
Rattache au triangle du gouffre
L'escarboucle des Salomons.

IX

Ils parlent à la solitude,
Et la solitude comprend;
Ils parlent à la multitude,
Et font écumer ce torrent;
Ils font vibrer les édifices;
Ils inspirent les sacrifices
Et les inébranlables fois;
Sombres, ils ont en eux, pour muse,
La palpitation confuse
De tous les êtres à la fois.

Comment naît un peuple ? Mystère !
A de certains moments, tout bruit
A disparu; toute la terre
Semble une plaine de la nuit;
Toute lueur s'est éclipsée;
Pas de verbe, pas de pensée,
Rien dans l'ombre et rien dans le ciel,
Pas un œil n'ouvre ses paupières... —
Le désert blême est plein de pierres,
Ézéchiel ! Ézéchiel [678] !

Mais un vent sort des cieux sans bornes,
Grondant comme les grandes eaux,
Et souffle sur ces pierres mornes,
Et de ces pierres fait des os;
Ces os frémissent, tas sonore;
Et le vent souffle, et souffle encore
Sur ce triste amas agité,
Et de ces os il fait des hommes,
Et nous nous levons et nous sommes,
Et ce vent, c'est la liberté !

Ainsi s'accomplit la genèse
Du grand rien d'où naît le grand tout.
Dieu pensif dit : Je suis bien aise
Que ce qui gisait soit debout.
Le néant dit : J'étais souffrance;
La douleur dit : Je suis la France ! —
O formidable vision !
Ainsi tombe le noir suaire;
Le désert devient ossuaire;
Et l'ossuaire nation.

X

Tout est la mort, l'horreur, la guerre;
L'homme par l'ombre est éclipsé;
L'ouragan par toute la terre
Court comme un enfant insensé.
Il brise à l'hiver les feuillages,
L'éclair aux cimes, l'onde aux plages,
A la tempête le rayon;
Car c'est l'ouragan qui gouverne
Toute cette étrange caverne
Que nous nommons création.

L'ouragan, qui broie et torture,
S'alimente, monstre croissant,
De tout ce que l'âpre nature
A d'horrible et de menaçant;
La lave en feu le désaltère;
Il va de Quito [679], blanc cratère

Qu'entoure un éternel glaçon,
Jusqu'à l'Hékla [680], mont, gouffre et geôle,
Bout de la mamelle du pôle
Que tette ce noir nourrisson.

L'ouragan est la force aveugle,
L'agitateur du grand linceul;
Il rugit, hurle, siffle, beugle,
Étant toute l'hydre à lui seul;
Il flétrit ce qui veut éclore;
Il dit au printemps, à l'aurore,
A la paix, à l'amour : Va-t'en !
Il est rage et foudre; il se nomme
Barbarie et crime pour l'homme,
Nuit pour les cieux, pour Dieu Satan.

C'est le souffle de la matière,
De toute la nature craint;
L'Esprit, ouragan de lumière,
Le poursuit, le saisit, l'étreint;
L'esprit terrasse, abat, dissipe
Le principe par le principe;
Il combat, en criant : Allons !
Les chaos par les harmonies,
Les éléments par les génies,
Par les aigles les aquilons [681].

Ils sont là, hauts de cent coudées,
Christ en tête, Homère au milieu,
Tous les combattants des idées,
Tous les gladiateurs de Dieu;
Chaque fois qu'agitant le glaive,
Une forme du mal se lève
Comme un forçat dans son préau,
Dieu, dans leur phalange complète,
Désigne quelque grand athlète
De la stature du fléau.

Surgis, Volta ! dompte en ton aire
Les Fluides, noir phlégéthon [682] !
Viens, Franklin ! voici le Tonnerre.
Le flot gronde; parais, Fulton [683] !

Rousseau ! prends corps à corps la Haine.
L'esclavage agite sa chaîne;
O Voltaire, aide au paria !
La Grève rit, Tyburn [684] flamboie,
L'affreux chien Montfaucon aboie,
On meurt... Debout, Beccaria [685] !

Il n'est rien que l'homme ne tente.
La foudre craint cet oiseleur.
Dans la blessure palpitante
Il dit : silence ! à la douleur.
Sa vergue peut-être est une aile;
Partout où parvient sa prunelle,
L'âme emporte ses pieds de plomb;
L'étoile, dans sa solitude,
Regarde avec inquiétude
Blanchir la voile de Colomb.

Près de la science l'art flotte,
Les yeux sur le double horizon;
La poésie est un pilote;
Orphée accompagne Jason.
Un jour une barque perdue
Vit à la fois dans l'étendue
Un oiseau dans l'air spacieux,
Un rameau dans l'eau solitaire;
Alors, Gama cria : La terre !
Et Camoëns cria : Les cieux !

Ainsi s'entassent les conquêtes.
Les songeurs sont les inventeurs.
Parlez, dites ce que vous êtes,
Forces, ondes, aimants, moteurs !
Tout est stupéfait dans l'abîme,
L'ombre, de nous voir sur la cime,
Les monstres, qu'on les ait bravés
Dans les cavernes étonnées,
Les perles, d'être devinées,
Et les mondes, d'être trouvés !

Dans l'ombre immense du Caucase [686],
Depuis des siècles, en rêvant,

Conduit par les hommes d'extase,
Le genre humain marche en avant;
Il marche sur la terre; il passe,
Il va, dans la nuit, dans l'espace,
Dans l'infini, dans le borné,
Dans l'azur, dans l'onde irritée,
A la lueur de Prométhée,
Le libérateur enchaîné !

XI

Oh ! vous êtes les seuls pontifes,
Penseurs, lutteurs des grands espoirs,
Dompteurs des fauves hippogriffes [687],
Cavaliers des pégases noirs !
Ames devant Dieu toutes nues,
Voyant des choses inconnues,
Vous savez la religion !
Quand votre esprit veut fuir dans l'ombre,
La nuée aux croupes sans nombre
Lui dit : Me voici, Légion [688] !

Et, quand vous sortez du problème,
Célébrateurs [689], révélateurs !
Quand, rentrant dans la foule blême,
Vous redescendez des hauteurs,
Hommes que le jour divin gagne,
Ayant mêlé sur la montagne
Où montent vos chants et nos vœux,
Votre front au front de l'aurore,
O géants ! vous avez encore
De ses rayons dans les cheveux !

Allez tous à la découverte !
Entrez au nuage grondant !
Et rapportez à l'herbe verte,
Et rapportez au sable ardent,
Rapportez, quel que soit l'abîme,
A l'enfer, que Satan opprime,
Au Tartare, où saigne Ixion [690],
Aux cœurs bons, à l'âme méchante,

A tout ce qui rit, mord ou chante,
La grande bénédiction [691] !

Oh ! tous à la fois, aigles, âmes,
Esprits, oiseaux, essors, raisons,
Pour prendre en vos serres les flammes,
Pour connaître les horizons,
A travers l'ombre et les tempêtes,
Ayant au-dessus de vos têtes
Mondes et soleils, au-dessous
Inde, Égypte, Grèce et Judée,
De la montagne et de l'idée,
Envolez-vous ! envolez-vous !

N'est-ce pas que c'est ineffable
De se sentir immensité,
D'éclairer ce qu'on croyait fable
A ce qu'on trouve vérité,
De voir le fond du grand cratère,
De sentir en soi du mystère
Entrer tout le frisson obscur,
D'aller aux astres, étincelle,
Et de se dire : Je suis l'aile !
Et de se dire : J'ai l'azur !

Allez, prêtres ! allez génies !
Cherchez la note humaine, allez,
Dans les suprêmes symphonies
Des grands abîmes étoilés [692] !
En attendant l'heure dorée,
L'extase de la mort sacrée,
Loin de nous, troupeaux soucieux,
Loin des lois que nous établîmes,
Allez goûter, vivants sublimes,
L'évanouissement des cieux [693] !

Janvier 1856.
m. 24 avril 1855.

XXIV

EN FRAPPANT A UNE PORTE [694]

J'AI perdu mon père et ma mère,
Mon premier-né, bien jeune, hélas !
Et pour moi la nature entière
Sonne le glas.

Je dormais entre mes deux frères;
Enfants, nous étions trois oiseaux;
Hélas ! le sort change en deux bières [695]
Leurs deux berceaux.

Je t'ai perdue, ô fille chère,
Toi qui remplis, ô mon orgueil,
Tout mon destin de la lumière
De ton cercueil !

J'ai su monter, j'ai su descendre.
J'ai vu l'aube et l'ombre en mes cieux.
J'ai connu la pourpre, et la cendre
Qui me va mieux.

J'ai connu les ardeurs profondes,
J'ai connu les sombres amours;
J'ai vu fuir les ailes, les ondes,
Les vents, les jours.

J'ai sur ma tête des orfraies;
J'ai sur tous mes travaux l'affront,
Au pied la poudre, au cœur des plaies,
L'épine au front.

J'ai des pleurs à mon œil qui pense,
Des trous à ma robe en lambeau;
Je n'ai rien à la conscience;
Ouvre, tombeau [696].

Marine-Terrace, 4 septembre 1855
m. 29 décembre 1854

XXV

NOMEN, NUMEN, LUMEN [697]

QUAND il eut terminé, quand les soleils épars,
Éblouis, du chaos montant de toutes parts,
Se furent tous rangés à leur place profonde,
Il sentit le besoin de se nommer au monde;
Et l'être formidable et serein se leva;
Il se dressa sur l'ombre et cria : JÉHOVAH !
Et dans l'immensité ces sept lettres tombèrent;
Et ce sont, dans les cieux que nos yeux réverbèrent,
Au-dessus de nos fronts tremblants sous leur rayon,
Les sept astres géants du noir septentrion [698].

Minuit, au dolmen du Faldouet, mars 1855.
m. 1er mars 1855.

XXVI

CE QUE DIT LA BOUCHE D'OMBRE [699]

L'HOMME en songeant descend au gouffre universel.
J'errais près du dolmen qui domine Rozel [700],
A l'endroit où le cap se prolonge en presqu'île.
Le spectre m'attendait [701]; l'être sombre et tranquille
Me prit par les cheveux dans sa main qui grandit,
M'emporta sur le haut du rocher, et me dit :

* * *

Sache que tout connaît sa loi, son but, sa route;
Que, de l'astre au ciron, l'immensité s'écoute;
Que tout a conscience en la création;

Et l'oreille pourrait avoir sa vision [702],
Car les choses et l'être ont un grand dialogue.
Tout parle; l'air qui passe et l'alcyon qui vogue,
Le brin d'herbe, la fleur, le germe, l'élément.
T'imaginais-tu donc l'univers autrement ?
Crois-tu que Dieu, par qui la forme sort du nombre [703],
Aurait fait à jamais sonner la forêt sombre,
L'orage, le torrent roulant de noirs limons,
Le rocher dans les flots, la bête dans les monts,
La mouche, le buisson, la ronce où croît la mûre,
Et qu'il n'aurait rien mis dans l'éternel murmure ?
Crois-tu que l'eau du fleuve et les arbres des bois,
S'ils n'avaient rien à dire, élèveraient la voix ?
Prends-tu le vent des mers pour un joueur de flûte ?
Crois-tu que l'océan, qui se gonfle et qui lutte,
Serait content d'ouvrir sa gueule [704] jour et nuit
Pour souffler dans le vide une vapeur de bruit,
Et qu'il voudrait rugir, sous l'ouragan qui vole,
Si son rugissement n'était une parole ?
Crois-tu que le tombeau, d'herbe et de nuit vêtu,
Ne soit rien qu'un silence ? et te figures-tu
Que la création profonde, qui compose
Sa rumeur des frissons du lys et de la rose,
De la foudre, des flots, des souffles du ciel bleu,
Ne sait ce qu'elle dit quand elle parle à Dieu ?
Crois-tu qu'elle ne soit qu'une langue épaissie ?
Crois-tu que la nature énorme balbutie,
Et que Dieu se serait, dans son immensité,
Donné pour tout plaisir, pendant l'éternité,
D'entendre bégayer une sourde-muette ?
Non, l'abîme est un prêtre [705] et l'ombre est un poète;
Non, tout est une voix et tout est un parfum;
Tout dit dans l'infini quelque chose à quelqu'un;
Une pensée emplit le tumulte superbe.
Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le verbe.
Tout, comme toi, gémit, ou chante comme moi;
Tout parle. Et maintenant homme, sais-tu pourquoi
Tout parle ? Écoute bien. C'est que les vents, ondes, flammes,
Arbres, roseaux, rochers, tout vit !

Tout est plein d'âmes [706]

Mais comment ? Oh ! voilà le mystère inouï.
Puisque tu ne t'es pas en route évanoui,
Causons.

* * *

Dieu n'a créé que l'être impondérable.
Il le fit radieux, beau, candide, adorable,
Mais imparfait; sans quoi, sur la même hauteur,
La créature étant égale au créateur,
Cette perfection, dans l'infini perdue,
Se serait avec Dieu mêlée et confondue,
Et la création, à force de clarté,
En lui serait rentrée et n'aurait pas été.
La création sainte où rêve le prophète,
Pour être, ô profondeur ! devait être imparfaite [707].

Donc, Dieu fit l'univers, l'univers fit le mal.
L'être créé, paré du rayon baptismal [708],
En des temps dont nous seuls conservons la mémoire,
Planait dans la splendeur sur des ailes de gloire;
Tout était chant, encens, flamme, éblouissement;
L'être errait, aile d'or, dans un rayon charmant,
Et de tous les parfums tour à tour était l'hôte;
Tout nageait, tout volait.

Or, la première faute
Fut le premier poids [709].

Dieu sentit une douleur.
Le poids prit une forme, et, comme l'oiseleur
Fuit emportant l'oiseau qui frissonne et qui lutte,
Il tomba, traînant l'ange éperdu dans sa chute.
Le mal était fait. Puis, tout alla s'aggravant;
Et l'éther devint l'air, et l'air devint le vent;
L'ange devint l'esprit, et l'esprit devint l'homme [710].
L'âme tomba, des maux multipliant la somme,
Dans la brute, dans l'arbre, et même, au-dessous d'eux,
Dans le caillou pensif, cet aveugle hideux.
Êtres vils qu'à regret les anges énumèrent !
Et de tous ces amas des globes se formèrent,
Et derrière ces blocs naquit la sombre nuit.
Le mal, c'est la matière. Arbre noir [711], fatal fruit.

* * *

Ne réfléchis-tu pas lorsque tu vois ton ombre [712] ?
Cette forme de toi, rampante, horrible, sombre,
Qui, liée à tes pas comme un spectre vivant,
Va tantôt en arrière et tantôt en avant,
Qui se mêle à la nuit, sa grande sœur funeste,
Et qui contre le jour, noire et dure, proteste.
D'où vient-elle ? De toi, de ta chair, du limon
Dont l'esprit se revêt en devenant démon;
De ce corps qui, créé par ta faute première,
Ayant rejeté Dieu, résiste à la lumière;
De ta matière, hélas ! de ton iniquité.
Cette ombre dit : — Je suis l'être d'infirmité;
Je suis tombé déjà; je puis tomber encore. —
L'ange laisse passer à travers lui l'aurore [713];
Nul simulacre obscur ne suit l'être aromal;
Homme, tout ce qui fait de l'ombre a fait le mal [714].

* * *

Maintenant, c'est ici le rocher fatidique,
Et je vais t'expliquer tout ce que je t'indique;
Je vais t'emplir les yeux de nuit et de lueurs.
Prépare-toi, front triste, aux funèbres sueurs.
Le vent d'en haut sur moi passe, et ce qu'il m'arrache,
Je te le jette; prends, et vois.

Et d'abord sache
Que le monde où tu vis est un monde effrayant
Devant qui le songeur, sous l'infini ployant,
Lève les bras au ciel et recule terrible.
Ton soleil est lugubre et ta terre est horrible.
Vous habitez le seuil du monde châtiment [715].
Mais vous n'êtes pas hors de Dieu complètement;
Dieu, soleil dans l'azur, dans la cendre étincelle,
N'est hors de rien, étant la fin universelle;
L'éclair est son regard, autant que le rayon;
Et tout, même le mal, est la création,
Car le dedans du masque est encor la figure [716]. —

— O sombre aile invisible à l'immense envergure !
Esprit ! esprit ! esprit ! m'écriai-je éperdu.
Le spectre poursuivit sans m'avoir entendu :

* * *

Faisons un pas de plus dans ces choses profondes.

Homme, tu veux, tu fais, tu construis et tu fondes,
Et tu dis : — Je suis seul, car je suis le penseur.
L'univers n'a que moi dans sa morne épaisseur.
En deçà, c'est la nuit; au delà, c'est le rêve.
L'idéal est un œil que la science crève,
C'est moi qui suis la fin et qui suis le sommet. —
Voyons; observes-tu le bœuf qui se soumet ?
Écoutes-tu le bruit de ton pas sur les marbres ?
Interroges-tu l'onde ? et, quand tu vois des arbres,
Parles-tu quelquefois à ces religieux ?
Comme sur le versant d'un mont prodigieux,
Vaste mêlée aux bruits confus, du fond de l'ombre,
Tu vois monter à toi la création sombre.
Le rocher est plus loin, l'animal est plus près.
Comme le faîte altier et vivant, tu parais !
Mais, dis, crois-tu que l'être illogique nous trompe ?
L'échelle que tu vois, crois-tu qu'elle se rompe ?
Crois-tu, toi dont les sens d'en haut sont éclairés,
Que la création qui, lente et par degrés,
S'élève à la lumière, et dans sa marche entière,
Fait de plus de clarté luire moins de matière
Et mêle plus d'instinct au monstre décroissant,
Crois-tu que cette vie énorme, remplissant
De souffles le feuillage et de lueurs la tête,
Qui va du roc à l'arbre et de l'arbre à la bête,
Et de la pierre à toi monte insensiblement,
S'arrête sur l'abîme à l'homme, escarpement ?
Non, elle continue, invincible, admirable,
Entre dans l'invisible et dans l'impondérable,
Y disparaît pour toi, chair vile, emplit l'azur
D'un monde éblouissant, miroir du monde obscur,
D'êtres voisins de l'homme et d'autres qui s'éloignent,
D'esprits purs, de voyants dont les splendeurs témoignent,
D'anges faits de rayons comme l'homme d'instincts;

Elle plonge à travers les cieux jamais éteints,
Sublime ascension d'échelles étoilées,
Des démons enchaînés monte aux âmes ailées,
Fait toucher le front sombre au radieux orteil,
Rattache l'astre esprit à l'archange soleil,
Relie, en traversant des millions de lieues,
Les groupes constellés et les légions bleues,
Peuple le haut, le bas, les bords et le milieu,
Et dans les profondeurs s'évanouit en Dieu !

Cette échelle apparaît vaguement dans la vie
Et dans la mort. Toujours les justes l'ont gravie;
Jacob en la voyant, et Caton sans la voir.
Ses échelons sont deuil, sagesse, exil, devoir [717].
Et cette échelle vient de plus loin que la terre [718].
Sache qu'elle commence aux mondes du mystère,
Aux mondes des terreurs et des perditions;
Et qu'elle vient, parmi les pâles visions,
Du précipice où sont les larves et les crimes,
Où la création, effrayant les abîmes,
Se prolonge dans l'ombre en spectre indéfini.
Car, au-dessous du globe où vit l'homme banni,
Hommes, plus bas que vous, dans le nadir livide,
Dans cette plénitude horrible qu'on croit vide,
Le mal, qui par la chair, hélas ! vous asservit,
Dégorge une vapeur monstrueuse qui vit !
Là, sombre et s'engloutit, dans des flots de désastres,
L'hydre Univers tordant son corps écaillé d'astres;
Là, tout flotte et s'en va dans un naufrage obscur;
Dans ce gouffre sans bord, sans soupirail, sans mur,
De tout ce qui vécut pleut sans cesse la cendre;
Et l'on voit tout au fond, quand l'œil ose y descendre,
Au delà de la vie, et du souffle et du bruit,
Un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit [719] !

* * *

Donc, la matière pend à l'idéal [720] et tire
L'esprit vers l'animal, l'ange vers le satyre,
Le sommet vers le bas, l'amour vers l'appétit.
Avec le grand qui croule elle fait le petit.

Comment de tant d'azur tant de terreur s'engendre,
Comment le jour fait l'ombre et le feu pur la cendre,
Comment la cécité peut naître du voyant,
Comment le ténébreux descend du flamboyant,
Comment du monstre esprit naît le monstre matière,
Un jour, dans le tombeau, sinistre vestiaire [721],
Tu le sauras; la tombe est faite pour savoir [722];
Tu verras; aujourd'hui, tu ne peux qu'entrevoir;
Mais, puisque Dieu permet que ma voix t'avertisse,
Je te parle.

Et, d'abord, qu'est-ce que la justice?
Qui la rend? qui la fait? où? quand? à quel moment?
Qui donc pèse la faute? et qui le châtiment [723]?

* * *

L'être créé se meut dans la lumière immense.

Libre, il sait où le bien cesse, où le mal commence [724];
Il a ses actions pour juges.

Il suffit
Qu'il soit méchant ou bon; tout est dit. Ce qu'on fit,
Crime, est notre geôlier, ou, vertu, nous délivre.
L'être ouvre à son insu de lui-même le livre;
Sa conscience calme y marque avec le doigt
Ce que l'ombre lui garde ou ce que Dieu lui doit.
On agit, et l'on gagne ou l'on perd à mesure;
On peut être étincelle ou bien éclaboussure;
Lumière ou fange, archange au vol d'aigle ou bandit;
L'échelle vaste est là. Comme je te l'ai dit,
Par des zones sans fin la vie universelle
Monte et par des degrés innombrables ruisselle,
Depuis l'infâme nuit jusqu'au charmant azur.
L'être en la traversant devient mauvais ou pur.
En haut plane la joie; en bas l'horreur se traîne.
Selon que l'âme, aimante, humble, bonne, sereine,
Aspire à la lumière et tend vers l'idéal,
Ou s'alourdit, immonde, au poids croissant du mal,
Dans la vie infinie on monte et l'on s'élance,
Ou l'on tombe; et tout être est sa propre balance.

Dieu ne nous juge point. Vivant tous à la fois,
Nous pesons, et chacun descend selon son poids [725].

* * *

Homme ! nous n'approchons que les paupières closes
De ces immensités d'en bas.

Viens, si tu l'oses !
Regarde dans ce puits morne et vertigineux,
De la création compte les sombres nœuds,
Viens, vois, sonde.

Au-dessous de l'homme qui contemple,
Qui peut être un cloaque ou qui peut être un temple,
Être en qui l'instinct vit dans la raison dissous,
Est l'animal courbé vers la terre; au-dessous
De la brute est la plante inerte, sans paupière
Et sans cris; au-dessous de la plante est la pierre;
Au-dessous de la pierre est le chaos sans nom [726].

Avançons dans cette ombre et sois mon compagnon.

* * *

Toute faute qu'on fait est un cachot qu'on s'ouvre.
Les mauvais, ignorant quel mystère les couvre,
Les êtres de fureur, de sang, de trahison,
Avec leurs actions bâtissent leur prison;
Tout bandit, quand la mort vient lui toucher l'épaule
Et l'éveille, hagard, se retrouve en la geôle
Que lui fit son forfait derrière lui rampant;
Tibère en un rocher, Séjan dans un serpent.

L'homme marche sans voir ce qu'il fait dans l'abîme.
L'assassin pâlirait s'il voyait sa victime [727];
C'est lui. L'oppresseur vil, le tyran sombre et fou,
En frappant sans pitié sur tous, forge le clou
Qui le clouera dans l'ombre au fond de la matière.

Les tombeaux sont les trous du crible cimetière,
D'où tombe, graine obscure en un ténébreux champ,
L'effrayant tourbillon des âmes.

* * *

Tout méchant
Fait naître en expirant le monstre de sa vie,
Qui le saisit. L'horreur par l'horreur est suivie.
Nemrod gronde enfermé dans la montagne à pic [728];
Quand Dalila descend dans la tombe, un aspic [729]
Sort des plis du linceul, emportant l'âme fausse;
Phryné meurt, un crapaud saute hors de la fosse;
Ce scorpion au fond d'une pierre dormant,
C'est Clytemnestre aux bras d'Égisthe son amant;
Du tombeau d'Anitus il sort une ciguë [730];
Le houx sombre et l'ortie à la piqûre aiguë
Pleurent quand l'aquilon les fouette, et l'aquilon
Leur dit : Tais-toi, Zoïle ! et souffre, Ganelon !
Dieu livre, choc affreux dont la plaine au loin gronde,
Au cheval Brunehaut le pavé Frédégonde [731];
La pince qui rougit dans le brasier hideux
Est faite du duc d'Albe et de Philippe deux [732];
Farinace [733] est le croc des noires boucheries;
L'orfraie au fond de l'ombre a les yeux de Jeffryes [734];
Tristan [735] est au secret dans le bois d'un gibet.
Quand tombent dans la mort tous ces brigands, Macbeth,
Ezzelin [736], Richard trois [737], Carrier [738], Ludovic Sforce [739],
La matière leur met la chemise de force.
Oh ! comme en son bonheur, qui masque un sombre arrêt,
Messaline ou l'horrible Isabeau [740] frémirait,
Si, dans ses actions du sépulcre voisines,
Cette femme sentait qu'il lui vient des racines,
Et qu'ayant été monstre, elle deviendra fleur !
A chacun son forfait ! à chacun sa douleur !
Claude [741] est l'algue que l'eau traîne de havre en havre;
Xercès est excrément, Charles neuf [742] est cadavre;
Hérode, c'est l'osier des berceaux vagissants [743];
L'âme du noir Judas, depuis dix-huit cents ans,
Se disperse et renaît dans les crachats des hommes;
Et le vent qui jadis soufflait sur les Sodomes
Mêle, dans l'âtre abject et sous le vil chaudron,
La fumée Érostrate à la flamme Néron [744].

* * *

Et tout, bête, arbre et roche, étant vivant sur terre,
Tout est monstre, excepté l'homme, esprit solitaire [745].

L'âme que sa noirceur chasse du firmament
Descend dans les degrés divers du châtiment
Selon que plus ou moins d'obscurité la gagne.
L'homme en est la prison, la bête en est le bagne,
L'arbre en est le cachot, la pierre en est l'enfer.
Le ciel d'en haut, le seul qui soit splendide et clair,
La suit des yeux dans l'ombre, et, lui, jetant l'aurore,
Tâche, en la regardant, de l'attirer encore.
O chute ! dans la bête, à travers les barreaux
De l'instinct obstruant de pâles soupiraux,
Ayant encor la voix, l'essor et la prunelle,
L'âme entrevoit de loin la lueur éternelle;
Dans l'arbre elle frissonne, et, sans jour et sans yeux
Sent encor dans le vent quelque chose des cieux;
Dans la pierre elle rampe, immobile, muette,
Ne voyant même plus l'obscure silhouette
Du monde qui s'éclipse et qui s'évanouit,
Et face à face avec son crime dans la nuit.
L'âme en ces trois cachots traîne sa faute noire.
Comme elle en a la forme, elle en a la mémoire;
Elle sait ce qu'elle est; et, tombant sans appuis,
Voit la clarté décroître à la paroi du puits;
Elle assiste à sa chute, et, dur caillou qui roule,
Pense : Je suis Octave; et, vil chardon qu'on foule,
Crie au talon : Je suis Attila le géant;
Et, ver de terre au fond du charnier, et rongeant
Un crâne infect et noir, dit : Je suis Cléopâtre.
Et, hibou, malgré l'aube, ours, en bravant le pâtre,
Elle accomplit la loi qui l'enchaîne d'en haut;
Pierre, elle écrase; épine, elle pique [746]; il le faut.
Le monstre est enfermé dans son horreur vivante.
Il aurait beau vouloir dépouiller l'épouvante;
Il faut qu'il reste horrible et reste châtié;
O mystère ! le tigre a peut-être pitié !
Le tigre, sur son dos, qui peut-être eut une aile,
A l'ombre des barreaux de la cage éternelle.

Un invisible fil lie aux noirs échafauds
Le noir corbeau dont l'aile est en forme de faulx;
L'âme louve ne peut s'empêcher d'être louve.
Car le monstre est tenu, sous le ciel qui l'éprouve,
Dans l'expiation par la fatalité.
Jadis, sans la comprendre et d'un œil hébété,
L'Inde a presque entrevu cette métempsycose.
La ronce devient griffe, et la feuille de rose
Devient langue de chat, et, dans l'ombre et les cris,
Horrible, lèche et boit le sang de la souris;
Qui donc connaît le monstre appelé mandragore ?
Qui sait ce que, le soir, éclaire le fulgore,
Être en qui la laideur devient une clarté ?
Ce qui se passe en l'ombre où croît la fleur d'été
Efface la terreur des antiques avernes.
Étages effrayants ! cavernes sur cavernes !
Ruche obscure du mal, du crime et du remord !

Donc, une bête va, vient, rugit, hurle, mord,
Un arbre est là, dressant ses branches hérissées,
Une dalle s'effondre au milieu des chaussées
Que la charrette écrase et que l'hiver détruit,
Et, sous ces épaisseurs de matière et de nuit,
Arbre, bête, pavé, poids que rien ne soulève,
Dans cette profondeur terrible, une âme rêve [747].

Que fait-elle ? elle songe à Dieu !

* * *

Fatalité [748] !
Échéance ! retour ! revers ! autre côté !
O loi ! pendant qu'assis à table, joyeux groupes,
Les pervers, les puissants, vidant toutes les coupes,
Oubliant qu'aujourd'hui par demain est guetté,
Étalent leur mâchoire en leur folle gaîté,
Voilà ce qu'en sa nuit muette et colossale,
Montrant comme eux ses dents tout au fond de la salle,
Leur réserve la mort, ce sinistre rieur [749] !

Nous avons, nous, voyants du ciel supérieur,
Le spectacle inouï de vos régions basses.

O songeur, fallait-il qu'en ces nuits tu tombasses !
Nous écoutons le cri de l'immense malheur.
Au-dessus d'un rocher, d'un loup ou d'une fleur,
Parfois nous apparaît l'âme à mi-corps sortie,
Pauvre ombre en pleurs qui lutte, hélas ! presque engloutie :
Le loup la tient, le roc étreint ses pieds qu'il tord,
Et la fleur implacable et féroce la mord.
Nous entendons le bruit du rayon que Dieu lance,
La voix de ce que l'homme appelle le silence,
Et vos soupirs profonds, cailloux désespérés !
Nous voyons la pâleur de tous les fronts murés.
A travers la matière, affreux caveau sans portes,
L'ange est pour nous visible avec ses ailes mortes.
Nous assistons aux deuils, au blasphème, aux regrets,
Aux fureurs; et, la nuit, nous voyons les forêts,
D'où cherchent à s'enfuir les larves enfermées,
S'écheveler dans l'ombre en lugubres fumées.
Partout, partout, partout ! dans les flots, dans les bois,
Dans l'herbe en fleurs, dans l'or qui sert de sceptre aux rois,
Dans le jonc dont Hermès se fait une baguette,
Partout le châtiment contemple, observe ou guette,
Sourd aux questions, triste, affreux, pensif, hagard;
Et tout est l'œil d'où sort ce terrible regard.

O châtiment ! dédale aux spirales funèbres !
Construction d'en bas qui cherche les ténèbres,
Plonge au-dessous du monde et descend dans la nuit,
Et, Babel renversée, au fond de l'ombre fuit !

L'homme qui plane et rampe, être crépusculaire,
En est le milieu [750].

* * *

L'homme est clémence et colère;
Fond vil du puits, plateau radieux de la tour,
Degré d'en haut pour l'ombre, et d'en bas pour le jour.
L'ange y descend, la bête après la mort y monte;
Pour la bête, il est gloire, et, pour l'ange, il est honte;
Dieu mêle en votre race, hommes infortunés,
Les demi-dieux punis aux monstres pardonnés [751].

De là vient que parfois, mystère que Dieu mène !
On entend d'une bouche en apparence humaine
Sortir des mots pareils à des rugissements,
Et que, dans d'autres lieux et dans d'autres moments,
On croit voir sur un front s'ouvrir des ailes d'ange.
Roi forçat, l'homme, esprit, pense, et, matière, mange.
L'âme en lui ne se peut dresser sur son séant.
L'homme, comme la brute abreuvé de néant,
Vide toutes les nuits le verre noir du somme.
La chaîne de l'enfer, liée au pied de l'homme,
Ramène chaque jour vers le cloaque impur
La beauté, le génie, envolés dans l'azur,
Mêle la peste au souffle idéal des poitrines,
Et traîne, avec Socrate, Aspasie aux latrines [752].

* * *

Par un côté pourtant l'homme est illimité.
Le monstre a le carcan, l'homme a la liberté.
Songeur, retiens ceci : l'homme est un équilibre.
L'homme est une prison où l'âme reste libre [753].
L'âme, dans l'homme, agit, fait le bien, fait le mal,
Remonte vers l'esprit, retombe à l'animal,
Et, pour que, dans son vol vers les cieux, rien ne lie
Sa conscience ailée et de Dieu seul remplie,
Dieu, quand une âme éclôt dans l'homme au bien poussé,
Casse en son souvenir le fil de son passé;
De là vient que la nuit en sait plus que l'aurore.
Le monstre se connaît lorsque l'homme s'ignore.
Le monstre est la souffrance, et l'homme est l'action.
L'homme est l'unique point de la création
Où, pour demeurer libre en se faisant meilleure,
L'âme doive oublier sa vie antérieure.
Mystère ! au seuil de tout l'esprir rêve ébloui.

* * *

L'homme ne voit pas Dieu, mais peut aller à lui,
En suivant la clarté du bien, toujours présente;
Le monstre, arbre, rocher ou bête rugissante,
Voit Dieu, c'est là sa peine [754], et reste enchaîné loin.

L'homme a l'amour pour aile, et pour joug le besoin.
L'ombre est sur ce qu'il voit par lui-même semée;
La nuit sort de son œil ainsi qu'une fumée;
Homme, tu ne sais rien; tu marches, pâlissant !
Parfois le voile obscur qui te couvre, ô passant,
S'envole et flotte au vent soufflant d'une autre sphère,
Gonfle un moment ses plis jusque dans la lumière,
Puis retombe sur toi, spectre, et redevient noir.
Tes sages, tes penseurs ont essayé de voir;
Qu'ont-ils vu ? qu'ont-ils fait ? qu'ont-ils dit, ces fils d'Ève ?
Rien.

Homme ! autour de toi la création rêve [755].
Mille êtres inconnus t'entourent dans ton mur.
Tu vas, tu viens, tu dors sous leur regard obscur,
Et tu ne les sens pas vivre autour de ta vie.
Toute une légion d'âmes t'est asservie;
Pendant qu'elle te plaint, tu la foules aux pieds.
Tous tes pas vers le jour sont par l'ombre épiés.
Ce que tu nommes chose, objet, nature morte,
Sait, pense, écoute, entend. Le verrou de ta porte
Voit arriver ta faute et voudrait se fermer.
Ta vitre connaît l'aube, et dit : Voir ! croire ! aimer ! [756]
Les rideaux de ton lit frissonnent de tes songes.
Dans les mauvais desseins quand, rêveur, tu te plonges,
La cendre dit au fond de l'âtre sépulcral :
Regarde-moi; je suis ce qui reste du mal.
Hélas ! l'homme imprudent trahit, torture, opprime.
La bête en son enfer voit les deux bouts du crime;
Un loup pourrait donner des conseils à Néron.
Homme ! homme ! aigle aveuglé, moindre qu'un moucheron
Pendant que dans ton Louvre ou bien dans ta chaumière
Tu vis, sans même avoir épelé la première
Des constellations, sombre alphabet qui luit
Et tremble sur la page immense de la nuit;
Pendant que tu maudis et pendant que tu nies,
Pendant que tu dis : non ! aux astres; aux génies :
Non ! à l'idéal : non ! à la vertu : pourquoi ?
Pendant que tu te tiens en dehors de la loi,
Copiant les dédains inquiets ou robustes
De ces sages qu'on voit rêver dans les vieux bustes,
Et que tu dis : que sais-je ? amer, froid, mécréant,

Prostituant ta bouche au rire du néant,
A travers le taillis de la nature énorme,
Flairant l'éternité de son museau difforme,
Là, dans l'ombre, à tes pieds, homme, ton chien voit Dieu.

Ah ! je t'entends. Tu dis : — Quel deuil ! la bête est peu,
L'homme n'est rien. O loi misérable ! ombre ! abîme !

* * *

O songeur ! cette loi misérable est sublime.
Il faut donc tout redire à ton esprit chétif !
A la fatalité, loi du monstre captif [757],
Succède le devoir, fatalité de l'homme.
Ainsi de toutes parts l'épreuve se consomme
Dans le monstre passif, dans l'homme intelligent,
La nécessité morne en devoir se changeant;
Et l'âme, remontant à sa beauté première,
Va de l'ombre fatale à la libre lumière.
Or, je te le redis, pour se transfigurer,
Et pour se racheter, l'homme doit ignorer [758].
Il doit être aveuglé par toutes les poussières.
Sans quoi, comme l'enfant guidé par des lisières,
L'homme vivrait, marchant droit à la vision.
Douter est sa puissance et sa punition.
Il voit la rose, et nie; il voit l'aurore, et doute;
Où serait le mérite à retrouver sa route,
Si l'homme, voyant clair, roi de sa volonté,
Avait la certitude, ayant la liberté ?
Non. Il faut qu'il hésite en la vaste nature,
Qu'il traverse du choix l'effrayante aventure,
Et qu'il compare au vice agitant son miroir,
Au crime, aux voluptés, l'œil en pleurs du devoir;
Il faut qu'il doute ! hier croyant, demain impie;
Il court du mal au bien; il scrute, sonde, épie,
Va, revient, et, tremblant, agenouillé, debout,
Les bras étendus, triste, il cherche Dieu partout;
Il tâte l'infini jusqu'à ce qu'il l'y sente;
Alors, son âme ailée éclate frémissante;
L'ange éblouissant luit dans l'homme transparent,
Le doute le fait libre [759], et la liberté, grand.
La captivité sait; la liberté suppose,

Creuse, saisit l'effet, le compare à la cause,
Croit vouloir le bien-être et veut le firmament;
Et, cherchant le caillou, trouve le diamant.
C'est ainsi que du ciel l'âme à pas lents s'empare.

Dans le monstre, elle expie; en l'homme, elle répare.

* * *

Oui, ton fauve univers est le forçat de Dieu.
Les constellations, sombres lettres de feu [760],
Sont les marques du bagne à l'épaule du monde.
Dans votre région tant d'épouvante abonde,
Que, pour l'homme, marqué lui-même du fer chaud,
Quand il lève les yeux vers les astres, là-haut,
Le cancer resplendit, le scorpion flamboie,
Et dans l'immensité le chien sinistre aboie !
Ces soleils inconnus se groupent sur son front
Comme l'effroi, le deuil, la menace et l'affront;
De toutes parts s'étend l'ombre incommensurable :
En bas l'obscur, l'impur, le mauvais, l'exécrable,
Le pire, tas hideux, fourmillent; tout au fond,
Ils échangent entre eux dans l'ombre ce qu'ils font;
Typhon donne l'horreur, Satan donne le crime;
Lugubre intimité du mal et de l'abîme !
Amours de l'âme monstre et du monstre univers !
Baiser triste ! et l'informe engendré du pervers,
La matière, le bloc, la fange, la géhenne,
L'écume, le chaos, l'hiver, nés de la haine,
Les faces de beauté qu'habitent des démons,
Tous les êtres maudits, mêlés aux vils limons,
Pris par la plante fauve et la bête féroce,
Le grincement de dents, la peur, le rire atroce,
L'orgueil, que l'infini courbe sous son niveau,
Rampent, noirs prisonniers, dans la nuit, noir caveau.
La porte affreuse, et faite avec de l'ombre, est lourde;
Par moments, on entend, dans la profondeur sourde,
Les efforts que les monts, les flots, les ouragans,
Les volcans, les forêts, les animaux brigands,
Et tous les monstres font pour soulever le pêne.
Et sur cet amas d'ombre et de crime et de peine,
Ce grand ciel formidable est le scellé de Dieu.

Voilà pourquoi, songeur dont la mort est le vœu,
Tant d'angoisse est empreinte au front des cénobites !

Je viens de te montrer le gouffre. Tu l'habites.

* * *

Les mondes, dans la nuit que vous nommez l'azur,
Par les brèches que fait la mort blême à leur mur,
Se jettent en fuyant l'un à l'autre des âmes.

Dans votre globe où sont tant de geôles infâmes,
Vous avez des méchants de tous les univers [761],
Condamnés qui, venus des cieux les plus divers,
Rêvent dans vos rochers ou dans vos arbres ploient;
Tellement stupéfaits de ce monde qu'ils voient,
Qu'eussent-ils la parole, ils ne pourraient parler.
On en sent quelques-uns frissonner et trembler.
De là les songes vains du bonze et de l'augure.

Donc, représente-toi cette sombre figure :
Ce gouffre, c'est l'égout du mal universel.

Ici vient aboutir de tous les points du ciel
La chute des punis, ténébreuse traînée.
Dans cette profondeur, morne, âpre, infortunée,
De chaque globe il tombe un flot vertigineux
D'âmes, d'esprits malsains et d'êtres vénéneux,
Flot que l'éternité voit sans fin se répandre.
Chaque étoile au front d'or qui brille, laisse pendre
Sa chevelure d'ombre en ce puits effrayant.
Ame immortelle, vois, et frémis en voyant;
Voilà le précipice exécrable où tu sombres.

* * *

Oh ! qui que vous soyez, qui passez dans ces ombres,
Versez votre pitié sur ces douleurs sans fond !
Dans ce gouffre, où l'abîme en l'abîme se fond,
Se tordent les forfaits, transformés en supplices,
L'effroi, le deuil, le mal, les ténèbres complices,
Les pleurs sous la toison, le soupir expiré

Dans la fleur, et le cri dans la pierre muré !
Oh ! qui que vous soyez, pleurez sur ces misères !
Pour Dieu seul, qui sait tout, elles sont nécessaires;
Mais vous pouvez pleurer sur l'énorme cachot
Sans déranger le sombre équilibre d'en haut !
Hélas ! hélas ! hélas ! tout est vivant ! tout pense !
La mémoire est la peine, étant la récompense.

Oh ! comme ici l'on souffre et comme on se souvient [762] !
Torture de l'esprit que la matière tient !
La brute et le granit, quel chevalet pour l'âme !
Ce mulet fut sultan, ce cloporte était femme.
L'arbre est un exilé, la roche est un proscrit.
Est-ce que, quelque part, par hasard, quelqu'un rit
Quand ces réalités sont là, remplissant l'ombre ?
La ruine, la mort, l'ossement, le décombre,
Sont vivants. Un remords songe dans un débris.
Pour l'œil profond qui voit, les antres sont des cris.
Hélas ! le cygne est noir, le lys songe à ses crimes;
La perle est nuit; la neige est la fange des cimes;
Le même gouffre, horrible et fauve, et sans abri,
S'ouvre dans la chouette et dans le colibri;
La mouche, âme, s'envole et se brûle à la flamme;
Et la flamme, esprit, brûle avec angoisse une âme;
L'horreur fait frissonner les plumes de l'oiseau;
Tout est douleur.

Les fleurs souffrent sous le ciseau,
Et se ferment ainsi que des paupières closes;
Toutes les femmes sont teintes du sang des roses;
La vierge au bal, qui danse, ange aux fraîches couleurs,
Et qui porte en sa main une touffe de fleurs,
Respire en souriant un bouquet d'agonies [763].
Pleurez sur les laideurs et les ignominies,
Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
Sur le crabe hideux, sur l'affreux scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux,
Qui regarde toujours le ciel mystérieux [764] !
Plaignez l'oiseau de crime et la bête de proie.
Ce que Domitien, César, fit avec joie,

Tigre, il le continue avec horreur. Verrès,
Qui fut loup sous la pourpre, est loup dans les forêts;
Il descend, réveillé, l'autre côté du rêve;
Son rire, au fond des bois, en hurlement s'achève;
Pleurez sur ce qui hurle et pleurez sur Verrès.
Sur ces tombeaux vivants, marqués d'obscurs arrêts,
Penchez-vous attendri ! versez votre prière !
La pitié fait sortir des rayons de la pierre.
Plaignez le louveteau, plaignez le lionceau.
La matière, affreux bloc, n'est que le lourd monceau
Des effets monstrueux, sortis des sombres causes.
Ayez pitié. Voyez des âmes dans les choses [765].
Hélas ! le cabanon subit aussi l'écrou;
Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou.
Plaignez la chaîne au fond des bagnes insalubres;
La hache et le billot sont deux êtres lugubres;
La hache souffre autant que le corps, le billot
Souffre autant que la tête; ô mystère d'en haut !
Ils se livrent une âpre et hideuse bataille;
Il ébrèche la hache, et la hache l'entaille;
Ils se disent tout bas l'un à l'autre : Assassin !
Et la hache maudit les hommes, sombre essaim,
Quand, le soir, sur le dos du bourreau, son ministre
Elle revient dans l'ombre, et luit, miroir sinistre,
Ruisselante de sang et reflétant les cieux;
Et, la nuit, dans l'étal morne et silencieux,
Le cadavre au cou rouge, effrayant, glacé, blême,
Seul, sait ce que lui dit le billot, tronc lui-même [766].
Oh ! que la terre est froide et que les rocs sont durs !
Quelle muette horreur dans les halliers obscurs !
Les pleurs noirs de la nuit sur la colombe blanche
Tombent; le vent met nue et torture la branche;
Quel monologue affreux dans l'arbre aux rameaux verts !
Quel frisson dans l'herbe ! Oh ! quels yeux fixes ouverts
Dans les cailloux profonds, oubliettes des âmes !
C'est une âme que l'eau scie en ses froides lames;
C'est une âme que fait ruisseler le pressoir.
Ténèbres ! l'univers est hagard. Chaque soir,
Le noir horizon monte et la nuit noire tombe;
Tous deux, à l'occident, d'un mouvement de tombe,
Ils vont se rapprochant, et, dans le firmament,
O terreur ! sur le jour, écrasé lentement,

La tenaille de l'ombre effroyable se ferme.
Oh ! les berceaux font peur. Un bagne est dans un germe.
Ayez pitié, vous tous et qui que vous soyez !
Les hideux châtiments, l'un sur l'autre broyés,
Roulent, submergeant tout, excepté les mémoires.
Parfois on voit passer dans ces profondeurs noires,
Comme un rayon lointain de l'éternel amour;
Alors l'hyène Atrée [767] et le chacal Timour [768],
Et l'épine Caïphe et le roseau Pilate [769],
Le volcan Alaric [770] à la gueule écarlate,
L'ours Henri huit, pour qui Morus [771] en vain pria,
Le sanglier Selim [772] et le porc Borgia,
Poussent des cris vers l'Être adorable; et les bêtes
Qui portèrent jadis des mitres sur leurs têtes,
Les grains de sable rois, les brins d'herbe empereurs,
Tous les hideux orgueils et toutes les fureurs,
Se brisent; la douceur saisit le plus farouche;
Le chat lèche l'oiseau, l'oiseau baise la mouche;
Le vautour dit dans l'ombre au passereau : pardon !
Une caresse sort du houx et du chardon;
Tous les rugissements se fondent en prières;
On entend s'accuser de leurs forfaits les pierres;
Tous ces sombres cachots qu'on appelle les fleurs
Tressaillent; le rocher se met à fondre en pleurs.
Des bras se lèvent hors de la tombe dormante;
Le vent gémit, la nuit se plaint, l'eau se lamente,
Et sous l'œil attendri qui regarde d'en haut,
Tout l'abîme n'est plus qu'un immense sanglot [773].

* * *

Espérez ! espérez ! espérez ! misérables [774] !
Pas de deuil infini, pas de maux incurables,
Pas d'enfer éternel !
Les douleurs vont à Dieu comme la flèche aux cibles;
Les bonnes actions sont les gonds invisibles
De la porte du ciel [775].

Le deuil est la vertu, le remords est le pôle
Des monstres garrottés dont le gouffre est la geôle;
Quand, devant Jéhovah,

Un vivant reste pur dans les ombres charnelles,
La mort, ange attendri, rapporte ses deux ailes [776]
 A l'homme qui s'en va.

Les enfers se refont édens; [777] c'est là leur tâche.
Tout globe est un oiseau que le mal tient et lâche.
 Vivants, je vous le dis,
Les vertus, parmi vous, font ce labeur auguste
D'augmenter sur vos fronts le ciel : quiconque est juste
 Travaille au Paradis.

L'heure approche. Espérez. Rallumez l'âme éteinte !
Aimez-vous ! aimez-vous ! car c'est la chaleur sainte,
 C'est le feu du vrai jour.
Le sombre univers, froid, glacé, pesant, réclame
La sublimation de l'être par la flamme,
 De l'homme par l'amour.

Déjà, dans l'océan d'ombres que Dieu domine,
L'archipel ténébreux des bagnes s'illumine;
 Dieu, c'est le grand aimant [778];
Et les globes, ouvrant leur sinistre prunelle,
Vers les immensités de l'aurore éternelle
 Se tournent lentement.

Oh ! comme vont chanter toutes les harmonies,
Comme rayonneront dans les sphères bénies
 Les faces de clarté,
Comme les firmaments se fondront en délires,
Comme tressailleront toutes les grandes lyres
 De la sérénité,

Quand, du monstre matière ouvrant toutes les serres,
Faisant évanouir en splendeurs les misères,
 Changeant l'absinthe en miel,
Inondant de beauté la nuit diminuée,
Ainsi que le soleil tire à lui la nuée
 Et l'emplit d'arcs-en-ciel,

Dieu, de son regard fixe attirant les ténèbres,
Voyant vers lui, du fond des cloaques funèbres,
 Où le mal le pria,

Monter l'énormité bégayant des louanges,
Fera rentrer, parmi les univers archanges,
L'univers paria !

On verra palpiter les fanges éclairées,
Et briller les laideurs les plus désespérées
Au faîte le plus haut [779],
L'araignée éclatante au seuil des bleus pilastres
Luire, et se redresser, portant des épis d'astres,
La paille du cachot !

La clarté montera dans tout comme une sève;
On verra rayonner au front du bœuf qui rêve
Le céleste croissant;
Le charnier chantera dans l'horreur qui l'encombre
Et sur tous les fumiers apparaîtra dans l'ombre
Un Job resplendissant !

O disparition de l'antique anathème !
La profondeur disant à la hauteur : Je t'aime !
O retour du banni !
Quel éblouissement au fond des cieux sublimes !
Quel surcroît de clarté que l'ombre des abîmes
S'écriant : Sois béni !

On verra le troupeau des hydres formidables
Sortir, monter du fond des brumes insondables
Et se transfigurer;
Des étoiles éclore aux trous noirs de leurs crânes,
Dieu juste ! et, par degrés devenant diaphanes [780],
Les monstres s'azurer !

Ils viendront, sans pouvoir ni parler ni répondre,
Éperdus ! on verra des auréoles fondre
Les cornes de leur front;
Ils tiendront dans leur griffe au milieu des cieux calmes,
Des rayons frissonnants semblables à des palmes;
Les gueules baiseront !

Ils viendront ! ils viendront ! tremblants, brisés d'extase,
Chacun d'eux débordant de sanglots comme un vase,
Mais pourtant sans effroi;

On leur tendra les bras de la haute demeure,
Et Jésus, se penchant sur Bélial [781] qui pleure,
Lui dira : C'est donc toi !

Et vers Dieu par la main il conduira ce frère;
Et, quand ils seront près des degrés de lumière
Par nous seuls aperçus,
Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Bélial de Jésus !

Tout sera dit. Le mal expirera; les larmes
Tariront; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes;
L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd, et bégaiera : Qu'entends-je ?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre; un ange
Criera : Commencement [782] !

Jersey, 1855.

m. 1er-13 octobre (1854). [783]

A CELLE QUI EST RESTÉE EN FRANCE

I

Mets-toi sur ton séant, lève tes yeux, dérange
Ce drap glacé qui fait des plis sur ton front d'ange,
Ouvre tes mains, et prends ce livre; il est à toi [784].

Ce livre où vit mon âme, espoir, deuil, rêve, effroi,
Ce livre qui contient le spectre de ma vie,
Mes angoisses, mon aube, hélas ! de pleurs suivie,
L'ombre et son ouragan, la rose et son pistil,
Ce livre azuré, triste, orageux, d'où sort-il ?
D'où sort le blême éclair qui déchire la brume ?
Depuis quatre ans, j'habite un tourbillon d'écume;
Ce livre en a jailli. Dieu dictait, j'écrivais;
Car je suis paille au vent. Va ! dit l'esprit. Je vais
Et, quand j'eus terminé ces pages, quand ce livre
Se mit à palpiter, à respirer, à vivre,
Une église des champs que le lierre verdit,
Dont la tour sonne l'heure à mon néant, m'a dit :
Ton cantique est fini; donne-le-moi, poète.
— Je le réclame, a dit la forêt inquiète;
Et le doux pré fleuri m'a dit : — Donne-le-moi.
La mer, en le voyant frémir, m'a dit : — Pourquoi
Ne pas me le jeter, puisque c'est une voile ?
— C'est à moi qu'appartient cet hymne, a dit l'étoile.
— Donne-le-nous, songeur, ont crié les grands vents.
Et les oiseaux m'ont dit : — Vas-tu pas aux vivants
Offrir ce livre, éclos si loin de leurs querelles ?
Laisse-nous l'emporter dans nos nids sur nos ailes ! —
Mais le vent n'aura point mon livre, ô cieux profonds
Ni la sauvage mer, livrée aux noirs typhons,

Ouvrant et refermant ses flots, âpres embûches;
Ni la verte forêt qu'emplit un bruit de ruches;
Ni l'église où le temps fait tourner son compas [785];
Le pré ne l'aura pas, l'astre ne l'aura pas,
L'oiseau ne l'aura pas, qu'il soit aigle ou colombe,
Les nids ne l'auront pas; je le donne à la tombe.

II

Autrefois, quand septembre en larmes revenait,
Je partais, je quittais tout ce qui me connaît,
Je m'évadais; Paris s'effaçait; rien, personne !
J'allais, je n'étais plus qu'une ombre qui frissonne,
Je fuyais, seul, sans voir, sans penser, sans parler,
Sachant bien que j'irais où je devais aller;
Hélas ! je n'aurais pu même dire : Je souffre !
Et, comme subissant l'attraction d'un gouffre,
Que le chemin fût beau, pluvieux, froid, mauvais,
J'ignorais, je marchais devant moi, j'arrivais.
O souvenirs ! ô forme horrible des collines !
Et, pendant que la mère et la sœur, orphelines,
Pleuraient dans la maison, je cherchais le lieu noir
Avec l'avidité morne du désespoir;
Puis j'allais au champ triste à côté de l'église;
Tête nue, à pas lents, les cheveux dans la bise,
L'œil aux cieux, j'approchais; l'accablement soutient;
Les arbres murmuraient : C'est le père qui vient !
Les ronces écartaient leurs branches desséchées;
Je marchais à travers les humbles croix penchées,
Disant je ne sais quels doux et funèbres mots;
Et je m'agenouillais au milieu des rameaux
Sur la pierre qu'on voit blanche dans la verdure.
Pourquoi donc dormais-tu d'une façon si dure
Que tu n'entendais pas lorsque je t'appelais [786] ?

Et les pêcheurs passaient en traînant leurs filets,
Et disaient : Qu'est-ce donc que cet homme qui songe ?
Et le jour, et le soir, et l'ombre qui s'allonge,
Et Vénus, qui pour moi jadis étincela,
Tout avait disparu que j'étais encor là.
J'étais là, suppliant celui qui nous exauce;

J'adorais, je laissais tomber sur cette fosse,
Hélas ! où j'avais vu s'évanouir mes cieux,
Tout mon cœur goutte à goutte en pleurs silencieux;
J'effeuillais de la sauge et de la clématite;
Je me la rappelais quand elle était petite [787],
Quand elle m'apportait des lys et des jasmins,
Ou quand elle prenait ma plume dans ses mains [788],
Gaie, et riant d'avoir de l'encre à ses doigts roses;
Je respirais les fleurs sur cette cendre écloses,
Je fixais mon regard sur ces froids gazons verts,
Et par moments, ô Dieu, je voyais, à travers
La pierre du tombeau, comme une lueur d'âme !

Oui, jadis, quand cette heure en deuil qui me réclame
Tintait dans le ciel triste et dans mon cœur saignant,
Rien ne me retenait, et j'allais; maintenant,
Hélas !... — O fleuve ! ô bois ! vallons dont je fus l'hôte,
Elle sait, n'est-ce pas ? que ce n'est pas ma faute
Si, depuis ces quatre ans, pauvre cœur sans flambeau,
Je ne suis pas allé prier sur son tombeau [789] !

III

Ainsi, ce noir chemin que je faisais, ce marbre
Que je contemplais, pâle, adossé contre un arbre,
Ce tombeau sur lequel mes pieds pouvaient marcher
La nuit, que je voyais lentement approcher,
Ces ifs, ce crépuscule avec ce cimetière,
Ces sanglots, qui du moins tombaient sur cette pierre,
O mon Dieu, tout cela, c'était donc du bonheur !

Dis, qu'as-tu fait pendant tout ce temps-là ? — Seigneur,
Qu'a-t-elle fait ? — Vois-tu la vie en vos demeures ?
A quelle horloge d'ombre as-tu compté les heures ?
As-tu sans bruit parfois poussé l'autre endormi [790] ?
Et t'es-tu, m'attendant, réveillée à demi ?
T'es-tu, pâle, accoudée à l'obscure fenêtre
De l'infini, cherchant dans l'ombre à reconnaître
Un passant, à travers le noir cercueil mal joint,
Attentive, écoutant si tu n'entendais point
Quelqu'un marcher vers toi dans l'éternité sombre ?

Et t'es-tu recouchée ainsi qu'un mât qui sombre,
En disant : Qu'est-ce donc ? mon père ne vient pas !
Avez-vous tous les deux parlé de moi tout bas ?

Que de fois j'ai choisi, tout mouillés de rosée,
Des lys dans mon jardin, des lys dans ma pensée !
Que de fois j'ai cueilli de l'aubépine en fleur !
Que de fois j'ai, là-bas, cherché la tour d'Harfleur,
Murmurant : C'est demain que je pars ! et, stupide,
Je calculais le vent et la voile rapide,
Puis ma main s'ouvrait triste, et je disais : Tout fuit !
Et le bouquet tombait, sinistre, dans la nuit !
Oh ! que de fois sentant qu'elle devait m'attendre,
J'ai pris ce que j'avais dans le cœur de plus tendre
Pour en charger quelqu'un qui passerait par là !
Lazare ouvrit les yeux quand Jésus l'appela [791];
Quand je lui parle, hélas ! pourquoi les ferme-t-elle ?
Où serait donc le mal quand de l'ombre mortelle
L'amour violerait deux fois le noir secret,
Et quand, ce qu'un dieu fit, un père le ferait ?

IV

Que ce livre, du moins, obscur message, arrive,
Murmure, à ce silence, et, flot, à cette rive !
Qu'il y tombe, sanglot, soupir, larme d'amour !
Qu'il entre en ce sépulcre où sont entrés un jour
Le baiser, la jeunesse, et l'aube, et la rosée,
Et le rire adoré de la fraîche épousée,
Et la joie, et mon cœur, qui n'est pas ressorti !
Qu'il soit le cri d'espoir qui n'a jamais menti,
Le chant du deuil, la voix du pâle adieu qui pleure,
Le rêve dont on sent l'aile qui nous effleure !
Qu'elle dise : Quelqu'un est là; j'entends du bruit !
Qu'il soit comme le pas de mon âme en sa nuit !

Ce livre, légion tournoyante et sans nombre
D'oiseaux blancs dans l'aurore et d'oiseaux noirs dans [l'ombre [792],
Ce vol de souvenirs fuyant à l'horizon,
Cet essaim que je lâche au seuil de ma prison,

Je vous le confie, air, souffles, nuée, espace !
Que ce fauve océan qui me parle à voix basse
Lui soit clément, l'épargne, et le laisse passer !
Et que le vent ait soin de n'en rien disperser,
Et jusqu'au froid caveau fidèlement apporte
Ce don mystérieux de l'absent à la morte [793] !

O Dieu ! puisqu'en effet, dans ces sombres feuillets,
Dans ces strophes qu'au fond de vos cieux je cueillais,
Dans ces chants murmurés comme un épithalame
Pendant que vous tourniez les pages de mon âme,
Puisque j'ai, dans ce livre, enregistré mes jours,
Mes maux, mes deuils, mes cris dans les problèmes sourds;
Mes amours, mes travaux, ma vie heure par heure;
Puisque vous ne voulez pas encor que je meure,
Et qu'il faut bien pourtant que j'aille lui parler;
Puisque je sens le vent de l'infini souffler
Sur ce livre qu'emplit l'orage et le mystère;
Puisque j'ai versé là toutes vos ombres, terre,
Humanité, douleur, dont je suis le passant;
Puisque de mon esprit, de mon cœur, de mon sang,
J'ai fait l'âcre parfum de ces versets funèbres,
Va-t'en, livre, à l'azur, à travers les ténèbres !
Fuis vers la brume où tout à pas lents est conduit !
Oui, qu'il vole à la fosse, à la tombe, à la nuit,
Comme une feuille d'arbre ou comme une âme d'homme !
Qu'il roule au gouffre où va tout ce que la voix nomme !
Qu'il tombe au plus profond du sépulcre hagard,
A côté d'elle, ô mort ! et que là, le regard,
Près de l'ange qui dort, lumineux et sublime,
Le voie épanoui, sombre fleur de l'abîme !

V

O doux commencements d'azur qui me trompiez !
O bonheurs ! je vous ai durement expiés;
J'ai le droit aujourd'hui d'être, quand la nuit tombe,
Un de ceux qui se font écouter de la tombe,
Et qui font en parlant aux morts blêmes et seuls,
Remuer lentement les plis noirs des linceuls,
Et dont la parole, âpre ou tendre, émeut les pierres,

Les grains dans les sillons, les ombres dans les bières,
La vague et la nuée, et devient une voix
De la nature, ainsi que la rumeur des bois.
Car voilà, n'est-ce pas, tombeaux ? bien des années,
Que je marche au milieu des croix infortunées,
Échevelé parmi les ifs et les cyprès,
L'âme au bord de la nuit, et m'approchant tout près.
Et que je vais, courbé sur le cercueil austère,
Questionnant le plomb, les clous, le ver de terre [794]
Qui pour moi sort des yeux de la tête de mort,
Le squelette qui rit, le squelette qui mord,
Les mains aux doigts noueux, les crânes, les poussières,
Et les os des genoux qui savent des prières !

Hélas ! j'ai fouillé tout. J'ai voulu voir le fond.
Pourquoi le mal en nous avec le bien se fond,
J'ai voulu le savoir. J'ai dit : Que faut-il croire ?
J'ai creusé la lumière, et l'aurore, et la gloire,
L'enfant joyeux, la vierge et sa chaste frayeur,
Et l'amour, et la vie, et l'âme, — fossoyeur.

Qu'ai-je appris ? J'ai, pensif, tout saisi sans rien prendre;
J'ai vu beaucoup de nuit et fait beaucoup de cendre.
Qui sommes-nous ? que veut dire ce mot : toujours ?
J'ai tout enseveli, songes, espoirs, amours,
Dans la fosse que j'ai creusée en ma poitrine.
Qui donc a la science ? où donc est la doctrine ?
Oh ! que ne suis-je encor le rêveur d'autrefois,
Qui s'égarait dans l'herbe et les prés et les bois,
Qui marchait souriant, le soir, quand le ciel brille,
Tenant la main petite et blanche de sa fille [795],
Et qui, joyeux, laissant luire le firmament,
Laissant l'enfant parler, se sentait lentement
Emplir de cet azur et de cette innocence !

Entre Dieu qui flamboie et l'ange qui l'encense,
J'ai vécu, j'ai lutté, sans crainte, sans remord.
Puis ma porte soudain s'ouvrit devant la mort,
Cette visite brusque et terrible de l'ombre.
Tu passas en laissant le vide et le décombre,
O spectre ! tu saisis mon ange et tu frappas.
Un tombeau fut dès lors le but de tous mes pas.

VI

Je ne puis plus reprendre aujourd'hui dans la plaine
Mon sentier d'autrefois qui descend vers la Seine;
Je ne puis plus aller où j'allais; je ne puis,
Pareil à la laveuse assise au bord du puits,
Que m'accouder au mur de l'éternel abîme;
Paris m'est éclipsé par l'énorme Solime;
La haute Notre-Dame à présent qui me luit,
C'est l'ombre ayant deux tours, le silence et la nuit,
Et laissant des clartés trouer ses fatals voiles;
Et je vois sur mon front un panthéon d'étoiles;
Si j'appelle Rouen, Villequier, Caudebec,
Toute l'ombre me crie : Horeb, Cédron, Balbeck !
Et, si je pars, m'arrête à la première lieue,
Et me dit : Tourne-toi vers l'immensité bleue !
Et me dit : Les chemins où tu marchais sont clos.
Penche-toi sur les nuits, sur les vents, sur les flots !
A quoi penses-tu donc ? que fais-tu, solitaire ?
Crois-tu donc sous tes pieds avoir encor la terre ?
Où vas-tu de la sorte et machinalement ?
O songeur ! penche-toi sur l'être et l'élément !
Écoute la rumeur des âmes dans les ondes !
Contemple, s'il te faut de la cendre, les mondes;
Cherche au moins la poussière immense, si tu veux
Mêler de la poussière à tes sombres cheveux,
Et regarde, en dehors de ton propre martyre,
Le grand néant, si c'est le néant qui t'attire !
Sois tout à ces soleils où tu remonteras !
Laisse là ton vil coin de terre. Tends les bras,
O proscrit de l'azur, vers les astres patries !
Revois-y refleurir tes aurores flétries;
Deviens le grand œil fixe ouvert sur le grand tout [796].
Penche-toi sur l'énigme où l'être se dissout,
Sur tout ce qui naît, vit, marche, s'éteint, succombe,
Sur tout le genre humain et sur toute la tombe !

Mais mon cœur toujours saigne et du même côté.
C'est en vain que les cieux, les nuits, l'éternité,
Veulent distraire une âme et calmer un atome.

Tout l'éblouissement des lumières du dôme
M'ôte-t-il une larme ? Ah ! l'étendue a beau
Me parler, me montrer l'universel tombeau,
Les soirs sereins, les bois rêveurs, la lune amie;
J'écoute, et je reviens à la douce endormie.

VII

Des fleurs ! oh ! si j'avais des fleurs ! si je pouvais
Aller semer des lys sur ces deux froids chevets !
Si je pouvais couvrir de fleurs mon ange pâle !
Les fleurs sont l'or, l'azur, l'émeraude, l'opale !
Le cercueil au milieu des fleurs veut se coucher;
Les fleurs aiment la mort, et Dieu les fait toucher
Par leur racine aux os, par leur parfum aux âmes !
Puisque je ne le puis, aux lieux que nous aimâmes,
Puisque Dieu ne veut pas nous laisser revenir,
Puisqu'il nous fait lâcher ce qu'on croyait tenir,
Puisque le froid destin, dans ma geôle profonde,
Sur la première porte en scelle une seconde,
Et, sur le père triste et sur l'enfant qui dort,
Ferme l'exil après avoir fermé la mort [797],
Puisqu'il est impossible à présent que je jette
Même un brin de bruyère à sa fosse muette,
C'est bien le moins qu'elle ait mon âme, n'est-ce pas ?
O vent noir dont j'entends sur mon plafond le pas !
Tempête, hiver, qui bats ma vitre de ta grêle !
Mers, nuits ! et je l'ai mise en ce livre pour elle !

Prends ce livre; et dis-toi : Ceci vient du vivant
Que nous avons laissé derrière nous, rêvant.
Prends. Et, quoique de loin, reconnais ma voix, âme !
Oh ! ta cendre est le lit de mon reste de flamme;
Ta tombe est mon espoir, ma charité, ma foi;
Ton linceul toujours flotte entre la vie et moi.
Prends ce livre, et fais-en sortir un divin psaume !
Qu'entre tes vagues mains il devienne fantôme !
Qu'il blanchisse, pareil à l'aube qui pâlit,
A mesure que l'œil de mon ange le lit,
Et qu'il s'évanouisse, et flotte, et disparaisse,
Ainsi qu'un âtre obscur qu'un souffle errant caresse

Ainsi qu'une lueur qu'on voit passer le soir,
Ainsi qu'un tourbillon de feu de l'encensoir,
Et que, sous ton regard éblouissant et sombre,
Chaque page s'en aille en étoiles dans l'ombre.

VIII

Oh ! quoi que nous fassions et quoi que nous disions,
Soit que notre âme plane au vent des visions,
Soit qu'elle se cramponne à l'argile natale,
Toujours nous arrivons à ta grotte fatale,
Gethsémani [798], qu'éclaire une vague lueur !
O rocher de l'étrange et funèbre sueur !
Cave où l'esprit combat le destin ! ouverture
Sur les profonds effrois de la sombre nature !
Antre d'où le lion sort rêveur, en voyant
Quelqu'un de plus sinistre et de plus effrayant,
La douleur, entrer, pâle, amère, échevelée !
O chute ! asile ! ô seuil de la trouble vallée
D'où nous apercevons nos ans fuyants et courts,
Nos propres pas marqués dans la fange des jours,
L'échelle où le mal pèse et monte, spectre louche,
L'âpre frémissement de la palme farouche,
Les degrés noirs tirant en bas les blancs degrés,
Et les frissons aux fronts des anges effarés !

Toujours nous arrivons à cette solitude,
Et, là, nous nous taisons, sentant la plénitude !

Paix à l'ombre ! Dormez ! dormez ! dormez ! dormez [799] !
Êtres, groupes confus lentement transformés !
Dormez, les champs ! dormez, les fleurs ! dormez, les tombes !
Toits, murs, seuils des maisons, pierres des catacombes,
Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids,
Dormez ! dormez, brins d'herbe, et dormez, infinis !
Calmez-vous, forêt, chêne, érable, frêne, yeuse !
Silence sur la grande horreur religieuse,
Sur l'océan qui lutte et qui ronge son mors,
Et sur l'apaisement insondable des morts !
Paix à l'obscurité muette et redoutée !
Paix au doute effrayant, à l'immense ombre athée,

A toi, nature, cercle et centre, âme et milieu,
Fourmillement de tout, solitude de Dieu !
O générations aux brumeuses haleines,
Reposez-vous ! pas noir qui marchez dans les plaines !
Dormez, vous qui saignez; dormez, vous qui pleurez !
Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés !
Tout est religion et rien n'est imposture.
Que sur toute existence et toute créature,
Vivant du souffle humain ou du souffle animal,
Debout au seuil du bien, croulante au bord du mal,
Tendre ou farouche, immonde ou splendide, humble ou [grande,
La vaste paix des cieux de toutes parts descende !
Que les enfers dormants rêvent les paradis [800] !
Assoupissez-vous, flots, mers, vents, âmes, tandis
Qu'assis sur la montagne en présence de l'Être,
Précipice où l'on voit pêle-mêle apparaître
Les créations, l'astre et l'homme, les essieux
De ces chars de soleil que nous nommons les cieux,
Les globes, fruits vermeils des divines ramées,
Les comètes d'argent dans un champ noir semées,
Larmes blanches du drap mortuaire des nuits [801],
Les chaos, les hivers, ces lugubres ennuis,
Pâle, ivre d'ignorance, ébloui de ténèbres [802],
Voyant dans l'infini s'écrire des algèbres,
Le contemplateur, triste et meurtri, mais serein,
Mesure le problème aux murailles d'airain,
Cherche à distinguer l'aube à travers les prodiges,
Se penche, frémissant, au puits des grands vertiges,
Suit de l'œil des blancheurs qui passent, alcyons,
Et regarde, pensif, s'étoiler de rayons,
De clartés, de lueurs, vaguement enflammées,
Le gouffre monstrueux plein d'énormes fumées.

Guernesey, 2 novembre 1855, jour des morts.
m. 2 novembre 1855.

NOTES

1. *Grande mortalis aevi spatium :* Grand espace de temps dans la vie d'un mortel (Tacite, *Vie d'Agricola*). Allusion aux quinze années de retraite silencieuse auxquelles Agricola fut condamné par Domitien, jaloux de ses victoires.

2. *Homo sum, et humani nihil a me alienum puto :* Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Vers de Térence (*L'homme qui se punit lui-même*, I, 1). La première fois que ce vers devenu célèbre fut entendu à Rome, rapporte saint Augustin, il s'éleva dans l'amphithéâtre un applaudissement universel.

3. Ces quatre strophes, écrites à Paris en juin 1839, par conséquent plus de treize ans avant l'arrivée à Jersey, s'apparentent à d'autres poèmes de la même époque, moins descriptifs que philosophiques, moins directement inspirés par le spectacle même de l'océan que par les sentiments que peut éveiller dans l'âme le souvenir de la mer immense. (*Au bord de la mer*, des *Chants du Crépuscule* ou *Caeruleum mare*, des *Rayons et les Ombres*, par exemple.) L'homme ressemble à ce navire qui ne fait que glisser sur l'eau, et si rien ne reste d'Olympio dans la vallée de Bièvre, les flots mouvants perdent nos traces plus vite encore que les « coteaux fleuris ».

> *Vos flots refléteront l'ombre austère de l'homme,*
> *Et vos flots couleront et l'homme passera.*
> *Matelots, matelots... (Les Rayons et les Ombres.)*

4. La nature est Dieu lui-même en même temps qu'elle célèbre la gloire de Dieu. Les eaux, les bois, les étoiles chantent un hymne sans fin à sa toute-puissance; mélange de sentiments panthéistes et déistes cent fois exprimés par Victor Hugo.

Cf. *Extase (Les Orientales) :*

> *Et les étoiles d'or, légions infinies,*
> *A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,*
> *Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;*
> *Et les flots bleus que rien ne gouverne et n'arrête,*
> *Disaient, en recourbant l'écume de leur crète :*
> *« C est le Seigneur, le Seigneur Dieu. »*

ou encore à Louis B... *(Les Rayons et les Ombres) :*

> *Les vastes flots berçaient le nid de l'alcyon ;*
> *J'écoutais vers le ciel, où toute aube commence,*

Monter confusément une louange immense
Des deux extrémités de la création.

5. Au début de 1840, quand Victor Hugo rassembla les manuscrits destinés aux *Rayons et les Ombres*, s'il négligea ces strophes, ce n'est évidemment point qu'il devinât qu'elles trouveraient mieux leur place dans un recueil qui ne paraîtrait que seize ans plus tard. Mais, en 1856, après avoir été ballotté comme une barque livrée à toutes les tempêtes, il lui sembla, lors du classement des poèmes des *Contemplations*, que les vers écrits en 1839 pouvaient figurer en tête de son livre. *Debout au bord des flots mouvants, penché sur l'abîme des cieux*, il avait longuement rêvé *près des ondes*, écouté parler les flots, comme faisait le poète auquel il disait jadis :

Et tu tires des mers bien des choses qui sont
Sous les vagues profondes.

6. Cette pièce, datée sur le manuscrit du 5 juin 1839, fut écrite trois jours après *A L. (A Léopoldine)* qui figure dans *les Rayons et les Ombres*. En changeant la date, Victor Hugo semble avoir voulu faire de ces vers un conseil d'amour, de pitié, donné à sa fille peu avant son mariage. Il semble aussi avoir voulu les rapprocher de ceux que Léopoldine devait lui inspirer après la catastrophe de Villequier, et ce voisinage de la mort leur donne encore plus d'émotion et de gravité. Il faut nous confier à la loi de Dieu. Ce poème déjà nous dit le prix des larmes et nous invite à la résignation comme devaient le faire *Pauca Meae*.

7. Ce qui manque aux rois, c'est l'amour. Cette idée sera plusieurs fois reprise, notamment dans *Être aimé* du *Théâtre en liberté*.

8. Ces vers virgiliens disent cette amitié de la nature qui n'a pas de secrets pour le poète, sentiment déjà exprimé dans plusieurs poèmes, notamment dans *A Virgile* des *Voix intérieures :*

Si tu veux, chaque nuit, en écartant les branches,
Sans éveiller d'échos à nos pas hasardeux
Nous irons tous les trois, c'est-à-dire tous deux,
Dans ce vallon sauvage, et, de la solitude,
Rêveurs, nous surprendrons la secrète attitude...

9. L'édition date ces vers des Roches, juin 1831, mais, s'ils étaient écrits alors, pourquoi ne figurent-ils pas dans un des recueils d'avant l'exil où ils auraient si bien trouvé place ? La date du manuscrit paraît être 31 octobre 1843, mais le poète d'*A Villequier* aurait-il vraiment pu composer ces vers aimables et presque humoristiques un mois après la mort de sa fille ? Le sentiment d'une nature amie dont il surprenait les mystères et comprenait les murmures, Victor Hugo en eut la véritable révélation lors de ses premiers séjours dans la vallée de la Bièvre, mais c'est en 1854 et 1855 qu'il écrivit les deux tiers des *Contemplations*. C'est donc vraisemblablement à cette époque qu'il composa ce joli poème rustique.

10. Pour ce poème, la date de l'édition et celle du manuscrit coïncident. En juin 1842, Léopoldine allait avoir dix-huit ans, et Adèle était près d'en avoir douze. L'aînée, fine, souple, réservée, et un peu fière, était le cygne; la plus jeune, plus petite, avait l'innocente douceur de la colombe.

11. Pourquoi ces vers qui, d'après le manuscrit, auraient été composés le 19 mars 1855, Victor Hugo les a-t-il dans son livre datés d'avril 1840 ? Sans doute parce qu'en exil il aimait revivre les beaux jours passés et qu'il se rappelait les clairs printemps vécus devant « le beau lac » d'Enghien au temps où il pouvait dire : « Tout est lumière, tout est joie. » Ainsi d'assez nombreux morceaux des *Contemplations* sont datés, dans l'édition, non du jour où ils furent écrits, mais du jour où fut éprouvée la sensation qui les inspira.

12. Le mot *Ombelle*, nous dit Gustave Simon, causa bien des ennuis· Noël Parfait qui surveillait les épreuves eut beau rectifier, écrire en marge : « Ombelle est bon », quatre fois de suite on imprima *Ombrelle ;* quand la feuille fut tirée, malgré toutes les recommandations, c'est *Ombrelle* qu'on avait mis. Il fallut un nouveau tirage. Mais une fois le volume achevé, broché, mis en vente, on s'aperçut qu'un nouveau correcteur en chef, trop sûr de lui, avait fait rétablir l'r. Et Victor Hugo tenait à la consonne d'appui !

13. Le poète a oublié que le mot *effluve* est du masculin (voir la *Légende des Siècles*, volume II, note 302).

14. Victor Hugo, qui avait déjà écrit le premier livre de la *Fin de Satan*, avait lu et se rappelait le neuvième chant du *Paradis perdu* de Milton, où, dans un jardin radieux, le démon vient tenter Ève.

15. Ainsi que *Vere Novo* et *Les Oiseaux* (*Contemplations*, I, 12 et 18), ce poème fut écrit le 14 octobre 1854. Victor Hugo qui, dans *Ce que dit la bouche d'ombre* (1-13 octobre 1854), venait de s'abandonner à ses sombres pensées de visionnaire, éprouvait le besoin de se détendre. Mais ces vers charmants, composés un soir d'automne, à cinquante-deux ans, s'expliqueraient mieux s'ils étaient datés de la jeunesse de sa vie et de la jeunesse de l'année.

16. Première version : *Ami, c'est vrai.* Par la suite, la pièce fut dédiée au divin André, fort en vogue parmi les poètes vers 1854 et que Victor Hugo admirait depuis longtemps. En mai 1820, au lendemain de l'apparition des *Méditations poétiques*, établissant un parallèle entre Chénier et Lamartine, il écrivait : « Tous deux sont inspirés par l'amour. Mais, dans Chénier, ce sentiment est toujours profane. » Et, ajoutait-il, « il s'est étudié à donner à sa muse les formes simples et sévères de la muse antique. » Voir dans *Littérature et Philosophie mêlées* l'étude *Sur André Chénier* et dans la *Légende des Siècles* le dernier poème du *Groupe des Idylles.*

17. Tous les arbres, tous les oiseaux du jardin des Feuillantines avaient parlé à la mère de Victor :

Et lui dirent tout bas : laisse-nous cet enfant.

Le Bouvreuil pouvait bien parler aussi à Victor Hugo.

18. Ugolin que la *Divine Comédie* nous montre rongeant le crâne de son bourreau dans la Tour de la faim;

19. Grandgousier, père de Gargantua, qui personnifie la gloutonnerie.

20. Ce poème de l'enfance s'apparente à d'autres adorables pièces des recueils antérieurs (*Regarde, les enfants se sont assis en rond ; Laissez, ces enfants sont bien là*, etc.).

21. En août 1846, Victor Hugo pleurait Léopoldine. La date donnée par l'édition a cet inconvénient que la tristesse du poète s'explique moins.

22. Il s'était bien fâché une fois, mais l'avait tout de suite regretté. *(A des oiseaux envolés ; Les Voix intérieures.)*

23. C'est toute la morale évangélique dont Victor Hugo ne devait jamais cesser de se faire l'apôtre. *(Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière. Pour les pauvres : Les Feuilles d'automne.)*

24. Ammon qui représentait le Soleil, et Anubis, corps d'homme et tête de chacal, étaient des dieux de l'ancienne Égypte.

25. Poème écrit en 1854 à Jersey, mais daté dans le livre de l'époque des grandes batailles romantiques. En 1833, Alexandre Duval, médiocre auteur dramatique, et Antoine Jay, critique, historien et journaliste, tous deux académiciens, avaient « accusé » Victor Hugo d'avoir avili et ruiné le théâtre. M. J. Vianey, dans ses commentaires, observe qu'en 1854, le poète aurait probablement oublié ces vieilles accusations si Jules Janin ne les avait rappelées dans les tomes III et IV de son *Histoire de la littérature dramatique* qui venaient justement de paraître.

26. *Ancien vers* justifie la forme archaïque de « *françois* ».

27. Le poète s'accuse ironiquement d'avoir prononcé une parole qui serait juste le contraire de celle que rapporte la *Genèse* (I, 3). Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. »

28. *Racca*, ou *raca*, mot syriaque, dérivant, dit-on, de l'hébreu *rek*, terme de mépris. « Celui qui dira à son frère « raca » mérite d'être condamné par le Sanhédrin. » (*St Mathieu*, V, 22.)

29. Défaut d'harmonie dont Victor Hugo n'est pas responsable puisqu'il s'amuse ici à imiter Molière :

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !
(*Tartuffe*, IV, 6.)

30. La révolution de 1789, Victor Hugo, chef de l'école romantique, l'a transportée dans la poésie, le roman, le théâtre.

31. Jocaste, Phèdre, Mérope, héroïnes de Corneille, de Racine, de Voltaire, trois grandes reines de la tragédie classique.

32. Destinés au gibet.

33. Les forçats étaient marqués d'un F et Vaugelas marquait de la même lettre les mots qui lui semblaient trop *familiers*. Cet F fournit à Victor Hugo une rime amusante, assez funambulesque.

34. Dans le *Commentaire de Voltaire sur Corneille* (deux volumes, 1764), Voltaire reproche au vieux maître de mêler trop souvent le vocabulaire familier de la comédie au noble style de la tragédie.

35. En 1830, Victor Hugo déclarait cependant, dans la préface d'*Hernani :* « Dans les lettres, comme dans la Société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois. Ni talons rouges, ni bonnets rouges. »

36. Le Sénat n'existait pas sous l'ancien régime. Créé en France, en 1799, aboli en 1814 et remplacé par la Chambre des Pairs, il avait été rétabli en 1852, deux ans avant l'époque où Victor Hugo écrivit sa *Réponse*. Les sénateurs, supposés vieux, conservateurs, respectueux des traditions, s'opposent ici aux roturiers.

37. Tout ce style figuré était cher aux derniers classiques. Pour Delille, le café ne pouvait être que la *fève de Moka*, la théière, *l'airain où l'onde bouillonne*, le porc, *l'animal qui s'engraisse de glands*. André Chénier lui-même définissait ainsi le beurre.

> *Le lait, enfant des sels de la prairie humide*
> *Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide.*
> *En un globe fondant, sous les mains épaissi,*
> *En disque savoureux à la longue durci.*

Et pour lui, le concierge de Camille était le *gardien des murs* qui *m'a vu passer le seuil*. Émile Zola a eu raison de le dire : « Ce qui vieillit surtout, c'est l'image. Dans sa nouveauté, l'image séduit, puis, quand elle a été employée par deux ou trois générations, elle est une guenille, une honte. » Chez un poète moderne comme Albert Samain, des images qui purent frapper d'abord sont aujourd'hui insupportables :

> *Mon âme, comme un lys, passée à ta ceinture...*
> *J'ai secoué du rêve avec ma chevelure...*

Mais ses vers très simples, presque prosaïques, n'ont pas vieilli :

> *Et rentre enfin dans la vérité de ton cœur.*

En 1820, deux vers de la *Marie Stuart* de Pierre Lebrun avaient déchaîné un tumulte au Théâtre Français :

> *Prends ce don, ce mouchoir, ce gage de tendresse*
> *Que pour toi de ses mains a brodé ta maîtresse.*

Les classiques, pour qui un cheval devait être un coursier, trouvaient *mouchoir* et *brodé* trop réalistes. Une variante s'imposa :

> *Prends ce don, ce tissu, ce gage de tendresse,*
> *Qu'a pour toi, de ses mains, embelli ta maîtresse.*

Ces quelques citations, que nous pourrions multiplier, permettent de mesurer toute l'importance de la révolution romantique.

38. Boileau, que le poète malmène injustement un peu plus loin, appelait bien un chat un chat.

39. Guichardin, célèbre homme d'état florentin, a laissé une *Histoire d'Italie* qui va de 1494 à 1532. Montaigne le loua des libres jugements qu'il donnait des grands, et notamment du pape Clément VII. Cette *Réponse à un acte d'accusation* fut écrite un an après la *Vision de Dante (La Légende des Siècles)* qui place un pape au centre même de l'Enfer, comme Dante l'avait fait lui-même.

40. Empereur romain surtout connu par ses débauches et ses cruautés.

41. Le roi don Carlos demandait au deuxième acte, scène 1re, de *Hernani :* « Quelle heure est-il ? » Ce style familier parut si contraire à la dignité du genre que l'auteur lui-même modifia ainsi sa réplique : « Est-il minuit ? » Il avait dû de même à la scène 2 de l'acte II, supprimer les « yeux noirs » de Doña Sol.

42. Victor Hugo, n'ayant pas écrit de tragédie antique, n'a pas mis en scène Mithridate qui assiégea Cyzique en l'an 74 avant Jésus-Christ, mais, ami du détail précis et qui frappe, il a souvent dans ses drames donné des dates exactes. *Cromwell* commence par ce vers mis dans la bouche de Lord Broghill :

Demain, vingt-cinq juin mil six cent cinquante-sept...

43. Restaut (1696-1764) auteur d'une *Grammaire* adoptée par l'Université.

44. Lhomond, grammairien français (1727-1794) auteur du fameux *De Viris Illustribus urbis Romae.*

45. Le Père Bouhours (1628-1702), grammairien et critique; l'abbé Le Batteux (1713-1780), auteur d'un *Cours de Belles-Lettres,* qui lui ouvrit l'Académie Française. Brossette (1671-1743) fut avocat général, grand ami de Boileau et publia, en même temps que des ouvrages de droit, des éditions de Boileau et même de Régnier, qui, cependant, ne craignait pas un parler net et franc.

46. Campistron (1656-1723) connut Racine, voulut l'imiter et laissa d'assez nombreuses et pâles tragédies, *Arminius, Andronic, Alcibiade* et *Hercule,* qui inspira cette épigramme :

A force de forger on devient forgeron ;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron ;
Au lieu d'avancer, il recule :
Voyez Hercule !

47. L'Athos, célèbre chez les anciens qui le croyaient une des montagnes les plus élevées de la terre, est ajouté là par plaisanterie.

48. On voit partout chez vous l'ithos et le pathos.
(*Les Femmes Savantes,* III, 3.)

49. Les matassins de *Monsieur de Pourceaugnac* poursuivent ici le grammairien Dumarsais, (1676-1756), auteur du *Traité des Tropes.*

50. Parlant des poètes de 1825, Sainte-Beuve avait écrit: « La Grèce était devenue à la mode. Tout l'Eurotas chaque semaine était bu. » Cette mode passa. Le petit fleuve Permesse où, d'après la fable, les poètes buvaient l'inspiration, remplace ici l'Eurotas.

51. « Ah ! Ça ira ! ça ira ! Les aristocrates à la lanterne ! » chanson des temps révolutionnaires.

52. D'être comparé à Danton, à Robespierre ne devait pas déplaire à l'exilé du Coup d'État.

53. *Ignoble*, au sens étymologique de non-noble, par opposition à noble au vers précédent.

54. Dangeau et Richelet, deux grammairiens de la seconde moitié du XVIIe siècle.

55. C'est pour punir les hommes qui voulaient le braver en élevant leur tour immense que Dieu confondit leur langage pour qu'ils ne pussent plus s'entendre les uns les autres (*Genèse*, XI, 7 et 8).

56. Autre grammairien qui fut chargé, après la mort de Dumarsais, de rédiger les articles de la grammaire dans l'*Encyclopédie.*

57. Quel est ce Tristan ? Il semble difficile que ce puisse être le fameux grand prévôt, compère de Louis XI, disparu bien avant la fondation de l'Académie, et l'on hésite à reconnaître, parmi les despotes de notre littérature, l'adorable auteur du *Promenoir de deux amants*, poète des bois et de la mer, vagabond poitrinaire brûlé de fièvre, à l'existence romanesque et mouvementée. Et pourtant c'est de lui qu'il s'agit sans doute. Protégé par Gaston d'Orléans, Tristan l'Hermite entra à l'Académie en 1648, et Victor Hugo comme toute son époque le connaissait mal, d'autant plus que Théophile Gautier, par un oubli qui surprend, avait omis de lui faire place dans ses *Grotesques* parus en 1844.

58. *Habemus confitentem reum :* nous avons un accusé qui avoue. Mot emprunté à l'exorde du plaidoyer de Cicéron en faveur de Ligarius.

59. Vaugelas, puriste et grammairien, auteur des *Remarques sur la grammaire françoise*, fut un des premiers académiciens.

60. *Mâchoire ;* un sot, qui n'est bon qu'à manger, peut-être, par association d'idées, souvenir de la mâchoire d'âne de Samson.

61. Calliope, Polymnie, muses de la poésie épique et lyrique; Euterpe, muse de la musique.

62. Verlaine a dit :

Que ton vers soit la chose envolée.
(Art poétique : Jadis et naguère.)

63. *Triple*, parce que, satirique ou comique, elle *rit ;* élégiaque et lyrique, elle soupire et chante; religieuse, elle croit. Avec le mot

triple en rejet, exemple des vers qui font *basculer la balance hémistiche.*

64. Mob, mot anglais, désigne la plèbe que réjouissaient les farces de Shakespeare.

65. Les madrépores sont des colonies tropicales de nature calcaire formées par les madréporaires.

66. Cette « suite » dont les premiers vers sont souvent cités, fut composée peu de jours après le poème qu'elle continuait. L'auteur d'*Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande*, qui avait si bien prêté la vie aux sons, donne ici la vie aux mots.

67. Charles IX composa quelques vers tels que ceux-ci, adressés à Ronsard qui nous les a conservés :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes :
Mais, roi, je les reçus ; poète, tu les donnes...

68. Ce vers semble vouloir justifier les longues énumérations dont la *Légende des Siècles* nous fournira de nombreux exemples. Chaque mot nouveau apporte quelque chose, enrichit l'idée première, la fortifie d'un sentiment, d'une image, révèle ce que les mots précédents n'avaient pu dire.

69. *Je suis l'Esprit humain. Mon nom est Légion.*
Je suis l'essaim des bruits et la contagion
Des mots vivants *allant et venant d'âme en âme*
Je suis souffle. Je suis cendre, fumée et flamme...

Dieu (I, *l'Esprit humain*).

70. Béatrix, chantée par Dante; Lycoris évoquée par Virgile, (Xe églogue), qui veut consoler Gallus de sa perte.

71. Dante fut enterré, à Ravenne, dans l'église des frères mineurs de Saint-François; Victor Hugo le savait, mais la seule pensée du poète de l'*Enfer*, errant dans un Campo Santo, fait « vibrer » notre imagination. Virgile repose au pied du Pausilippe.

72. Manou, fils de Brahma, qui se sauva du déluge en construisant une arche qu'un poisson conduisait sur les eaux. Le code qu'il aurait dicté, douze ou quinze siècles avant notre ère, contient plus de cent mille distiques.

73. Encore un substantif, *prodiges*, pris adjectivement.

74. Caton l'Ancien, sage aux mœurs austères.

75. Nemrod figure la guerre dans la *Fin de Satan.*

76. Tibère était empereur à la mort de Jésus.

77. « En même temps, ils virent comme des langues de feu qui se posèrent sur chacun d'eux. » (*Actes des apôtres*, VI, 3.)

78. *Fiat lux*, que la lumière soit. Première parole de Dieu le premier jour de la création (*Genèse*, I, 3).

79. Pendant le festin de Balthazar, trois mots apparurent sur le mur, Mané, Thekel, Pharès. — L'écroulement de Jéricho au chant des trompettes, Victor Hugo l'avait évoqué dans un beau poème des *Châtiments* : « Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée. »

80. « La parole était au commencement; la Parole était avec Dieu et cette Parole était Dieu. » (*Évangile selon saint Jean*, I, 1.)

81. Quand Victor Hugo composa ces vers, il était bien loin et bien détaché du théâtre et ne devait plus écrire d'autres pièces que les *Trouvailles de Gallus* et les comédies, injouables croyait-il, du *Théâtre en liberté* et de *Toute la lyre*. Mais comme M. Vianey l'observe si justement, il venait de recevoir l'*Histoire de la littérature dramatique* de J. Janin, qui lui avait rappelé ses luttes anciennes, et, son poème, il l'a daté de janvier 1834, comme s'il l'avait écrit pendant les représentations de *Marie Tudor* que ses ennemis avaient furieusement attaquée.

82. « Tout homme qui écrit un livre, ce livre, c'est lui » déclare la préface de l'édition définitive des *Odes et Ballades*. Pour Hugo, le drame était fait du cœur, des entrailles du poète, des pleurs qu'il avait versés, du sang qu'il avait saigné lui-même. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*, disait Horace, sous le patronage duquel, six mois plus tard, Victor Hugo devait mettre le poème n° XIII des *Contemplations*.

83. Molière, qui tenait le rôle d'Argan, mourut le jour de la quatrième représentation du *Malade Imaginaire*.

84. Delphine Gay, Mme Émile de Girardin, née à Aix-la-Chapelle le 26 janvier 1804, morte à Paris le 29 juin 1855. Poète et auteur dramatique dont une pièce, *La Joie fait peur*, resta longtemps au répertoire de la Comédie-Française, elle a signé du pseudonyme de Vicomte de Launay quatre volumes de *Lettres parisiennes*. Venue à Jersey le 6 septembre 1853, elle initia Victor Hugo, sa famille et ses amis aux mystères des tables tournantes.

85. Le poète supplie celle qui avait si souvent interrogé les morts de lui donner enfin, maintenant qu'elle n'est plus, le mot de la grande énigme.

86. Edmond Haraucourt (*L'Espoir du monde, le Testament*) :

Et l'on voyait le ciel par les trous de ses mains.

87. Poème fait de la juxtaposition d'un madrigal un peu fade écrit en 1840 et de vers inspirés, après sa mort, par le « spiritisme » de Mme de Girardin. Au « vous » respectueux qu'emploie le poète parlant à la vivante succède le tutoiement quand c'est à la morte qu'il s'adresse. La fin prématurée de celle qui, moins de deux ans auparavant, s'était arrêtée sous son toit à Jersey dut profondément toucher Victor Hugo, mais les belles strophes de Marceline Desbordes-Valmore (*Mélanges*) sont encore plus émouvantes :

La mort vient de fermer les plus beaux yeux du monde.
Nous ne les verrons plus qu'en saluant les cieux.
Oui, c'est aux cieux déjà que leur grâce profonde
Comme un aimant d'espoir semble attirer nos yeux.

Lamartine, en juillet 1829, avait consacré à Delphine Gay une de ses *Méditations poétiques*.

88. En mars 1811, Mme Hugo et ses fils durent faire une halte d'un mois à Bayonne en attendant le convoi pour l'Espagne. La veuve chez laquelle ils habitaient avait une fille et une idylle enfantine s'ébaucha. Victor avait neuf ans, sa petite amie en avait dix, mais, observe le narrateur de *Victor Hugo raconté*, « dix ans pour une fille, c'est comme quinze pour un garçon ». En 1844, repassant par Bayonne, le poète rechercha vainement la trace de sa petite amie de 1811. Son nom ne nous est pas donné, mais dans une lettre à Louis Boulanger, datée du 26 juillet 1843, Victor Hugo rappelle une phrase restée dans sa mémoire : « Viens, que je te lise quelque chose », et, dans *Victor Hugo raconté*, il parle de sa petite *liseuse*. Ainsi pourrait s'expliquer, par une des ces associations de sons si fréquentes chez Victor Hugo, le nom de Lise qui avait l'avantage de lui fournir la rime monosyllabique dont il avait besoin.

89. Avant son départ pour l'Espagne, l'élève du père La Rivière avait déjà traduit l'*Epitome*, le *De Viris*, Quinte-Curce, Virgile, etc.

90. Quelques lignes de la lettre de 1843 à L. Boulanger expriment le même sentiment : « Bayonne est resté dans ma mémoire comme un lieu vermeil et souriant. C'est là qu'est le plus ancien souvenir de mon cœur. Époque naïve et déjà doucement agitée ! C'est là que j'ai vu poindre, dans le coin le plus obscur de mon âme, cette première lueur inexprimable, aube divine de l'âme. »

91. Le poème est daté de mai 1843. La pensée qu'il repasserait bientôt par Bayonne avait dû réveiller chez Victor Hugo le souvenir ému de sa première idylle.

92. Vers écrits en même temps que *A André Chénier*, le 14 octobre 1854, et que, dans son livre, le poète a voulu dater d'une année de jeunesse et d'un jour de printemps.

93. Les soixante-dix premiers vers furent écrits avant l'exil, en 1846 pense M. Vianey. C'était sous le patronage d'Horace tout un plaidoyer en faveur de la liberté de l'amour, écrit par un poète qui avait perdu la belle innocence de sa jeunesse. En 1855, quand il rassembla les manuscrits destinés aux *Contemplations*, Victor Hugo composa toute la dernière partie (à partir de : *Puis, j'ajoutais, farouche...* ;) diatribe d'une violence passionnée, et par instants d'une expression presque triviale, contre l'enseignement congréganiste.

94. En réalité, à seize ans, épris d'Horace presque autant que de Virgile, Victor Hugo avait déjà traduit des fragments de l'*Art poétique*, une épode et plusieurs odes d'Horace et, studieux élève,

il avait écrit *Le bonheur que procure l'étude.* Son « pion », nommé Biscarrat, faisait aussi des vers. Loin de se montrer sévère pour le jeune Victor, il lui conseillait de « travailler moins et dormir plus ». Victor Hugo l'aimait tendrement et voulut qu'il assistât à son mariage. Regrettant l'heureux temps de sa jeunesse il avait écrit ailleurs :

O temps ! jours radieux ! Aube trop tôt ravie !
Pourquoi donc Dieu met-il le meilleur de la vie
Tout au commencement ?

95. Inexact. A seize ans, Victor Hugo songe aux concours académiques et commence à rêver à Adèle Foucher qu'il épousa physiquement pur. A vingt-huit ans, dans le poème initial des *Feuilles d'automne,* il put écrire :

D'ailleurs, j'ai purement passé les jours suivants.

96. Victor Hugo habitait rue Notre-Dame-des-Champs et il était déjà marié depuis six ans quand son frère Abel découvrit la guinguette de la mère Saguet. Peintres et poètes s'y donnèrent rendez-vous. David, Boulanger, Devéria, partagèrent souvent avec les deux frères les œufs et les poulets de Madame Saguet qui n'avait guère pour garde-manger que sa basse-cour (Voir *Victor Hugo raconté. Cromwell*).

97. Myrtale, Barine, Chloé, Glycère, Lycoris, personnages nommés dans les odes d'Horace. Mécène, favori d'Auguste auquel Horace, qu'il avait comblé de ses bienfaits, dédia une ode fameuse.

98. Tibur, future Tivoli, ville sur l'Anio, où il fut longtemps admis — mais à tort — qu'Horace possédait une villa.

99. Flaccus, autre nom d'Horace.

100. Ces plaidoyers en faveur de la liberté de l'amour ont nui au prophète — autre Saint-Jean à Patmos — que l'auteur de la *Fin de Satan* et de *Dieu* voulait être.

101. A ces maîtres qui, pense-t-il, faussent le vrai sentiment religieux, Victor veut substituer la grande école de la nature, dont, aux *Feuillantines,* il avait déjà entendu les leçons.

102. Lors de la prise de Rome par les Gaulois, en 389 avant Jésus-Christ, les tribuns voulaient abandonner Rome et s'établir à Véïes, mais c'est à Faléries, dont Camille, vainqueur de Véïes, avait écrasé la révolte, qu'un maître d'école proposa de lui livrer les enfants des principaux citoyens de la ville. Une confusion s'est produite dans l'esprit de Victor Hugo.

103. Personnages de Virgile et non d'Horace.

104. Général romain dont Tacite a raconté la vie.

105. La Harpe (1739-1803) surtout connu par son *Cours de Littérature.* Le Jésuite Nonotte (1711-1793) entreprit de défendre la religion contre Voltaire dont il s'attira les railleries.

106. L'abbé Tuet, latiniste; Bezout, professeur de mathématiques qui reparaîtra plusieurs fois dans La *Légende des Siècles.*

107. Boisbertrand, auteur d'un *Cours d'Algèbre* à l'usage des candidats à l'École Polytechnique, à laquelle le général Hugo destinait ses deux fils Eugène et Victor.

108. C'est à cet « instituteur lucide » que devait songer Victor Hugo quand il défendait à l'Assemblée législative la liberté de l'enseignement.

109. Lire dans la nature ! Idée générale souvent reprise par Victor Hugo. Déjà le jardin des Feuillantines promet aux enfants qu'il abrite *un esprit non moqueur :*

Qui prendra Dieu pour livre et les champs pour grammaire.

110. Vers écrits le 10 octobre 1854, mais datés de Granville où Victor Hugo s'arrêta en effet le 29 juin 1836, (Voir dans *France et Belgique* la lettre adressée de Saint-Jean-de-Day à Adèle Hugo). Le printemps renaît, vaste églogue; toute la nature ne pense qu'à l'amour; poésie de bonne humeur, vaguement érotique où les pensées et les images sont un peu commandées par les rimes toujours riches et ingénieuses. C'est déjà une *Chanson des rues et des bois* et déjà apparaît cette idée que tout vit, tout sent, qui sera reprise dans *Ce que dit la Bouche d'Ombre.*

111. Victor Hugo dira plus tard, dans un poème de *Toute la lyre* intitulé *Jersey :*

Car il n'est pas de plage, ou de montagne, ou d'île,
Parmi les abîmes amers,
Mieux faite pour cacher les roses de l'idylle
Sous la tragique horreur des mers.

112. Juliette Drouet, à Jersey, avait souffert d'une certaine réserve témoignée à son égard. Elle craignait de se montrer en public à côté de la famille de son poète. En février 1853, elle écrivait à Victor Hugo : « Je regrette que le préjugé m'empêche de me consacrer à vous tous entièrement. »

113. Bion, poète bucolique grec, contemporain de Théocrite, auteur de *l'Amour fugitif*, du *Chant funéraire d'Adonis.* Remarquons les jolies rimes de ce charmant quatrain.

114. Moschus, disciple et ami de Bion. — Le poète, à Jersey, vient peut-être de lire le *Grillon du foyer* de Dickens, alors très en vogue en Angleterre.

115. Cette idée de messe, nous la retrouverons dans *Relligio,* (*Contemplations*, VI, 20) et aussi dans la *Sainte Chapelle*, qui n'est pas le meilleur poème des *Chansons des rues et des bois :*

La lumière est la sainte hostie ;
Le lévite est le lys vermeil :

Là resplendit l'eucharistie
Qu'on appelle aussi le Soleil.

116. Cet adorable petit morceau fut écrit le même jour que le précédent, pendant que le poète achevait *Ce que dit la Bouche d'Ombre.* Simple fiction ou souvenir d'enfance ? En 1818, l'année de ses seize ans, Victor Hugo, jusqu'au mois d'août, était élève à la pension Cordier, et sa mère, depuis le début de 1814 et jusqu'au moment de sa sortie du collège, habitait rue du Cherche-Midi un rez-de-chaussée donnant sur un petit jardin. Mme Lucotte, la femme du général, que Mme Hugo avait connue en Espagne, avait loué un appartement au premier, et elle avait une fille Honorine. Adèle Foucher, qui n'avait que la rue à traverser, venait aussi jouer dans l'étroit jardin de la rue du Cherche-Midi. Est-ce à Adèle, à Honorine, à la brune Pepita de Madrid ou à sa gentille amie de Bayonne que pensait le poète en écrivant ces jolis vers ? A toutes peut-être, ou à aucune.

117. Qui est Denise ? Elle s'appelait Thérèse dans une première version, mais la *Fête chez Thérèse* nécessita un changement de nom. Elle reparait dans *Toute la lyre* (*Amour*, XXVI) :

J'étais un lycéen honnête ;
Denise avait l'œil hasardeux ;
Elle était Belle et j'étais Bête,
Nous faisions un conte à nous deux.

Ainsi que la belle Fosseuse,
Elle riait des imprudents ;
L'huître en perles est connaisseuse,
C'est pourquoi, j'admirais ses dents.

Un jour, elle me dit : farouche !
Et m'offrit un baiser moqueur.
Je pris le baiser sur ma bouche
Et sentis la morsure au cœur.

Une belle fille et un garçon un peu « bête » (car la *bêtise est à l'homme* comme dans le poème précédent). Même âge; Victor Hugo resta lycéen jusqu'en août 1818; mêmes rimes (farouche, bouche). Les vers de *Toute la lyre* semblent une réplique de la *Coccinelle.* Mais Denise, la femme du pédagogue, éprise de l'élève de son mari, n'a probablement jamais existé que dans l'imagination de Victor Hugo.

118. François-Désiré Froment (1802-1855), frère par sa mère de Paul Meurice, ajouta à son nom celui de son beau-père. Joaillier réputé, Froment Meurice se fit remarquer à toutes les expositions comme l'égal des maîtres les plus célèbres.

119. Le printemps, la gaîté parmi les tombes; thème souvent traité par les poètes. Cette « antithèse » devait séduire Victor Hugo, mais,

ce poème du cimetière, il a voulu, dans son livre, le situer bien avant la catastrophe de Villequier.

Marceline Desbordes-Valmore a évoqué le cimetière de Douai où elle allait jouer parmi les tombes avec Albertine et Rose, ses petites amies.

120. Poème écrit en 1855, daté, comme l'exigeait son titre, de juin 1831. Pour donner un nom à l'héroïne de ces vers, qui montrent un timide amoureux de seize ans frère de celui de la *Coccinelle*, Victor Hugo put se rappeler M[lle] Rose, la fille de son premier maître d'école rue du Mont-Blanc. (Les auteurs de vers de sept syllabes recherchent les noms monosyllabiques, Lise, Rose, etc.) Le poète se souvenait « qu'on le menait le matin dans la chambre de M[lle] Rose, la fille du maître d'école, que M[lle] Rose, encore au lit le plus souvent, l'asseyait sur le lit près d'elle, et que, quand elle se levait, il la regardait mettre ses bas ». *(Victor Hugo raconté ; Naissance.)*

121. Quel est ce poète aveugle ? Victor Hugo l'a peut-être imaginé pour justifier ses deux strophes.

122. Une simple rencontre faite à Jersey en 1853 ou à Montfort-l'Amaury, vers 1840, a pu inspirer ce menu chef-d'œuvre. La fraîche vision de jolies filles déchaussées *(Rose défit sa chaussure)* enchanta toujours Victor Hugo. « Trois jeunes filles, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, lavent leur linge dans le ruisseau. » *(Alpes et Pyrénées : Autour de Pasages.)* Voir aussi, dans le *Petit Roi de Galice (Légende des Siècles)* :

> *Laveuses qui dès l'heure où l'Orient se dore*
> *Chantez, battant le linge aux fontaines d'Andorre.*

123 Jusqu'à ces dernières années il fut généralement admis que « Thérèse » serait Léonie-Denise-Marie d'Aunet, née à Paris en 1820, que le peintre Biard avait épousée après quelques années de vie commune surtout consacrée à de grands voyages. Coloriste étrange, toujours à la recherche de types, de pittoresque, Biard, qui avait peint des auberges espagnoles, des femmes de harem, des tribus arabes, des sorcières d'Aboukir, des chasses d'esclaves en Amérique, s'embarqua même pour les solitudes polaires, où il surprit des pêches à la morue, des attaques d'embarcations par les ours blancs et d'où Léonie d'Aunet rapporta les éléments du seul de ses livres qui ne soit pas tout à fait oublié, le *Voyage d'une femme au Spitzberg*, voyage au cours duquel Xavier Marmier se montra plus qu'empressé auprès d'elle.

Rentrés à Paris dans les derniers mois de 1839, le peintre Biard et Léonie d'Aunet, qui se trouvait enceinte, se marièrent le 3 juillet 1840, nous dit M. Louis Guimbaud dans sa charmante étude : *Victor Hugo et Madame Biard*. Recherchant pour eux-mêmes un site agréable, et désireux de donner à leur enfant l'air pur de la campagne, les Biard louèrent pour cinq ou six cents francs, au printemps de 1841, le petit domaine des Plâtreries sis sur les bords de la Seine, non loin de

Fontainebleau. C'est là qu'au printemps de 1843 ils donnèrent une fête costumée, avec concert et spectacle en plein air. Victor Hugo se trouvait parmi les nombreux invités qu'avait attirés la grâce aguichante de Mme Biard.

Si la fête ravit le poète, pour qui sa belle hôtesse qui se piquait de littérature dut muliplier les attentions, la maîtresse de maison le charma encore plus. Ce fut le début de l'aventure que Louis Barthou a narrée dans les *Amours d'un poète.* Le 5 juillet 1845, les deux amants furent surpris dans une garçonnière du passage Saint-Roch. Les époux Biard se séparèrent. Victor Hugo, membre de l'Académie Française depuis quatre ans, pair de France depuis trois mois, n'échappa à une arrestation qu'en invoquant la dignité qui le rendait inviolable. Mme Biard fut enfermée à Saint-Lazare où Mme Hugo lui rendit visite, et même, en 1846, elle fut accueillie place Royale. Une commande de tableaux faite par Louis-Philippe aurait, dit-on, décidé le peintre à retirer sa plainte. Victor Hugo grâce à ses amis journalistes obtint que la presse n'ébruitât pas l'affaire que Juliette Drouet ne connut qu'en juin 1851, quand l'ex-Mme Biard eut le mauvais goût de lui adresser les lettres d'amour de son poète. Mis en demeure de faire un choix, Hugo opta pour Juliette.

C'est la fête des Plâtreries, a-t-on dit, que décrit la *Fête chez Thérèse.* Et M. Louis Guimbaud, pour soutenir cette thèse, trouva des détails assez piquants. Mme Biard était blonde et pouvait avoir des yeux de diamant. Elle était de souche noble et Thérèse est duchesse. Elle avait le goût du XVIIIe siècle et la *Fête chez Thérèse* est une fête à la Watteau. Elle avait un singe nommé Mouniss, qu'elle habillait d'une culotte jaune et d'un gilet rouge à boutons d'or. Elle devait par la suite signer quelques articles Thérèse de Blazu. Thérèse d'ailleurs était l'un des trois prénoms du peintre François-Thérèse-Auguste Biard, et ce prénom féminin donné à un homme devait attirer l'attention du poète. Ainsi la *Fête chez Thérèse* serait la fête chez le mari et non chez la femme.

Notons aussi que le peintre Biard avait exposé au Salon de 1839 un de ses tableaux les plus réussis qui montre des personnages de bal masqué.

Il est vrai que le poème, non daté sur le livre pour ne pas éveiller l'attention de Mme Hugo ou de Juliette Drouet, est daté sur le manuscrit du 16 février 1840 et qu'à cette époque le poète ne connaissait pas encore Mme Biard et n'avait pas été aux Plâtreries. Mais M. L. Guimbaud, qui sait quelles libertés le poète prenait avec la chronologie, et surtout quand il voulait laisser ignorer l'année d'une pièce galante, estime que la *Fête chez Thérèse* fut écrite en avril ou mai 1843.

De son côté, M. Paul Souchon, poète, critique et ancien conservateur du Musée Victor Hugo, rappelle que si Victor Hugo a souvent modifié les dates du livre, il respectait celles du manuscrit. Il croit donc que la date donnée est bonne, que ce n'est pas Mme Biard qui a pu inspirer

le poème et, pour nous en convaincre, il nous donne un argument décisif (*Mercure de France*, septembre 1939) : Le premier titre de la *Fête chez Thérèse* fut Trumeau. Or, M. Paul Souchon a découvert une lettre en date du 17 février 1840 où Juliette Drouet écrit : « N'oubliez pas, mon Toto, de m'apporter ce soir le reste de mon cher « Trumeau », ainsi que les vers sur votre belle jeunesse... J'ai le droit de vouloir, car il y a sept ans que je vous aime. »

Ajoutons un nouvel argument, Trumeau, dans sa première version, commençait par ces deux vers :

La duchesse Laura, brune à l'œil bien ouvert,
Nous avait conviés dans son beau jardin vert.

Or, Laure Permon, duchesse d'Abrantès, veuve du général Junot, qui, au temps de sa splendeur avait donné beaucoup de fêtes à la Folie Saint-James de Neuilly, était morte le 7 juin 1838 et depuis sa mort on parlait beaucoup d'elle, le Conseil Municipal de Paris lui ayant refusé un coin de terre au Père-Lachaise et le ministre de l'Intérieur un morceau de marbre. C'est en février 1840 que Victor Hugo écrivit son poème des *Rayons et les Ombres : A Laure, duchesse d'A.* Laure est donc un prénom qui chantait dans sa mémoire à l'époque où il composa *Trumeau.*

Ce qui est vraisemblable c'est que la *Fête chez Thérèse*, qui évoque un spectacle de fantaisie sans aucun souci d'exactitude, est faite, comme la *Tristesse d'Olympio* du mélange de plusieurs souvenirs.

Mme Biard ne fut donc pas la Thérèse du fameux poème écrit à une époque où Victor Hugo ne la connaissait pas encore. Elle lui a cependant inspiré d'assez nombreux vers, comme M. Paul Souchon le signale dans son émouvant ouvrage, *La plus aimante*, qui nous montre le poète oscillant pendant quelques années entre deux amours. Mais de ces vers nous ne trouverons pas trace dans les *Contemplations*. Aucun n'a paru du vivant de Juliette à qui son Victor était entièrement revenu avant son départ pour l'exil. Ils ne figurent que dans les œuvres posthumes. (Voir *Toute la lyre*, livre VI, 1, 31, 32, 35, 40 et *Dernière Gerbe*, *Soir d'avril.*)

124. *Si le roi m'avait donné / Paris, sa grande ville*, disait la vieille chanson du roi Henri (Henri II) que cite le *Misanthrope*. Cette chanson fut composée par Antoine de Navarre, duc de Vendôme, qui rassemblait ses amis en son château de Gué-du-Loir. De là, semble-t-il, *ô gué !*

125. Amyntas, bergers amoureux qui empruntent leurs noms à la pastorale du Tasse : *Aminta*. Léonora est un personnage des comédies italiennes du XVIIe siècle.

126. Jouer Plautus, c'est jouer une comédie quelconque, car c'est à la comédie italienne qu'appartiennent la plupart des types qui vont être nommés.

127. Pulcinella, Polichinelle italien auquel nous avons ajouté une bosse.

128. Sorte de jeu de mots. Le manteau d'Arlequin désigne l'encadrement placé derrière le rideau qui permet de diminuer l'ouverture de la scène. L'auteur suppose qu'Arlequin porte un manteau.

129. Personnage d'aventurier vêtu de noir, porteur d'une épée et d'une guitare, qu'avait créé l'acteur Fiorelli.

130. Alcantor, beau-père de Sganarelle dans *Le Mariage forcé* de Molière, Arbate, personnage de confident dans le *Mithridate* de Racine, Crispin, valet fripon vêtu de noir dans le *Légataire universel* et d'autres comédies de Regnard, sont des noms empruntés à notre théâtre.

131. Trivelin, valet fourbe et bouffon, Pantalon, vieillard ladre et débauché, Carlino, sorte d'Arlequin créé par l'acteur Bertinozzi, sont des personnages de la Comédie italienne.

132. Plusieurs des noms ici cités ont reparu dans notre poésie fantaisiste et notamment dans les *Fêtes Galantes* de Verlaine :

Ce faquin d'Arlequin combine
L'enlèvement de Colombine
Et pirouette quatre fois.
Pantomime.

Scaramouche et Pulcinella
Qu'un mauvais dessein rassembla
Gesticulent, noirs sous la lune.
Fantoches.

Pierrot et Colombine ont été chez nous les héros de nombreuses pantomimes et d'innombrables actes en vers. (*Le Baiser*, Banville ; *At home*, Louis Legendre; *Le dîner de Pierrot*, Millanvoye et Truffier; *Les deux Pierrots*, Edmond Rostand, etc.). Personnages commodes, qui n'ont pas besoin d'être présentés, qui passent du rire aux larmes et se plient à toutes les fantaisies des poètes.

133. L'abbé violet est le monsignore à soutane violette dont il a été parlé.

134. *Les flambeaux s'éteignirent*, mais le poète vient de nous dire que *le soleil tenait lieu de lustre.*

135. M. Fernand Gregh, parlant de la *Fête chez Thérèse* et du *Rouet d'Omphale*, déclare fort justement : « Toute une part et non la moindre du délicieux Verlaine et du somptueux Hérédia, qui, tous deux ont de si nombreux disciples, tient dans ces deux pièces des *Contemplations* qui sont comme des jeux de Hugo... » *(Étude sur Victor Hugo).*

136. Le manuscrit indique : 22 *janvier* 1855, *surlendemain de la mort de Mme Ginistet.*

137. Poème écrit le 19 septembre 1846, peu après le troisième anniversaire de la mort de Léopoldine, mais Victor Hugo a voulu le situer avant sa mort.

138. D'après Camille Pelletan *(Victor Hugo, homme politique)*,

le poète racontait que, travaillant dans son jardin de Guernesey, il avait surpris sur son papier des ombres d'ailes comme si des anges avaient passé autour de lui.

139. Tout raconte la gloire de Dieu, les infiniment grands comme les infiniment petits. Cette pensée s'exprimait déjà dans *Les Rayons et les Ombres (A Louis B.)*.

140. Ce poème, sur le manuscrit, est daté du 17 novembre 1854; quelques jours auparavant, dans *Écrit en* 1846 (écrit en réalité le 12 novembre 1854), Victor Hugo avait répondu au « marquis » qui attaquait en lui le citoyen, le libéral (*Contemplations*, V, 3). Sa défense comme poète continue et même répète par instants la *Réponse à un acte d'accusation*. M. Vianey pense que cet « autre » pourrait être Alexandre Duval, qui, dans une lettre à Victor Hugo l'avait accusé d'avoir perdu l'art dramatique et auquel le poète avait déjà répondu (*Contemplations*, I, 7), mais en 1854, Alexandre Duval était déjà mort depuis douze ans.

141. Journal monarchiste qui se fondit, en 1847, avec *La France* et *L'Écho français* pour devenir l'*Union*. *La Quotidienne* n'existait plus en 1854.

142. Le père Rapin, poète latin moderne qui s'exerça aussi dans la critique (1621-1687).

143. Grammairien auteur d'un *Dictionnaire de Rimes* (1631-1698).

144. Fontaine de Béotie consacrée aux Muses, que Pégase, d'un coup de pied, avait fait jaillir de la montagne.

145. Écrivain militaire latin du IVe siècle après Jésus-Christ.

146. La règle des Trois Unités avec laquelle avaient rompu les romantiques.

147. Vers trimètre souvent cité.

148. Papavoine, un criminel de l'époque, exécuté pour avoir tué deux enfants bien qu'il fût peut-être fou.

149. Conseiller au Parlement de Paris (1677-1762) qui fit à ses frais frapper des médailles représentant Louis XIV et les principaux artistes et poètes de son règne; fit aussi exécuter le monument en bronze connu sous le nom de *Parnasse françois* pour la Bibliothèque royale, aujourd'hui Bibliothèque Nationale.

150. Tancrède, héros de *la Jérusalem délivrée* et d'une tragédie de Voltaire.

151. Depuis les Feuillantines, Victor Hugo s'entretenait avec les arbres. Ces vers s'inspirent des mêmes sentiments que *Le Poète s'en va dans les champs* (*Contemplations*, I, 2). C'est déjà l'inspiration des *Chansons des rues et des bois*.

152. *Cet homme pensif, mystérieux et doux*, disait un court poème des *Rayons et les Ombres*. C'est ainsi que Victor Hugo imagine le Mage qu'il veut être.

153. Le vers « fauve » s'accorde avec l'idée du lion rugissant.

154. Le début et la fin du poème s'accordent mal; on a le sentiment d'une cassure. Peut-être les premiers vers, tableau virgilien d'un paysage et d'une auberge furent-ils écrits en 1837, après une promenade avec Juliette dans la banlieue parisienne, et les derniers à Jersey. On insulte les poètes, les pasteurs d'hommes, mais leur martyre fait leur force et leur gloire. Victor Hugo, attaqué par d'infatigables adversaires, a souvent développé cette idée.

155. Thomas Morus, ou More, né en 1480, grand chancelier d'Angleterre, pour n'avoir pas voulu renier ses convictions religieuses fut enfermé à la Tour et eut la tête tranchée en 1535.

156. Jean Huss, né à Hussinetz (Bohème) en 1373, fut déclaré hérétique par le concile de Constance pour avoir embrassé les doctrines du réformateur anglais Jean Wicleff et brûlé vif en 1415. Voyant une pauvre vieille, qui croyait ainsi servir Dieu, apporter un fagot à son bûcher, il murmura : « O sancta simplicitas ! » La mort de Jean Huss sera évoquée dans la *Pitié suprême* (XIV).

157. Victor Hugo, quand il composa ce poème, avait déjà écrit toute une partie de *La Fin de Satan* où abondent les admirables vers que lui inspira le jugement du Christ.

158. La nature parle, elle a son alphabet. Le poète la comprend et il est compris par elle *(C'est lui, c'est le rêveur. — Es-tu bête ! Il est de la maison)*. Cela, Victor Hugo l'a redit cent fois et toujours avec d'autres mots, d'autres images. Il faut que les cœurs « entendent les conseils de toute la nature ». *(Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813.)*

159. Il va sans dire que, pour le mage un peu faunesque qu'était alors Victor Hugo, c'est à l'amour que la nature nous invite et surtout quand le printemps renaît. Cette joie d'aimer, de suivre l'exemple des oiseaux et des fleurs, remplit ce *Premier Mai*, ainsi que d'autres pièces de l'*Ame en fleur* qui annoncent les *Chansons des Rues et des Bois*.

160. Simple chanson, écrite parce qu'une idée de romance a traversé l'esprit du poète, sans qu'il soit nécessaire que ces quelques vers sans grande importance aient eu leur inspiratrice.

161. Victor Hugo, en mars 1817, âgé de quinze ans à peine, avait fait une traduction en vers de l'épisode de l'Énéide où Cacus, noir brigand, et Géryon, qui avait trois corps, apparaissaient. Ayant relu ses vers de lycéen, et ajouté Omphale, qui peut personnifier Juliette Drouet ou Mme Biard, il a fait un beau poème. Omphale est la reine légendaire de Lydie aux pieds de laquelle, subjugué par sa beauté, Hercule filait la laine. Europe est la fille d'Agénor, roi de Phénicie, qu'emporta Jupiter, métamorphosé en taureau blanc. Cet enlèvement a été décrit par Ovide (*Métamorphoses*, livre II, 18).

162. Les anciens ignoraient le rouet dont l'invention n'est pas

antérieure au XVIe siècle. Jusqu'à Victor Hugo, Omphale filait la quenouille.

163. Encore une de ces « guitares proprement écrites » comme disait Faguet; mais est-il possible qu'elle ait été rimée pour Juliette Drouet, le lendemain de l'enterrement de Claire ?

164. « Voici tout l'apaisement et toute la plénitude de cœur que verse en nous un cher souvenir lentement caressé », écrit Faguet, parlant d'un poème célèbre des *Chants du Crépuscule : Puisque j'ai mis ma lèvre*. Et il ajoute, parlant de *Hier au soir :* « Voici le même sentiment avec quelque chose de plus alangui, qui explique le prolongement du quatrain en un cinquième vers. »

165. C'est en août 1835 que Victor Hugo s'arrêta au Tréport d'où il adressa des lettres à sa femme et à Louis Boulanger. Juliette l'accompagnait, il n'avait pas à lui écrire. Cette « lettre » admirable de précision, de puissance évocatrice, si exacte, si pleine d'horizon et de rêve fut faite des nombreux souvenirs que le poète avait rapportés de ses voyages.

166. Cf. Sully Prudhomme, *Le long du quai :*

. . . .
Et ce jour-là, les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

167. Dans l'épisode de Cacus, traduit de Virgile à quinze ans, Victor Hugo avait trouvé cette épithète *(importunaeque volucres)*. Il écrivait alors :

Un roc, triste séjour des sinistres oiseaux.

168. Ces bigarreaux nous font moins penser à Virgile qu'à Jean-Jacques.

169. Vers datés de Caudebec. De Villequier à Caudebec la route n'est pas longue; Victor Hugo put entendre ce concert d'oiseaux et de feuilles au cours d'une promenade qu'il fit pendant un de ses séjours chez les Vacquerie; peut-être en juillet 1843, quand il vint embrasser sa femme et sa fille avant son départ pour l'Espagne.

170. Chanson écrite en août 1834, pendant le retour de Brest où le poète avait été chercher Juliette Drouet. C'est peut-être le premier en date de tous les poèmes des *Contemplations*.

171. L'amour rajeunit, disait le poème n° VIII *(Tu peux comme il te plaît...) ;* il embellit, ajoute celui-ci; le sentiment, pas très neuf, vaut moins que les vers qu'il inspire.

172. *A Granville en* 1836 (I, 14), disait déjà que Jersey en juin « prend des airs de Sicile ». Victor Hugo se plaisait à imaginer qu'il s'égarait avec Juliette dans les lieux éternels où naquit la poésie. Mais

c'est l'accorte Blanche-Alba qu'en 1873 il accompagnera par la pensée en Grèce (*Légende des Siècles*, III, 39, 4) :

Nous irons-sous le ciel de Grèce où sont les Muses.

173. Cette courte pièce de trois strophes, faite des mots les plus simples, est un des purs chefs-d'œuvre des *Contemplations*. Écrite en septembre 1846, elle évoque le cher décor des Metz où les deux amants avaient fait un doux pèlerinage l'année précédente.

174. Poème qui répond à des paroles que dut prononcer Juliette, car ses lettres sont pleines de pareilles plaintes. L'après-midi, son poète allait souvent travailler près d'elle, rue de Paradis ou rue Saint-Anastase, et parfois, des heures entières, elle attendait un regard de lui.

175. Cet hémistiche d'*Hernani* qui déplaisait à M[lle] Mars, Juliette dut s'en emparer pour le redire souvent à Victor Hugo.

176. Cf. *Tout ce que la nature à l'amour qui se cache*
Mêle de rêverie et de solennité.

(Tristesse d'Olympio.)

177. Juliette adorait la campagne d'un amour de grisette parisienne, et c'est sous son influence que Victor Hugo, après avoir célébré la nature un peu imaginée, un peu conventionnelle des *Orientales*, et même des *Feuilles d'Automne*, eut des eaux, des rochers, des grands bois mystérieux, un sentiment plus intime, plus profond et crut se mêler à leur âme. C'est de Juliette Drouet qu'il a écrit qu'elle avait dans son cœur *cette fleur large et pure :*

L'amour mystérieux de l'antique nature.

178. Plusieurs petits poèmes des *Contemplations*, comme *Chanson*, comme *Viens, une flûte invisible*, pourraient s'adresser à n'importe qui, mais des pièces comme *Paroles dans l'ombre*, comme *Sous les arbres*, dont la fin est faite des mots même de Juliette Drouet sont bien inspirés par elle.

179. Sans la Mimi Pinson qu'était Juliette, le grand lyrique de *Napoléon II*, *l'Expiation*, *la Fin de Satan*, ne serait peut-être jamais devenu le rimeur badin et léger des *Chansons des rues et des bois*. Chelles, d'où est daté ce poème, est un des coins de banlieue dont les eaux, les arbres et les guinguettes attiraient les deux amants lors de leurs premiers « mariages d'oiseaux ». A Jersey, s'aidant de ses souvenirs et des lettres de Juliette, Victor Hugo, après avoir écrit de grands poèmes philosophiques, se plaisait à ranimer tout ce parfum de jeunesse.

180. La folie des peuples qui s'entretuent quand la nature leur offre ses chants, ses ivresses et ses fêtes, sera dite, avec plus de force encore, dans *les Chansons des rues et des bois (Depuis six mille ans la guerre)*.

On pourrait boire aux fontaines,
Prier dans l'ombre à genoux,

Aimer, songer sous les chênes ;
Tuer son frère est plus doux...

Et l'aube est là sur la plaine !
Oh ! j'admire en vérité,
Qu'on puisse avoir de la haine
Quand l'alouette a chanté.

181. Ce rythme, rare dans l'œuvre de Victor Hugo, ne sera plus employé que dans une chanson de l'*Art d'être grand-père :*

Chantez, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles
Les bois riront.

182. Lycoris est la belle courtisane qui avait abandonné Gallus auquel Virgile adressa sa dixième églogue pour le consoler.

183. Juliette, vivement attaquée par ses camarades, avait dû renoncer au théâtre. Vers la fin de 1838, elle avait souffert des attentions de son poète pour Mlle Atala Beauchêne qui avait créé à la Renaissance le rôle de la Reine, de *Ruy Blas*, qu'elle avait elle-même rêvé de jouer. Il fallait bien, pour son nouvel an, lui apporter quelques consolations.

184. Le poète conseille à son amie de préférer aux joies du théâtre la paix des vertus bourgeoises.

185. C'est le rêve de Des Grieux, c'était aussi celui de Juliette Drouet, rêve qu'elle avait réalisé au hameau des Metz en 1834 et 1835.

186. L'amour !... L'amour !... Tous ces poèmes un peu faciles sur l'amour ne peuvent évidemment compter parmi les pages maîtresses des *Contemplations*.

187. Vers écrits le 22 mai (sainte Julie) pour la fête de Juliette Drouet.

188. *Quand l'été vient, le pauvre adore !* avait dit le poète, en 1837, dans les *Voix Intérieures (Dieu est toujours là)* où il célébrait déjà l'épanouissement des beaux jours succédant aux tristesses de l'hiver.

189. Quand ce poème fut écrit (10 octobre 1842) Victor Hugo n'avait pas encore perdu Léopoldine, ni Juliette Drouet sa fille Claire. Quels sont donc ces « deuils funèbres » ?

190. « Que le jour me dure, passé loin de toi ». Éternel sujet de romance.

191. La pensée des morts prête à ce poème d'amour une mélancolie, une noblesse, un sens, que n'avait pas le précédent. Quand il écrivit ces vers amples et profonds, Victor Hugo poursuivait les expériences spirites auxquelles l'avait initié Mme de Girardin. Ses amis et lui n'interrogeaient pas seulement les morts, mais aussi les tombes elles-mêmes.

192. Le spectacle de la vie, de battements d'ailes parmi de vieilles

pierres enchanta toujours Victor Hugo. Une « chose vue » dut inspirer ces vers charmants.

193. Voir dans *le Rhin (lettre X, Cologne)* la description de la cathédrale de Cologne : « La douce maçonnerie des nids d'hirondelles se mêle de toutes parts comme un correctif charmant, à cette sévère architecture. »

194. Si Juliette devait se plaindre, en novembre 1846 *(Paroles dans l'ombre)* que Victor Hugo, travaillant près d'elle, restât trop longtemps perdu dans ses livres, elle se plaignait déjà en janvier que les astres attirassent trop longtemps ses regards. Le poète ici répond à ses tendres reproches.

195. « Vivez ! Aimez ! L'amour, c'est tout, c'est voir, rêver, comprendre, etc. » Cet éternel refrain nous vaut des vers assez froids qui n'ajoutent rien aux *Contemplations.*

196. Ressouvenir de *Tristesse d'Olympio.*

Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres.

197. Comme le roi de Thulé dans la ballade de Gœthe qu'avait traduite Gérard de Nerval :

Sous le balcon grondait la mer ;
Le vieux roi se lève en silence,
Il boit, frissonne, et sa main lance
La coupe d'or au flot amer !

198. Composant alors ses *Petites Épopées,* Victor Hugo, cinq mois auparavant, avait écrit *la Vision de Dante.*

199. Pour Victor Hugo, tout vit, tout palpite (c'est l'idée maîtresse de *Ce que dit la Bouche d'Ombre*), mais, dans l'échelle des êtres, les animaux sont plus élevés que les plantes fixées au sol, qui elles-mêmes sont supérieures aux rochers immobiles. Dante, avant d'être homme, fut successivement, s'élevant par degrés, une montagne emplissant l'horizon de son ombre immense, un chêne aux longs murmures, un lion qui rêvait dans la solitude des nuits.

200. *Melancholia,* c'est le titre qu'Albert Dürer, le vieux peintre pensif *(A Albert Dürer, les Voix intérieures)* avait donné à une célèbre gravure au burin qui symbolise la vanité de la science humaine. Théophile Gautier l'avait décrite dans un poème daté de 1832 :

Tu t'es peint, ô Dürer ! dans ta « Mélancolie »,
Et ton génie en pleurs, te prenant en pitié,
Dans sa création t'a personnifié.

201. *Melancholia,* daté dans le volume de juillet 1838 et, sur le manuscrit du 9 juillet, sans indication d'année, fut au moins composé en deux fois. Pour Gustave Simon, ce poème, commencé vers 1834, à une époque où l'amant de Juliette était l'objet de sévères critiques, aurait été terminé en 1838, année mentionnée dans l'édition. Pour

M. J. Vianey, *Melancholia* n'aurait été commencé qu'en 1846, l'année même où Victor Hugo, qui l'a raconté dans *Choses vues*, voit arrêter un malheureux dont le crime était d'avoir volé un pain, et les cinq premiers épisodes auraient été écrits cette année-là. La fin du poème, à partir de *Le pesant chariot porte une énorme pierre* (derniers épisodes et conclusion) aurait été composée en 1855, époque où le poète exilé, devenu très sensible aux malheurs des bêtes, écrivit le *Crapaud* et *Sultan Mourad* de *La Légende des Siècles*, affirma son amour pour l'araignée, rejeta à la mer le crabe qu'il venait d'acheter, surprit les sanglots de quatre enfants dont la mère était morte, étendit sa pitié à tous les malheureux (*Contemplations*, III, 27; V, 22; III, 17, V, 26). Et, s'il est certain que l'ouvrière du second épisode ressemble beaucoup à celle que nous fait découvrir le *Regard jeté dans une mansarde (Les Rayons et les Ombres*, 1839*)*, les épisodes qui suivent, soulignant déjà les traits marquants d'un Jean Valjean, d'une Fantine, d'une Cosette, sont animés de la même indignation, de la même pitié que *Les Misérables*, commencés en 1848; d'autres épisodes, par leur accent, leur souffle, leur âpre satire, leur réalisme semblent bien contemporains des *Châtiments* et des premières « Petites Épopées ». Pourtant l'extrême fin, qui rappelle *Noces et Festins*, *Sur le bal de l'hôtel de ville*, etc., semble dater d'avant l'exil. Pourquoi le poète, seul à Jersey devant l'immense nature, aurait-il repris, dans un vers final, le soupir d'Horace à Rome : « O rus, quando ego te aspiciam ? »

202. Pour dénoncer l'injustice sociale sous toutes ses formes *Melancholia* nous offre deux galeries de tableaux. D'une part les victimes : les enfants qui pleurent pendant que l'homme boit au cabaret, la prostituée jetée au ruisseau par la faim, le bagnard dont le seul crime est d'avoir volé un pain, le génie bafoué, la jeunesse asservie aux durs travaux de l'usine, le cheval qui succombe sous les coups, le casseur de pierres qui vieillit dans la misère, l'ancien héros de 1814 abandonné de tous; d'autre part, les bourreaux : le bourgeois pharisien qui méprise la fille tombée, le juge inique, le riche qui a rempli sa bourse en vendant à faux poids, l'envieux qui hue le poète, le roulier qui flagelle sa bête innocente, l'avocat qui plaide toutes les causes, le boursier dont la fortune est faite des souffrances de soldats expirant sur les champs de bataille, les heureux dont les fêtes sont une insulte pour les petits, les joueurs que la soif de l'or groupe autour d'un tapis vert, tous les puissants, tous les jouisseurs de ce monde, que met à l'abri des vengeances terrestres la sévérité de la répression et dont deux poteaux soutenant un hideux triangle protègent le luxe et la débauche.

203. Jusqu'ici ce portrait rappelle celui de l'honnête ouvrière découverte d'un « regard jeté dans une mansarde ». *(Les Rayons et les Ombres.)*

204. C'est presque la croix de ma mère. Développement un peu mélodramatique : on songe à *Jenny l'Ouvrière*.

205. Voir, dans *Choses vues : Origine de Fantine.*

206. 1846, l'année où ces vers furent probablement écrits, est celle où la Chambre des Pairs eut à juger Lecomte et Joseph Henri pour attentats sur la personne du roi, et où Victor Hugo fit à la Conciergerie la longue visite qu'il raconte dans *Choses vues.*

207. C'est l'histoire de *Chatterton* de Vigny (représenté en février 1835) et de tous les génies méconnus dont les romantiques ont pris si souvent la défense.

208. Sa pitié pour l'enfance malheureuse, Victor Hugo l'avait déjà dite dans *Rencontre (Les Rayons et les Ombres.)*

209. Des guinguettes, fréquentées par les soldats et les grisettes, se succédaient à l'extrémité de la rue des Porcherons, actuelle rue Saint-Lazare. Pour attirer les militaires, plusieurs cabaretiers avaient adopté pour enseigne le vers fameux de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

210. La pitié pour les bêtes s'étendra à l'âne, au crapaud;

L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
Dans une profondeur où l'homme n'entre pas.

211. Victor Hugo dès cette époque stigmatisait les profiteurs de la guerre, les marchands de canons, les nouveaux riches.

212. Nous verrons plus loin (V, 26) que ces « heureux » égoïstes et profiteurs sont les vrais malheureux.

213. De quel Lazare s'agit-il ? du frère de Marthe et de Marie que ressuscita Jésus ou de celui de la parabole du mauvais riche ? Des deux peut-être. Victor Hugo, en octobre 1852, avait écrit la *Première rencontre du Christ avec le tombeau.*

214. Le second Empire dansa aux sons des valses de Strauss et de Métra.

215. Dans *Rêverie d'un passant* et *Pour les pauvres (Les Feuilles d'automne) ; Noces et festins* et *Sur le Bal de l'Hôtel de Ville (Les Chants du crépuscule) ; Oh ! vivons, disent-ils, (Les Voix intérieures)*, Victor Hugo avait déjà dénoncé comme provocatrices les fêtes trop brillantes que donnent les *heureux du monde.*

216. Ce dernier vers, brusque contraste avec tout ce qui le précède, se détache de l'ensemble, dans une superbe envolée, comme le vers final de ? (*Contemplations*, III, 11) autre *Melancholia* dont la date, 20 octobre 1846, n'a pas été discutée. Notre sentiment est que *Melancholia* commencé en 1838, date du volume acceptée par Gustave Simon, fut continué par le poète en 1846 et lui parut alors peut-être terminé, mais que trois nouveaux épisodes furent insérés, en 1855, entre les premiers épisodes et la conclusion.

217. Même avant de méditer dans une île, au bord de l'infini, Victor Hugo fut toujours un grand contemplateur, à ce point que

Juliette s'en montrait parfois jalouse, comme l'indique un des poèmes précédents *(Un soir que je regardais le ciel)*. Développant une idée qui hanta l'esprit de nombreux poètes, il suppose que les âmes, après leur mort terrestre, voyageront d'astre en astre, et, *à franchir l'infini* passeront *l'éternité ;* idée qu'il devait reprendre, quatre mois plus tard dans *Caeruleum mare* (*Les Rayons et les Ombres*, août 1839) :

Mais un jour ton œuvre profonde
Nous la saurons, Dieu redouté !
Nous irons voir de monde en monde
S'épanouir ton unité...
O songe ! O vision sereine !
Nous saurons le secret de tout,
Et ce rayon qui sur nous traîne
Nous en pourrons voir l'autre bout.

218. Cette connaissance de *l'autre côté des choses*, comme dit le poète de *A Villequier*, serait le privilège des bons, des doux, des justes. Les astres morts seraient les cimetières des méchants. Cette pensée inspire, dans la *Légende des Siècles*, les strophes lugubres d'*Inferi :*

Ces globes, qu'en prisons, Seigneur, vous transformâtes
Ces planètes-pontons, ces mondes-casemates,
Flottes noires du châtiment,
Errent, et sur les flots tortueux et funèbres,
Leurs mâts de nuit, portant des voiles de ténèbres,
Frissonnent éternellement.

Voir *Légende des Siècles* (deuxième volume), notes 47 et 149.

219. En d'autres poèmes Victor Hugo supposera l'existence de nombreuses planètes-bagnes. Ici Saturne seul est l'éternelle prison des âmes basses et méchantes. Mais pourquoi Saturne qui, loin d'être une planète morte, est un monde en fusion n'existant pas encore, et qui, lorsqu'il sera devenu solide et habitable, longtemps après la mort de notre terre, pourra offrir le féerique spectacle de ses arches lumineuses, faites de millions de satellites ? — Sans doute, parce que les poètes, oubliant qu'à sa surface aucune vie organique n'est encore possible, ont vu dans Saturne une terre en deuil. Saturne, *saturé* d'années, « dévorant » le temps, passait dans la légende pour avoir dévoré ses enfants et portait une faux ainsi que la Mort; aussi, être né sous son signe a paru un malheur, comme Verlaine le rappelle dans la pièce liminaire des *Poèmes Saturniens :*

Or ceux-là qui sont nés sous le signe Saturne,
Fauve planète, chère aux nécromanciens,
Ont entre nous, d'après les grimoires anciens,
Bonne part de malheur et bonne part de bile...

220. Saturne, en dehors de son anneau, s'accompagne de sept lunes.

221. Victor Hugo, en écrivant ces quatre vers qu'a popularisés la

musique de Fauré, devait penser à son frère Eugène, l'intime compagnon de toute sa jeunesse, mort exactement dix ans auparavant à l'asile de Saint-Maurice. Ces quatre vers sont faits de souvenirs de l'*Évangile*.

222. *Memento, homo, quia pulvis es*. Paroles que, le jour des cendres, le prêtre prononce en marquant de cendres le front des fidèles. « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. » Ce sont les mots dits par l'Éternel à Adam après la faute originelle. (*Genèse*, III, 19.)

223. Fable imaginée par Victor Hugo pour nous redire son horreur de la guerre et nous montrer que les animaux peuvent être plus sages que les hommes. Déjà il écrivait dans *Sagesse (Les Rayons et les Ombres)* :

> *Quoi ! La brute a sa sphère et l'élément sa règle !*
> *L'onde est au cormoran et la neige est à l'aigle.*
> *Tout a sa région, sa fonction, son but...*
> *L'homme seul est tombé.*

224. Caton, l'austère, dont tous les discours s'achevaient par ces mots restés célèbres : « Delenda Carthago ». — Tigeilin, préfet du prétoire, qui, succcédant à Burrhus, encouragea les crimes et les débauches de Néron.

225. Saint Jean à Pathmos, qui, dans l'*Apocalypse*, aurait prédit la ruine de l'empire romain.

226. Juvénal, dans ses *Satires*, a flétri les mœurs romaines de son temps. Victor Hugo imagine que, pour avoir vu la corruption de Rome, il fut changé en statue de sel, comme la femme de Loth pour avoir regardé Sodome.

227. Lire la nature, épeler son alphabet immense, recevoir l'enseignement des arbres et des fleurs, idées chères à Victor Hugo et souvent reprises par lui. *Aux Arbres* (ibid. 24) développe encore le même thème inépuisable.

228. Poème écrit en 1855, mais daté dans le volume de février 1843 : « Dix-sept ans. » C'était exactement, cette année-là, l'âge de Claire, la fille que Juliette avait eue de Pradier et de qui Victor Hugo a dit dans *Claire P.* :

> *Il n'a brillé qu'un jour, ce beau front ingénu,*
> *Elle était fiancée à l'hymen inconnu.*
> *A qui mariez-vous, mon Dieu, toutes ces vierges ?*

229. Pour ce nouveau plaidoyer en faveur de la liberté de l'amour était-il bien nécessaire de faire appel à Jésus, qui n'a jamais pris le mot amour dans le sens que va lui prêter Victor Hugo ?

230. Delancre, chargé de poursuivre les crimes de sorcellerie au début du XVIIe siècle, fit brûler vifs des centaines de malheureux.

231. Sa fâcheuse aventure de 1845 avait malheureusement mêlé aux gens de justice le poète académicien et pair de France. Il connaissait leur vocabulaire.

232. Dans l'ancien Parlement, la chambre criminelle tenait ses séances dans une tour du palais, dite Tournelle. Une autre Tournelle, construite par Philippe Auguste, défendait l'entrée de Paris par la Seine et nous avons encore le pont et le quai de la Tournelle.

233. Par son inspiration et par la brusque envolée du vers final, ce poème rappelle un peu *Melancholia.*

234. Saturne même, planète-bagne pour Victor Hugo, fait un astre dans les cieux.

235. Ce n'est plus de Saturne seulement, c'est de toutes les planètes, de tous leurs satellites morts, que Victor Hugo fait des bagnes errants. Cette idée finira par hanter son entourage. Vers la fin de 1853, un habitant de Jupiter fut interrogé par l'intermédiaire des tables tournantes. Deux questions entre autres furent posées : Jupiter est-il donc une planète moins heureuse que la nôtre ? — Selon qu'ils se sont bien ou mal conduits, les êtres humains sont-ils après leur mort dans des globes malheureux ou dans des terres heureuses ? » La réponse fut deux fois : « Oui. »

236. Par sa mère nantaise, par son père qui avait fait la campagne de Vendée, Victor Hugo entendit certainement parler de ces soldats républicains que les « Brigands » de Charette étaient accusés d'avoir cloués aux portes des granges. Une comparaison assez inattendue est venue à son esprit pour illustrer cette idée que les bons sont crucifiés autant et plus que les méchants. En ce poème assez confus, la chouette paraît symboliser tour à tour le mal et le bien, le rapace qui tue et le bienfaiteur qui dévore ces taupes que sont nos vices. Elle serait à la fois le larron ténébreux et le Christ en croix, « chouette immense de la lumière et de l'amour ». Rapprochement assez discutable.

237. Ces strophes, datées sur le manuscrit du 21 juillet 1846, ont été composées à un moment où Victor Hugo était encore tout ému de la mort de Claire Pradier. Dans son humble testament, elle avait écrit : « Je donne mon âme à Dieu qui m'a créée et que j'ai aimé plus que tout au monde... La vie n'est qu'un voyage... nous nous reverrons tous un jour. » Frêle et douce elle avait l'âme angélique de « l'enfant mort » de ce poème, mais il s'agit ici d'un garçon et la date inscrite sur le volume est antérieure à la mort de Claire et même à celle de Léopoldine. En 1843, Victor Hugo dut connaître une mère qui venait de perdre son fils et put ébaucher des vers qu'il termina en 1846, sous le coup de la mort de Claire.

238. Cf. *Épitaphe d'enfants* (*Toute la lyre*, III, 16) :

> *Qu'est devenu l'enfant ? La mère*
> *Pleure, et l'oiseau rit, chantre ailé.*
> *La mère croit qu'il est sous terre,*
> *L'oiseau sait qu'il s'est envolé.*

239. Ces deux strophes, datées sur le manuscrit du 11 mai 1843,

semblent bien confirmer qu'au printemps de cette année-là Victor Hugo voulut consoler une mère qui venait de perdre son fils.

240. Juste avant d'écrire ce poème, dans *A propos d'Horace*, Victor Hugo avait malmené le maître d'études. Il avait même écrit d'abord : « Je regardais le pion » qu'il remplaça ensuite par le « monstre ». Mais il devait faire amende honorable, parce qu'il était l'ami des faibles, « des martyrs » comme il dit ici, et parce qu'il gardait le plus affectueux souvenir de Biscarrat. Ce maître d'études de la pension Cordier était « jeune, intelligent, ouvert à tout », sa figure « était intelligente et loyale, et il avait le caractère de sa figure ». Il s'intéressait aux vers de son élève et il faisait lui-même des vers. (Voir *Victor Hugo raconté*, p. 28 : *les bêtises que M. Victor Hugo faisait avant sa naissance.*)

241. Les huit dernières syllabes de cet alexandrin se retrouvent dans *le Revenant :*

> *La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre.*

242. Vers écrits le lendemain du jour où Victor Hugo acheva *Les Pauvres gens* et sans doute inspirés aussi par un récit paru dans *l'Indépendant de la Moselle*, qui fut reproduit par *la Presse*. *Les Pauvres gens* nous conduisent chez la bonne Jeannie qui recueille les enfants de sa voisine; ce poème nous introduit dans le triste logis de la mère morte. Deux décors d'un même drame. (Voir *la Légende des Siècles*, volume II, note 210.)

243. Ces scènes d'ouvriers inauguraient une sorte de poésie sociale et c'est une veine où les Eugène Manuel (voir par exemple le morceau intitulé : *la Robe*) ont longtemps puisé, mais ils n'ont pas su, comme Victor Hugo, opposer aux misères des hommes toute la splendeur de la nature lumineuse et tranquille. Il faudra Baudelaire *(Les Fleurs du Mal, Tableaux parisiens)* pour inonder de soleil un modeste intérieur :

> . . . .
> *Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,*
> *Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,*
> *Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,*
> *Contempler nos dîners longs et silencieux,*
> *Répandant largement ses beaux reflets de cierge*
> *Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.*

244. Pour Victor Hugo, l'animal, pourtant inférieur à l'homme dans l'échelle des êtres, vaut souvent mieux que lui, parce qu'il n'a pas notre vain orgueil, notre « moi » misérable, notre pauvre croyance en nos propres mérites. Mais sa sympathie allait surtout au lion dont la nature emplit les rêves solitaires, au lion qui est parmi les bêtes ce qu'est le chêne parmi les arbres. Dans *Écrit sur un exemplaire de la Divina Commedia*, il a imaginé que Dante fut chêne et lion avant d'être homme.

245. *Et j'ai pris, ô lions, dans cette intimité*
L'habitude du gouffre et de l'éternité.

Ainsi parle le quatrième lion dans la fosse où l'on a jeté Daniel. *(Les Lions, La Légende des Siècles.)*

246. A Jersey, pendant huit séances successives, Victor Hugo interrogea le lion d'Androclès, qui répondait par des strophes telles que celle-ci, que le poète semblait lui avoir soufflées :

Le désert était vaste, infranchissable et sombre,
J'y régnais lumineux comme un phare dans l'ombre.
J'y levais mon front haut.
Dans le désert sans fond qui toujours recommence,
J'étais seul, j'étais seul sur cette page immense
Comme un immense mot.

Les huit séances se prolongèrent jusqu'au 30 mai 1854. C'est le 6 juin que fut écrit *Baraques de la foire.*

247. Victor Hugo, levé chaque matin avec le jour, travaillait sur une planchette mobile fixée à sa fenêtre. La nuit, il notait sur un carnet les vers venus pendant ses insomnies qui devaient être assez fréquentes, car, chaque jour, à Jersey, le premier souci de Juliette était de savoir s'il avait bien dormi. Quand il écrivit ce poème, *Les Châtiments* étaient à la veille de paraître, ce qui peut expliquer sa nervosité.

248. Les sept étoiles de la grande Ourse.

249. La lutte de Jacob avec l'ange est racontée au chapitre XXXII de *la Genèse* (versets 24 à 28).

250. Job est un personnage des *Burgraves ;* le cor de Don Ruy Gomez de Silva résonne au dernier acte d'*Hernani.*

251. C'est dans une de ces nuits d'insomnie (23-24 novembre 1858) que le poète devait écrire *Zim-Zizimi (Légende des Siècles,* II, 16.) Dans les *Travailleurs de la mer* (I, 1), il a longuement parlé de ces visions merveilleuses qui s'offrent au dormeur, « pas tout à fait voyant, pas tout à fait inconscient » — « Les yeux de chair se ferment, alors, dans cette tête assoupie, d'autres yeux s'ouvrent; l'inconnu apparaît. »

252. Ce poème, écrit en 1839, qui aurait pu figurer dans *Les Rayons et les Ombres,* s'achève par un vers d'un rendu saisissant qui nous laisse une impression aussi nette que celle que le bas-relief lui-même aurait pu nous donner :

Un pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière.

253. Le « groupe éblouissant des notes », Victor Hugo, deux ans auparavant, l'avait fait danser et resplendir dans *Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande (Les Rayons et les Ombres).*

254. Dans *Les Châtiments,* les abeilles du manteau impérial seront : *Chastes buveuses de rosée.*

255. Il est curieux que ces vers aient justement été écrits quatre mois avant la mort de Léopoldine.

256. Cette idée que « l'ange envolé » peut revenir était chère à Victor

Hugo et aux siens. Son premier enfant, mort à trois mois, s'appelait Léopold; la fille qui naquit dix mois plus tard, s'appela Léopoldine. Charles, le fils aîné du poète, eut en 1867 un enfant du nom de Georges qui mourut au bout d'un an, le 14 avril 1868. Un second enfant, qui naquit le 16 août 1868, reprit ce prénom de Georges.

257. La maison de son père, Victor Hugo l'avait habitée en avril 1825 et il l'a décrite dans une lettre à Vigny et dans un poème dédié à Louis Boulanger *(Les Feuilles d'Automne)*. C'est à Blois qu'était mort, le 9 octobre 1823, le petit Léopold, qui était si faible que ses parents avaient compris que l'air de Paris ne lui valait rien.

258. Victor Hugo lui-même, en 1843, ne put consacrer des « mots humains » à sa fille. Il se contenta d'inscrire une date sur une page blanche de son livre.

259. Cette douleur, Victor Hugo en avait eu le spectacle en 1823, à la mort de Léopold, et, en 1843, à la mort de Léopoldine si, comme il est probable, ce poème écrit à Jersey est postérieur à la catastrophe de Villequier. *Le Revenant*, qui a su faire couler et adoucir beaucoup de larmes, est l'une des pièces qui contribuèrent le plus au succès des *Contemplations*.

260. *Le Revenant*, non daté sur le manuscrit, fut très probablement écrit pendant l'exil, vers 1854. En août 1843, à la date inscrite sur le livre, Victor Hugo circulait en Espagne aux environs de Pampelune. On a l'impression qu'il a voulu rattacher ce poème à une année qui devait lui inspirer tant de méditations sur la mort, faire choix d'une date — à peine antérieure à la catastrophe de Villequier — qui, juste avant la mort de Léopoldine, lui permît d'affirmer une fois de plus sa croyance en la survie de l'âme.

261. La douceur que versent à l'âme les grands arbres pacifiques, les poètes l'ont toujours dite. Les bergers de Virgile, *sub tegmine fagi*, oublient la guerre et ses souffrances. Maynard murmurait, dans la première moitié du XVIIe siècle.

> *Forêts, je suis ravi des bois où je demeure,*
> *J'y trouve la santé de l'esprit et du corps.*

Et, vers la fin du même siècle, La Fontaine :

> *Solitude où je trouve une douceur secrète*
> *Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais*
> *Loin du monde et du bruit goûter l'ombre et le frais ?*
> *Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ?...*

Ce thème familier à tous les poètes de tous les temps, de tous les pays, de toutes les écoles, et qui leur fut surtout cher aux époques troublées, Victor Hugo l'a cent fois repris, depuis ses premiers séjours dans la vallée de la Bièvre. Il inspira de nombreux poèmes d'avant l'exil et remplira des pages entières des *Contemplations*.

262. L'auteur de *Jeune homme, ce méchant (Les Voix intérieures)*, de *A propos d'Horace (Les Contemplations)*, qui supportait si mal les

critiques de ses adversaires, avait-il bien le droit de se rendre à lui-même cet hommage ?

263. Déjà, le mois précédent, dans *La clarté du dehors ne distrait pas mon âme*, Victor Hugo avait exprimé l'idée qu'il aurait sa tombe dans l'herbe :

A l'ombre de quelque arbre où le lierre s'attache.

Vraisemblablement, ne pouvant prévoir que, par suite de la catastrophe survenue trois mois plus tard, sa fille Léopoldine et sa femme Adèle reposeraient à Villequier, Victor Hugo supposait, en juin 1843, qu'avec tous les siens il dormirait un jour sur *la colline* dont il parle dans son poème : *A un voyageur.* Le 30 janvier 1828, au lendemain de la mort de son père, Abel Hugo, fils aîné, avait acheté un terrain au Père-Lachaise.

Mais Victor Hugo ne repose pas sous un *branchage auguste* et *solitaire.* Il dort, comme on sait, au Panthéon où l'a porté l'admiration de la France. Dans le caveau qui l'abrita seul pendant dix-sept ans, il a pour voisin, depuis 1902, Émile Zola, pour lequel furent également votées des obsèques nationales.

264. Adorable petite pièce d'anthologie, écrite à Cauterets, après le voyage en Espagne *(Alpes et Pyrénées)* pendant la promenade dans le sud-ouest de la France qui fut brusquement interrompue par la nouvelle de la mort de Léopoldine.

265. C'est la strophe d'*Oceano Nox*, six vers dont le dernier est parfois un octosyllabe et parfois un alexandrin; c'est aussi le même sentiment : les vivants, légers, reprennent leurs rires et leurs chansons tandis que le souvenir des morts s'estompe dans l'oubli.

Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encore quelque temps vos noms d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures...

266. Victor Hugo, à la date du 21 juillet 1833, décrit dans *Alpes et Pyrénées* le « charnier de Bordeaux », débris d'un vieux cimetière proche de l'église Saint-Michel. « Les herbes et les ronces croissaient parmi les ruines avec une joie inexprimable. » Pourtant, ajoute le poète « cette joie n'a rien de méchant ni d'amer, c'est l'innocente et royale gaieté de la nature ». Ainsi pour ce poème sur la mort peut s'expliquer le titre de *Joies du soir.*

267. Ces vers, comme beaucoup de poèmes des *Contemplations*, portent dans le volume la date du jour où fut ressentie l'impression qui les inspira. Quand ils furent écrits Victor Hugo, trois jours auparavant, avait interrogé Galilée par l'intermédiaire des tables tournantes, et Galilée lui avait parlé de l'infini du ciel.

268. La pitié du poète pour le cheval, l'âne, la chouette, le crapaud, devait s'étendre jusqu'aux plantes les plus humbles et les plus dédaignées. Les animaux, les végétaux, les minéraux ont-ils une âme ? Cette question fut posée plusieurs fois aux tables tournantes de Jersey.

C'est d'une araignée dans *Puissance égale Bonté* (*Légende des Siècles*, I, 2) que Dieu fait le soleil.

269. C'est cet amour du difforme, du dédaigné, qui fit de Victor Hugo l'ami de Bug Jargal, de Claude Gueux, de l'Homme qui rit, de Quasimodo, de Triboulet, etc.

270. Victor Hugo avait déjà dit, dans la préface de 1826 des *Odes et Ballades*, comment le Romantisme voulait remplacer « un parc de Versailles bien nivelé, bien nettoyé, par la magnificence des forêts vierges ».

271. Cette lutte du poète avec sa création, Victor Hugo l'avait déjà dite dans *Insomnie* :

Le drame commencé dont l'ébauche frissonne...

272. Ce n'est qu'en 1865, à Hauteville-House, que Victor Hugo achèvera son *William Shakspeare*, mais déjà son séjour à Jersey l'aidait à mieux comprendre le génie du grand Will, dont son fils, François-Victor, allait publier des traductions, celle des *Sonnets* d'abord, des *Œuvres complètes* ensuite.

273. Le 10 janvier 1854, Victor Hugo adressa un appel au peuple de Guernesey, le conjurant d'implorer la commutation de peine d'un nommé Tapner, condamné à mort pour avoir tué une femme. « Non, plus de supplices ! s'écriait-il, nous, hommes de ce grand siècle, nous n'en voulons plus ! » *(Pendant l'exil*, I.) C'est deux jours après que l'irréductible adversaire de la peine de mort, qui, pour *la Légende des Siècles* devait écrire *L'Échafaud*, composa cet éloquent poème.

274. Dans *Les Misérables*, parlant de l'échafaud : « C'est une sorte de monstre fabriqué par le juge et par le charpentier, un spectre qui semble vivre d'une vie épouvantable faite de toute la mort qu'il a donnée. »

275. Vers égal aux plus beaux vers de Ronsard.

276. Cf. Dans le *Pape (Un échafaud).*

Ainsi vous touchez au trépas,
Vous touchez à la hache, à la tombe, au Peut-être !
Ainsi vous maniez la mort sans la connaître !
Vous êtes des méchants et des infortunés.
Dieu s'est réservé l'homme et vous le lui prenez.
Vous n'avez pas construit et vous osez détruire !

277. Cet important poème, achevé à Jersey, en février 1855, fut commencé avant l'exil, en 1836 ou en 1846, mais, si l'on admet cette seconde date, Adèle, et non Léopoldine, est la fille que Victor Hugo tient par la main. Déjà les méditations du poète sous le ciel semé d'étoiles nous avaient valu *Saturne* et *Explication* des *Contemplations*. Magnifique dissertation d'un philosophe et d'un homme de science, d'un visionnaire et d'un réaliste, *Magnitudo Parvi* oppose à un soleil lointain l'humble feu d'un pâtre, et ce feu est plus lumineux, plus

bienfaisant que l'étoile, puisqu'il parle de labeur, de pauvreté, de solitude et de foi, puisqu'il verse à l'âme plus d'amour, de paix, de sérénité, qu'il éveille mieux dans le cœur du poète le sentiment de l'infini.

278. Dans *Les Rayons et les Ombres, (Matelots, Matelots...) :*

Le ciel, cette grande urne adorable et profonde.

279. Cet emploi de *même* au singulier relié à un pronom au pluriel n'est pas rare chez Victor Hugo. (Voir *Légende des Siècles,* deuxième volume, note 42).

280. Pour Pythagore, né à Samos vers 600 avant J.-C., le géomètre astronome qui découvrit la démonstration du carré de l'hypoténuse, Dieu est l'unité absolue. Le monde est un tout harmonieux, le soleil en est le centre et les autres astres se meuvent autour de lui.

281. Cette idée que tout vit, tout palpite, tout souffre, l'arbre, la roche, ainsi que l'homme et l'animal, est une des idées maîtresses de tous les poèmes philosophiques des *Contemplations.* Elle est longuement développée dans *Ce que dit la Bouche d'ombre.* Déjà, dans *Vers dorés,* Gérard de Nerval avait prêté une pensée à la matière :

Souvent, dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

282. Dans *Dieu (L'Ange),* un ange apostrophant l'homme, le ravale au-dessous de la bête :

Mais toi, l'élu risible, l'homme, à quelle distance
Es-tu de l'animal ?...

283. « Ensuite, je vis quatre anges qui étaient debout aux quatre coins de la lettre et qui retenaient les quatre vents de la terre... » (*Apocalypse,* VII, 1). Les « quatre vents » donneront son titre à un futur recueil de Victor Hugo. Ici, c'est bien le visionnaire de Jersey, le « Jean à Patmos », exilé sur son rocher, qui vaticine.

284. *L'Apocalypse* ignore Saturne.

285. Mot hébreu signifiant l'Être Suprême, nom que les Juifs donnaient souvent à l'Éternel.

286. Victor Hugo accorde aux comètes une puissance qu'elles n'ont pas (Voir *Légende des Siècles,* volume II, note 301).

287. Sorcière qu'Horace flétrit dans les *Satires.*

288. Zorobabel après la captivité releva le temple en dépit des Samaritains; Dédale, personnage fabuleux, construisit le Labyrinthe sur les ordres de Minos.

289. Nom que les musulmans donnent aux peuples qui, sans être ni chrétiens, ni juifs, ne professent pas l'islamisme.

290. Dieux des Grecs, des Musulmans, de l'Inde et des anciens Perses. (On écrit plutôt Vichnou.)

291. Victor Hugo voit dans son pâtre un de ces songeurs dont il définissait le rôle dans *Fonction du poète (Les Rayons et les Ombres)*, un de ces Mages qu'il célébrera dans *Les Contemplations* (*Aujourd'hui*, VI, 23).

292. Dans *Fonction du poète* :

> *Pourvu qu'il ait sa foi qu'il garde,*
> *Et qu'en sa joie ou sa douleur*
> *Parfois doucement il regarde*
> *Un enfant, un astre, une fleur...*

293. Abraham, qui menait ses troupeaux de lieu en lieu, naquit vers l'an 2000 avant J. C. à Ur en Chaldée.

294. Zoroastre, qui put vivre au XIIe siècle avant J. C. fonda la religion des Perses, dite parsisme. Le culte qu'il institua, spiritualiste comme celui du peuple juif, interdisait toute représentation figurée de la divinité. — Abraham, après la mort de son père Tareh, mena une vie errante, cherchant des pâturages pour ses troupeaux. Bien que né parmi les idolâtres, il arriva par ses méditations solitaires de pâtre et la contemplation de la nature à l'idée d'un Dieu unique. Le mage Zoroastre gravit moins de degrés que le berger Abraham.

295. Les astronomes, les astrologues de Chaldée furent célèbres par leur science pendant toute l'antiquité.

296.
> *Ainsi mourut Jésus, et les peuples, depuis*
> *Atterrés ont senti que l'Inconnu lui-même*
> *Leur était apparu dans cet Homme suprême.*

La Fin de Satan. (Livre II. *Le Crucifix.*)

297. C'est dans la solitude de l'exil que Victor Hugo devenu visionnaire écrivit ses grands poèmes philosophiques, *Ce que dit la bouche d'Ombre, la Fin de Satan, Dieu.*

298. Cf. *Mille chemins, un seul but.* (Les Rayons et les Ombres.)

> *Le pâtre attend sous le ciel bleu*
> *L'heure où son étoile paisible*
> *Va s'épanouir, fleur de feu,*
> *Au bout d'une tige invisible.*

299. La nature est la Bible que doit savoir lire le poète. Victor Hugo l'a dit et redit.

> *O nature, alphabet des grandes lettres d'ombre.*
>
> *Contemplations. (Autrefois, A propos d'Horace).*

300. Idée de réincarnations successives. « L'homme tel que nous le connaissons, écrit M. Denis Saurat dans la *Religion de Victor Hugo*, est l'aboutissement d'une longue série de vies antérieures, que Dieu

lui a fait oublier afin de lui donner la liberté. L'homme sent ce passé en lui. »

301. *Ne dites pas mourir, dites naître.* Le poète a souvent repris ce thème. La conclusion de *Dieu*, c'est que l'homme doit mourir pour voir. *Vous retrouver, c'est naître*, dit aux morts l'auteur de *Claire* (*Contemplations*, 2e vol., VI, 8).

302. Victor Hugo pendant les années qui précédèrent l'exil se lia avec le cabaliste Alexandre Weill qui l'accompagna jusqu'à Bruxelles. M. Denis Saurat explique que, pour les disciples de Fludd, la matière divine, la lumière, n'est visible pour nous que *grâce à la forme matérielle qu'elle a prise. La lumière est une première occultation de Dieu.* Un de ces disciples a écrit au XVIIIe siècle : « Dieu a tiré un voile, le corps du soleil, devant nos yeux, afin que nous puissions nous tenir dans son ombre et vivre. Car cette lumière n'est que son ombre. » Victor Hugo connaissait cette théorie de l'occultation. *Un astre est un voile* et il ajoute que l'homme reçoit des soleils *un regard qui va plus loin qu'eux.* « Plus loin qu'eux », montre M. Denis Saurat, c'est en Dieu lui-même. Mais la première forme visible de Dieu est la lumière.

Notons que c'est après être entré en relations avec Alexandre Weill que Victor Hugo écrivit divers poèmes des *Rayons et les Ombres* comme *Fonction du poète* ou *Caeruleum mare* où apparaît l'influence de la Cabale.

303. Cette lumière, qui voile Dieu, nous la prenons pour la lumière divine elle-même dont, vivants, nous ne pourrions supporter l'éclat.

304. « L'Éternel dit à Moïse : Voici, je me tiendrai devant toi sur le rocher d'Horeb, tu frapperas le rocher, et il en sortira de l'eau et le peuple boira. » (*Exode*, XVII, 5, 6.)

305. Le monde visible cesse de lui cacher l'invisible.

306. Saturne et Mars ne sont que deux planètes. Sirius et Aldebaran, étoiles de première grandeur, Arcturus, étoile double, prendront successivement la parole dans *Abîme*, de *La Légende des Siècles*, écrit en 1853.

307. Dans *Abîme*, Dieu, plus grand même que l'Infini, n'aurait qu'à souffler et tout serait dans l'ombre.

308. Ce doute, Victor Hugo le connut lui-même. Celui qui déjà en 1835, dans *Les Chants du Crépuscule*, avouait à Mlle Bertin « *que nous avons le doute en nous* », en janvier 1855, *(Je lisais. Que lisais-je ?)* entendait encore un martinet lui dire :

O pauvre homme tremblant
Entre le doute morne et la foi qui délivre...

Les deux cavaliers de sa ballade (*Contemplations*, IV, 12), coexistaient en lui, celui qui n'a que des regrets et celui qui a l'espérance et la foi.

309. Ce Ptolémée n'est pas un des rois d'Égypte de ce nom, mais l'astronome grec ou égyptien Claude Ptolémée, qui vivait au deuxième siècle de notre ère. Pour lui, qui s'en tenait aux apparences,

c'est autour de la terre, centre de tout, que tournaient le soleil, les planètes et les étoiles. Son système fut renversé par Copernic.

310. Qu'est-ce que l'espace ? Depuis Locke, Leibnitz, Newton, Stuart Mill et Spencer, éternel sujet de discussion. Pour Kant, si notre esprit est ainsi fait que nous ne pouvons concevoir les choses sans les situer dans l'espace, ce n'est pas la preuve qu'elles y soient en réalité.

311. L'âme de ce pâtre est assez pure pour recevoir un reflet de Dieu, alors que pour nous s'impose le phénomène de l'occultation.

312. Cf. *Le geste auguste du semeur...*
Saison des semailles. Le soir (Chansons des rues et des bois).

313. Un peu de la lumière d'outre-tombe éclaire déjà cet humble pâtre.

314. L'arbre-pilastre, nous l'avions déjà vu dans *Sous les Arbres*, (*Contemplations ; Autrefois*, II, 1).

> *La nuit tombait ; au tronc d'un chêne, noir pilastre,*
> *Il s'adossait pensif...*

315. C'est l'idée du mage-phare, chère à Victor Hugo.

316. En février 1855, quand Victor Hugo termina son poème, Adèle, la seule fille qui lui restait, avait vingt-quatre ans. Mais en août 1839, date à laquelle il avait commencé son poème et que, dans son livre, il a donnée à *Magnitudo Parvi*, Léopoldine avait quinze ans. Sans doute est-ce toujours elle, qui, même morte, resta « l'enfant adorée » qui l'accompagne. Ainsi s'expliquent les sentiments de deuil et d'espérance que traduisent les dernières strophes.

317. Victor Hugo, le 3 octobre 1854, avait écrit *le Pont* (*Contemplations*, VI, 1). Le poète interroge le fantôme blanc qui bâtit le pont aux millions d'arches pouvant mener de la terre à Dieu :

Quel est ton nom ? lui dis-je. Il me dit : « La prière. »

318. Ce poème initial, qui n'a pas la clarté simple de ceux qui le suivent, porte dans l'édition une date antérieure au mariage de Léopoldine. Il pouvait donc trouver place en tête des *Pauca meae.*

319. Deux pures lumières, l'innocence qui éclairait le berceau, la vertu qui doit illuminer notre tombe. La double victoire est d'acquérir l'une sans perdre l'autre, de nous laisser illuminer en même temps par les deux clartés, celle de notre aurore et celle de notre crépuscule. La naissance, la mort, l'une au levant, l'autre au couchant, sont les deux cimes.

320. « Qu'est-ce que les *Contemplations ?* demandait la préface. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme de la tombe. » Pour Léopoldine tout innocence et tout vertu, une double lumière avait éclairé ces deux énigmes.

321. Les deux lumières se mêlent comme les rayons décomposés

par le prisme de ce monde se fondraient, dans l'azur célestre, en une seule pure clarté, l'amour.

322. Deux pieds supposeraient une double clarté, et, sur les neiges éternelles, les deux lumières, — celle du levant, innocence, celle du couchant, vertu, — se sont fondues en une seule.

Dans *Dieu (L'ange)* :

L'action est un pied qui marque son empreinte.

323. C'est notre impureté seule qui nous rend matériels, expliquera longuement la *Bouche d'Ombre*... Ève dans le Paradis Terrestre n'était qu'une « argile transparente ». Le pied de l'amour est affranchi de la matière, ne projette aucune ombre. L'ange, dit le *Sacre de la femme* (*Légende des Siècles*, I, 2).

L'ange laisse passer à travers lui l'aurore.

324. Vers 1837, Auguste Vacquerie, fils d'un armateur du Havre, après de brillants succès au lycée de Rouen, était entré en rhétorique à la pension Favart, proche de la place Royale. Il y rencontra Paul Meurice, fils d'un orfèvre réputé. Les deux jeunes gens qui n'avaient qu'un rêve, connaître Victor Hugo, lui adressèrent une épître où ils disaient leur grande ambition. Ils furent bientôt des habitués des « dimanches soirs de la place Royale », où ils reçurent un si cordial accueil qu'Auguste Vacquerie père, pour témoigner sa gratitude aux illustres amis de son fils, mit à leur disposition sa propriété de Villequier, près de Caudebec. A la fin d'août 1842 Mme Hugo et ses enfants, sur l'insistance de Mme Lefebvre, sœur d'Auguste Vacquerie, prirent le bateau qui remontait la Seine et trouvèrent en arrivant, Auguste et son frère Charles qui, de quatre ans plus âgé qu'Auguste, avait alors vingt-six ans et travaillait au Havre avec son père. On visita l'abbaye de Jumièges, le cloître de Saint-Wandrille et toute la belle campagne normande sur les deux rives du fleuve. Charles s'éprit de Léopoldine qui répondit à son amour. La place Royale était proche de l'église Saint-Paul. C'est là que le mariage fut célébré, le 15 février 1843, à la chapelle du Catéchisme et dans une stricte intimité en raison de la mort récente du beau-frère de Charles Vacquerie. Le repas de noces fut offert place Royale. Victor Hugo, dont le père avait épousé la fille d'un armateur nantais, donnait sa fille au fils d'un autre armateur.

325. Les factures conservées par M. Louis Icart, graveur-collectionneur, permettent de dire que le *Mercure du Commerce* reçut de M. Victor Hugo*t*, (sic) 9 fr. 30 pour distribution, le 5 mars, de 186 faire-part de mariage.

Dès le début d'avril, Mme Victor Hugo, impatiente de revoir sa fille s'installa avec Adèle dans la petite maison que Charles Vacquerie avait louée pour elles près du Havre, à Graville. Charles et François-Victor Hugo, encore collégiens, y vinrent passer les vacances de Pâques. Victor Hugo alla voir sa femme et ses filles en juillet avant son départ pour l'Espagne.

326. Léopoldine, sa fille aînée, était deux fois chère au poète, puisque c'était en elle que revivait le premier né Léopold, mort en octobre 1823, ayant à peine trois mois. En 1843, l'année même de la catastrophe, Victor Hugo, trop cruellement atteint, ne composa pas de poème sur la mort de sa fille. Ainsi qu'il devait le dire, vers 1854, dans le *Revenant :*

> *Oh ! la parole expire où commence le cri ;*
> *Silence aux mots humains !*

Sur une page blanche, il inscrivit une date et une ligne de points. Cependant, le 12 septembre, le jour qu'il avait pu rejoindre Paris où l'avait ramené en toute hâte la triste nouvelle apprise pendant son retour d'Espagne, il avait noté quelques vers :

> *Nous aimons nos enfants bien plus qu'ils ne nous aiment..*
> *Quand tu la contemplais, cette Seine si belle,*
> *Rien ne te disait donc : Ce sera ton tombeau ?*

327. Le premier poème inspiré par la mort de Léopoldine, *A Villequier*, fut presque entièrement écrit l'année qui suivit la catastrophe, en 1844. En 1845, l'année de « l'affaire Biard », rien, comme si le poète ne se sentait plus assez pur alors pour évoquer la figure angélique de son enfant morte. 1846 fut, plus qu'aucune autre, l'année des *Pauca meae.* Furent successivement écrits : *Elle était pâle et pourtant rose, Quand nous habitions tous ensemble*, la fin de *A Villequier*, *Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin*, *Trois ans après*, *On vit, on parle.* Cette même année semble avoir donné aussi : *O souvenir ! printemps ! Aurore !* En 1847 : *Pendant que le marin qui calcule et qui doute* et *Demain, dès l'aube ;* en 1848, *Veni, vidi, vixi.* D'autres *Pauca meae* furent écrits plus tard. En modifiant certaines dates, Victor Hugo semble avoir voulu que ses poèmes suivissent l'évolution de sa douleur, qui alla du désespoir à la révolte, de la révolte à l'humble résignation.

328. A la mort de sa mère, le 27 juin 1821, Victor Hugo, né le 26 février 1802, n'avait encore que dix-neuf ans.

329. Ennui pris dans le sens classique, grande douleur :

> *Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis.*
>
> *Iphigénie* (IV, 4).

330. Cet homme, tenant par la main son enfant, nous l'avons vu dans *Magnitudo Parvi.* (*Contemplations*, III, 30).

> *Je tenais par la main ma fille, enfant qui rêve,*
> *Jeune esprit qui se tait.*

Ces humbles octosyllabes, si purs, si simples, si vrais, qu'aucun père en deuil ne peut lire sans que des larmes mouillent ses yeux, plus que tous les grands alexandrins de ses poèmes philosophiques comptent parmi les vers immortels de Victor Hugo.

331. Victor Hugo, en avril 1839, avait défini la *Fonction du poète (Les Rayons et les Ombres)* et déjà il se sentait mage.

332. C'est l'une des six pièces, faites des pauvres mots de tout le monde, qu'inspira dans l'automne de 1846 la mort de Léopoldine. La mort de Claire Pradier que le poète aimait tendrement (21 juin 1846) avait pu raviver ses souvenirs douloureux.

333. Poème composé le 4 septembre 1852, le jour du premier anniversaire vécu à Jersey de la mort de Léopoldine. Bien qu'ils n'aient été écrits que longtemps après d'autres, ces vers, qui évoquent le désespoir du « premier moment » devaient figurer presque en tête des *Pauca meae*. Pour Victor Hugo, dont le frère Eugène était mort à l'asile de Saint-Maurice, le mot « fou » prenait un sens tragique.

334. Au retour du voyage pendant lequel Victor Hugo avait appris la mort de sa fille, Juliette Drouet lui avait écrit, le 13 septembre 1843 : « Dans quel état est ta famille, dans quel état es-tu toi-même, et qu'est-ce qui arrivera de notre *désespoir* à tous si Dieu ne nous prend en pitié !... Je vois tout ce qui s'est passé : les cris de désespoir de ta famille, l'explosion de ton affreux *désespoir*, si longtemps et si cruellement retenu... Je ne pense à elle, pauvre bien-aimé, que comme à un ange du ciel. »

335. *Un oiseau qui passe*. Dans *A des oiseaux envolés (les Voix intérieures)* le poète désigne de la même façon les enfants qui entrent dans sa chambre, prennent sa plume et dérangent ses papiers.

336. Cet amour des astres justifie le discours que le poète tient dans *Magnitudo parvi* à sa fille qui l'accompagne.

337. Lamartine, qui, le 7 décembre 1832 avait perdu à Beyrouth sa fille Julia, traduit le même sentiment dans *Géthsémani:*

> *Son front se nuançait à ma moindre pensée ;*
> *Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien.*

338. En 1832, quand Victor Hugo avait trente ans et Léopoldine six, ils avaient passé l'automne aux Roches. La maison qui touche aux bois est donc celle de M. Bertin.

339. Deux vers pleins de nostalgie et de rêve succédant à des strophes exquises où passent par instant des traits volontairement familiers et puérils. *(Oh ! la belle petite robe...)*

340. Ce poème, écrit en octobre 1846, Victor Hugo a voulu, dans le livre, le dater du premier anniversaire de la mort de Léopoldine.

341. Comme les deux pièces qui le précèdent, ce poème évoque le souvenir de Léopoldine vivante. Besoin éperdu de ressusciter l'enfant morte : autre phase d'une grande douleur.

342. Les deux sœurs feuilletaient ensemble la Bible comme Victor Hugo et ses deux frères le faisaient avant elles, ainsi qu'il le rappelle dans *Aux Feuillantines* (*Contemplations*, V, 10).

343. Cyrus le Grand, qui fut roi de Perse, prit Babylone sous le règne du Belschatzar de Daniel. — Moloch, idole phénicienne à laquelle on sacrifiait des victimes, fut l'objet d'un culte même à Jérusalem;

Salomon lui éleva un temple (*Rois*, III, 2); les rois de Juda, Achaz et Manassé, lui consacrèrent leurs fils. — Léviathan, qui donne son nom au bateau de *Pleine mer (Légende des Siècles)*, est l'animal monstrueux dont parle le livre de Job, (chapitres 40 et 41). On s'étonne que ce soient ces noms, qui ne tiennent que peu de place dans la Bible, qui aient surtout frappé des enfants.

344. Il est descendu aux enfers est un des articles du *Credo*, *Descendit ad inferos.*

345. Cette joie, le poète l'a dite dans *Contemplations* (I, 3) : *Mes deux filles.*

346. Vers datés du 4 septembre 1845, deuxième anniversaire, mais écrits en avril 1854, à l'époque où Victor Hugo et son entourage interrogeaient souvent les esprits. C'est la forme qu'il emploie souvent dans ses poèmes philosophiques, la strophe même de *Pleurs dans la nuit*, de *A la fenêtre pendant la nuit (Contemplations*, VI, 6 et 9) écrits tout de suite après. Si ces vers ont trouvé place dans *Pauca meæ*, c'est peut-être qu'ils traduisent ce besoin de surprendre le mot de la grande énigme qui tenaillait plus que jamais le poète depuis la mort de Léopoldine.

347. Les séances de tables tournantes se succédaient plusieurs fois par semaine à Marine-Terrace. L'une d'elles eut lieu le 25 avril exactement. Ces vers trahissent les préoccupations qu'avait ce même jour Victor Hugo.

348. L'endroit désigné est le château de la Terrasse, à Saint-Prix (canton de Montmorency), où Mme Victor Hugo, s'installa, en 1840, dès le mois de mai. Le poète y passait deux ou trois jours par semaine. Les fils qui venaient le dimanche, rejoignirent leur mère et leurs sœurs à la fin de juillet, quand les vacances leur rendirent la liberté.

349. Le bois sombre est la forêt de Montmorency.

350. Les babils d'enfants jouant sous sa fenêtre avaient toujours ravi Victor Hugo. Voir *Laissez, tous ces enfants sont bien là, (Les Feuilles d'automne.) A des oiseaux envolés. (Les voix intérieures.)*

351. Ils étaient d'autant plus heureux que Charles avait eu en juillet le premier prix de thème au Concours général.

352. Un poème écrit un mois auparavant, en août 1846 *(La Vie aux Champs*, *Contemplations*, I, 6), montrait déjà Victor Hugo contant de belles histoires à des enfants. Nous le retrouverons dans *L'Art d'être grand-père* en racontant à ses petits-enfants.

353. Le père de Mme Hugo, M. Foucher, retraité alors et veuf depuis la fin de 1827, partageait les villégiatures estivales; son fils, Paul, venait aussi parfois.

354. Ce poème, comme la plupart de ceux qui le précèdent, évoque des détails intimes, puis, brusquement, l'inspiration s'élargit aux derniers vers.

355. Si ces deux strophes appartiennent aux *Pauca Meæ*, c'est que, depuis 1843, le poète ne pouvait plus contempler le ciel sans penser à Léopoldine.

356. Le propre des êtres parfaits, des anges, nous dira la *Bouche d'ombre*, c'est d'être immatériels et transparents. Dans *Booz endormi (Légende des Siècles)* :

> *Car l'on voyait passer dans la nuit, par moment,*
> *Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.*

357. Claire Pradier, la fille de Juliette, morte le 21 juin 1846, fut d'abord enterrée au cimetière d'Auteuil. Après la cérémonie, on trouva le testament où elle exprimait le vœu d'être portée à bras au cimetière de Saint-Mandé, vêtue de ses habits de première communion. Ce souhait fut satisfait le 11 juillet. Pradier et Victor Hugo menaient le deuil, mais Juliette, malade, n'avait pu venir. Les compagnes d'école, qui portaient le corps, étaient vêtues de blanc. Claire était si pure que son souvenir pouvait s'associer à celui de Léopoldine. Au retour du cimetière, note M. Paul Souchon dans *La plus aimante*, « le poète songeait au cercueil de sa propre fille qu'il n'avait pu voir descendre dans la terre de Villequier et il écrivit, à peine rentré auprès de la mère en pleurs, cette pièce des *Pauca Meæ.* »

358. Victor Hugo, le 19 mars précédent, avait prononcé son premier discours à la Chambre des Pairs.

359. Sur le manuscrit ces vers sont datés du 11 octobre 1841. Ses voyages de 1839 et 1840 sur les bords du Rhin avaient mieux permis à Victor Hugo de connaître et d'aimer cette poésie songeuse et fantastique qui est celle des ballades allemandes. Qui sont ces deux cavaliers douloureux chevauchant dans la forêt du mystère ? L'un représente peut-être une certaine philosophie germanique, brumeuse, sceptique et désenchantée, et l'autre serait le poète lui-même comme l'indique clairement l'antépénultième vers ; mais les deux cavaliers peuvent symboliser deux états d'âme du même songeur chez qui le doute et la foi coexistent, deux attitudes, en face de la grande énigme de la mort, du même homme brisé par la souffrance. Le manuscrit est daté de 1841, année où Victor Hugo rassemblait tous les souvenirs rapportés des bords du Rhin.

360. En 1841, Victor Hugo n'avait encore perdu que son premier-né. La première version « c'est ton ange d'amour », devint, après la mort de Léopoldine « C'est ton ange expiré ». La famille Hugo usait volontiers du mot *ange.* Mme Victor Hugo écrivait à Victor Pavie le 6 septembre 1836, avant la première communion de Léopoldine : « C'est après-demain que mon petit ange reçoit le plus beau des sacrements. » Le 6 juillet, Léopoldine écrivait à son père : « Ma petite mère est toujours un ange de bonté pour nous ».

361. Poème écrit en avril 1848. Le mois précédent, malgré toutes les œuvres qu'il avait données pendant trente années de travail inin-

terrompu, le poète, candidat à l'Assemblée constituante, n'avait pas été élu. A son deuil de père viennent s'ajouter toutes ses déceptions d'homme. Ces beaux vers disent sa lassitude et sa détresse. Par leur émotion contenue, par leur calme déroulement, par un certain accent biblique, ces strophes rappellent le dernier *Soleil couchant* des *Feuilles d'automne*. *Veni, Vidi, vici* (je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu) avait déclaré Jules César au Sénat après sa victoire sur Pharnace, roi du Pont. Victor Hugo n'a modifié qu'un mot, remplaçant, *vici* par *vixi*, *j'ai vaincu* par *j'ai vécu*.

362. Job, de même, s'étonnait de la haine des hommes. « Je n'ai pourtant commis aucune violence, et ma prière fut toujours pure. Mes jours s'éloignent, le sépulcre m'attend. Je suis environné de moqueurs et mon œil doit contempler leurs insultes. » (*Job*, XVI, 17; XVII, 1 et 2.)

363. Victor Hugo, dans *Claude Gueux*, avait déjà peint les tristes chaînes des forçats.

364. « Les portes de la mort t'ont-elles été ouvertes ? As-tu vu les portes de l'ombre de la mort. » (*Job*, XXXVIII, 17.)

365. Poème daté de la veille du 4 septembre 1847, quatrième anniversaire de la mort de Léopoldine, bien qu'écrit un mois plus tard. Victor Hugo, séjournant dans la grande maison blanche que possédaient les Vacquerie au bord de la Seine, se prépare par une grande marche solitaire à se recueillir devant la tombe de sa fille. Ces trois strophes sont un prélude à la méditation célèbre qui suit.

366. Port voisin de l'embouchure de la Seine, en face de Honfleur.

367. Tombe commune aux deux époux portant cette inscription : « Charles Vacquerie, âgé de 26 ans. Léopoldine Hugo, âgée de 19 ans. Mariés le 15 février, morts le 4 septembre 1843. »

368. Le 9 septembre 1843, pendant son retour d'Espagne avec Juliette Drouet, Victor Hugo s'était arrêté à Rochefort. Une excursion dans le marais l'amena dans l'après-midi au village de Soubise. Il entra dans une auberge, demanda de la bière, des journaux et poussa un cri. Le *Siècle* lui apprenait la catastrophe de Villequier. A Rochefort, ne trouvant plus de place dans la diligence, il dut rester jusqu'à La Rochelle sur l'impériale de la voiture. Après bien des relais, il atteignit Paris le 12 septembre.

Le 4 septembre, dans la matinée, Mme Hugo avait écrit au poète : « Léopoldine et son mari sont à Villequier. Ils m'ont quittée avant-hier et reviennent ce soir. » Le soir, le bateau revenu au Havre ne les ramena pas. Mme Hugo se coucha tranquillement, pensant que ses enfants avaient prolongé leur séjour. Elle fut réveillée par les cris d'Auguste Vacquerie qui venait d'apprendre la mort de son frère Charles et de Léopoldine.

Le temps avait été superbe ce jour-là. Charles Vacquerie, sa jeune femme, un oncle et un cousin avaient décidé d'inaugurer par une pro-

menade en Seine une grande barque qu'ils venaient d'acheter. Au retour de Caudebec, un coup de vent fit chavirer la barque. Léopoldine se cramponna désespérément au bord, mais la fraîcheur de l'eau lui fit perdre connaissance. Son mari, excellent nageur, tenta vainement de l'arracher à cette planche où ses ongles avaient pénétré. N'y pouvant réussir, il la prit dans ses bras et disparut avec elle. Leurs corps furent retrouvés quelques heures après. Couchés dans le même cercueil, ils dorment, près de la Seine, dans l'étroit cimetière de Villequier, où Mme Hugo, morte le 27 août 1868, est allée les rejoindre, selon sa volonté dernière, ramenée de Bruxelles, en 1870, par Charles Vacquerie et Paul Meurice. « Adèle, femme de Victor Hugo », dit simplement sa pierre tombale.

369. Cette célèbre méditation, belle comme une prière, fut presque entièrement écrite le 4 septembre 1844, premier anniversaire de la mort de Léopoldine. Si, dans l'édition, elle est datée de 1847, c'est peut-être qu'après de sombres révoltes et d'humbles acceptations, après avoir traversé toutes les phases de la douleur humaine, Victor Hugo pensait que ce poème, couronnant les diverses pièces de *Pauca meæ*, traduisait mieux qu'aucun autre les sentiments qui rempliraient à jamais son cœur.

370. Du cimetière, situé sur une colline boisée de la rive droite de la Seine, très large à cet endroit, on découvre, en effet, tout un vaste et tranquille horizon d'eaux et de bois.

371. Le poète nous a avoué qu'il fut « comme fou dans le premier moment » (IV, 4.)

372. Ressouvenir du « roseau pensant » de Pascal.

373. Au vers final de *Ce que dit la bouche d'ombre*, un ange crie : *Commencement !*

374. « L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté; que le nom de l'Éternel soit béni ! En tout cela, Job ne pécha point et n'attribua rien d'injuste à Dieu » (*Job*, I, 21, 22).

375. « Nous ne voyons qu'un côté des choses, Dieu voit l'autre ». (*Alpes et Pyrénées. Le Charnier de Bordeaux, lettre du* 27 *juillet* 1843.)

376. Cette strophe et les trois suivantes furent ajoutées en 1846.

377. Dans cette ombre, qui voile Dieu dont nous ne pourrions, vivants, supporter la lumière, les mauvais descendent et les bons s'élèvent sur l'échelle des êtres. Idée cabaliste développée en d'autres poèmes.

378. *Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles...*
Fantômes (les Orientales).

379. La nécessité du mal, sans l'existence duquel la création se confondrait avec le créateur, sera expliquée dans *Ce que dit la bouche d'ombre*.

380. Cruellement frappé, le poète plaide sa propre cause et s'efforce

de se justifier lui-même comme il le refera dans *Veni, Vidi, Vixi.*

381. Expression biblique. Dans la *Genèse* (XXII, 12) l'ange de l'Éternel dit à Abraham : « N'avance pas ta main sur l'enfant. »

382. *C'était le seul débris de ma longue tempête*
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,

dira Lamartine, dans *Géthsémani*, parlant de sa fille Julia.

383. Cf. *Lorsque l'enfant paraît...*
(Les Feuilles d'automne).

384. Pourquoi seize ? Léopoldine s'était mariée à dix-huit ans et demi. Elle avait à sa mort dix-neuf ans.

385. Strophe très simple, presque prosaïque, mais l'une des plus vraies, des plus émouvantes du poème.

386. L'image de la grande moissonneuse avait déjà inspiré beaucoup de peintres et de poètes, mais l'art merveilleux de Victor Hugo la renouvelle. Son poème où repassent la plupart des misères évoquées dans *Melancholia* s'achève par une vision radieuse. Il veut embellir la mort, comme le feront d'autres pièces de la même époque : *Ce que c'est que la mort*, par exemple (VI, 22).

387. « Son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements ». Chateaubriand *(Les Martyrs,* VIII).

388. Ce poème, écrit à Jersey vers 1854, porte la date (de même que : *Oh ! je fus comme fou)* du premier anniversaire de la catastrophe de Villequier que Victor Hugo vécut en exil, mais, dès 1843, il avait écrit un des vers essentiels, inspiré peut-être par un article d'Alphonse Karr. Celui-ci, voulant atténuer la douleur du père, et sachant qu'il lisait la *Presse*, rédigea pour ce journal un récit, aussi consolant que possible, de la fatale catastrophe, mais c'est sur le *Siècle* que tomba le voyageur qui revenait d'Espagne. Karr disait : « Je veux que Hugo sache que l'homme auquel il avait donné sa fille a voulu mourir pour ne pas revenir sans elle. »

389. Dans *Mes deux filles* (I, 3) Léopoldine était le cygne et Adèle la colombe.

390. Le vers antithétique, dont Karr put donner l'idée, est bien dans la manière de Victor Hugo. Ainsi à la fin de *Petit Paul (Légende des Siècles) :*

N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

391. Les noyades de Carrier, qui parfois liait ensemble deux de ses victimes, provoquèrent, a-t-on dit, les sombres joies de couples enlacés dans la mort. Voir Swinburne et le poème de Sébastien-Charles Leconte *(Les Noyades : Le Masque de fer).*

392. Ce mot « charmant » est celui que devait employer la Mort dans la séance de tables tournantes du 3 septembre 1854 : « Les époux charmants envolés dans le fleuve pensent à vous. Ils vous aiment,

ils vous voient, ils vous attendent et vous gardent votre place dans l'immense baiser. » Mme Victor Hugo, qui avait, dit Asseline, plus que du talent au bout de son crayon (Victor Hugo la guettait, en 1820, à sa sortie des cours de Mlle Duvidal qui devait plus tard épouser Abel), a laissé deux *charmants* dessins du jeune couple; lui, le regard droit, le fin visage encadré d'un collier de barbe s'allongeant en pointe sous le menton et cravaté à la Musset, elle simple, modeste, portant les cheveux partagés sur le front, tressés et noués en torsade derrière la tête.

393. *Passants mystérieux.* Dans *Suite* (I, 8) :

Les mots sont les passants mystérieux de l'âme.

394. Victor Hugo avait écrit dans *Fantômes (les Orientales)*

Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs.

395. Le dimanche 3 septembre 1854, entouré de son fils Charles, excellent médium, le poète avait longuement interrogé la mort. C'est le lendemain que fut écrit ce poème.

396. Auguste Vacquerie lui aussi a pleuré en strophes émues son frères Charles et sa jeune femme et aussi l'oncle et le jeune cousin qui les accompagnaient (car la catastrophe de Villequier fit ces quatre victimes). Ainsi, dans *Cinq mois après*, écrit au début de 1844 :

Que t'avions-nous donc fait pour nous les prendre, ô fleuve ?...
Nous avons désiré qu'elle lui fût unie
Dieu les a mariés plus que nous ne voulions.

Comme un vase brisé notre maison s'épanche.
En combien peu de temps combien de coups reçus !
Ne me demandez pas pourquoi mon front se penche,
Puisque j'ai plus d'amis sous terre que dessus.

Vers qui sont bien d'un disciple de Victor Hugo. Mais, à l'occasion du mariage de son frère, Auguste Vacquerie avait déjà écrit ces strophes presque prophétiques :

Oh ! le jardin, le parc, la colline, la plaine,
Les sentiers, les oiseaux dont la feuillée est pleine,
Comme ils t'attendent tous !
Avec quelle fierté d'être à jamais ton hôte,
Le bois va dire au fleuve et la rive à la côte :
« Sais-tu qu'elle est à nous ? »

Comme ils furent tous fiers de leur jeune maîtresse !
Comme le fleuve va vous inviter sans cesse
Aux courses en bateau,
Et, quand il te tiendra, de quelle lèvre tendre
Il baisera la main que tu laisseras pendre
Dans la fraîcheur de l'eau !

397. En décembre 1854, quand fut écrite cette pièce, à laquelle Victor Hugo a voulu donner, dans l'édition, la date anniversaire de la mort de sa fille, Auguste Vacquerie, qui avait alors trente-cinq ans, avait suivi le poète en exil, et il était bien devenu le frère de ses fils, Charles et François-Victor, qui avaient le premier vingt-huit ans, le second vingt-six.

398. Ces inversions sont heureusement rares chez Victor Hugo. S'il habitait l'édifice du Sphinx c'est parce qu'à Jersey on interrogeait les morts pour leur arracher le secret de la grande énigme. « O Sphinx, dis-moi le mot. » avons-nous vu dans le poème n° 8 du livre IV.

399. La sœur d'Auguste Vacquerie, Mme Lefebvre, avait perdu son mari à la fin de 1842 et c'est pourquoi le mariage de Charles avait revêtu une certaine gravité.

400. Titre primitif : « Au fils d'André Van Hasselt. » C'est le nom d'un poète romantique belge, fervent disciple de Victor Hugo (1805-1874). Ces vers furent écrits à Bruxelles dans les premiers mois de l'exil.

401. Sion, l'une des collines de Jérusalem, et, par extension, la ville elle-même :

M'aidais à soupirer les malheurs de Sion

Esther (I, 1).

402. M. Berret a cru reconnaître ici le marquis de Coriolis d'Espinousse, qui, ainsi que Victor Hugo lui-même, composa des Odes sur la mort du duc de Berry et le sacre de Charles X. Mais ce marquis mourut en 1841. La lettre citée en épigraphe est donc très antérieure à 1846.

403. Ce poème, écrit en 1854, reconnaît le droit d'évoluer en politique, comme *Réponse à un acte d'accusation* et *Quelques mots à un autre*, qui datent de la même année, défendent la liberté de la poésie et de l'art. Si, dans l'édition, Victor Hugo a daté ces vers de 1846, c'est pour les situer au temps où, faisant ses débuts à la Chambre des Pairs, il put encourir les reproches qu'un certain marquis est supposé lui avoir adressés.

404. La présence du romancier Pigault-Lebrun, ennemi déclaré de tous les despotismes, peut étonner ici.

405. Hugo songe ici aux lettres que Madame de Sévigné écrivit à sa fille sur la révolte de Bretagne de 1675. Il a été, au reste, contesté qu'elle fût restée insensible aux rigueurs de la répression, bien que le ton qu'elle adopte parfois pour parler des évènements puisse paraître un peu badin. — Charles d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes (1625-1698), fut gouverneur de Bretagne de 1670 à 1695. Saint-Simon, d'accord sur ce point avec tous les contemporains, a affirmé qu'il était « adoré » dans sa province. Certains, gardant présents à l'esprit les troubles de 1675, s'en sont étonnés.

406. La civadière était la vergue qui portait la voile carrée du mât de beaupré.

407. Le bateau formidable décrit dans *Pleine mer (Légende des Siècles)* devient ici le navire qui amena en Amérique les volontaires de La Fayette.

408. Quand le Roi Soleil fit bâtir le château de Marly, Mme de Montespan venait d'être supplantée par Mme de Maintenon.

409. Le prince de Lambesc, le 12 juillet 1789, fit charger le peuple aux Tuileries avec une telle violence qu'il dut émigrer peu après. Il s'oppose à Marat comme Charette à Robespierre.

410. Hémistiche emprunté à La Fontaine :

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Le Loup et l'Agneau.

411. Victor Hugo, dans la préface des *Feuilles d'Automne*, avait déjà écrit : « Ma mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *Brigande*, comme Mme de Bonchamp et Mme de La Rochejacquelein. » Mais il ne semble pas que Sophie Trébuchet, élevée par une tante voltairienne et qui fréquentait son grand-père membre du tribunal révolutionnaire, ait jamais pris part à une action politique ou militaire.

412. Jean Cottereau, dit le Chouan, parce que pour rallier ses hommes il imitait le cri du chat-huant; Stofflet, qui prit le commandement des Vendéens et s'unit d'abord à M. de Charette.

413. Jésuite, auteur d'une *Histoire de France* qui fut longtemps célèbre.

414. « Lire dans la nature... » Depuis *Ce qui se passait aux Feuillantines* cette idée a souvent reparu chez Victor Hugo, pour qui la meilleure école était encore l'école buissonnière. Dans *A Propos d'Horace* (*Contemplations*, I, 13) :

O nature, alphabet aux grandes lettres d'ombre.

415. « Étudie à fond l'astronomie humaine; elle est pleine de germes de vérités dont tu pourras conclure des vérités plus grandes encore ». Ainsi aurait parlé la Mort, d'après le procès-verbal d'une séance de spiritisme qui eut lieu le 10 novembre 1854. C'est deux jours après que, selon la date du manuscrit, Victor Hugo acheva *Écrit en* 1846.

416. Tristan l'Ermite Louis et non Pierre, grand prévôt et non poète, le *Compère* de Louis XI. Lebel, valet de Chambre de Louis XV qui favorisait ses amours passagères.

417. Cela, Victor Hugo pouvait le dire après le coup d'État, mais l'aurait-il écrit en 1846, quand il était l'ami de Louis-Philippe ?

418. En Espagne, jeunes gentilshommes attachés aux enfants de la famille royale. Le titre ne fit son apparition en France qu'en 1680, date à laquelle Louis XIV donna six *menins* à son fils.

419. « Si quelqu'un peut me démontrer que je ne pense ou n'agis pas bien, je changerai volontiers... Ce qui nuit, c'est de persister dans

son erreur ou son ignorance. » *(Pensées de Marc-Aurèle*, VI, 21.) Le poète Auguste Barthélemy, collaborateur de Méry qui fut cher à Victor Hugo, dit dans *Ma Justification* (1832) pour expliquer les variations de ses opinions qui changeaient avec les gouvernements :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

420. *Un enfant, fantôme aux cheveux d'or.*
Petit Paul (La Légende des Siècles).

421. Le discours de Victor Hugo sur l'enseignement, qui doit supprimer le vice et la misère, ne fut prononcé, à l'Assemblée Législative, que le 15 janvier 1850.

422. Alcide, autre nom d'Hercule, qui descendit aux enfers pour arracher Alceste du royaume des ombres.

423. La légende veut qu'Épiménide, philosophe crétois, ait dormi cinquante ans ou même cent. Revenu parmi les hommes, il ne sait rien des changements survenus pendant son sommeil. Gœthe, en 1814, avait publié : *Le second réveil d'Épiménide.* « Pour beaucoup de gens, disait l'avocat Boiste, la Restauration de 1814 fut le réveil d'Épiménide; ils avaient dormi vingt-cinq ans ». Taxile Delord, rédacteur au *Charivari* et député du Vaucluse à l'Assemblée Nationale, appelait le Sénat une assemblée d'Épiménides.

424. Coriolis d'Espinousse, bien qu'il fût né à Marseille, avait partagé les opinion des chouans bretons. Mais est-ce bien à lui que pense Victor Hugo ?

425. Longwood où mourut Napoléon, Gôritz où mourut Charles X, tous deux en exil. A Claremont mourut Louis-Philippe.

426. La *Conscience (Légende des Siècles)* avait été écrite en 1852.

427. Victor Hugo aimait cette forme dialoguée qui favorise l'antithèse. Il l'avait adoptée dans plusieurs petits poèmes des recueils antérieurs, *La tombe dit à la rose* des *Voix intérieures* par exemple.

428. Mlle Louise Bertin, la musicienne de la *Esmeralda*, juste de trois ans plus jeune que Victor Hugo, fut la confidente de ses rêves, de ses angoisses philosophiques, de ses amours, et facilita ses rencontres avec Juliette quand il séjournait aux Roches. Dans chacun des quatre recueils d'avant l'exil un poème lui est dédié, deux mêmes dans les *Chants du Crépuscule.* Dans le premier volume des *Contemplations*, un poème lui est également offert : *Écrit sur la plinthe d'un bas-relief antique.*

429. Louis-François Bertin, né le 14 décembre 1766, n'avait guère que soixante-cinq ans quand Victor Hugo et sa famille recevaient son affectueux accueil aux Roches. Un tableau d'Ingres, qui obtint un grand succès au Salon de 1833, le représente, ayant un peu l'attitude et la corpulence d'Ernest Renan.

430. Reprise de sentiments déjà traduits, en 1837, dans *Tristesse d'Olympio :*

Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire et de chanter toujours ?

431. Douceur d'évoquer les jours lointains où les quatre enfants jouaient sous la fenêtre, jours qui purent avoir aussi leurs mélancolies, mais qui, parés de tous les mirages du passé, ne laissent que l'impression de jours heureux. Cf. *Regardez, les enfants se sont assis en rond (Voix intérieures)*.

432. Quand Victor Hugo et sa famille allaient aux Roches, la mère de Louise Bertin était déjà morte; son père mourut le 13 décembre 1841; la femme de son frère Armand mourut en janvier 1853 et Armand Bertin lui-même, qui avait repris la direction des *Débats*, mourut en janvier 1854.

433. Ces vers, par leur rapidité, rappellent la brusque succession d'événements que furent le mariage et la mort de Charles Vacquerie et de Léopoldine. Cf. *On vit, on parle (Contemplations*, IV, 9).

434. Ceux qui étaient là, pour Victor Hugo, c'étaient sa femme, ses deux fils, sa fille Adèle, le « frère de ses fils » Auguste Vacquerie, et Juliette Drouet, et tout un groupe d'autres proscrits, et les amis, qui, comme Mme de Girardin, faisaient chez lui d'assez longues visites.

435. « Gouffre de silence et de bruit » dira Victor Hugo, revenu en août 1872 à Jersey. (*Toute la Lyre*, V, 29.) L'habitant du gouffre c'était l'écouteur de la *Bouche d'ombre*.

436. Prélude à *Écrit en* 1846 (V, 3) écrit en novembre 1854.

437. Jules Janin, avec qui Victor Hugo s'était lié aux Roches, resta l'un de ses admirateurs les plus fervents et les plus fidèles.

438. Le poète rappelle à Jules Janin le décor où il le surprit pendant les premiers jours de 1852, quand il vint le voir à Bruxelles.

439. Janin venait de publier les deux tomes de son *Histoire de la Littérature dramatique*, où, étudiant le théâtre de Victor Hugo, il raconte la mort de sa fille, son arrivée à Bruxelles, la vente de son mobilier, avec une admiration que son émotion égale. Jules Janin fut critique au *Journal des Débats* que dirigeait M. Bertin.

440. Cette sainteté du pauvre, Victor Hugo l'a toujours proclamée. « Un mendiant puissant au Ciel », disait-il dans *Pour les Pauvres (Feuilles d'Automne)*.

441. La « bure » du dernier vers fait songer à saint François d'Assise et à ses compagnons de la Portiuncule qui avaient épousé leur sœur Dame Pauvreté.

442. Dans les *Propos de table de Victor Hugo* rapportés par Richard Lesclide, le poète a raconté comment ses frères et lui découvrirent une véritable Bible aux Feuillantines.

443. La Bible fut trouvée sur le haut de l'armoire d'un vieux grenier.

444. Ruth et Booz devaient inspirer le poème célèbre de *La Légende des Siècles*, et Victor Hugo devait dire un jour dans *Toute la Lyre* (V, 29), parlant de Jersey :

Rive heureuse où l'on cherche Acis et Galatée,
Où l'on trouve Booz et Ruth.

445. La disposition de ces vers triplés n'est pas celle des admirables *Terza rima* de Théophile Gautier :

Quand Michel-Ange eut peint la chapelle Sixtine,
Et que de l'échafaud, sublime et radieux,
Il fut redescendu dans la cité latine,

Il ne pouvait baisser ni les bras ni les yeux,
Ses pieds ne savaient pas comment marcher sur terre ;
Il avait oublié le monde dans les cieux.

La règle des tierces rimes, forme adoptée par Dante pour la *Divine Comédie* et que les parnassiens ont beaucoup pratiquée (Leconte de Lisle, Banville, Heredia), Victor Hugo ne l'a jamais exactement observée.

446. Ponto était un épagneul noir dont Victor Hugo reçut un jour la visite et qui se plaisait tellement à Marine-Terrace que le propriétaire du chien l'y laissa.

447. Victor Hugo eut aussi une brave chienne, Chougna, à laquelle sont consacrés quelques vers de *Dernière gerbe*.

Ma chienne, la Chougna, n'est pas, certe, une bête !
Nous rentrons. Sous mes mains fourrant sa grosse tête,
Elle sent un sermon venir et se tient coi.
Je la prends par l'oreille, et je lui dis : — Pourquoi
Te comportes-tu mal, Chougna, devant le monde ?
Pourquoi, quand nous sortons, — il faut que je te gronde ! —
Cours-tu, jappant, hurlant, à travers les buissons,
Après les jeunes chiens et les petits garçons ?
Pourquoi ne vois-tu pas un coq sans le poursuivre ?
Si bien que, moi, j'ai l'air d'avoir une chienne ivre !
Cela nous fait mal voir, les gens sont irrités.
Je te connais beaucoup de bonnes qualités,
Fidèle, réservée, intelligente, affable ;
Mais vraiment, quand tu sors, tu n'es pas raisonnable !

448. « Perdu d'orgies » s'applique mal à César, qui ne se signala point particulièrement par ses débauches.

449. Les anciens ont prétendu que les murènes étaient meilleures quand on les nourrissait de chair humaine et Védius Pollion fut accusé de leur avoir jeté des esclaves en pâture, mais Caton l'ancien, si inhumain que Plutarque l'ait montré pour ses esclaves, ne fut jamais soupçonné d'un pareil crime.

450. Titus ravagea Jérusalem en l'an 70 après J. C.

451. Turenne fut, en effet, l'un des responsables de l'incendie du Palatinat.

452. Ce n'est pas Calvin, mais un tribunal régulier qui condamna Servet et Calvin tenta même de le sauver en l'exhortant à renier certains blasphèmes. Il n'en reste pas moins vrai que, n'ayant pu y parvenir, il laissa faire.

453. *Ah ! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens...*
Lamartine *(Jocelyn ; neuvième époque)*.

454. Tout recueil de Victor Hugo devait contenir un hommage à l'épouse « au front pur, au pas grave, aux doux yeux » *(Date lilia)*. Après le mariage de Léopoldine, Mme Victor Hugo, pour être plus près d'elle, faisait de fréquents séjours à Graville. Sa mort la plongea dans une détresse que ses sentiments chrétiens lui permirent seuls de supporter. Le 4 novembre 1843, deux mois après la mort de sa fille, elle écrivait à Victor Pavie qui venait de perdre un enfant : « Levez les yeux là-haut et baissez-les le moins possible; je supporte ma vie seulement dans cet ordre d'idées... Et puis, comme vous le dites, Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut qui soit fait... » Son vœu le plus cher fut de reposer plus tard auprès de Léopoldine, vœu qu'Auguste Vacquerie et Paul Meurice ont satisfait en 1870. Sa tombe porte cette simple inscription : Adèle, femme de Victor Hugo.

455. Ce beau morceau, presque classique par l'expression calme et mesurée des sentiments, est bien un des chefs-d'œuvre des *Contemplations* : Le poète est seul devant une nature qui ne le connaît pas, qui ne l'enveloppe pas et n'est point pour lui une consolatrice comme l'étaient ces arbres familiers auxquels il pouvait dire : « Nous nous comprenions tant, doux, attentifs, austères. » Il est seul, il se sent vieillir, et l'immensité de la mer, du ciel, la pensée de ses beaux jours évanouis, de sa patrie perdue, de sa fille morte ajoutent à sa tristesse on ne sait quoi de grave et de désespéré; mais voici qu'au bord de la mer refleurit le chardon bleu des sables, comme si quelque chose de sa jeunesse pouvait renaître encore au fond de lui. « N'essayons pas, écrit M. André Bellessort, de préciser davantage le rapport de ces deux derniers vers avec ceux qui les précèdent. Il existe, délicat, léger, immatériel, dans le sentiment général du poème. »

456. « Maintenant que... maintenant que... » comme dans *A Villequier.*

457. « *Mais où sont les neiges d'antan* », disait Villon.

458. *D'ici je vois la vie à travers un nuage,*
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé.
Lamartine *(Le Vallon ; Méditations poétiques)*.

459. « Je me suis écoulé comme l'eau qui s'écoule. » *Les Psaumes.*

460. «*Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe.* »
Booz endormi. (Légende des Siècles.)

461. Claire, la fille que Juliette Drouet avait eue, en 1826, du sculpteur Pradier. Victor Hugo s'occupa d'elle, la mit en pension, lui écrivit, alla la voir, l'aima « comme son enfant ». Elle était jolie, blonde, très pieuse, infiniment sensible et sa naissance irrégulière était peut-être l'une des raisons de sa mélancolie. Elle mourut à 19 ans, le 21 Juin 1845.

462. Claire Pradier, qui avait été placée, dans les dernières années de sa vie, dans une pension située avenue du Bel-Air, avait demandé dans son testament à reposer au cimetière de Saint-Mandé. Elle y fut transportée le 11 juillet, après avoir été d'abord enterrée à Auteuil, comme nous l'avons déjà dit.

463. Pradier avait déclaré vouloir sculpter le buste de Claire qu'il aurait placé sur sa tombe, mais il était mort, le 4 juin 1852, sans avoir payé ce qu'il appelait « une dette sacrée ».

464. Ce rappel de Vénus, alors que Claire était toute foi, toute pureté, toute humilité, paraît ici déplacé.

465. Le 13 décembre, la veille du jour où il écrivit ce poème, Victor Hugo avait évoqué le cher souvenir de tous ceux qu'il avait vus mourir. (*Joies du soir.*)

466. Alexandre Dumas fut un des amis qui accompagnèrent Victor Hugo sur les quais d'Anvers, quand, le 1er août 1852, il s'embarqua pour l'Angleterre qu'il devait seulement traverser pour arriver à Jersey le 5 août. En novembre 1854, il lui adresse un drame ainsi dédicacé : « C'est à vous, mon cher Hugo, que je dédie mon drame *La Conscience*. Recevez-le comme le témoignage d'une amitié qui a survécu à l'exil, et qui survivra, je l'espère, même à la mort. Je crois à l'immortalité de l'âme. » C'est un an plus tard que Victor Hugo lui adressa ses vers qu'il voulut dater du moment où il avait reçu le volume.

467. « Vision antique de la vie moderne, où Victor Hugo retrouve la beauté éternelle dans les spectacles quotidiens », dit M. Fernand Gregh. Poème daté sur le livre de Juillet. Sans doute pour rappeler le souvenir des *Trois glorieuses*.

468. Cette idée que tout vit, tout souffre, le buisson et le caillou comme l'homme et l'animal, longuement développée dans la *Bouche d'Ombre*, revient souvent dans les *Contemplations*. Les procès-verbaux des séances de spiritisme montrent à quel point Victor Hugo croyait à l'âme obscure des végétaux et des plantes.

469. Le titre est emprunté à Virgile (*Géorgiques*, II, 470). Ce vers rappelle la première églogue.

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae

470. C'est l'ange déjà vu dans *Mors* :

Un ange souriant portait la gerbe d'âmes.

471. « Jésus, étant réveillé, tança le vent et dit à la mer : Tais-toi !

Silence ! et le vent cessa et il se fit un grand calme. » (*Saint Marc*, IV, 39.)

472. Cf. *Le Mendiant* (V, 9).

Sa bure où je voyais des constellations.

473. C'est Roger de Beauvoir, un des jeunes romantiques les plus ardents de la génération de 1830, qui, le 17 septembre 1841, avait envoyé du pic de Vignemale une plume d'aigle à Victor Hugo. Cet envoi s'accompagnait de quelques vers :

C'est un aiglon qui, regagnant son aire,
Laissa tomber, sur le roc solitaire,
La longue plume arrachée à son flanc ;
Je vis au bout une perle de sang.
J'en eus pitié... car vous êtes son frère !

Que faites-vous, dites, notre aigle à tous,
Pendant qu'ici la bise nous assiège ?
Près de ces monts aux épaules de neige,
On est si haut qu'on doit penser à vous !

474. Crète ou Candie dont les habitants sont les Crétois ou les Candiotes.

475. *Tout est ruine et deuil.*
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil
L'enfant (Les Orientales)

476. Cythère devenue Cérigo, a pu perdre sa joie, ses autels, ses oiseaux, ses sirènes et sa Vénus, que les anciens faisaient naître de la mer écumante qui l'environnait, mais à la Vénus marine se substitue pour le poète la Vénus céleste, à l'amour, aux rêves de la jeunesse, l'espérance et la foi de l'âge mûr.

477. Comme Auguste Vacquerie, Jules Janin et Alexandre Dumas, Paul Meurice, ami depuis ses dix-sept ans, ancien rédacteur à l'*Événement* qu'avait fondé Victor Hugo, devait avoir son « poème ».

478. Le drame que Meurice donna en 1855 suit l'histoire de la France depuis les temps de la Gaule antique jusqu'au milieu du XIXe siècle.

479. Victor Hugo se refuse à croire à la méchanceté de la bête. Déjà l'animent les sentiments qu'il exprimera en 1858 dans le *Crapaud* de la *Légende des Siècles* :

Peut-être le maudit le sentait-il béni ;
Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ;
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche.

480. Louise Révoil, femme de lettres, devenue Colet par son mariage, grande amie de Flaubert, de Musset, était une admiratrice fervente de Victor Hugo.

481. Dans les *Quatre vents de l'esprit (Entrée dans l'exil; Le livre lyrique*, XXXIV).

J'ai fait en arrivant dans l'île connaissance
Avec un doux vallon plein d'ombre et d'innocence.

482. Cette fauvette, nous la retrouverons souvent dans les *Chansons des rues et des bois.*

483. *Et de sa petitesse étalant l'ironie...*
Tristesse d'Olympio.

484. *Elle était déchaussée, elle était décoiffée...*
Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive.

S'agirait-il de la belle fille « heureuse, effarée et sauvage », que nous avons déjà vue au livre premier des *Contemplations ?*

485. Moutons sinistres, comme les *sinistres oiseaux* (*Lettre, Contemplations, Livre* II, 6).
Toute cette fin merveilleuse avec l'extraordinaire vision du « pâtre promontoire » qui garde les moutons de la mer, a fait la célébrité de ce poème

486. En août 1852, au retour d'une excursion faite avec ses fils, pendant les tout premiers jours de son exil, dans cette île de Serk qui allait voir naître la plupart des *Chansons des rues et des bois*, Victor Hugo vint apporter à Juliette ces vers qui l'émurent jusqu'aux larmes. Elle y vit la promesse d'un amour qui devait durer jusqu'à la mort. *(Va mourir sur son cœur.)*

487. Ces vers, écrits en 1852, ne sont datés dans le livre que d'août 1855. Le poète, qui, en juillet avait adressé à sa femme *Dolorosae* (V, 12) dut trouver décent que la pièce dédiée à l'épouse passât avant les vers dédiés à la maîtresse.

488. « Autrefois », le poète chantait l'amour, les bois, les oiseaux et les fleurs; il est « aujourd'hui » un père en deuil, un visionnaire. Ces vers doivent expliquer la double inspiration, souriante ou grave, des deux tomes des *Contemplations.*

489. L'Averne, lac d'Italie dans la province de Naples, remplit le cratère d'un ancien volcan, mais les anciens ont donné ce nom à tout marais malsain, tout gouffre rempli d'horreur, et même à l'enfer.

490. Dans la description qu'il a faite de la Proserpine qui figure sur le bas-relief trouvé à Éleusis, Paul de Saint-Vicotr écrit : « Ce n'est pas le marbre fait chair, c'est le marbre fait lumière... Il lui faudra bientôt rentrer sous terre. Elle va passer de la lumière du jour au clair obscur des enfers, des catastrophes de la vie aux illusions de la mort. » C'est une Proserpine assez semblable qu'imagine ici Victor Hugo.

491. « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » (*Saint-Mathieu*, V, 10). Ce long poème,

tout en s'inspirant de cette huitième Béatitude, reprend et groupe diverses idées exprimées déjà par Victor Hugo. Logique comme une démonstration, il est fait d'une suite de développements préparés l'un par l'autre. Le poète a rencontré un homme heureux, c'était un vieillard pauvre et seul. L'heureux pâtre de *Mélancholia* vit dans le dénuement. Dans un conte célèbre, l'homme heureux n'a pas de chemise. Quels sont donc les vrais heureux ? Sont-ce les victimes ou les bourreaux, les infortunés ou les riches ? Ce sont les souffrants, les martyrs, mais, parmi eux, les plus sublimes, ne sont pas les glorieux apôtres, dont la mort radieuse illumina le monde, mais les humbles, les inconnus, qui, méprisés de tous, moururent un jour d'une mort obscure. Les malheureux, ce sont les méchants. Si Adam pleure sur Abel, Ève, la mère, sait que le vrai malheureux, c'est Caïn. La mère de Judas pourra verser des larmes amères que la mère du Christ ne versera pas. Il semble que le poète devenu mage et prophète, avant de s'asseoir « au bord de l'infini », ait voulu, une fois encore, se pencher sur la terre dans cette pièce finale du Livre V des *Contemplations*.

492. En septembre 1855, Charles avait près de trente ans, François-Victor presque vingt-huit. Le premier avait déjà été condamné pour avoir dénoncé l'horreur des exécutions capitales.

493. Ce décor où passe un muletier, Victor Hugo put le rapporter de son voyage aux Pyrénées. Le pauvre que nous allons voir a toute la fierté d'un Masferrer vieilli.

494. Le mendiant lumineux que nous avons déjà vu (V, 9.) était de même vêtu de bure.

495. Campanella, dominicain que la hardiesse de ses opinions fit torturer et maintenir vingt-sept ans dans les geôles de Naples.

496. Thomas More, ayant refusé de prêter le Serment de Suprématie, eut la tête tranchée en 1535. — Loiserolle, par amour paternel, se fit exécuter à la place de son fils condamné par le Tribunal Révolutionnaire.

497. Jane Grey, que Marie Tudor fit exécuter à l'âge de 17 ans. (Tableau célèbre de Delaroche.)

498. Egmont, décapité par l'ordre du duc d'Albe pour avoir voulu défendre la liberté des Pays-Bas contre les Espagnols.

499. Paetus Thraséas, condamné par Néron qui, dit Tacite, « résolut de tuer la vertu même en la personne de Thraséas ». Pour échapper au supplice, il s'ouvrit les veines en l'an 66 de notre ère.

500. Savonarole, dominicain et pré-réformateur, qui avait dénoncé les désordres des princes de l'Église, fut brûlé en 1498.

501. Etienne, premier martyr du christianisme, lapidé à Jérusalem neuf mois après la mort du Christ.

502. *Stabat mater dolorosa Juxta crucem lacrymosa* (Liturgie du Vendredi Saint).

503. *Stella matutina*, l'étoile du matin, qu'invoquent les fidèles dans les litanies de la Vierge.

504. *Le Festin de Trimalcion* où Pétrone a peint tous les excès de la prodigalité romaine est un épisode du *Satyricon*. Verlaine avait retenu le nom de Trimalcion qui revient par quatre fois au refrain d'une ballade de *Parallèlement* :

> *Il eut un temps quelques argents*
> *Et régala ses camarades*
> *D'un sexe ou deux, intelligents*
> *Ou charmants, ou bien les deux grades.*
> *Si que dans les esprits malades*
> *Sa bonne réputation*
> *Subit que de dégringolades !*
> *Lucullus ? Non. Trimalcion*

505. « *Souffrir sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,*
C'est bien...
Petit Paul (La Légende des Siècles).

506. Son maître Épaphrodite lui ayant cassé la jambe en le frappant, Épictète se contenta de dire : « Je vous avais bien dit que vous la casseriez. »

507. De pareilles fêtes sont peintes dans *Noces et Festins (Les Chants du Crépuscule)* et dans la dernière partie de *Melancholia* (*Contemplations*, III, 2).

508. Zénon, fondateur du stoïcisme, affirmait que la douleur n'est pas un mal.

509. *L'aurore apparaissait ; quelle aurore ?...*
Le Sacre de la femme (La Légende des Siècles)

510. Quand Victor Hugo acheva les *Malheureux*, qu'il avait dû commencer avant l'exil, il avait déjà écrit la *Conscience*, probablement en 1853. Le choix entre le luxe et la pauvreté, les biens de la terre et ceux de l'âme, le plaisir et le devoir, la honte et la mort, avait inspiré un poème de *La Légende des Siècles*, daté de 1851, *Choix entre deux passants*.

511. Cette pièce est aussi un « pont » entre les cinq premiers livres des *Contemplations* et le livre sixième : « Au bord de l'infini ». Après avoir célébré la nature, dit ses joies, ses luttes et ses deuils et pleuré ses larmes d'homme, le poète veut quitter terre pour naviguer dans l'azur immense et surprendre le mot de la grande énigme. Dans l'âme de quiconque le contemple dans la solitude et l'extase, Dieu laisse toujours glisser quelques rayons. La prière peut être un *pont* entre l'infini de l'âme et l'infini du ciel. Tout ce livre VI est l'acte de foi d'un poète spiritualiste, qui, perdu devant ces espaces étoilés dont le silence effrayait Pascal, ne chercherait pas Dieu s'il ne l'avait trouvé.

512. Ce « fantôme blanc », c'est l'ange d'*Apparition*, le fidèle conseil-

ler que nous reverrons dans La *Légende des Siècles* (*Tout le passé et tout l'avenir*). c'est

L'être mystérieux qui me parle à ses heures.

513. Cet hémistiche se retrouve exactement dans un poème célèbre de Stéphane Mallarmé, *(Brise marine)*, simple rencontre de deux poètes d'inspirations fort différentes.

Sur le vide papier que la blancheur défend.

514. L'auteur de la *Prière pour tous* a toujours affirmé sa foi dans la puissance de la prière. Prier pour lui, c'était mettre l'infini d'en bas, l'âme, en contact avec l'infini d'en-haut :

Ne faisons point un pas qui n'aille à la prière.

515. *Ibo*, J'irai. Le poète, après avoir passé de longues nuits à lire l'immense livre dont les étoiles sont les lettres, proclame sa volonté de déchiffrer la grande énigme, de dépasser le voile qui nous cache le Ciel. Ce ton résolu étonne après l'accent plus humble des précédents poèmes. Quinze jours plus tard, reconnaissant toute sa faiblesse, dans *A Villequier* il écrira sagement :

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'homme plonge en la nuit d'un mystère effrayant.

516. *Le contemplateur, triste et meurtri, mais serein,*
Mesure le problème aux murailles d'airain,

disent les derniers vers de *A celle qui est restée en France.*

517. La Foi, sur les images pieuses, est représentée auréolée d'étoiles.

518. Ni Amos, l'un des douze petits prophètes, ni Saint Marc ne semblent avoir eu pareille apparition.

519. Saint Marc l'Évangéliste a pour emblème un lion ailé.

520. Pourquoi ce défi quand le poète a dit, dans la pièce liminaire de son sixième livre, *Au bord de l'infini*, que de la terre au Ciel il n'est qu'un « pont », la prière.

521. Pourtant Victor Hugo a dit ailleurs l'erreur des Titans et de tous les bâtisseurs de Babels qui voulurent escalader le ciel, le crime de Satan, qui voulut égaler Dieu, de Prométhée qui voulut ravir « l'éternel feu », d'Adam qui mordit au fruit de l'arbre de la connaissance.

522. *Magnitudo parvi* (III, 30) nous avait montré qu'un pâtre misérable pouvait avoir cette « lumière ».

523. Le Rig-Véda était plus modeste : « Qui connaît le Secret ? D'où vint cette grande création, si Sa volonté créa ou s'abstint ? Le plus haut voyant qui est au sommet des cieux le sait sans doute, — ou peut-être ne le sait-il pas, lui non plus. » Passage cité par M. Jacques Heugel dans *Essai sur la philosophie de Victor Hugo.*

524. D'une ère qui commence, le poète attend de grandes révélations. La nef volante qu'il décrira dans *Plein Ciel (Légende des Siècles)* reculera les bornes de l'inconnaissable. Ou va-t-il, le navire ?

A la religieuse et sainte vérité,
Sans impostures et sans voiles.

525. Victor Hugo dira, dans la pièce initiale des *Quatre vents de l'esprit* :

Je vis les quatre vents passer
— O vents, leur dis-je,
Vents des cieux ! Croyez-vous avoir seuls un quadrige.

526. Trop de romantisme, et même une sorte de jeu de mots dans cette allusion aux chevelures des comètes.

527. Épeler l'abîme comme le poète a déchiffré la grande bible de la nature.

528. Le tabernacle, le Saint des Saints, accessible seulement au grand prêtre le jour des expiations.

529. C'est « l'être mystérieux » que le poète interroge souvent depuis qu'il questionne les tables tournantes et prête l'oreille aux bouches d'ombre. Ses révélations reparaîtront dans la *Légende des Siècles*.

530. *Les faits, les chiffres, les algèbres,*
Le Nombre où tout est contenu,
dira le poème : *Les Mages*.

531. « L'homme, ses jours sont comme l'herbe, il fleurit comme la fleur des champs. Quand un vent passe sur elle, elle n'est plus. » (*Psaumes*, III, 15-16).

532. *Je suis morte déjà puisque je dois mourir*, dira la Comtesse de Noailles.

533. « C'est moi, Jean, qui ai vu et qui ai ouï ces choses ».

Apocalypse, XXII, 8.

534. « Que celui qui est injuste soit encore injuste, que celui qui est souillé se souille encore ».

Apocalypse XXII, 11.

535. « Voici, je vais venir bientôt ».

Apocalypse XXII, 7 et 12.

536. « Qui donne aux pauvres prête à Dieu », disait Victor Hugo dans les *Voix intérieures (Dieu est toujours là)* Ici, rappel de la parabole du mauvais riche et de Lazare *(Saint Luc, XVI*, 19-31*)* « Il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ».

537. « Il vit aussi une pauvre veuve qui y mettait (dans le tronc) deux pites; et il dit : Je vous dis, en vérité, que cette pauvre veuve a mis plus que tous les autres. Car tous ceux-là ont mis dans les offrandes de Dieu de leur superflu; mais celle-ci y a mis de sa disette tout ce qu'elle avait pour vivre. » *Ev. selon Saint Luc* (XXI, 2-4).

538. Victor Hugo, pendant ses entretiens avec Paul Stapfer, lui déclara un jour qu'il ne restait jamais quatre heures sans prier.

539. La lumière même n'est que le voile de Dieu, l'homme en sa présence n'est que nuit. Idée cabaliste déjà plusieurs fois reprise.

540. « Une des plus belles pièces des *Contemplations*, dit Ch. Renouvier; ce poème où l'on peut compter quatre ou cinq cents vers qui forment certainement l'œuvre la plus saisissante qu'on ait encore écrite en commentaire du *Vanitas vanitatum* de la Bible ». En réalité, 672 vers.

541. *Je vous dirais qu'en moi je porte un ennemi*
Le doute, qui m'emmène errer dans le bois sombre...
Que nous avons le doute en nous
(Les chants du Crépuscule)

542. Une légende prétend que ceux qui s'endorment à l'ombre d'un mancenillier sont frappés de mort.

543. « *L'insondable au mur d'airain* », dit *Ibo.*

544. *Le noir trousseau de clefs de l'enfer entr'ouvert.*
Les quatre vents de l'esprit (Noms)

545. *Homo duplex.* Voir *Légende des Siècles,* premier volume, note 181.

546. *Et la création est une grande roue*
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.
(*A Villequier*, IV, 15).

547. *Vous touchez à la hache, à la tombe, au Peut-Être...*
L'échafaud (Le Pape).

548. Toute cette poésie macabre sera longuement reprise dans la *Légende des Siècles, (L'Épopée du ver.)* et pour ce genre de poésie la même strophe est toujours utilisée.

549. Après nous avoir exposé, dans *Saturne* et ailleurs, qu'il existe des planètes-bagnes, où les méchants expient leurs crimes, après nous avoir dit et répété que tout vit, tout a une âme, après avoir fait dire à Dante, dans *Écrit sur un exemplaire de la Divina Commedia*, qu'avant d'être homme, il fut successivement montagne, chêne et lion, Victor Hugo imagine que les rocs, les plantes et les animaux sont les prisons où les âmes des mauvais et des injustes sont encloses jusqu'au jour où s'exercera la miséricorde divine. Cette idée sera longuement reprise dans *Ce que dit la Bouche d'Ombre.*

550. Giacomuzzo Attendolo, paysan au service du Marquis d'Este, fut surnommé Sforza par hommage à sa force physique. Dans une conférence, il fit assassiner son adversaire. Ses fils et ses petits-fils ont surtout dû leur renom à leurs crimes.

551. Macrin, préfet du prétoire. Un devin ayant annoncé qu'il porterait la couronne, il assassina Caracalla pour réaliser la prédiction.

552. Phalaris, tyran d'Agrigente, utilisa le fameux taureau de bronze qu'on lui avait donné pour y faire brûler les condamnés à petit feu.

553. Vitellius, compagnon de débauche de Tibère, qui déclara que : « Le corps d'un ennemi sent toujours bon ». — Busiris, tyran d'Espagne qui tuait tous les étrangers passant dans ses états. Un roi d'Égypte, également cruel, porta le même nom. *La Bouche d'Ombre* nous dira pourquoi ils sont fange, bronze, pierre.

554. Électre, fille d'Agamemnon que Clytemnestre avait fait tuer par son amant Égisthe. Oreste, frère d'Électre, vengea son père en frappant sa mère Clytemnestre et fut à son tour livré à la fureur des Érinnyes.

555. Ce problème avait inspiré peu auparavant le poème intitulé *Dolor*. Notre douleur, c'est un bienfait que Dieu nous accorde pour permettre notre relèvement.

556. Quelle que soit sa haine pour tous ces monstres et pour tous ceux qu'il flétrira encore dans la *Légende des Siècles*, Victor Hugo ne peut croire à leur châtiment perpétuel. Les *Malheureux* nous ont appris que les victimes sont moins à plaindre que leurs bourreaux. C'est au nom des innocents que le futur auteur de *la Fin de Satan* implore le pardon des criminels qui maintenant pleurent dans la nuit, devenus bêtes, plantes ou minéraux.

557. Si détachée des doctrines catholiques que pût être la religion très personnelle de Victor Hugo, c'est en somme une prière des vivants pour les âmes de l'enfer et du purgatoire qui s'exprime dans ces strophes

558. Leconte de Lisle dira dans *Dies irae (Poèmes antiques)* :

> *Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,*
> *Et rends-nous le repos que la vie a troublé.*

559. Ces évocations de cimetières, fréquentes chez Victor Hugo, qui, en 1862, écrira la longue *Épopée du Ver*, séduisirent par leur romantisme macabre plusieurs de ses contemporains. Déjà en 1838, dans la *Comédie de la mort*, Théophile Gautier avait écrit des strophes assez semblables à celles-ci :

> *La lune entre les ifs faisait luire sa corne ;*
> *De grands nuages noirs couraient sur le ciel morne*
> *Et passaient par devant ;*
> *Les feux follets valsaient autour du cimetière,*
> *Et le saule pleureur secouait sa crinière*
> *Éparpillée au vent.*

560. Cf. *Les morts durent bien peu. Laissons-les sous la pierre !*
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs

A un voyageur (Les Feuilles d'Automne)

561. Cf. *La mort aux froides mains la prit toute parée*
Pour l'endormir dans le cercueil

Fantômes (Les Orientales).

562. Cet écroulement de tout ce que dressa l'orgueil humain inspire le poème initial de la *Légende des Siècles*, *Vision d'où est sorti ce livre*, et même le livre presque entier, particulièrement les *Sept merveilles du monde*.

563. « Et ils ont dit : l'Éternel ne le verra point » (*Psaumes*, XCIV, 7) « Malheur à ceux... dont les œuvres sont dans les ténèbres et qui disent : Qui nous voit ? » (*Isaïe*, XXIX, 15).

564. « *Tout va sous terre et rentre dans le jeu* »

Paul Valéry (*Charmes : le Cimetière marin*).

565. Ce long poème, qui fut écrit au moins en deux fois, change ici d'accent. Victor Hugo, qui avait beaucoup songé parmi les tombes, qui data *Pleurs dans la nuit* du Cimetière de Saint Jean, à Jersey, voulut que sa méditation s'achevât par un acte de foi spiritualiste. De même, dans la *Légende des Siècles*, *l'Épopée du ver* recevra une suite, qui nie la victoire du ver et affirme que l'âme s'évade du tombeau.

566. Deutz, qui trahit la duchesse de Berry pour de l'argent, fut flétri par Victor Hugo dans : *A l'homme qui a livré une femme*. — Schinderhannes, dit Jean l'Écorcheur, chef de brigands des provinces rhénanes, fut exécuté à Mayence en 1803.

567. Pour Hobbes, philosophe anglais, rien n'est juste ni injuste en soi. Il n'existe d'autre droit que la force.

568. Les poètes sont les ministres de Dieu, les *mages*.

569. Pourquoi l'homme seul douterait-il quand toute la nature adore le Créateur ? Les lugubres visions du début ont fini par susciter une sereine espérance dans l'âme du poète. C'est dans les tombes que Dieu prépare pour ses anges les moissons d'âmes. « Les cimetières sont les serres de Dieu » aurait dit Isaïe dans une séance de tables tournantes.

570. Adhésion nette, éclatante aux idées que ne cessera d'affirmer le poète.

571. Mais si les arbres sont *en prière*, si les monts sont sérieux, pourquoi, plus bas que l'homme dans l'échelle des êtres, recueilleraient-ils les âmes des méchants ?

572. *A qui donc sommes-nous ?* (IV, 8) qui utilise la même strophe, fut écrit le jour même où fut commencé *Pleurs dans la nuit*.

573. Vers écrits le jour du troisième anniversaire de la mort de Léopoldine.

574. L'emblème de Saint Jean est un aigle.

575. Penché sur le sépulcre de sa fille, Victor Hugo dut penser que cette tombe pleine d'ombre était aussi un tabernacle.

576. Datés sur le livre de 1846, l'année de la mort de Claire, mais écrits seulement en 1854, treize jours après *Claire P.*, (V, 14). Ces vers ajoutent la pure vision d'un ange et la consolante foi dans l'au-delà aux mélancoliques poèmes de 1846 (*On vit, on parle*) et du 14 décembre 1854.

577. En 1846, Victor Hugo disait à la mère de l'enfant mort (*Contemplations*, III, 14).

Hélas ! Vous avez donc laissé la cage ouverte
Que votre oiseau s'est envolé !

578. *Il suffit qu'un oiseau vienne sur une rive*
Pour qu'un deuxième oiseau tout en hâte l'y suive.
Fiat voluntas (Les Rayons et les Ombres).

579. *Le vierge azur*, dira Stéphane Mallarmé. *(Don du poème).*

580. Après la mort de Pradier (4 juin 1852) qui n'avait pas rempli sa « dette sacrée », Victor Hugo, encore à Bruxelles, commanda le monument de Claire qu'on voit au Cimetière de Saint-Mandé. Sur la tombe furent inscrits les quatre vers de cette strophe.

581. Vie involontaire peut-être parce qu'elle n'était pas née d'amours légitimes. Ce qui est certain, c'est que le testament de Claire témoigne qu'elle ne vivait que dans l'attente du ciel.

582. C'est une plume détachée de son aile, restée blancheur dans la nuit, qui, dans la *Fin de Satan*, sauve Satan.

583. Encore *même* au singulier, après un prénom pluriel. Voir les notes qui accompagnent, dans la *Légende des Siècles*, le *Régiment du baron Madruce.*

584. *Il me semblait*
Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte
Et que j'allais la voir entrer par cette porte.
(Contemplations, IV, 4).

585. La tombe est un berceau, dira le poète. *Ne dites pas mourir, dites naître* (VI, 22).

586. Comme le souligne M. Paul Souchon, dans *La plus aimante*, leurs deux douleurs avaient rapproché Victor Hugo et Juliette Drouet, qui communièrent dans la même nostalgie du « grand ciel clément » où leurs enfants les avaient précédés.

587. Qu'*Alpha* du Centaure, l'étoile la plus rapprochée de nous, soit séparée de la terre par une distance qui est 280.000 fois celle qui nous sépare du Soleil, que la lumière d'autres étoiles, voyageant depuis des millénaires à 300.000 km. par seconde, ne nous soit pas encore parvenue, Victor Hugo le savait mieux que personne. Ce qu'il se demande, c'est si l'univers est chose achevée, si les champs de l'infini ne seront pas ensemencés de nouveaux grains. Avons-nous assez d'étoiles, ou le Créateur jette-t-il sans fin à l'abîme d'autres constella-

tions ? Cette question, que Lamartine s'était posée, devait tourmenter le poète qui, chaque nuit, de sa fenêtre de Marine-Terrace, contemplait l'immensité. Au cours des séances de tables, il a longuement interrogé Galilée.

588. Les sept étoiles de la Grande Ourse, qui, séparées par des millions de lieues, ne se connaissent pas l'une l'autre.

589. Sur les comètes, voir *Légende des Siècles*, volume II, notes 166 et 301.

590. « Qui est-ce qui renferme la mer dans ses bords ?... Et je lui dis : Tu viendras jusque-là et tu ne passeras pas plus avant » (*Job*, XXXVIII, 8-10).

591. Aux planètes-bagnes, de *Saturne*, d'*Explication* et d'ailleurs, s'opposeraient ainsi des mondes anges, des astres édens.

592. Vers optimistes, empreints de cette douce sérénité que donne le spectacle du travail. L'oiseau qui fait son nid, l'abeille qui butine son miel, le laboureur qui trace son sillon, le forgeron qui frappe son enclume, tout ce qui travaille dans le monde dégage de la joie.

593. Dans les *Contemplations* et la *Légende des Siècles*, ce mot *hydre* revient sans cesse, définit tout : la mer, les constellations, les végétations des bois, les bêtes, la foule, les régiments qui passent, les mauvaises pensées, etc... Déjà dans les *Châtiments (Oh ! Je sais qu'ils feront des mensonges) :*

Et l'énorme océan, hydre aux écailles vertes.

594. Ce grand apaisement des choses inspirera, quatre mois plus tard, toute l'admirable fin de : *A celle qui est restée en France.*

595. L'idée qu'un ange veille sur nous et nous surveille a toujours hanté le poète. En 1831, *(Feuilles d'automne)* il disait « à une jeune femme ».

Et l'ange que le ciel commit à votre garde
N'a jamais à rougir quand, rêveur, il regarde
Ce qui se passe en vous.

596. M. André Bellessort, ayant cité cette petite pièce, écrit : « C'est la vue de son âme qui détermine son épouvante, de son âme telle qu'elle lui avait été donnée et telle que sa vie l'a faite. Après les grandes houles des *Mages* ou de la *Bouche d'Ombre*, nous aimons à surprendre l'humanité du poète inquiète et plus humble, reflétée dans cette goutte d'eau lustrale. »

597. Victor Hugo, qui, dans *Mors* (IV, 16) avait embelli la mort, embellit ici le cadavre.

598. « Cette pièce, écrivait Ernest Dupuy, au lieu de nous montrer la mort dans ce qu'elle peut avoir d'effrayant, veut nous révéler la poésie du cadavre. Le symbole antique du noir squelette armé a fait place au symbole, antique aussi, mais rajeuni par l'expression, de l'éternelle aurore. »

599. Vers écrits pendant le mois qui marqua le dixième anniversaire de la mort de Léopoldine.

600. Marine-Terrace, bercée jour et nuit par le bruit de la mer, avait bien quelque chose d'une maison hantée. « Cette maison, lourd cube blanc à angles droits, avait la forme d'un tombeau. (*William Shakspeare*, livre premier, 2.)

601. Victor Hugo depuis longtemps admirait Walter Scott auquel en 1823 il avait consacré cinq études *(Littérature et philosophie mêlées)*. Il connaissait son fameux roman Guy Mannering et la « Dame blanche », esprit merveilleux qui veillait sur la maison d'Avenel, et il fut convaincu que Marine-Terrace avait aussi sa « Dame blanche », que MM. Grillet et Vianey ont cru reconnaître dans « celle qui est voilée ».

602. Le poète s'est déjà nommé lui-même « l'homme devoir » dans *Ibo* (VI, 2).

603. Ainsi, l'auteur de *Mélancholia* comparaît le feu du pâtre à l'étoile.

604. Victor Hugo, nous l'avons vu, croyait aux vies antérieures dont nous gardons un obscur ressouvenir.

605. Lamartine avait dit, en 1820, dans *l'Homme*, *(Premières méditations poétiques*, II).

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

606. Toujours *Homo duplex*. Victor Hugo devait écrire dans *Dieu :*

L'être est un hideux tronc qui porte un divin buste.

Et dans *Toute la Lyre : (La Pensée*, XLV).

L'invisible au visible est mêlé dans un être
Qu'appesantit l'argile et que l'esprit pénètre.

C'est l'idée exprimée par Saint Paul dans *l'Épitre aux Romains*, (VII, 251).

607. Tous les pays chaotiques, toutes les régions enveloppées d'océan et de brumes, sont les contrées bénies du surnaturel. Le décor, la solitude de Marine Terrace, l'éternel grondement de la mer, devaient surexciter l'imagination du poète. Comme un autre Hamlet sur la terrasse d'Elseneur, il se pose ici mille questions. *To be or not to be ?* Qui sommes-nous ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? L'esprit mystérieux « qui me parle à ses heures » reparaît ici. C'était l'époque où les esprits parlaient par le truchement des tables.

608. Dans *A Villequier :*

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament.

609. Job ? Simple distraction. C'est de Jacob, semble-t-il, que le poète a voulu parler. « Et dans son songe, il vit une échelle qui était appuyée sur la terre, et dont le haut touchait jusqu'aux cieux, et les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. » (*Genèse*, XXVIII, 12.) *Booz endormi* a une vision semblable.

Et ce songe était tel que Booz vit un chêne,
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu.
Une race y montait comme une longue chaîne.
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

610. Bien que les six derniers fussent étrangers à la famille des Césars, on appelle communément les douze Césars, Jules César et les onze empereurs qui régnèrent après lui. Le Zodiaque a douze signes.

611. Victor Hugo, comme nous l'avons vu, rajeunit étrangement l'homme en ne le plaçant sur la terre que depuis quatre mille ans. Commettant encore la même erreur, il commencera ainsi la *Fin de Satan :*

Depuis quatre mille ans il tombait dans l'abîme.

612. La plupart des grands poèmes qu'inspira à Victor Hugo l'idée de la souffrance et de la mort sont faits de la même strophe et portent des titres latins, *Horror, Dolor, Religio,* dans les *Contemplations, Inferi,* dans la *Légende des Siècles.*

613. *Punition ! problème obscur,* dira le poète dans *Pleurs dans la nuit.* Si Dieu est bon, pourquoi la douleur ? Réponse stoïque et chrétienne en même temps. Dieu permet notre souffrance par amour pour nous, parce qu'elle seule peut préparer notre expiation et notre relèvement.

614. Musset, comme Hugo, met « phalène » au masculin :

Le phalène doré dans sa course légère.
Traverse les prés embaumés.

615. *Il est, il est, il est, il est éperdument.*

Religions et religion. Conclusion.

616. Les martyrs sont les vrais heureux, nous diront *Les Malheureux* (V, 26).

617. *La flagellation du Christ n'est pas finie.*
(La Fin de Satan, le Crucifix.)

618. Quelques vers plus haut « l'ironie âpre et noire ». Victor Hugo a toujours condamné l'ironie desséchante. Il aurait volontiers répété la parole du Psalmiste : « Heureux l'homme qui ne s'assied pas au banc des moqueurs. » (*Psaumes,* I, 1.)

619. *Dolor* fut écrit le 30 mars 1854, *Horror,* le lendemain, mais le poète, dans son livre, a interverti les dates. Peut-être, dans sa pensée, ne devaient-ils d'abord faire qu'un seul poème qui aurait fini par un appel à Jéhovah.

620. Dialogue entre le poète et un esprit qui serait revenu de ces astres lointains dont Victor Hugo voulait surprendre le secret et au sujet desquels dans les séances de tables tournantes, il a souvent interrogé les morts. Les astres sont des mondes comme le nôtre, où l'on souffre, où l'on meurt.

621. Ver parce que *tout est sépulcre*, que notre terre n'est qu'un tombeau.

622. Comme les cités les temples s'écroulent. Ce que l'un affirme, l'autre le nie. Et cependant, parmi nos doutes et nos brouillards, parmi nos erreurs, nos luttes et nos deuils nous nous sentons montés sur un globe frémissant, qui, flottant dans un océan d'étoiles, nous emporterait malgré tout vers l'azur.

623. C'est la même année 1854 que Victor Hugo composa son poème de *La Légende des Siècles*, *Tout le passé et tout l'avenir*, qui nous montre les sphères célestes échangeant leur joie et les hommes s'abordant sur les plages stellaires; c'est la même année aussi qu'il écrivit : *Écoute, nous vivrons*, de *La Légende des Siècles*, dont le dernier vers est celui-ci :

Et nous nous en irons vers l'étoile éternelle.

624. Relligio ou Religio. Les deux orthographes sont possibles.

625. Victor Hugo, ayant repoussé tout intermédiaire entre l'âme et Dieu et rompu avec tous les dogmes, devait, à sa mort, refuser les secours de toutes les églises.

626. Cet Hermann chevauchait déjà dans *A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt*. Son compagnon lui explique comment son amour du Christ s'accorde avec son éloignement des religions organisées.

627. Cette image de la nature célébrant elle-même l'office divin, sera reprise avec moins de sérieux dans les *Chansons des rues et des bois (Clôture)*.

628. Tout est brume et doute autour de nous, mais parmi ces ténèbres, luit la foi, lumière de l'âme, qui doit éclairer notre nuit.

Je sais que l'Inconnu ne répond à l'appel
Ni du calcul morose et lourd, ni du scalpel;
Soit ! Mais j'ai foi. La foi, c'est la lumière haute.
Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte.
L'Année terrible.

629. Si l'on acceptait la date donnée dans le volume, *Spes* serait la dernière pièce écrite pour les *Contemplations*. Cette « espérance » remplira désormais le cœur du poète.

630. *Ce que c'est que la mort.* C'est le titre que Victor Hugo a également donné, dans *Pendant l'exil*, au discours qu'il prononça, le 19 janvier 1865, aux obsèques d'Emily de Putron, une des charmantes âmes qu'il avait rencontrées à Guernesey. « C'est nous qui sommes dans l'ombre, disait-il. Elle est dans la lumière. »

631. Mourir, c'est vraiment naître; la mort, c'est le réveil après l'engourdissement de la vie. C'était aussi la grande idée spiritualiste que Lamartine avait reçue de l'Évangile : « Si le grain de blé ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » (*Jean*, XII, 24.) « Insensé ! Ce que tu sèmes ne

prend point vie s'il ne meurt. » (*Première épître aux Corinthiens*, XV, 36.)

632. « Quand nous nous réveillerons d'entre les morts, nous nous apercevrons que nous n'avions jamais vécu. » Ibsen. *(Quand nous autres morts nous nous réveillerons.)*

633. Lamartine dira :

Je te salue, ô mort ! libérateur céleste.

634. Écrit dans les mêmes strophes que *Fonction du Poète (les Rayons et les Ombres)* ce poème de sept cent dix vers exalte l'œuvre de tous ces bienfaiteurs qui ont su remplir leur « fonction sacrée ». Les Mages sont tous ceux qui, de siècle en siècle, nous ont apporté quelque lumière, ont ajouté quelque chose à ce qu'avait déchiffré le premier pâtre solitaire *(Magnitudo parvi)* qui ont fortifié en nous notre âme, seule clarté dans notre nuit. Aucun d'eux n'a percé le grand mystère, mais tous ont ajouté quelque chose à notre connaissance de l'homme et de la nature, ont épelé quelques lettres de Dieu; aucun n'a soulevé le voile d'Isis, mais tous nous ont apporté quelques rayons. Parmi les quatre vingts « mages » que cite Victor Hugo, il est des poètes comme Pindare, Homère, Eschyle, Virgile, Dante, Shakespeare, Milton; des visionnaires comme Moïse, David, Saint Jean et Saint Paul; des savants comme Archimède, Volta, Franklin; des découvreurs de mondes comme Euclide, Copernic, Newton ou Colomb et Vasco de Gama; des philosophes comme Socrate, Platon, Pythagore; des peintres comme Rembrandt ou Raphaël; des sculpteurs comme Phidias ou Michel-Ange; des musiciens comme Gluck, Beethoven, Mozart; des prêtres du rire comme Aristophane, Cervantès, Rabelais, Molière, mais pas un conquérant ou un roi, un Alexandre ou un César baignés de sang. Les « mages » pour Victor Hugo sont ces « messies » qui pour Nietzsche seront des surhommes, pour Édouard Schuré de « grands initiés », pour Emerson des poètes « envoyés dans le monde dans un but d'expression ».

Cette conception du poète-mage fit sentir dès sa jeunesse à Victor Hugo la noblesse de sa vocation. En février 1824, il écrivait déjà dans la seconde préface des *Odes*, que le poète « doit marcher devant les peuples comme une lumière et leur montrer le chemin ».

635. Lamartine a dit, dans la *Chute d'un ange (8e vision)* :

Il est parmi les fils les plus doux de la femme,
Des hommes dont les sens obscurcissent moins l'âme...
Ils entendent des voix que nous n'entendons pas.

636. Victor Hugo avait d'abord écrit : « les Moïses », mais il tenait à rapprocher, à confondre parmi les mages les poètes et les prophètes.

637. Le mont Horeb, où Dieu apparut à Moïse dans le buisson; le mont Thabor, où eut lieu la Transfiguration.

638. Pan signifie *tout*. Ainsi, et un peu par l'effet d'un jeu de mots,

le nom d'un faune symbolise la vie universelle. Voir *Pan (Feuilles d'automne)*, *le Satyre (Légende des Siècles)*.

639. « C'est une vraie pensée pythagoricienne, observe Charles Renouvier, que Victor Hugo exprime dans ce vers... Un commencement d'études mathématiques avait suffi pour imprimer dans cet esprit le sentiment juste de l'ordre du monde considéré comme une fonction algébrique. »

640. Hérésiarque né en Perse, Manès voyait en Jésus le seul prophète sorti du sein de la lumière et voulut combiner la doctrine chrétienne avec la religion de Zoroastre. Il mourut vers 275. On appelle, par extension, *manichéens*, tous ceux qui, comme Zoroastre, attribuent le mélange du bien et du mal à l'existence de deux principes, Dieu, esprit et lumière, le Diable, matière et ténèbres. Le Manichéisme est représenté dans le volume *Dieu* par le Corbeau, *Duplex*.

641. Saint Jean, l'auteur de l'Apocalypse, réfugié à Patmos, et Apollonius de Tyane, mort en 91, sous Néron, dont les miracles et l'enseignement furent comparés à ceux du Christ.

642. Les chênes de Dodone rendaient des oracles.

643. Milton, l'auteur du *Paradis perdu*, dont Victor Hugo s'est nourri autant que de l'*Enfer* de Dante, médita dans le palais de Whitehall d'où Charles Ier fut conduit à l'échafaud et qu'habita Cromwell, qui lui confia la charge de Secrétaire latin.

644. C'est Copernic qui démontra le double mouvement des planètes sur elles-mêmes et autour du Soleil.

645. Papillons lumineux de l'Amérique tropicale.

646. Il est possible que Hugo se souvienne ici d'Orphée dont les chants, s'il faut en croire la légende, charmaient les tigres.

647. « Et voici, un ange le toucha, et lui dit : Lève-toi, mange. »

Les Rois, III, XIX, 5.

648. « Non seulement à Éphèse, mais presque dans toute l'Asie, ce Paul, par ses persuasions, a détourné un grand nombre de personnes en disant que les dieux qui sont faits par les mains des hommes ne sont pas des dieux. » (*Actes des Apôtres*, XIX, 26.)

649. Baruch, qui suivit Jérémie en Égypte après la prise de Jérusalem. Ses prophéties déchaînèrent l'enthousiasme de La Fontaine. « Avez-vous lu Baruch ? »

650. Cervantes, pris par des corsaires, resta cinq ans esclave à Alger.

651. Les deux Dioscures, Castor et Pollux, symbolisent le lien qui unit Anacréon à Épicure et aussi le chantre idyllique de l'*Ame en fleur* au visionnaire de *Ce que dit la Bouche d'Ombre*.

652. Moschus a son poème dans le *Groupe des idylles (Légende des Siècles.)*

653. Pergolèse doit sa plus grande gloire à son célèbre *Stabat Mater*,

l'une des dernières œuvres qu'il put écrire avant de mourir, le 16 mars 1736, à vingt-six ans.

654. Célèbre graveur qui mieux que personne a rendu cette poésie des ruines qui fut si chère à Victor Hugo.

655. Bramante, architecte italien, qui conçut et commença d'édifier la basilique de Saint-Pierre.

656. Statuaire grec, né à Sicyone. Il est possible qu'une de ses statues de Zeus ait été dressée sur l'Ithome.

657. Le Primatice, peintre et architecte italien que François Ier attira en France pour lui confier la décoration du château de Fontainebleau.

658. Caton d'Utique, stoïcien, arrière petit-fils de Caton l'ancien. Après avoir défendu la liberté sous César, il se perça de son épée pour échapper à la tyrannie.

659. Dans la troisième satire de Juvénal :

Quid Romae faciam ? mentiri nescio.
(Que ferais-je à Rome ? Je ne sais pas mentir).

660. Assimilation du philosophe et de l'artiste, également mages.

661. Le Caystre ou Petit-Méandre, fleuve de Lydie, était célèbre par ses cygnes.

662. Tous les mugissements de l'ouragan, tous les *sanglots de la mer*, Victor Hugo, à Jersey, avait passé tout un hiver à les entendre dans son froid cube blanc de Marine-Terrace.

663. Ce langage des roses, plusieurs adorables poèmes d'*Aurore* et de l'*Ame en fleur* le traduisent.

664. Victor Hugo, à ce moment, ne portait pas encore la barbe. A Guernesey, il allait encore se faire raser chez son barbier Velours. (Voir *La Légende des Siècles*, 1er volume, note 117).

665. Les mages, pour faire œuvre divine, ne doivent pas agir, parler eux-mêmes, mais laisser agir Dieu en eux, et l'attendre, tout frémissants, ainsi que dit Vigny :

Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler.

666. La torche qui éclaire, flambeau que se passent les Mages, symbolise aussi les passions, dont vit la tragédie, et, la coupe symbolise l'ivresse, la joie, la comédie.

667. Le poète a souvent parlé de cette cage où notre péché, notre poids nous retiennent. Il dit dans la *Bouche d'Ombre*, après avoir exposé que les bêtes ne sont que des hommes punis :

Le tigre, sur son dos, qui peut-être eut une aile,
A l'ombre des barreaux de la cage éternelle.

668. « Le ciel se tait ». « L'inconnu garde le silence ». Mais les mages « parlent à ce mystère » et « ils interrogent l'éternel ». Attitude

opposée à celle que Vigny, en 1862, préconisera dans *Le Mont des Oliviers* :.

> *Le juste opposera le dédain à l'absence,*
> *Et ne répondra plus que par un froid silence*
> *Au silence éternel de la Divinité.*

669. « Et sur le soir le pigeon revint à lui ; il avait dans son bec une feuille d'olivier, et Noé connut que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre. » (*Genèse*, VIII, 11.)

670. Léopoldine reposait au bord du fleuve qui l'avait prise. La pensée de la mort et celle des flots profonds, désormais inséparables dans l'esprit du poète, font passer dans tout ce sixième livre l'immense frisson du mystère.

671. Le sépulcre infini, c'est la mer. Bien avant d'être son interlocuteur quotidien, l'auteur d'*Oceano nox* songeait à tous les marins sombrés par les nuits noires.

672. C'est grâce à la blancheur d'une plume tombée de son aile que Satan, redevenu ange, sera sauvé de l'éternel tourment. *(La Fin de Satan.)*

673. Mais cette plume aux mains des mages, peut devenir l'instrument du verbe, dont Victor Hugo attend tant de choses :

> *Qui donc tuera la guerre ? un frèle outil, la plume.*

674. Dans l'*Année terrible*, Victor Hugo dira le contraire :

> *L'inconnu ne répond à l'appel*
> *Ni du calcul morose et lourd, ni du scalpel.*

675. Le mage réveille dans les âmes le sentiment, le souffle de Dieu.

676. Les trois langues du cromlech breton, de l'Archipel et des Pléiades, voix des monts, voix de la mer et voix des cieux.

677. Herschell dressa le catalogue de 2.306 nébuleuses dont 525 ont été découvertes par lui. Il découvrit Uranus et ses satellites et les satellites de Saturne.

678. « Ézéchiel se vit au milieu d'une campagne pleine d'os, alors il prophétisa et ces os se rapprochèrent, se revêtirent de nerfs et de chair, et ils revécurent et ils faisaient une grande armée. » (*Ézéchiel*, XXXVII, 1 à 10.) De même, l'esprit des mages créa les peuples.

Dieu forma l'homme de la poussière de la terre et lui insuffla la vie. Il forma une femme de la côte qu'il avait prise à l'homme. (*Genèse*, II, 7 et 21.) Dans la mythologie grecque, Deucalion et Pyrrha repeuplent la terre après un déluge en jetant des pierres derrière eux.

679. Capitale de l'Équateur, pays volcanique.

680. Volcan d'Islande.

681. Satan est le dieu qui flétrit, détruit, l'ouragan de la force

aveugle. Au souffle de la matière s'oppose le souffle de Dieu, l'Esprit de lumière.

682. Fleuve de l'Enfer qui roulait des flammes et non de l'eau.

683. Célèbre mécanicien qui perfectionna le bateau à vapeur.

684. Bourg proche de Londres où l'on dressait les fourches patibulaires, comme aux environs de Paris on dressait les gibets de Montfaucon.

685. Beccaria, né à Milan (1735-1793) établit les bases et les limites du droit de punir.

686. C'est du Caucase que serait issue la race blanche qui habite l'Europe et une partie de l'Asie.

687. Animal fabuleux tenant du cheval (hippo), de l'aigle et du lion (griffe); c'est monté sur l'hippogriffe que Roger, dans le *Roland furieux*, délivre Angélique. Épisode popularisé par Ingres.

688. Dans *Dieu*, « Légion » représente l'Esprit humain dans son innombrable diversité.

689. Mot forgé par Victor Hugo.

690. Roi des Lapithes, lié par des serpents à une roue et transporté au Tartare pour avoir outragé Junon.

691. Bénédiction pour tous, pour les bons et pour les méchants; c'est l'idée finale de *Ce que dit la Bouche d'Ombre* et le sujet même de la *Fin de Satan*.

692. C'est le concert des nuits, la vaste symphonie des étoiles dont les mages peuvent percevoir quelques notes. Lamartine avait dit dans le *Vallon* :

Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

693. L'extase suprême comme aux derniers vers de *Dieu*.

694. Ce poème sur la mort, Victor Hugo voulut qu'il fût daté dans le livre de l'anniversaire même de la mort de Léopoldine.

695. Abel Hugo, mort le 7 février 1855, pouvait être pleuré par son frère Victor à la date indiquée par le livre, mais non à la date donnée par le manuscrit. Ce poème, s'il fut vraiment écrit le 29 décembre 1854, dut être retouché ensuite.

696. Le 1er novembre 1872, après la mort de Théophile Gautier, Victor Hugo devait écrire les admirables vers où chargé d'œuvres, privé de tous ceux qu'il aimait et qui l'ont précédé dans l'au-delà, il invite une fois encore le tombeau à l'attendre.

Lorsqu'un vivant nous quitte, ému, je le contemple ;
Car, entrer dans la mort, c'est entrer dans le temple ;
Et, quand un homme meurt, je vois distinctement
Dans son ascension mon propre avènement.
Ami, je sens du sort la sombre plénitude ;

J'ai commencé la mort par de la solitude ;
Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler ;
Voici l'heure où je vais aussi, moi, m'en aller.
Mon fil, trop long, frissonne et touche presque au glaive ;
Le vent qui t'emporta doucement me soulève,
Et je vais suivre ceux qui m'aimaient, moi, banni.
Leur œil fixe m'attire au fond de l'infini.
J'y cours. Ne fermez pas la porte funéraire.
(Toute la lyre.)

697. C'est un nom semblable que le Lion d'Androclès se donne dans la séance de tables du 6 août 1854. *Omen, lumen, numen ; nomen meum.* Augure, lumière, pouvoir; mon nom.

698.Le ciel est un immense alphabet (*Contemplations*, I, 13, in fine.) Des 7 lettres de son nom, Jéhovah fit les 7 étoiles de la Grande Ourse.

699. Si ce vaste poème, tout ruisselant de vers sublimes, résume comme on l'a dit toutes les idées de Victor Hugo sur la grande énigme de l'Univers, sur les problèmes du bien, du mal, du châtiment, de l'expiation, du pardon étendu à tous, il faut reconnaître qu'il est plein d'étrangetés et de contradictions. Le grand visionnaire romantique, seul, dans son île, en face de l'immense abîme, s'est livré à tous les caprices de son imagination prodigieuse.

Ce que dit la bouche d'ombre révèle un immense effort pour concilier l'imperfection de la création avec la perfection du créateur, le spectacle de la souffrance avec la foi en la bonté divine, la soif de justice avec le besoin de miséricorde, le panthéisme d'un pythagoricien, qui croit à l'unité parfaite de la vie et de la matière, avec le christianisme d'un père en deuil qui s'est nourri du sermon sur la montagne. Dieu existe. Notre conscience, cette lumière de l'âme, l'affirmait déjà. Toutes les voix de la nature qui célèbrent la gloire de l'Éternel, et que Dieu n'aurait point faites si elles n'avaient dû avoir un sens, le proclament aussi. Tout est plein d'âmes; les voix qui nous arrivent sont faites de cris d'animaux, de murmures de feuilles, de sourds rugissements qui montent des flots et des rochers. Mais ces voix *(Pleurs dans la Nuit)* sont souvent douloureuses. C'est que les bêtes, les arbres et les pierres ne sont que des êtres châtiés. Ils souffrent, donc ils expient; ils souffrent, donc ils ont droit à la miséricorde divine. Ainsi, ce lugubre poème pourra s'achever par une invitation à l'espérance, par une promesse de rédemption finale. Et qu'importe l'étrangeté des conceptions si les fictions les plus inattendues, autant que les idées les plus sages, nous valent tout un déroulement de vers prestigieux, magnifiques par l'ampleur du rythme et l'extraordinaire prodigalité des images ?

700. C'est du dolmen de Rozel, voisin du *Rocher de la Sorcière*, devenu pendant l'exil le *Rocher des Proscrits*, que sont datés plusieurs poèmes de ce livre VI. Se penchant sur une sorte de gouffre, qu'il appelait la *Bouche d'Ombre*, Victor Hugo, comme Saint Jean à Patmos, croyait entendre la voix du mystère.

701. « Un spectre m'attendait », dit un autre poème daté lui aussi du dolmen de Rozel. (*Contemplations*, VI, 3).

702. Les bruits, les sons, ont leur couleur, leur forme. Déjà Victor Hugo, dans *Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande*, nous avait montré les notes vivantes d'un carillon descendant un frêle escalier, pareilles à des danseuses espagnoles. Dans *Paris à vol d'oiseau*. (*Notre-Dame de Paris*, III, 2) évoquant les vibrations des cloches, montant comme une colonne de bruit, il avait écrit : « Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi à sa vue... »

Et l'on sait que Rimbaud donnait une couleur aux voyelles : *A noir, E blanc, I rouge, U Vert, O bleu...*

Cette idée que l'œil peut entendre, que l'oreille peut voir, est ancienne. Brébeuf écrivait au XVIIe siècle, paraphrasant deux vers de la *Pharsale* de Lucain :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux ;
Et, par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et des corps aux pensées.

703. Dieu est un. *L'unité est le total de Dieu*, disait l'Ombre du sépulcre, dans une séance de tables. Mais la matière est diverse et multiple. L'Esprit en se matérialisant se multiplie.

704. Cf. dans *les Voix intérieures : La vague de la mer, gueule ouverte toujours*.

705. Dans la *Légende des Siècles*, le *Sacre de la femme* (VII) nous montrera les *arbres prêtres*.

706. Victor Hugo, qui tant de fois a fait parler les animaux, les plantes et les choses, cède à sa tendance panthéiste de tout animer.

707. C'est la théorie du mal nécessaire. Si la création avait été parfaite, elle n'aurait pu exister, se confondant avec le Créateur. La matière, qui est le mal, n'a pu se réaliser que par le *retrait* de Dieu. Doctrine d'origine cabaliste, comme l'a montré M. Denis Saurat dans sa *Religion de Victor Hugo*.

708. Ève avant sa faute était transparente et lumineuse. L'ange de *Mors* est *baigné de douces flammes*.

709. Les anges, étant immatériels, n'ont pas de poids. Notre corps nous appesantit. Satan, devenu pesant, fait sa chute dans l'abîme. Dieu, respectant notre liberté, *laisse à tous le poids qu'ils ont*. (*Dieu : l'Ange*).

710. L'homme est captif, le corps humain est sa prison; l'ange est libre. (*Châtiments : Stella*). Il est *l'Ange liberté*.

711. Noir, parce qu'il a perdu sa transparence première.

712. « L'homme, écrit M. Jacques Heugel, dans *Essai sur la philosophie de Victor Hugo*, a rejeté la lumière, et *l'ombre* qui, par réaction, se projette à l'opposé, devient une sorte de double obscur de l'être

lumineux primordial... L'occultisme oriental enseigne que les « dieux ne projettent point d'ombre. »

713. Ainsi, dans *Apparition* (V, 18) :

Et je voyais, dans l'ombre où brillaient ses prunelles,
Les astres à travers les plumes de ses ailes.

714. Dans *Pensar, Dudar. (Voix intérieures.) :*

Tout corps traîne son ombre et tout esprit son doute.

715. Monde châtiment, comme Saturne et d'autres planètes dont a parlé ou parlera le poète. L'Ombre du sépulcre, dans une séance de tables, révéla que les astres pouvaient être habités par des âmes pareilles aux nôtres.

716. Dieu a fait l'homme à son image. Même tombé, l'homme garde en lui un rayon divin qui le prépare à la rédemption.

717. C'est par la souffrance, par la vertu que l'homme tombé se relève; et aussi par l'exil, a voulu ajouter le proscrit de Jersey.

718. « Jacob vit une échelle qui était appuyée sur la terre et dont le haut touchait jusqu'aux cieux. » *(Genèse* XXVIII, 12). Mais Victor Hugo songe surtout dans le poème à cette échelle des êtres où la pierre, la plante, l'animal et l'homme occupent des degré différents.

719. Satan, dans sa chute, n'aperçut plus qu'un astre mort.

Le soleil était là qui mourait dans l'abîme.
La fin de Satan (Et nox facta est)

720. Dans *A celle qui est voilée :*

Oui, mon malheur irréparable,
C'est de pendre à deux éléments...

Dans *Dieu* « l'action pend à l'âme »

721. « La tombe n'est que le vestiaire de l'âme, ont dit les tables tournantes. C'est là qu'elle se déshabille du corps. »

722. Le tombeau ne ment pas, ont dit aussi les tables.

723. Problème longuement étudié dans *Dieu* par l'ange rationaliste.

724. C'est, nous dit M. Heugel, la doctrine désignée par le mot sanscrit *Karma.* L'homme est libre de ses actions qu'il appartient à Dieu de punir ou de récompenser. Dans *Napoléon II,* Victor Hugo disait déjà :

L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

725. Dans *Dieu* (VI, 7) :

Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont...

726. Ce sont les différents degrés de l'échelle dont parlait le poète.

727. C'est l'idée des *Malheureux.* (V, 26). La véritable victime n'est pas la victime, c'est l'assassin.

728. Quelques exemples de méchants, animalisés, enracinés ou pétrifiés.

729. L'aspic s'associerait mieux à Cléopâtre qu'à Dalila.

730. L'un des accusateurs qui firent boire à Socrate la ciguë.

731. Frédégonde fit attacher Brunehaut à la queue d'un cheval indompté.

732. Ayant tous deux martyrisé les Flandres, ils forment les deux bras de la pince. Le portrait de Philippe II se dresse dans la *Rose de l'Infante (Légende des Siècles)*.

733. Implacable jurisconsulte italien (1554-1618).

734. Magistrat anglais du XVIIe siècle fameux par ses iniquités.

735. Le prévôt Tristan, exécuteur des vengeances de Louis XI, qui l'appelait son *compère*.

736. Ezzelin qui, à la tête des Gibelins, mérita le nom de le Féroce.

737. Macbeth, prince écossais; Richard III, roi d'Angleterre; deux héros de Shakespeare.

738. Le sanguinaire inventeur des *Mariages républicains* aux noyades de Nantes.

739. Nom de toute une famille italienne qui se signala par ses crimes aux XVe et XVIe siècles.

740. Isabelle de Bavière, célèbre par ses infamies et ses incestes.

741. Empereur romain qui se laissa gouverner par sa femme Messaline.

742. Charles IX, qui a été accusé d'avoir, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, arquebusé les protestants.

743. Hérode-le-Grand ou l'Ascalonite, mort un an après la naissance de Jésus. Ayant appris qu'un enfant était né auquel était promis le royaume de Judée, il fit exterminer, bien qu'il eût déjà 72 ans, tous les enfants mâles de Bethléem âgés de moins de deux ans.

744. Érostrate mit le feu au temple de Diane à Éphèse et Néron incendia Rome.

745. L'homme, vivifié par le souffle de Dieu, a tout de même une place à part dans la création.

746. M. Denis Saurat observe que cette idée de parenté entre l'homme et la nature inférieure « est à la base de l'animisme constant de Hugo et de ses croyances à la réincarnation. Bien plus « primitif » que les occultistes ses contemporains, Hugo fait émigrer les âmes jusque dans les cailloux, retrouvant ainsi une conception semblable à celle des Centro-Australiens qui transportent avec eux les esprits de leurs ancêtres dans des morceaux de bois et de pierre, les *churinga* ».

747. Niobé devint rocher, Narcisse fleur, Baucis tilleul et Philémon chêne. On trouverait dans la mythologie grecque et les *Métamorphoses*

d'Ovide, de nombreux exemples d'êtres changés en végétaux ou minéraux. Nous verrons, dans *le Satyre* :

> *Faune, dit Jupiter, le grand amphitryon,*
> *Tu mériterais bien qu'on te changeât en marbre,*
> *En flot, ou qu'on te mît au cachot dans un arbre.*

Et, dans l'idylle de *Longus* :

> *Dans la source apparaît la nymphe aux doigts palmés,*
> *Dans l'arbre la dryade et dans l'homme le faune.*

748. A la fatalité du mal, le poète va opposer la fatalité du devoir. L'homme a une conscience. C'est une autre fatalité pour lui que d'avoir la notion du bien. Il ne peut pas ne pas l'avoir.

749. Tous ces puissants du monde, dont la mort, survenant à l'improviste, peut interrompre les fêtes, nous les avons vus dans *Noces et Festins. (Les Chants du Crépuscule.)*

750. C'est toujours l'idée de *l'Homo duplex* qui *pend à deux éléments.*

751. « Les anciens, note M. J. Heugel, avaient figuré cela dans le mythe de Castor et Pollux. Pollux était le dieu immortel, Castor l'ombre mortelle, et tous les deux étaient jumeaux. »

752. Aspasie, célèbre par son esprit et sa beauté, recevait les plus grands philosophes et, notamment, Socrate.

753. Le mal est nécessaire pour que la création se sépare du créateur, mais aussi pour que le bien existe par opposition au mal. L'homme doit donc être libre pour avoir la faculté du choix.

754. La grande punition de Satan, c'est qu'il continue d'aimer Dieu.

> *Voici ma frénésie et mon hurlement : j'aime.*
>
> *La Fin de Satan. (Satan pardonné).*

755. « Des révélations involontaires sortent des pores de la création » *(Les Travailleurs de la Mer*, II, 5*).*

756. Nous ne savons rien. Notre intelligence ne fait que nous voiler Dieu. Pour cheminer dans les ténèbres, nous n'avons qu'une lumière, l'amour. Déjà, en 1835, le poète écrivait dans les *Chants du Crépuscule (Que nous avons le doute en nous)* :

> *Il a du moins la lampe en attendant le jour.*
> *Heureux ce cœur ! Aimer, c'est la moitié de croire.*

757. C'est la loi morale à laquelle l'homme ne peut se dérober sans se déchirer lui-même. Les *Malheureux* nous ont montré que les plus à plaindre sont les méchants. Eschyle déclara un jour par l'intermédiaire des tables :

> *La justice divine a fait ainsi le crime,*
> *Il devient le remords dans le même moment.*

758. Dans les *Travailleurs de la Mer*, Victor Hugo a écrit : « Être

impuissant, c'est une force. En présence de nos deux grandes cécités, la destinée et la nature, c'est dans son impuissance que l'homme a trouvé le point d'appui, la prière. » Mais il contredisait ainsi un vers de *Pensar, dudar (Voix intérieures)* :

Le peu que nous croyons tient au peu que nous sommes.

Vers qui devait devenir dans *Religions et religion (Des voix, IV.)* :

Le peu que nous savons tient au peu que nous sommes.

759. Victor Hugo avait avoué à M[lle] Bertin :

Je vous dirai qu'en moi je porte un ennemi,
Le doute...

Mais, par la suite, il devait proclamer les bienfaits du doute. Luther, par le truchement des tables, un jour, lui avait dit : « Comment Socrate a-t-il douté devant la ciguë ? Comment Jeanne d'Arc a-t-elle douté devant le bûcher ? Comment Jésus a-t-il douté sur le Calvaire ? Parce que le doute est l'instrument de l'esprit humain ! » (Mais Luther, Socrate, Jeanne d'Arc, Jésus, est-il vrai qu'ils aient douté ?) Le hibou sceptique de *Dieu* proclame également la nécessité, la fécondité du doute.

760. Dans *Je lisais. Que lisais-je ?* (*Contemplations*, III, 8) évoquant la nature entière, Victor Hugo écrira :

Tout cet ensemble obscur, végétation sainte,
Compose en se croisant ce chiffre énorme : DIEU.

761. De même qu'il existerait l'échelle des êtres, — l'échelle aussi des fautes et des châtiments, — il y aurait plusieurs catégories de planètes-bagnes. Nos âmes terrestres peuvent expier sur Jupiter ou Saturne, de même que les habitants d'autres astres peuvent accomplir leurs peines sur notre globe. C'est du moins ce que la Mort a déclaré, interrogée au moyen des tables.

762. Souffrance nécessaire et bienfaisante, puisqu'elle est expiation, et condition de rédemption. Le poète dira plus tard :

O douleur ! clef des cieux ! L'ironie est fumée.
L'expiation rouvre une porte fermée.

763. Les bouquets que nous cueillons sont faits de l'agonie de fleurs.

764. *Le crapaud sans effroi, sans honte, sans colère,*
Doux, regardait la grande auréole solaire.

Le crapaud. (Légende des Siècles).

765. Le 20 septembre 1854, la Mort avait dit : « Ne donnes-tu pas des âmes aux bêtes ? Ne donnes-tu pas des âmes aux pierres ? Ne donnes-tu pas des âmes aux plantes ? »

766. Le poète, entraîné par son sujet, s'abandonne ici à tous les caprices de son imagination.

767. Pour se venger de son frère Thyeste, Atrée lui servit dans un festin le corps de ses propres fils.

768. Vrai nom de Tamerlan.

769. Peut-être parce que Pilate se montra hésitant comme un roseau, peut être parce que ses soldats qui crucifièrent Jésus tendirent à celui-ci une éponge imbibée de vinaigre au bout d'un roseau.

770. Sanguinaire roi des Wisigoths.

771. Thomas More, mis à mort par Henri VIII pour avoir refusé le serment de suprématie et n'avoir pas voulu renier sa foi.

772. Selim I, dit *le Féroce.*

773. C'est le sanglot qui remplit *Pleurs dans la nuit.*

774. M. Paul Berret, dans son savant *Victor Hugo*, signale que, jusqu'ici, la plupart des idées mises en œuvre sont puisées à *La Création* ou *Essai sur l'Origine et la progression des êtres* de Boucher de Perthes, ouvrage qu'il résume ainsi : « Il n'y a qu'une nature d'êtres sur la terre puisqu'il n'y a qu'une nature d'âmes. Les végétaux, les animaux, les hommes ne sont qu'une même famille, que les mêmes individus à des époques diverses de leur formation et de leur décroissance. L'animal, s'il n'est l'homme abruti et déchu, est l'homme fœtus. Les végétaux sont des êtres pensants. L'être est libre; s'il peut avancer, il peut également ne pas le faire. Il peut changer de forme. La pensée est génératrice de la forme présente : elle l'était de la forme passée, elle le sera de la forme future. *La forme est le résultat de l'âme. L'être est ce qu'il se fait :* il peut se mettre lui-même en état de progression, de stagnation ou de décroissance. Il y a une progression extra-terrestre des êtres supérieurs. Dieu est partout, l'avenir est en lui. »

775. Le poème s'achève par un chant, qui annonce la rédemption universelle et le retour à Dieu de tous les êtres. C'était l'époque de *La Fin de Satan.* Pourtant Victor Hugo, dans *Dieu (Le Griffon)*, admet certaines catégories de damnés :

Le châtiment sans terme et sans espoir écroue,
Sous les éternités plus lourdes que les monts,
Les démons seuls et ceux qui deviennent démons.

776. L'homme d'abord eut des ailes :

Avant d'être sur cette terre,
Je sens que jadis j'ai plané.

A celle qui est voilée.

777. *Et de tout ce qui vit la sagesse infinie*
Rétablira d'Éden la première harmonie.

Lamartine (La chute d'un ange, 8e vision).

778. Dieu attire. C'est parce qu'il nous aime qu'il nous châtie. Lamartine avait dit dans *La chute d'un Ange.*

Et même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit

779. C'est la « prodigieuse constellation » des âmes, pour emprunter une expression à *William Shakspeare.*

780. Retour à la transparence première d'êtres n'ayant plus de poids, ne projetant plus d'ombre.

781. Idole des Sidoniens, sans doute le même dieu que Baal ou Moloch. Son admission dans les régions célestes fut très blâmée par la critique de l'époque, mais que Bélial soit fait de chair, de bois ou de métal, était-il possible de lui refuser la même rédemption qu'à Satan ?

782. *Commencement.* Dans *A Villequier :*

> *Et que ce qu'ici bas nous prenons pour le terme*
> *Est le commencement.*

Mourir, c'est naître. *(Ce que c'est que la mort).* La tombe est un berceau. Le chercheur du volume *Dieu* ne s'éveille qu'en mourant.

783. La date de l'édition est 1855. Le manuscrit dit 1-13 octobre 1854. Gustave Simon, qui voit dans la *Bouche d'ombre* un des derniers poèmes des *Contemplations* maintient le millésime 1855. M. J. Vianey, qui préfère 1854, rappelle cette déclaration de Victor Hugo lui-même : « J'ai fini ce poème de la fatalité universelle et de l'espérance éternelle le vendredi 13 octobre 1854. » S'il en est ainsi, on peut s'étonner que le poète ait, le 10 octobre, abandonné momentanément sa longue symphonie, qui réclamait un immense effort, pour écrire *Relligio,* où entre une part de fantaisie, et qu'il ait pu, le même jour, composer deux aimables pièces d'*Aurore,* — *la Coccinelle* et *A Granville en* 1836, — qui l'entraînaient si loin de ses graves méditations. Mais ce qui serait impossible à tout autre, était possible à Victor Hugo qui put vouloir se détendre un moment. Le 13 octobre 1854 était bien un vendredi. (Une séance de tables tournantes eut lieu, d'après le procès-verbal, le dimanche 22 octobre 1854.) 1854 est l'année de la plupart des poèmes philosophiques, et, notamment de *Ce que c'est que la mort,* — assez apparenté à *Ce que dit la bouche d'ombre,* — qui fut écrit le 1er novembre 1854. Les procès-verbaux des séances de *tables tournantes* montrent que sa « vaste symphonie » répond exactement aux préoccupations qui remplissaient à ce moment la pensée du poète. Le 19 septembre, il avait dit à la Mort avoir entrepris des vers « appelant la pitié sur les êtres captifs et punis qui composent ce qui semble aux non-voyants la nature morte ». Le 20, la Mort avait parlé des âmes qu'il donnait aux bêtes, aux plantes, aux cailloux, à la fange, au crachat, à l'immondice. Il semble par instants que Victor Hugo n'ait fait que traduire en vers ce que les esprits lui avaient dit ou qu'il leur avait fait dire. Nous sommes donc tentés de croire que c'est en 1854 que fut écrit *Ce que dit la Bouche d'ombre,* mais il est probable que ce long poème fut entrepris bien avant le 1er octobre. Il est inconcevable que Victor Hugo lui-même ait pu l'écrire en treize jours.

784. Les *Contemplations* sont essentiellement le livre de Léopoldine

qui en a inspiré les plus beaux vers. Sans elle, le poète aurait-il si souvent médité sur la mort et tourné ses regards vers le ciel ? Le premier poème est dédié « A ma fille », le dernier « A celle qui est restée en France ». Cette histoire d'une âme devait commencer et finir par l'évocation de la morte bien-aimée. Le livre lui appartient.

785. Compas fait des deux aiguilles de l'horloge.

786. « *Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?* »

A Villequier (IV, 15).

787. *Lorsqu'elle était petite encore,*
Que sa sœur était tout enfant ».
O souvenirs ! printemps ! aurore (IV, 9).

788. *Elle entrait et disait : Bonjour, mon petit père,*
Prenait ma plume...
Elle avait pris ce pli. (IV, 5).

789. Depuis quatre ans qu'il était en exil, le poète n'avait pu, pour le triste anniversaire, se rendre à Villequier.

790. *L'autre endormi...* Charles Vacquerie et Léopoldine, nous l'avons rappelé, avaient été couchés dans le même cercueil.

791. *La première rencontre du Christ avec le tombeau* avait été composée en 1852, le poète pour l'écrire ayant abandonné un instant les *Châtiments*.

792. « Oiseaux blancs, » *Autrefois ;* « oiseaux noirs », *Aujourd'hui :* ce sont les deux volumes des *Contemplations*.

793. Victor Hugo qui, en 1847, avait apporté à sa fille un *bouquet de houx vert et de bruyère en fleur* (III, 14) ne peut plus lui envoyer qu'une gerbe de poèmes.

794. Pourquoi ce lugubre ver de terre vient-il se mêler à la douce évocation de la pure figure de Léopoldine ?

795. « *Et n'être qu'un homme qui passe*
Tenant son enfant par la main ».
Trois ans après (III, 3).

796. C'est de cet *œil fixe* que le poète voulait sonder les mystères du passé et l'énigme de l'au-delà, résoudre tous les problèmes posés dans *Ce que dit la Bouche d'ombre, la Fin de Satan, Dieu*.

Il n'est pas de brouillards, comme il n'est point d'algèbres,
Qui résistent, au fond des nombres et des cieux,
A la fixité calme et profonde des yeux.
La vision d'où est sorti ce livre. (Légende des Siècles).

797. Sur la porte fermée par la tombe, l'exil en avait scellé une autre. Quand Victor Hugo écrivit ces vers, au lendemain de son arrivée à Guernesey, dans la chambre d'hôtel qu'il occupait alors, — banni

de Jersey, après avoir été chassé de France et de Belgique —, il se sentait plus que jamais en exil.

798. La scène tragique de Gethsémani a inspiré *Commencement de l'angoisse*, dans la *Fin de Satan.*

799. Grâce à ces vers d'une vaste harmonie, qui comptent parmi les plus beaux du poète et même de la langue française, les *Contemplations*, où se heurtent tant de souvenirs doux ou douloureux, tant de visions consolantes ou funèbres, finissent sur un grand sentiment d'apaisement :

Dormez, les champs ! dormez, les fleurs ! dormez, les tombes !

Puisque « tout vit, tout est plein d'âmes, » tout a droit au grand repos.

800. *Les enfers se refont édens*, a dit la *Bouche d'ombre.*

801. Dans le *Saule*, de Musset :

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit.

802. M. André Bellessort, dans son *Victor Hugo*, observe que cette image que le poète laisse de lui-même « résume tout ce sixième livre, et peut-être toute l'œuvre, où malgré ce ténébreux éblouissement, il y a assez de lumière et d'éclat pour en faire une splendeur de la poésie française. »

TABLE DES MATIÈRES

LES CONTEMPLATIONS

AUTREFOIS 1830-1843

Livre Premier. — AURORE

Pages.

LIVRE TROISIÈME. — LES LUTTES ET LES RÊVES

AUJOURD'HUI 1843-1855

LIVRE QUATRIÈME. — PAUCA MEAE

LIVRE CINQUIÈME. — EN MARCHE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR SUPRALFA CELLUNAF
PAR L'IMPRIMERIE ANDRÉ TARDY
A BOURGES
LE 30 JANVIER 1957

Numéro d'édition : 505
Numéro d'impression : 2444
Dépôt légal : 1er trim. 1957

Printed in France

IMP. TARDY - 1-57